



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

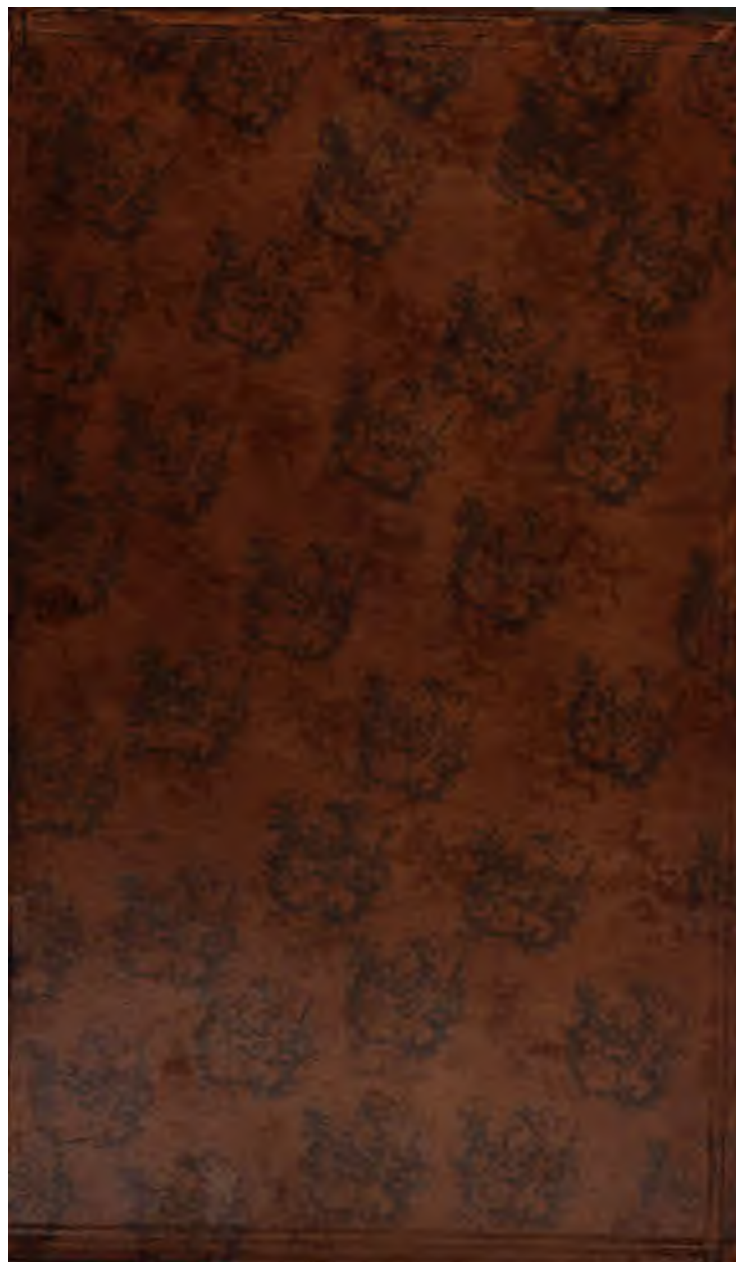
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

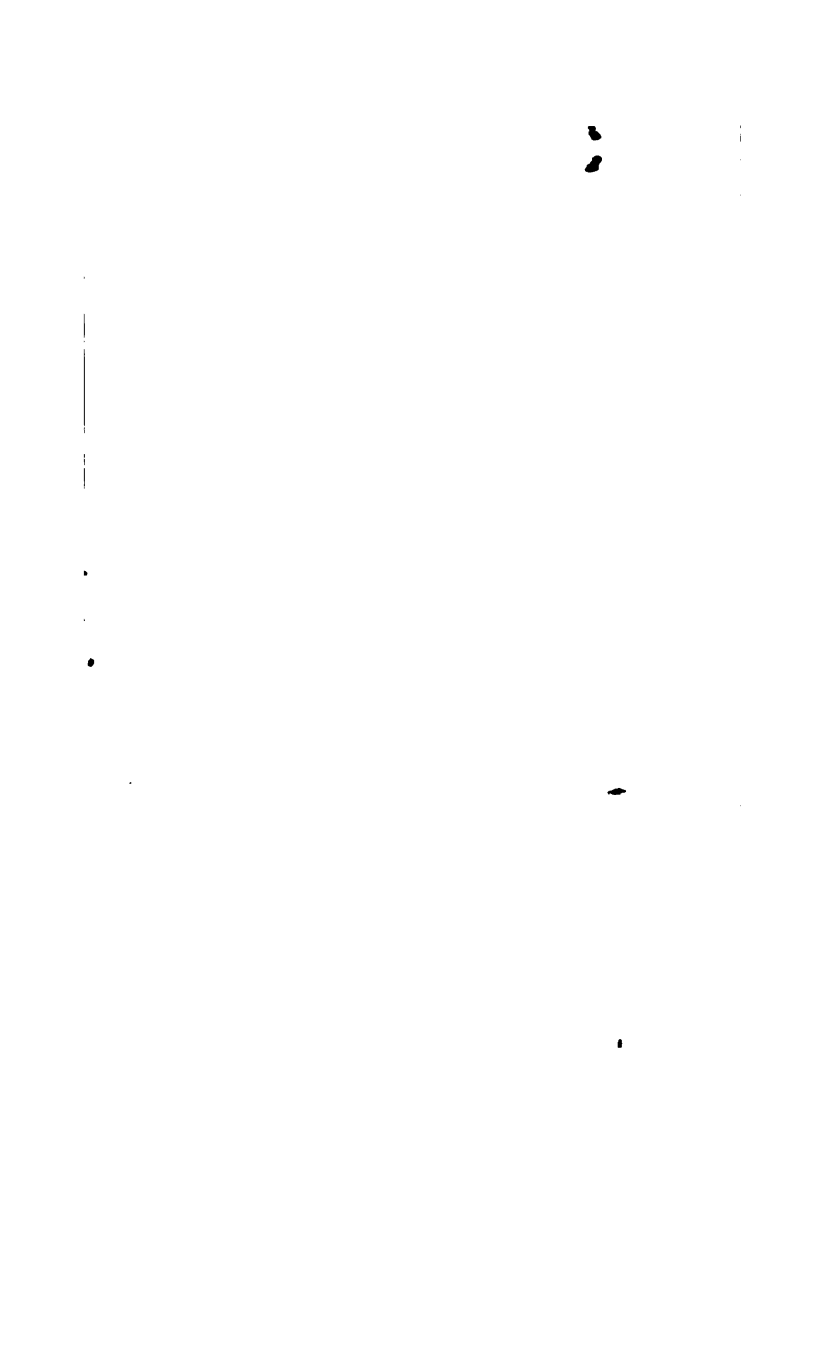
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



35

Per. 3977 f. $\frac{32}{48}$









BIBLIOTHEQUE
DES
SCIENCES,
ET DES

BEAUX ARTS,
POUR LES MOIS
DE

JANVIER, FEVRIER, MARS,
MDCCLXXVIII.

TOME QUARANTE-HUITIEME.
PREMIERE PARTIE.



A L A H A T E,
Chez PIERRE FREDERIC GOSSE,
Libraire de S. A. S.

M. DCC. LXXVIII.

DICTIONNAIRE

DES

DES

DES

DES

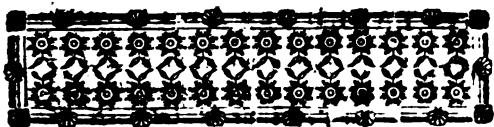
DES



DES

DES

DES

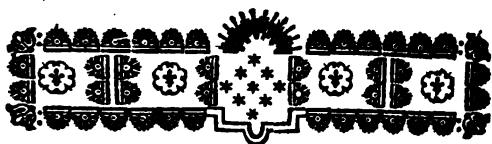


T A B L E D E S A R T I C L E S.

ART. I.	LA S BIBLE avec un Com- ment. Littéral; par Mr. CHAIS, Tom. VI. 114. Extr. pag. 1	
II.	BIBLIOTHEQUE ORIENTA- LE, par Mr. D'HERBELOT, Tom. II. Second Extr.	21
III.	DISCOURS prononcés dans l'A- cad. Franç. à la réception de Mr. MILLOT.	36
IV.	LETTRES SUR LE CANT. DES CANTIQUES, par Mr. VAN IBEREN, 114. Extr.	53
V.	NOUVELLE DESCRIPTION DU CAP DE BONNE ESPE- RANCE	67
VI.	LE PHILOSOPHE POUR LE MONDE, par Mr. ENGEL.	79
VII.	JOURNAL SECRET D'UN OB- SERVATEUR DE SOI-MEME, par Mr. LAVATER, 114. Extr.	99
VIII.	JUSTIFICATION DU BARON DE GÖRTZ.	112
	* 2	ART.

IV TABLE DES ARTICLES.

ART. IX. LETTRES PHYSIQUES ET MORALES <i>sur les Montagnes, &c. sur l'Hist. de la Terre &c. de l'Homme, par Mr. DE LUC.</i>	121
X. MEMOIRES CONCERNANT LES CHINOIS, <i>Tom. IIa.</i>	131
XI. DISSERTATION SUR LA LÉRE, <i>par Mr. SCHILLING.</i>	151
XII. HISTOIRE DU TRAITE DE SATISFACTION DE LA VILLE DE GQES, <i>IIa. Extr.</i>	160
XIII. LETTRE <i>aux Auteurs de ce Journal sur une Romance de Mr. Bergure.</i>	177
XIV. LE MAGNETISME, <i>par Mr. BRUGMANS.</i>	190
XV. TRES HUMBLE REQUETE au Tribunal d'Education	195
XVI. LA RICHESSE DE LA HOLLANDE, <i>IIa. Extr.</i>	198
XVII. HISTOIRE DU PEUPLE D'ISRAEL, <i>par Mr. MAIZONNET.</i>	211
XVIII. DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE JUSTICE NATURELLE ET CIV. <i>par Mr. DE FELICE, Tom. III. & IV.</i>	212
XIX. NOUVELLES LITTERAIRES.	234
XX. LISTE DES MORTS de différentes maladies à LA HAYE, <i>dans l'Année 1787.</i>	



BIBLIOTHEQUE
D E S
SCIENCES

ET DES
BEAUX ARTS,
POUR LES MOIS

D E
JANVIER, FEVRIER, MARS,
M D C C L X X V I I I.



ARTICLE PREMIER.

LA SAINTE BIBLE, avec un
Commentaire Littéral &c. par
M. CHAIS. Tome VI^e.

Second Extrait.

 Près avoir mis dans son
jour la vérité authentique
des Livres des Rois, le sa-
vant Auteur passe à la dis-
cussion de quelques articles, qu'il lui
Tome XLVIII. Part I. A pa-

2 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

paroît d'autant plus nécessaire d'éclaircir dans la Préface, qu'il ne pouvoit, dans les Notes, y donner l'étendue convenable. Il s'arrête d'abord sur une époque remarquable du Règne de Salomon; c'est la dédicace du Temple que ce Prince consacra à l'Eternel. On en fixe communément la date à la onzième ou douzième année de Salomon: Mr. CHAIS fait voir d'après Mr. *de Vignoles*, qu'il faut la reculer jusques à la 24^e. L'objet n'est pas à la vérité d'une fort grande importance, aussi n'y insiste-t-on qu'autant qu'il le faut pour exposer les raisons du savant Chronologiste, dont on adopte le sentiment. On s'étend beaucoup plus sur un événement qui appartient proprement au Règne suivant; mais qui fut préparé sous celui-ci: la défection des dix Tribus qui formèrent le Royaume d'Israël, toujours séparé dès-lors de celui de Juda. On se tromperoit fort, si l'on n'en cherchoit la cause que dans l'imprudente fierté avec laquelle Roboam répondit aux premières représentations de ses sujets, ou dans la dureté dont Salomon avoit usé envers eux, & dans l'excès des charges qu'il leur avoit im-

po-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 3
posées. Ce n'est pas même encore assez de dire que cette révolution, prédite à Salomon, étoit la peine de ses excès & de son apostasie. Tout cela, sans doute, est vrai, mais cette révolution si étonnante par la rapidité de son succès, si importante dans l'Histoire du Peuple Hébreu, eut des causes plus éloignées, dans le développement desquelles nous croyons que l'on sera bien aisé de suivre ici avec nous notre savant Auteur. Il les trouve d'après Mr. *Verschuyl*, célèbre Professeur de Théologie à Franeker, dans une jalousie d'empire qui, de toute ancienneté avoit indisposé la Tribu d'Ephraïm contre celle de Juda (1), & que les autres
Tri-

(1) Voy. *Job. Henr. Verschuyl, Dissert. Hiftor. de emulatione Israëlitarum mutua tamquam vera causa sciffe ac debilitate Judæorum Rep.* Cette Dissertation a été réimprimée par les soins du savant Mr. *Barkey* Professeur Honor. en Théol. à la Haye. On la trouvera dans l'excellent Recueil connu sous le titre de *Bibliotheca nova Bremensis Clas. II. Fascic. 1.* Elle est la 2de entre les Dissertat. de l'Auteur. (*Note de Mr. CHAIS.*)

4 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

Tribus avoient toujours plus ou moins secondée. Cette idée bien saisie répand beaucoup de jour, non seulement sur l'événement en question, mais encore sur divers points de l'Histoire & du Gouvernement du Peuple d'Israël, & sur les passages de l'Ecriture qui y sont relatifs.

Pour l'établir, on commence d'abord par remonter aux premiers principes de la constitution politique de la République d'Israël; & l'on en conclut que chacune des XII. Tribus, indépendante & libre, étoit Souveraine dans son territoire, & s'y gouvernoit selon ses propres loix, sans que les autres eussent aucun droit d'en connoître. On se fonde sur quelques faits qui viennent plus ou moins à l'appui de cette conclusion. Ainsi, par ex. après la mort de Josué on consulta l'Eternel pour savoir quelle Tribu monteroit la première contre les Cananéens, ce qui, dit-on, auroit été fort inutile si quelque Tribu avoit eu sur les autres quelque droit de prééminence dans le Gouvernement civil. On vit dans la suite XI Tribus s'armer contre celle de Benjamin, qui s'obstinoit à refuser de leur livrer ou de punir les cou-
pa-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. y

pables habitans de Guiba. On vit les Sichémities se donner Abimélec pour Roi ; les Galaadites conférer le commandement à Jephté ; la Tribu de Juda, seule pendant plus de sept ans, reconnoître David que Dieu avoit désigné manifestement pour Successeur de Saül ; & ce fut dit-on , sur le même fondement que X Tribus abandonnèrent le Fils de Salomon pour suivre Jéroboam.

Quoiqu'il en soit de cette égalité d'indépendance de chaque Tribu dans le droit, on convient qu'elles étoient, dans le fait, inégales en puissance ; & cela ne pouvoit être autrement vu la diversité de l'étendue, de la situation de leur territoire, & de leur population, sans parler des prérogatives particulières accordées ou promises à quelques-unes. La Tribu de Juda paroît entr'autres avoir été fort distinguée par Jacob au Chap. XLIX^e de la Genèse ; le Sceptre lui étoit promis, elle fut en effet toujours la plus puissante, & la mieux partagée après la conquête du Pays de Canaan ; mais les Tribus réunies d'Ephraïm & Manassé ne le furent guère moins. L'éclat

& la durée de leur prospérité, avoient fait dire comme en Proverbe, *béni de Dieu comme Ephraïm & Manassé*. Josué, qui eut la gloire de mettre les Israélites en possession de la Terre promise, étoit de cette Tribu ; Samuël en étoit peut-être aussi. Le Tabernacle où Dieu recevoit les hommages de son Peuple, & rendoit ses Oracles avant la construction du Temple, fut pendant plus de trois siècles, fixé à Silo, au centre de cette même Tribu ; depuis la révolution, toutes les autres furent en quelque sorte comprises sous son nom, leurs Rois résidèrent dans ses Villes, d'abord à Sichem, puis à Tirsá, enfin à Samarie.

Il n'est donc point étonnant que cette Tribu se soit toujours montrée jalouse de celle de Juda, dont la puissance lui faisoit ombrage. Quand on n'auroit aucune preuve de fait de cette rivalité, il suffiroit, pour n'en pas douter, de ce passage d'Esaië : *La jalousie d'Ephraïm s'en ira.... Ephraïm ne sera plus jaloux de Juda, & Juda n'opprimera plus Ephraïm* (2).

II

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. V

Il est souvent parlé dans l'Ecriture de l'orgueil d'Ephraïm, & plusieurs traits de l'Histoire Sacrée font bien voir que c'étoit là son caractère dominant. On pourroit, par exemple, présumer, sans trop donner aux conjectures, que cette longue anarchie qui depuis la mort de Josué fut si fatale à la Nation, n'eut d'autre cause que le refus des Ephraïmites de se soumettre à un Chef pris d'une autre Tribu. Leur conduite envers Gédéon & envers Jephthé n'est point équivoque, leur orgueil s'y montre à découvert, ils sont indignés que l'on ait triomphé sans eux des ennemis de la Nation, ils traitent ses généreux défenseurs avec la dernière insolence. Ils montrent le même esprit, en refusant pendant sept ans de reconnoître David pour Roi; en se rangeant du parti d'Absalom, lorsque ce fils ingrat osa se soulever contre son Père, & même dans le prétendu zèle dont ils se parèrent, quand après la mort du rebelle il fut question de ramener David à Jérusalem. Ce zèle n'étoit en effet que jalousie contre la Tribu de Juda: ils lui envioient la gloire de paroître faire seule remonter le Roi sur son

Trône. Car aussitôt que Sébah eut levé l'étendard de la révolte, ils le suivirent; tous les hommes d'Israël, dit l'Ecriture, se séparèrent de David. Il n'est pas inutile d'observer que Sébah, quoique de la Tribu de Benjamin, étoit de la Montagne d'Ephraïm.

Le reste du Règne de David, & celui de Salomon, furent tranquilles: sur la fin de celui-ci néanmoins, Jéroboam fils de Nébat Ephraïmite, impatient, sans doute, de parvenir aux hautes destinées qu'un Prophète lui avoit prédites, excita des murmures, des remuemens, qui n'eurent pour lors d'autre effet que de l'obliger à se retirer en Egypte, pour se soustraire au juste ressentiment du Monarque. Mais à peine Roboam fut-il monté sur le Trône, que les mécontents éclatèrent; Jéroboam vint se mettre à leur tête, & demander le redressement des griefs réels ou prétendus, dont ils se plaignoient. La réponse du Roi fut le signal d'une révolte, à laquelle les esprits étoient déjà tout disposés. Jéroboam n'a pas plutôt fait entendre ce cri de sédition: *Quelle part avons-nous en David? Israël retire-toi dans tes tentes, que dix*

Tri-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 9

Tribus le suivent & forment un nouveau Royaume , pour toujours séparé de celui de Juda.

De ce que l'on vient de voir, il résulte que cette grande révolution , si promptement opérée , en apparence , ne fut dans l'ordre des „ causes secondes „ qu'un événement préparé pendant „ plusieurs siècles pour l'instant qui le „ vit éclore. Une jalousie de famille , „ aussi ancienne que le Testament du „ petit-fils d'Abraham , avoit porté „ dans le sein de la République des „ Hébreux des principes de discorde , „ dont le poison secret , envenimé „ par les passions humaines , n'avoit „ cessé de ronger les entrailles de ce „ corps politique. Peu-à-peu étoient „ nées de-là deux factions rivales , déjà communément distinguées à la „ mort de *Saül* sous le nom de *Juda* „ & d'*Israël* ; *David* abattit la dernière , „ *Salomon* acheva d'élever la première. „ Mais à la mort de ce Prince , tout se „ trouva prêt pour changer la face des „ choses. L'Egypte , gouvernée par „ un nouveau Roi , avoit découvert en „ *Jéroboam* l'homme qu'il lui falloit pour „ diviser sans retour des voisins , à son

A 5

„ gré

„ gré trop puissans. Elle appuya ses
 „ vues ambitieuses en le laissant agir,
 „ ou plutôt , à en juger par la suite ,
 „ *Sisak* lui prêta sourdement des res-
 „ sources, & le Royaume de Juda vit
 „ celui des *X Tribus d'Israël* se former
 „ à ses côtés & de ses débris, presque
 „ avant que de l'avoir craint ou même
 „ prévu. ”

Cette révolution, funeste à l'Etat
 qu'elle affoiblissoit , le fut infiniment
 plus à la Religion. La coupable politi-
 que de *Jéroboam* introduisit dans le
 culte consacré par la Loi de Moïse,
 des changemens, qui ne tardèrent pas
 à jeter le Peuple dans la plus grossière
 Idolâtrie. Rien ne fut capable d'arrêter
 le torrent du désordre & de la corrup-
 tion. Les Rois & le Peuple s'obstiné-
 rent dans le crime & dans la défection;
 ils résistèrent également aux avertisse-
 mens & aux menaces que Dieu leur fit
 adresser par ses Prophètes , aux mira-
 cles par lesquels il signala si souvent son
 pouvoir, & confondit les Prêtres & les
 adorateurs de *Bahal*. Les châtimens
 même qu'il leur infligea ne produisirent
 pas plus d'effet. Ce Peuple inflexible
 persista dans son égarement jusqu'à l'en-
 tière

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 11

tière subversion du Royaume de Samarie, sous Hosée son dix-neuvième Roi.

Juda plus coupable encore & non moins obstiné qu'*Israël*, se livra comme lui à l'Idolâtrie, & y persévéra non-obstant les efforts de quelques-uns de ses Rois, dont l'Ecriture célèbre la piété. Malgré l'effrayant exemple que la catastrophe des dix Tribus lui mettoit sous les yeux, il ne les ouvrit que lors que, subissant le même sort qu'*Israël*, il fut aussi transporté en Assyrie après avoir vu Jérusalem & son Temple réduits en cendre par le redoutable *Nébucadnetzar*.

Les circonstances, le développement, & les détails des faits que l'on vient d'indiquer en gros, sont la matière de nos deux *Livres des Rois*. A ne les considérer donc que comme des Livres simplement historiques, on voit déjà combien sont intéressans les objets qu'ils contiennent. Mais envisagés dans leur rapport à la Religion, ils deviennent infiniment plus importants & plus dignes de toute notre attention. Presque tous les faits qu'ils rapportent sont autant de preuves de la vérité de la Révélation Mosaique; plusieurs éclaircissent & confirment un grand nombre de

de Prophéties, & contribuent ainsi à nous *affermir dans la foi*. On y voit singulièrement que, quoi que la forme du Gouvernement eût changé, il n'en resta pas moins dans le fond ce qu'il avoit d'abord été, une véritable Théocratie. Sa révolution même qui donna naissance au Royaume d'*Israël* ou de Samarie, & la manière dont elle s'opéra; la translation de la Couronne dans les diverses Maisons qui en occupèrent le Trône, toujours annoncée d'avance, effectuée au temps précis & de la manière qui avoient été fixés; les discours, les exhortations, les menaces que les Prophètes adressoient aux Rois & aux Peuples de *Juda* & d'*Israël*; les événemens les plus remarquables arrivés dans l'un & dans l'autre Royaume, en fournissent autant de preuves à l'évidence desquelles il est difficile de se refuser.

La partie de la Préface où l'habile Auteur développe ses considérations & ses réflexions sur les points que nous venons d'indiquer sommairement, n'en est ni la moins intéressante, ni la moins instructive, & c'est à regret que nous ne nous y étendons pas davantage:
l'im.

l'impossibilité de copier ce morceau en entier, & la crainte de lui faire trop perdre en l'abrégeant nous y obligent. Il est temps d'ailleurs de donner quelques échantillons des Notes dont cet excellent Commentaire est composé. Et c'est ce que nous allons faire, après avoir dit que l'Auteur finit sa Préface par indiquer les divers secours qu'il a eus pour la composition de ce Volume, & par témoigner à ceux qui les lui ont fournis une reconnoissance qui ne leur fait pas moins d'honneur qu'à lui-même.

Il n'est plus question de faire connoître la méthode de Mr. CHAIS, & moins encore de parler de l'érudition, du goût sûr & éclairé, de la sagesse, de la modestie qui règnent dans ses Notes. Le Public a prononcé là-dessus depuis long-temps; chaque Volume qui a paru a confirmé son premier jugement, & mérité au respectable Pasteur de la Haye un nouveau tribut d'éloges & de reconnoissance. Son travail sur les *Livres des Rois*, répond pleinement à l'opinion & à l'attente que les précédens Volumes avoient fait concevoir. Rien ne seroit plus aisé que de le prouver, si le choix en-

entre tant de Notes également claires, solides, instructives, étoit moins embarrassant. Bornons-nous à un ou deux exemples pris au hasard. Nous les tirons du 2^d. Chap. du 1^{er}. Livre des Rois. David y donne ses dernières Instructions à Salomon. Les ennemis de la Révélation affectent de se récrier sur celles qui ont Simhi pour objet. *Voilà*, dit le Monarque mourant, à son fils, *Voilà avec toi Simbi qui proféra des malédictions atroces contre moi. . . . mais il descendit au devant de moi vers le Jourdain, & je lui jurai par l'Eternel en disant : Je ne te ferai point mourir par l'épée. Maintenant donc tu ne le laisseras point impuni ; car tu es sage, pour savoir ce que tu lui devras faire ; & tu feras descendre ses cheveux blancs au sépulcre par une mort violente.* Il paroît étonnant au premier coup-d'œil, il faut en convenir, que David d'abord après avoir rappelé le pardon qu'il avoit accordé à Simhi & confirmé par un serment solennel, ordonne cependant à Salomon de le faire mourir d'une *mort violente*. Comment concilier cette espèce de contradiction ? De sçavans Interprètes ont dit que David par-

parle ici en Roi qui avoit pu différer de punir un mauvais citoyen, mais qui devoit, tôt ou tard, faire justice & châtier un insolent sujet. Cela seroit bon, s'il n'étoit clair que David avoit considéré la faute de Simhi comme une offense purement personnelle, qu'il pouvoit pardonner, qu'il avoit en effet pardonnée pleinement, sans restriction & avec serment. *Tu ne mourras point*, lui avoit-il dit, *Et il le lui jura*, ajoute l'Historien (3). Dira-t-on avec d'autres, que David avoit bien promis de ne pas faire mourir Simhi, mais non de ne pas le faire punir par son Successeur? Cette réponse seroit encore moins satisfaisante, s'il se peut, que la précédente; n'est-on pas censé faire soi-même ce que l'on fait par le ministère d'un autre? Le pardon accordé à Simhi étoit absolu, & ne pouvoit dans aucun temps être révoqué. Mr. CHAIS n'adopte donc ni l'une ni l'autre solution; & il observe, que la particule que notre Version rend par *Et* dans ces paroles, *Et tu feras descendre Et c.* se traduit quelque-

(3) 2 Sam. XIX: 23.

quelquefois par *ni*, comme dans la prière d'Agur, *ne me donne ni pauvreté ni richesses*. Ainsi, on pourroit rendre tout le verset 9^e en ces termes, *maintenant donc, ni tu ne le laisseras impuni (car tu es sage, pour savoir ce que tu lui devras faire) ni tu ne feras descendre &c.* De cette façon le langage que tient ici David, est tout à la fois sage & humain. Il avertit Salomon de n'accorder à Simhi ni confiance, ni faveur, mais il lui défend en même temps de lui infliger aucune peine pour un crime qu'il lui avoit pardonné. Sans recourir même à cette interprétation, on peut expliquer le texte de façon à lever sans peine tous les scrupules. David y rappelle à Salomon & les malédictions de Simhi & le pardon qu'il lui avoit accordé; il ne révoque point ce pardon, il avertit seulement son fils de ne pas le regarder comme un engagement qui assure à Simhi l'impunité des fautes dans lesquelles il pourroit tomber. A peu près comme s'il eût dit, „ quoique je me
 “ sois engagé par serment à ne pas fai-
 “ re mourir Simhi; tu ne dois pas le
 “ regarder comme un serviteur fidèle, à
 “ qui désormais tu sois obligé de passer
 ses

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 17

“ ses égaremens. Que ses cheveux
“ blancs ne t’en imposent pas. Tu es
“ sage, tu as de la prudence ; il faut
“ éclairer de près cet ancien ennemi
“ de ma personne & de notre maison.
“ Je ne le crois rien moins que chan-
“ gé ; s’il retombe dans quelque faute ,
“ je te conseille de ne pas imiter mon
“ support ; mais de lui faire éprouver
“ les rigueurs de la justice , en punition
“ de l’indigne abus qu’il aura fait de
“ notre clémence ”. C’est en effet le
sens que Salomon donna aux paroles de
son père ; la suite de l’histoire ne per-
met pas d’en douter. Il fit appeler Sim-
hi, lui ordonna de se bâtir une mai-
son dans Jérusalem, & lui défendit sous
peine de mort de sortir de la Ville,
qu’il lui donna ainsi pour prison , &
non pas sa maison, comme on le dit
par une légère inadvertence dans la
Note sur le vl. 36. Simhi lui-même ac-
cepta cette condition comme une nou-
velle grace : *cette parole est bonne*, répon-
dit-il, *ton Serviteur fera tout ce que le*
Roi mon Seigneur a dit. Ce ne fut qu’a-
près qu’il eut violé cette promesse que
Salomon le fit mourir.

La conduite de Salomon envers son
Tome XLVIII. Part. 1. B frè-

frère Adonija, rapportée dans ce même Chapitre, a paru d'une rigueur excessive à plusieurs Interprètes. La demande que fit ce Prince, de la Sunamite Abisag, pour femme, pouvoit être indiscrette, mais étoit-elle un crime capital? peut-on excuser Salomon de l'avoir punie de mort sans examen préalable, sans aucune forme de justice? " Pour justifier Salomon, *dit là dessus Mr. CHAIS,*
 " nous n'avons garde de répondre avec
 " d'autres Commentateurs, qu'un Prince
 " ce dans ses jugemens ne peut pas
 " toujours suivre les règles de la plus
 " parfaite morale, & que la politique
 " & le bien de l'Etat obligent souvent
 " à des choses contraires aux conseils
 " de l'Evangile (4). Ces principes
 " sont à nos yeux insoutenables ...
 " Si Salomon fit périr Adonija, pour
 " se défaire d'un trop dangereux rival,
 " sans que celui-ci eût mérité un traitement si rigoureux, Salomon fut
 " coupable, nous n'entreprenons pas
 " son apologie. Mais qu'on se sou-
 " vienne qu'Adonija atteint & con-
 " vain-

(4) D. Calmes,

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 19

“ vaincu de haute trahison , n’avoit
“ obtenu sa grace qu’à condition que,
“ tranquille & retiré, il ne seroit plus
“ aucun mouvement préjudiciable à
“ la tranquillité publique, rien qui ten-
“ dît à rendre sa soumission justement
“ suspecte. N’étoit-ce pas violer cet-
“ te condition que d’oser tout de suite
“ porter ses regards sur Abisag, s’il est
“ vrai que la Veuve d’un Roi ne pou-
“ voit jamais devenir l’épouse d’un
“ particulier? A juger des choses par
“ le discours que Salomon tient à sa
“ mère, n’est-il pas naturel de présu-
“ mer, que la démarche d’Adonija
“ étoit un affaire concertée avec les
“ chefs de la faction, qui venoit tout
“ récemment d’essayer de mettre la
“ Couronne sur la tête de ce dernier?
“ Et si nous ajoutons qu’apparemment
“ Salomon avoit fait là dessus des dé-
“ couvertes, dont l’Histoire n’a pas
“ conservé le détail, avancerons-nous
“ en cela quelque chose d’improbable?
“ Dire que Salomon ne devoit ni pré-
“ cipiter son jugement, ni se défaire
“ d’Adonija sans forme de procès, c’est
“ juger soi-même de cette affaire un peu
“ à la légère. En de pareilles conjonc-

“ tures tout délai est dangereux. Sou-
 “ vent des crimes d’Etat d’un certain
 “ ordre doivent se punir sans différer.
 “ Si Salomon avoit témoigné la moin-
 “ dre foiblesse dans une circonstance si
 “ délicate, il auroit peut-être enhardi
 “ les partisans d’Adonija & occasionné
 “ une révolution. Quant aux forma-
 “ lités de la justice, on sait que dans
 “ les Gouvernemens despotiques de
 “ l’Orient, les Souverains n’étoient pas
 “ liés à leur observation, comme ils le
 “ sont dans notre Europe”. Obser-
 vons que ce que l’on dit ici par forme
 de doute, *s’il est vrai que la Veuve d’un*
Roi ne pouvoit devenir l’épouse d’un par-
ticulier, est affirmé dans les Notes sur
 les Versets précédens, comme un usa-
 ge constant chez les Hébreux, & d’a-
 près lequel plusieurs Savans ont jugé
 qu’Adonija, qui savoit très bien que les
 femmes du Roi appartenoient à son
 Successeur, ne pouvoit demander Abi-
 sag sans se rendre suspect d’aspirer en-
 core à la Couronne.





ARTICLE SECOND.

BIBLIOTHEQUE ORIENTALE;
&c. par Mr. D'HERBELOT, Tome II^d. F — M. *La Haye*, aux dépens de *J. Neaulme & N. van Daalen* 1777.

Second Extrait.

M. D'HERBELOT a donné un soin tout particulier à l'Histoire des Califes, des Sultans & des autres Princes Mahométans de l'Asie. Il est vrai que par l'ordre alphabétique qu'il a choisi, cette Histoire se trouve distribuée en une infinité d'Articles; mais il a remédié autant qu'il étoit possible à cette confusion. Car en parlant de chaque Prince, il a observé quel étoit son prédécesseur, & celui qu'il a eu pour successeur. Ainsi, ceux qui voudront lire de suite l'Histoire de telle Dynastie que ce soit, n'auront qu'à remonter jusques à son fondateur, en continuant ensuite de Prince à Prince, jusques à

celui sous lequel elle a pris fin. De plus, comme en faisant mention du commencement de chaque Dynastie, il a eu soin de donner une liste de tous les Princes dont elles sont composées, c'est un autre moyen qu'il a fourni pour en suivre la durée, en ayant recours à la lettre de l'Alphabet, sous laquelle le nom de chacun d'eux est rangé.

Parmi les Princes dont on trouve l'histoire dans ce Volume, il y en a plusieurs qui par leurs vertus ou leurs exploits, ont acquis la plus grande célébrité. Tel est le fameux *Haroun* surnommé *Al Rasid*, c. à d. le Droiturier ou le Juste. Les expéditions militaires de ce Calife ayant été décrites par divers Auteurs Chrétiens, Mr. d'HERBELOT les a passées sous silence, & il s'est borné à recueillir quelques anecdotes dans des Ouvrages moins connus. *Haroun* aimoit fort les Gens de Lettres, & cultivoit lui-même les Sciences. Il se faisoit expliquer le Livre fameux intitulé *Maoutba*, par Malek même qui en est l'Auteur; & comme il vouloit faire fermer la chambre où cette explication se faisoit, afin qu'il n'y eut que lui & ses enfans qui l'entendissent

sent, ce Docteur lui dit hardiment que la Science ne profitoit point aux Grands, à moins qu'elle ne fût communiquée aux petits. Un Auteur Arabe rapporte que Haroun marchant à la tête de son Armée, une femme vint se plaindre à lui de ce que ses Soldats avoient pillé sa maison. Il lui répondit sur le champ : ne savez-vous pas ce qui est écrit dans l'Alcoran, *lorsque les Princes passent en armes par un lieu, ils le détruisent*. La femme lui repliqua aussi-tôt : j'ai lu aussi dans le même Livre ces paroles, *mais les maisons de ces Princes seront désolées à cause des injustices qu'ils ont commises*. Cette repartie hardie & savante d'une femme, fut si bien reçue par le Calife qu'il donna l'ordre de réparer tout le dommage qu'elle avoit souffert.

Un autre Prince dont les Auteurs Orientaux parlent toujours avec admiration, c'est *Mabmoud*, premier Sultan de la Dynastie des Gagnevides. On peut le regarder comme un des plus grands Conquérans de l'Univers, car outre toutes les Indes, il avoit soumis la Perse, la Georgie & une multitude d'autres Etats. Il étoit fort laid de visage ; de sorte que s'étant un jour regardé au mi-

roir, il fut affligé de se voir si mal fait, & prononça des vers dont le sens étoit : *j'ai fait repolir la glace de mon miroir & l'ayant présenté à mes yeux, j'ai remarqué tant de défauts en ma personne, que j'ai oublié aisément ceux des autres.* Le premier Vizir ayant reconnu une grande mélancolie sur le visage de son Prince, prit la liberté de lui en demander le sujet. Mahmoud lui répondit : j'ai toujours ouï dire que la face du Prince doit réjouir la vue de ses sujets ; & je suis étonné que la mienne qui est si difforme ne leur blesse pas les yeux. Le Vizir lui repartit : l'excellence de l'homme ne consiste pas dans sa bonne mine : la vertu & les qualités de l'esprit, suivant le sentiment des Sages, sont le véritable fond de la beauté. Parmi vos sujets, il y en a à peine un de mille qui voit votre visage, mais vos mœurs & vos vertus sont regardées de tous. C'est par elles que vous devez gagner leurs cœurs & être l'objet de leur amour. Mahmoud profita si bien des bons avis de ce sage Ministre, qu'il devint l'exemple & le modèle des autres Rois autant par sa probité & par sa prudence, que par sa valeur.

Les

Les trésors que ce Prince trouva dans les Indes & dans le Segestan furent si grands, que l'on a peine d'ajouter foi à ce qu'en écrivent les Historiens. Ils disent, par ex. qu'après avoir pris Baarca, la place la plus forte des Indes & qui passoit pour imprenable, Mâhmoud y trouva 70 millions en monnoie d'or & d'argent, & 70 mille marcs ou 140 mille livres d'or ou d'argent en vaisselle. Les étoffes précieuses, les perles & les pierreries qui y étoient ne se purent compter ni estimer, & il y avoit entr'autres choses une chambre entière, longue de trente coudées & large de cinq, dont les murailles & les planchers étoient d'argent massif. Ces trésors firent que Mâhmoud a passé pour le plus riche & le plus puissant Roi de l'Asie, qui ait régné dans le Musulmanisme. Le superbe Palais qu'il fit construire dans la Ville de Gaznin, des dé pouilles des Indes, s'appelloit le Palais de la Félicité. Il y fut enseveli l'an de l'Hégire 421, dans la 63^e année de son âge; & l'on mit sur son tombeau une épitaphe, dont voici le sens: *A considérer toutes les qualités de ce grand Prince, on a peine à croire*

qu'il soit venu au Monde comme les autres hommes.

Motadbed Billab, XVI^e Calife de la Maison des Abbassides, se distingua par sa justice & sa modération, & les Ecrivains de son Siècle disent qu'il surpassa tous ses Prédecesseurs dans ces deux vertus. „ Ebn Amid raconte que ce Prince voulant emprunter d'un homme fort riche quelque somme considérable d'argent, cet homme lui dit : prenez telle somme qu'il vous plaira ; & que le Calife ayant répondu, mais quelle sûreté avez-vous que je vous rende cet argent ? il lui répartit en ces termes : Dieu vous ayant confié le gouvernement de ses terres & de ses serviteurs, duquel vous vous acquitez si bien, pourquoi ferois-je difficulté de vous confier aussi mon argent ? Ces paroles attendrissent si fort le Calife qu'il ne put s'empêcher de verser des larmes, & qu'il se désista de l'emprunt qu'il vouloit faire. ”

Mabadi, III^e Calife de la Race des Abbassides, est fort célèbre en Orient par sa libéralité & par sa magnificence. Il fit le pèlerinage de la Mecque & il y dépensa jusques à six millions

lions d'or. On dit entr'autres choses, qu'il fit charger sur des chameaux une si prodigieuse quantité de neige, qu'il eut de quoi se rafraichir non-seulement au milieu des sables brûlans de l'Arabie, mais qu'il en porta encore jusques à la Mecque dont la plupart des habitans n'en avoient jamais vu ; & il en fit conserver dans des vases de terre pour pouvoir boire à la glace, & pour maintenir les fruits en leur fraîcheur pendant tout le temps qu'il y séjourna. Un particulier de la Mecque lui ayant fait présent d'une pantoufle du faux Prophète, il la reçut avec honneur, & fit un présent de dix mille drachmes d'argent à celui qui la lui presenta ; après quoi il dit à ses Courtisans : Mahomet n'a jamais vu cette chaussure, mais si je l'avois refusée, le peuple auroit cru qu'elle étoit véritablement de Mahomet & que je l'aurois méprisée ; car la coutume du peuple est d'être toujours porté en faveur du plus foible contre le plus puissant. Il tenoit souvent son lit de justice pour punir & réparer les oppressions & les violences que les Grands faisoient au peuple, & il se faisoit pour lors assister par les plus graves

ves personnages & par les plus habiles Jurisconsultes , afin que leur présence l'empêchât de rien décider qui fut contraire à la Loi. Un jour , il dit à un de ses Officiers en le reprimandant : jusques à quand tomberez-vous dans des fautes ? L'Officier répondit sagement : tant que Dieu vous conservera la vie pour notre bien , ce sera à nous de faire des fautes , & à vous de nous les pardonner.

Moëz Eddaulat , l'un des plus puissans Princes d'Asie , assiégeoit une Place très forte où l'Emir *Ali* s'étoit renfermé. Celui-ci apprenant que *Moëz* souffroit beaucoup dans son camp & même que le pain lui manquoit , lui envoya toutes les nuits que dura le siège de la Place , quoique pendant le jour il ne laissât pas de l'incommoder beaucoup , en le harcelant continuellement & lui enlevant toujours quelques troupes. *Moëz Eddaulat* étonné de ce procédé , lui envoya dire par un de ses Officiers : Si vous êtes mon ennemi , pourquoi usez-vous de tant d'honnêteté à mon égard ? Et si vous êtes mon ami , pourquoi vous défendez-vous avec tant d'opiniâtreté ? L'Emir *Ali*
lui

lui fit cette réponse : Comme vous nous attaquez pendant le jour, nous vous considérons dans ce temps-là comme nos ennemis, & nous vous faisons tout le mal que nous pouvons ; mais pendant la nuit que vous nous laissez en repos, nous vous regardons comme des étrangers auxquels nous rendons les devoirs de l'hospitalité. Cette générosité qui rappelle celle de Henri IV. envers les Parisiens, toucha Moëz Edaulat au point qu'il leva aussi-tôt le siège & se réconcilia avec l'Emir.

On sait que dès avant l'Ere Chrétienne, il y avoit des Juifs établis dans la Chine (1). Cette Colonie n'a pas été inconnue aux Auteurs Mahométans. Ils disent qu'après la mort de Moïse & de Josué, les Israélites tombèrent dans l'Idolâtrie, mais qu'il en resta cependant plusieurs qui adorèrent constamment le Dieu de leurs pères, & qui faisoient des vœux pour qu'il plût à la

Di-

(1) On peut voir à ce sujet une excellente Dissertation de Mr. Brotier intit. *De Judeis Sinesibus*. Mr. le Professeur Barkey l'a insérée dans le 2d. Tome de son *Museum Haganum* pag. 476 - 505.

Divine Bonté de les séparer des impies dont ils ne pouvoient plus supporter la compagnie. Dieu exauça leurs prières ; & par un miracle bien surprenant, leur ouvrit un grand chemin fort spacieux, par lequel ils arrivèrent aisément jusqu'aux extrémités de l'Orient, au delà de la Chine, où s'étant arrêtés ils firent un établissement, dont il y a encore aujourd'hui quelques restes. C'est donc ajoute Mr. D'HERBELOT, une tradition assez universelle dans tout l'Orient, qu'il y a des Juifs dans la Chine, & ses environs, & dans la partie la plus Orientale de la Tartarie. Les Européens croient que ce sont des descendants des dix Tribus qui furent transportées en Médie, au delà du fleuve Gôzan, par Salmanazar. Il auroit pu arriver effectivement que ces Juifs, ou une partie d'entr'eux fût passée de la Médie au dessus de la Mer Caspienne, dans le Pays de Khozar, & eût pénétré de-là jusques dans les endroits les plus reculés de la Tartarie, qui ne sont pas si éloignés de la Mer Caspienne, qu'on l'a cru jusqu'à présent. Les Mahométans qui sont très ignorans dans la Géographie, ont cru qu'il falloit un che-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 31

chemin fait exprès par la toute-puissance de Dieu, pour faire passer les Juifs de la Palestine en la Chine. ”

L'Article *Jaboud* (c'est le nom que les Arabes donnent aux Juifs) d'où nous avons tiré ce qu'on vient de lire, est très curieux. On y voit que selon les Orientaux, les Juifs ont été condamnés à une captivité perpétuelle à cause de leur rébellion contre Dieu, & pour n'avoir pas reconnu Jésus-Christ pour le Messie. C'est le sentiment de tous les Musulmans fondé sur l'Alcoran, dans lequel Mahomet dit, que Dieu a fait connoître qu'il enverroit toujours, jusqu'au jour du jugement, quelqu'un qui châtieroit sévèrement les Juifs, & qu'il les a dispersés parmi toutes les Nations du Monde.

Les Mahométans reconnoissent J.C. pour le véritable Messie, annoncé & promis aux Juifs dans l'ancien Testament. A l'Article *Issa (Jésus)*, Mr. D'HERBELOT rapporte un passage de l'Alcoran; où il est dit : *Le Messie est Jésus, Fils de Marie, l'Envoyé de Dieu, son Verbe, & sa Parole; laquelle il a fait annoncer à Marie.* Au Chapitre 2d. de l'Alcoran, on lit les paroles suivantes :

nous

nous avons donné , dit Dieu , à Jésus fils de Marie , des marques évidentes , & nous l'avons assisté & fortifié du Saint-Esprit. Les Interprètes de l'Alcoran paraphrasent ce passage en la manière qui suit : „ Nous avons donné à Jésus des signes par lesquels on pouvoit le connoître aisément. Ces signes & ces marques sont la connoissance des choses les plus cachées , & le pouvoir de ressusciter les morts. Nous l'avons de plus fortifié du S. Esprit , c. à d. de l'Esprit de pureté & de sainteté , de l'assistance continuelle de Gabriel , qui signifie la force de Dieu , de la vertu du grand & ineffable Nom de Dieu , par l'efficace duquel il opéroit ses grands miracles , & enfin de la puissance de l'Evangile d'où se tire la vie de l'ame & le renouvellement du cœur ”

Dans un Dialogue que les Mahométans ont supposé entre J. C. & Jean Baptiste , le premier est représenté avec un air gai & agréable , & le Précurseur avec un visage triste & austère. Jean Baptiste dit ces paroles remarquables à J. C. *Il paroît bien , Seigneur , que vous jouissez pleinement dès cette vie de la gloire & du bonheur éternel , pendant que votre Ser-*
viteur

viteur est encore dans la voie & dans les exercices de la pénitence.

On se trompe quand on croit que les Mahométans ne reconnoissent point d'autre béatitude dans le Ciel que la jouissance des plaisirs des sens. Mahomet dit dans l'Alcoran : *ne pensez pas que ceux qui sont tués dans les batailles données pour la cause de Dieu, soient morts; car ils vivent véritablement auprès du Seigneur qui les pourvoit abondamment & les fait jouir avec un extrême plaisir de tout ce qu'il y a de plus grand & de plus excellent.* Les Commentateurs de l'Alcoran disent que ce bonheur des fidèles dans le Ciel consiste particulièrement en ce qu'ils ne se voient pas seulement arrivés auprès de l'objet qu'ils aiment, mais qu'ils s'y trouvent intimement unis, car, ajoutent-ils, on ne peut pas concevoir un plus grand plaisir, ni de plus grande joie, que de contempler & de goûter intimement la beauté de la face glorieuse du Seigneur.

Les Mahométans expliquent les prestiges des Magiciens de Pharaon, à peu près comme l'ont fait quelques Chrétiens modernes. Ils disent que ces Ma-

giciens avoient préparé des baguettes & des cordes pour contrefaire le miracle de Moysè , & qu'aussitôt que ce Prophète eût jetté sa Verge par terre & qu'elle fut devenue un serpent, ils jettèrent aussi leurs baguettes & leurs cordes qu'ils avoient remplies de vif-argent au dedans, lesquelles se mirent en mouvement & firent plusieurs plis & replis les uns sur les autres, aussi-tôt qu'elles sentirent la chaleur du terrain échauffé par les rayons du soleil. La plupart des Spectateurs qui n'osoient pas approcher de si près crurent d'abord, à voir le mouvement de ces baguettes, que c'étoient de véritables serpens; mais ils en furent bientôt défabusés lorsque le serpent de Moysè mit en pièces, & dévora tous ces faux serpens.

Nous terminerons cet Extrait par un Conte Oriental, que d'HERBELOT rapporte à l'Article *Gioraige*, & dont la moralité est fort bonne. Les Musulmans font mention dans leurs Livres de trois enfans qu'ils disent avoir parlé dans le berceau. L'un de ces enfans étoit le fils d'un Israélite. La mère qui le portoit entre ses bras, voyant passer

ser un Cavalier de bonne mine, richement vêtu & bien monté, dit aussi-tôt : plutôt à Dieu que mon enfant fût un jour semblable à ce Cavalier ! L'enfant entendant ces paroles, quitta la mammelle de sa mère, se mit à regarder fixement ce Cavalier, & prononça ensuite ces paroles : ne permettez pas, Seigneur, que je devienne jamais semblable à cet homme. Sa mère bien surprise de l'entendre parler, vit passer quelque temps après un criminel que l'on fustigeoit, & elle dit à Dieu : ne permettez pas, Seigneur, qu'il en arrive autant à mon enfant. Mais l'enfant à ces paroles se tourna tout à coup vers elle, & pria Dieu qu'il lui arrivât un accident pareil. La mère encore plus étonnée qu'auparavant, lui demanda pourquoi il parloit ainsi ? — Parce que le premier est un méchant homme, & que celui-ci est un homme innocent & juste, lequel au milieu des outrages qu'il souffre dit dans son coeur *Allah basbi*, Dieu me suffit, c'est lui qui me tiendra compte de ce que j'endure. Dé sorte que cet homme a acquis par sa patience & par sa résignation à la volonté de Dieu, un degré fort émi-

ment de mérite, auquel je souhaiterois bien de pouvoir parvenir un jour.



ARTICLE TROISIEME.

DISCOURS prononcés dans l'Académie François, le Lundi 19. Janvier 1778, à la réception de Mr. l'Abbé MILLOT. *Paris, chez Demonville 1778 in 40. de 31 pages.*

LEs Académiciens, comme les Princes se succèdent, sans se ressembler; personne n'ignore que c'est pour remplacer feu Mr. *Gresset* que l'Académie a fait choix de Mr. l'Abbé MILLOT, & que les titres de ce dernier sont bien différens de ceux du Chantre de *Vert-vert*. Nous passerons sous silence les éloges d'usage, les expressions de reconnoissance & de modestie (feinte ou réelle) qu'on retrouve dans tous les Discours des Récipiendaires; mais nous rapporterons une partie du morceau où le sage Abbé caractérise le Poëte auquel il succède, avec autant de vé-

rité

rité qu'il en a mis dans les portraits des Rois & des Héros dont il a tracé l'histoire.

“ Au fond d'un collège , au milieu de la gêne , des ennuis , des tristes études , & de mille objets propres à glacer le génie ou à l'affervir , un jeune homme devient tout à coup célèbre par un chef-d'œuvre , non de cette Latinité moderne dont il existe à peine quelques juges compétens , mais de cette aménité & de cette gaieté Françoisse , dont chacun se prétend juge sans autre connoissance que celle du monde. *Vert-vert* paroît au grand jour. Le naïf la Fontaine semble revivre avec toutes ses graces , moins simples dans leur parure , toujours modestes , jamais recherchées dans leur élégance. Le Chantre du *Lutrin* si supérieur par le sujet comme par la beauté de ses tableaux , semble trouver un émule , dont l'imagination , plus originale & plus féconde , produit un genre de beautés plus neuves , & si naturelles , que tout y charme & rien n'y ressent le travail. Le *Pindare* de la France admire un phénomène singulier , par lequel il se dit modeste-

tement effacé lui-même (1). Les cris ou les manœuvres d'une cabale passionnée ne font qu'ajouter du prix à l'applaudissement général, & fournissent au Poète des traits heureux, pour caractériser bientôt avec enjouement la déraison, l'absurde malignité qui forgent des crimes à l'innocence (2).

Comment définir, Messieurs, cette espèce de magie poétique à laquelle tout rend hommage? Comment un oiseau, un cloître peuvent-ils exciter tant d'intérêt, sans aucun trait qui blesse les mœurs, sans aucune des ressources trop souvent employées par la licence pour suppléer au génie? Ici la trompette héroïque ne donne point au sujet une noblesse contraire à sa nature. C'est la lyre d'Anacréon exercée sur d'agréables bagatelles. Mais quelle harmonie délicieuse! quelle richesse & quel choix d'expressions! quelle délicatesse de goût dans un genre où le goût n'avoit pas même un modèle! quel assemblage de traits fins & de naïvetés piquantes; quel-

(1) Lettres de *Roufféau*.

(2) Le *Lutrin* vivant, la *Chartreuse*, les *Ombres*.

quelle facilité de verve & quel charme de coloris ! Oui , l'art de réunir les vives couleurs & les accords mélodieux de la Poésie , anime , relève & embellit tout , prête à la fiction la plus frivole des appas qu'envieroit presque la vérité. Ce fut l'art de M. GRESSET, ou plutôt, on diroit que la Nature l'avoit doué singulièrement de ce don si précieux, pour faire sentir l'impuissance de l'art dans le vulgaire des rimeurs, dont les efforts n'aboutissent qu'au succès équivoque du moment, & à l'éternité de l'oubli. Si Vert-vert pouvoit être oublié, ce ne seroit que pour la Chartreuse. Les esprits sévères à qui le badinage de l'un ne plairoit pas, seroient-ils insensibles à l'aimable philosophie de l'autre ? *L'oiseau parleur* & son cortège, indifférens par eux-mêmes, doivent tout à la Poésie enchanteresse dont ils ont reçu leur existence. Mais le jeune Poète, environné d'objets lugubres, s'égayant à les détruire, les ornant des fleurs de sa brillante imagination, offre un spectacle que le dédaigneux Stoïcien pourroit contempler. Voyez comme il sourit aux jeux cruels de la fortune, aux fantômes nés de la folie & des passions :

pour le tourment des mortels. Voyez comme il se fait un Elysée de son Tartare; comme il foule aux pieds les peines & les soucis du présent, & se transporte dans l'avenir pour braver tous les orages de la vie humaine; comme il se retrace vivement les ridicules & les vices, en philosophe qui les observe pour s'en garantir, non en censeur atrabilaire, qui les attaque pour humilier ses semblables. Son génie prend l'essor de la liberté, son ame se déploie avec franchise, ses sentimens vertueux ennoblissent même sa paresse, sa paresse donne de la douceur à ces sentimens, son courage leur donne de l'énergie. Enfin dans la *Chartreuse* & les *Ombres*, on voit l'Auteur tel qu'il est; on admire son talent, on aime son caractère, on estime ses mœurs: & déjà l'on peut prédire son destin. L'homme qui n'a pas reçu en naissant une de ces ames communes & molles, cédant par faiblesse à toutes les impressions du dehors; celui qu'une impulsion forte, soit de la pensée, soit du sentiment, excite à user de tous les droits de sa nature & à chercher le bonheur dans la carrière que lui marque son génie; lors qu'il se trouve

dé-

déplacé par les circonstances, se repliant sur lui-même, il s'agite jusqu'à ce qu'il ait rompu ses fers pour remplir sa véritable destinée. Ainsi le premier des élémens, le feu, tend à se dégager des corps où il est captif, & s'élance vers les régions où il doit agir en moteur de l'Univers. " Cette comparaison est très belle, sans doute, seulement on a lieu de regretter que ce ne soit pas à *Descartes* ou à *Newton* qu'elle soit appliquée.

Nous nous hâtons de passer à la Réponse de M. D'ALEMBERT; elle nous offre une plus ample moisson dans cette multitude de traits heureux qu'on y rencontre à chaque page; des vues neuves, des pensées justes & fines y sont présentées avec toutes les grâces dont l'éloquence & l'esprit peuvent orner la raison. En rappelant à l'Abbé M. les Ouvrages sur lesquels se fondent ses titres, il lui dit: „Aucun Historien n'a peut-être mieux observé que vous, non cette maxime triviale & fautive, que celui qui écrit l'Histoire ne doit avoir ni Religion ni Patrie, mais ce principe d'une Philosophie plus saine & plus vraie, qu'également éloigné du faux zèle & du scandale, de l'esclavage & de la révolte,

aimant sa Nation & juste envers les autres, il doit rendre la vraie Religion respectable à tous les hommes par la morale qu'elle enseigne, & la Patrie chère aux Citoyens, par les liens sacrés qui les unissent à elle & qui rendent si doux le besoin de l'aimer. Bien différent enfin de ces compilateurs de faits & de dates, dont les savantes recherches ne nous laissent rien ignorer excepté ce qu'il nous importe de savoir, vous avez vu & montré dans l'Histoire ce que doit y chercher l'œil du Sage, & ce que doit tracer sa plume, le tableau si intéressant des maladies morales, qui dans tous les siècles & chez tous les Peuples ont affligé la malheureuse espèce humaine, maladies épidémiques ou constantes, universelles ou locales, dont la superstition & la tyrannie sont le principe, dont l'ignorance & l'erreur sont l'aliment, dont les lumières & les bonnes Loix sont le remède".

Après avoir caractérisé les divers Ouvrages du Récipiendaire, & leur avoir donné des louanges également justes & délicates, M. d'A. lui dit : „ Nous venons, Monsieur, de remplir la double tâche que la circonstance nous imposoit

soit, à moi de vous faire esfuyer des louanges en face, à vous de les entendre & de les souffrir. Nous nous sommes acquités l'un & l'autre du personnage, presque également pénible à tous deux, que nous étions condamnés à soutenir devant des Auditeurs dégoutés & sévères, qui ne reprochent que trop à nos Harangues l'abus des éloges, & que la profusion de notre encens fatiguerait quand même il seroit pour eux". Cet inconvénient ne sera point à craindre chaque fois que Mr. d'A. distribuera cet encens; tous les éloges de convention se rajeunissent sous sa plume. En parlant des Mémoires du Duc de Noailles publiés nouvellement par le Récipiendaire, il amène celui de Louis XIV, " de ce Prince dont le souvenir est si cher aux Lettres par tout ce qu'il a fait pour elles, trop enivré d'encens, il est vrai, par l'aveugle admiration de ses contemporains, mais trop rigoureusement jugé par la sévérité philosophique de notre siècle, qui en le citant à son Tribunal austère & redoutable, semble avoir voulu le punir des adulations qu'il eut le malheur d'aimer & la foiblesse d'entendre. Ses inexorables cen-

Censeurs , oubliant l'esfor qu'il donna à sa Nation , le mouvement qu'il imprima à son Siècle , le respect qu'il fut attirer au nom François , l'amour que durant cinquante années il mérita de ses Peuples ; oubliant que dans les beaux jours de son règne il avoit su choisir les *Turennes* & les *Condés* pour ses Généraux , les *Colberts* & les *Louvois* pour ses Ministres , les *Montausiers* & les *Bossuets* , les *Beauvilliers* & les *Fénelons* pour Instituteurs de ses enfans , lui ont reproché , avec quelque raison sans doute , mais avec trop d'amertume , les coupables manœuvres de ceux qui dirigèrent sa conscience & trompèrent sa religieuse probité , les fautes des Ministres & des Généraux qu'il se laissa donner dans sa vieillesse , les persécutions que le fanatisme aveugle ou l'hypocrisie ambitieuse exercèrent sous son nom en les lui laissant ignorer ". Cette apologie est très fondée , mais nous aurions voulu que le choix d'un Ministre aussi dur , aussi sanguinaire que *Louvois* n'eût pas été compté au rang des bienfaits de son Maître. „ Vous avez , Monsieur , continue l'Orateur , dissipé sans retour les nuages

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 45

nuages répandus sur sa gloire, en nous mettant sous les yeux ces Lettres écrites par lui-même, qui font bien mieux son éloge que tous les hommages & les mensonges de la flatterie. C'est-là que nous avons vu, & que les âges futurs verront comme nous, la sagesse de ses principes & la droiture de son coeur; ses vues saines d'administration, quand elles n'étoient point troublées par celles des autres; sa raison toujours ferme & tranquille au sein de l'infortune & de l'humiliation même; sa conduite enfin toujours noble, & digne de lui dans cette guerre malheureuse, qui par un contraste remarquable, fut à la fois la plus juste dans ses motifs, la plus funeste par ses événemens, & la plus avantageuse à la Maison de France par la Paix qui l'a terminée. Tous les bons Citoyens, tous les François dignes de ce nom, ont lu avec attendrissement ces Lettres, que l'Histoire leur avoit cachées trop long-temps. Ils n'ont pu voir sans douleur & sans indignation, que ses rares talens donnés par la Nature à ce Monarque pour faire le bonheur d'un grand Peuple, eussent été comme étouffés par une éducation dont

il se plaignit jusqu'à la fin de ses jours ; triste sort de tant de Souverains , qui ont eu comme lui le courage de l'avouer , & qui auroient été de bons Rois , s'ils n'avoient même reçu que l'éducation commune. La voix de la Patrie a crié que les coupables Instituteurs d'un Prince qui s'étoit montré si digne d'être formé par des Sages , avoient été des ennemis publics , faits pour être dévoués à l'anathème de la Nation , & cette même voix redemande à la Postérité , pour ce respectable & infortuné Monarque , le nom de GRAND , que son Siècle s'est trop pressé de lui offrir , & le notre de lui disputer , qu'une éducation digne de son heureux naturel lui auroit fait donner par ses ennemis mêmes , & que malgré son éducation il a su mériter encore. L'Académie , Messieurs , devoit cette justice publique à la mémoire d'un Roi , dont les bontés lui seront toujours présentes , & qui après soixante ans attend encore au fond de son tombeau des Juges équitables ”.

La personne & les Ouvrages de M. Gresset sont jugés ici avec cette finesse de tact qui caractérise l'Auteur des *Mélanges*

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 47

langes de Littérature, &c. Mr. GRESSET est un des Ecrivains distingués qu'a formés pour la Littérature cette Société (dirai-je célèbre ou fameuse) dont la fortune fut long-temps si brillante, dont la chute a été si rapide, & dont l'agonie a paru si longue à ses ennemis. — Uniquement lié avec ceux de ses confrères, qui comme lui sans ambition & sans intrigue, partageoient avec lui le goût paisible de la solitude & du travail, il ne vit dans la Compagnie à laquelle il s'étoit attaché, que ce qu'elle offroit à une ame pure d'intéressant & d'estimable : aussi conserva-t-il toujours pour elle, même après l'avoir quittée, même lors qu'il la vit périr & disparaître, cet attachement inviolable, qu'elle a su inspirer à tous ceux qui lui ont appartenu : attachement auquel on les reconnoît comme à un air de famille & qui aux yeux du Philosophe peut faire en même temps l'éloge & la censure d'un Corps, dont le désastre a laissé les mêmes regrets aux plus vertueux & aux plus ambitieux de ses membres ”.

On sait que l'Auteur du Méchant eut d'abord peu de succès sur la scène ; ses amis ranimèrent sa confiance. “ Plus d'une

d'une fois ils lui avoient vu dans la société cet esprit observateur & critique, fait pour démêler les prétentions, pour saisir les travers, pour peindre les ridicules, & cette causticité douce, qui sans blesser la vanité des autres fait la faire rire elle-même de ces écarts: ils l'avertirent donc que la Comédie étoit le véritable genre auquel la Nature l'avoit appelé, & l'encouragèrent à faire en ce genre un nouvel essai de ses forces. Heureux conseil, qui nous a valu le chef-d'œuvre de M. GRESSET, cette charmante Pièce du *Méchant*, l'une de celles qui dans sa nouveauté a le plus attiré de spectateurs, & la dernière dont puisse se glorifier dans son déclin notre Théâtre Comique, où depuis trente années nous attendons des Ouvrages qui lui succèdent. Si l'Auteur n'a pas eu l'inutile prétention d'être un Peintre tel que *Molière*, à la suite duquel tant d'autres se sont traînés en vain, s'il n'est pas aussi plaisant & aussi gai que *Regnard*, aussi original & aussi piquant que *Dufreny*, on peut dire au moins que le *Méchant* forme avec le *Glorieux* & la *Métromanie*, les trois époques les plus distinguées de la Comédie moderne;

le

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 49

le *Glorieux*, par le contraste & le jeu des caractères & des situations; la *Métromanie*, par la verve qui en a imaginé les scènes & souvent dicté les vers; le *Méchant*, par une finesse de détails, une grace & une légèreté de pinceau, qui faite pour, des spectateurs choisis, semble attacher cette Comédie plus qu'aucune autre au Théâtre de la Capitale; par une noblesse de ton, qui peut faire appeller cet Ouvrage la Pièce de la bonne compagnie, par une élégance de style & une pureté de goût dont la Scène Françoisé n'offre peut-être pas un plus parfait modèle; enfin par un si grand nombre de vers heureux, qu'à l'exception de Molière (qu'il faut toujours mettre à part & ne comparer à personne) M. Gresset est peut-être le Poète Comique dont on fait le plus de vers, quoiqu'il n'ait fait qu'une seule Comédie".

On auroit pu s'attendre qu'un Académicien Philosophe qualifieroit un peu durement les principes qui engagèrent *Gresset* à renoncer à la carrière dramatique & à regretter jusqu'aux succès qu'il y avoit eus; mais bien loin de blâmer l'austérité de ces principes, Mr. d'A.
Tome XLVIII. Part I. D pa

paroit admirer la force qu'ils inspirent; & il s'élève contre ceux qui voudroient rendre suspecte la piété de *Gresset*. « La Religion, dont il avoit toujours conservé le sentiment dans le fond du cœur, au milieu de la dissipation des sociétés & de l'ivresse des succès, offroit à ses vœux l'espoir consolant d'une félicité durable; il embrassa cette attente salutaire, si précieuse pour la vertu qui souffre & si douce pour la vertu qui est heureuse. Notre siècle, qui trompé si souvent par la piété fausse, refuse le plus qu'il peut de croire à la vraie, voulut un moment calomnier la sienne, mais cessa bientôt d'en médire & même de la soupçonner. Elle se manifestoit surtout par l'indulgence pleine de charité, par la sage tolérance (car pourquoi craindre de lui donner ce nom?) que M. G. témoigna toujours pour ceux qui avoient le malheur de ne pas penser comme lui. Il les plaignoit sans les haïr, & à plus forte raison sans les calomnier; il déplo- roit le mal qu'un zèle aveugle ou im- posteur fait également à la Philosophie & à la Religion, en voulant les rendre ennemies; & comme il ne se montra religieux ni par hypocrisie ni par ambi- tion

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 31

tion, il ne fut aussi ni fanatique ni persécuteur ”.

On sait que plusieurs Journalistes François ont pris à tâche depuis quelque temps de censurer tout ce que fait l'Académie & le choix des ouvrages qu'elle couronne & celui de ses nouveaux membres. Mr. d'A. répond à ces détracteurs d'une manière très noble & très adroite en leur opposant les suffrages du Public. Ce morceau fait la clôture de son Discours : „ Puissent les Lettres, dans un temps où leur influence sur l'esprit national est plus sensible que jamais, dans un temps sur-tout où elles sont l'objet de tant de haines déclarées ou secrètes, se préserver également & de la bassesse qui les rendroit méprisables & de la licence qui les rendroit dangereuses ! Puisse l'Académie, au milieu de la fermentation générale qui semble aujourd'hui agiter tous les esprits, donner aux Gens de Lettres, l'exemple si nécessaire de cette noble & sage décence, qui les fera respecter sans les faire craindre ! Elle n'ignore pas, il est vrai, que dans la ligue peu effrayante dont nous sommes témoins, de la médiocrité & de l'envie contre l'honnêteté &

les talens, elle a elle-même encouru la disgrâce de ces détracteurs subalternes, que tout mérite offense, & que tout succès semble outrager. Mais elle se console de ce léger malheur, j'oserois presque dire qu'elle s'en glorifie, en voyant, Messieurs, l'empressement si flatteur pour elle, que vous témoignez depuis long-temps pour assister à ses Assemblées, & le gage assuré que vous voulez bien lui donner par vos suffrages de l'intérêt que vous daignez prendre à ses travaux. Cette sage & paisible réponse est la seule qu'elle doive opposer à des Ecrivains plus malheureux par le sentiment qui les tourmente, que redoutables par les traits qu'ils essayent de lui lancer; elle ne se croira vraiment à plaindre, que lors qu'abandonnée de vous, & oubliée même de ses ennemis, elle ne pourra plus espérer ni Satyres, ni Auditeurs ”.



JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 53



ARTICLE QUATRIEME.

BRIEVEN OVER HET HOOGLIED, &c.

C'est-à-dire

LETTRES SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES, par Mr. VAN IPEREN, Pasteur à *Veere*.

Second Extrait.

EN terminant l'Extrait que nous avons donné de cet Ouvrage dans la Partie précédente de notre Bibliothèque, nous promîmes d'y revenir à la première occasion. Pour satisfaire à cet engagement, nous allons mettre sous les yeux de nos Lecteurs, quelques exemples de la manière dont s'y est pris l'habile Auteur de ces Lettres pour défendre le sens littéral du Cant. des Cantiques, & pour montrer qu'il ne s'y trouve ni comparaisons absurdes, ni termes bas, ni expressions indécentes. Ces exemples, quoiqu'en petit nombre au prix de ceux que nous sup-

primons, suffiront sans doute pour justifier, tant l'éloge que nous avons fait des lumières & de la capacité de Mr. VAN IPEREN, que le sentiment où il est, que pour expliquer avec succès ce précieux morceau de Poésie sacrée, il faut faire soigneusement attention au langage, & aux usages des Peuples Orientaux.

Dans le vs. 6. du Chap. I. du Cant. des Cantiques, la Sulamithe, en attribuant à l'ardeur du Soleil sa couleur brune, en donne cette raison : *les enfans de ma mère se sont irrités contre moi ; ils m'ont mise à garder les vignes, & je n'ai point gardé la vigne qui étoit à moi.* On pourroit, au premier coup d'œil, objecter contre le sens littéral de ce passage, qu'il ne convient guère à une Princesse de *garder les vignes*, ni à des Princes d'y employer une personne de leur sang. Mais, comme l'observe Mr. VAN IPEREN, quoique ce fut pour la Sulamithe une fonction pénible, qui demandoit beaucoup de soins, & l'obligeoit de s'exposer souvent au hâle ; ce n'étoit pas pourtant un emploi vil & indigne d'elle. Il ne consistoit pas à *garder les vignes* elle-même, en qualité d'esclave
ou

ou de servante, mais à y avoir inspection, à donner ses ordres pour qu'elles fussent bien gardées, & à s'instruire fréquemment par ses yeux de l'état où elles étoient : remarque, que notre habile Auteur confirme par l'énergie du mot Arabe auquel répond le verbe Hébreu *natar*. La Sulamithe ne dépeint donc pas ici la commission qu'elle avoit eue en Egypte, de *garder les vignes*, comme abjecte & indigne de son rang; mais comme difficile, fatigante, & d'autant plus désagréable pour elle, qu'ayant été établie Inspectrice de tous les vignerons de la maison royale, elle s'étoit vue contrainte de négliger le sien propre; ce qu'elle exprime en disant, *je n'ai point gardé la vigne qui étoit à moi*. Ajoutons qu'il ne faut pas, dans ces sortes de choses, juger des usages anciens par les nôtres. Chez *Homère* les Princes & les Princesses s'occupent en personne de soins, dont parmi nous les moindres Bourgeois se reposent sur leurs domestiques. *Achille* & *Patrocle* font eux-mêmes la cuisine pour régaler les Ambassadeurs d'*Agamemnon*. *Nausicaa*, fille de Roi, va elle-même laver ses robes avec ses amies & ses fem-

mes (1). Qui ne voit, que du temps d'*Homère*, on ne doit pas avoir regardé ces choses-là comme avilissantes?

Il en est de même des comparaisons. Le Cant. des Cantiques en renferme, sans doute, que nous n'oserions employer. Mais cela ne nous autorise pas à les trouver absurdes ou ridicules; chaque Peuple ayant son goût, & chaque Langue son génie. D'ailleurs, pour en bien saisir le sens, & en appercevoir la justesse, il faut les considérer dans leur liaison, & n'y chercher, au moins pour l'ordinaire, qu'un seul trait de ressemblance. Par exemple, quand au Chap. I. vs. 9, Salomon dit à son Epouse, *ma bien-aimée, je te compare à mes chevaux qui sont aux chariots de Pharaon*; ces paroles ne se rapportent pas à la figure ou aux qualités des objets comparés, mais uniquement à leur parure. Briller par une coëffure élégante, est un goût dominant chez le beau sexe, & particulièrement en Orient. Et quant aux chevaux de Salomon, il est aisé de comprendre, que quand on les atteloit aux chars de parade dont Pharaon lui avoit fait

(1) *Iliade*, Liv. IX. *Odyssée*, Liv. VI.

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 57

fait présent, on avoit soin de leur mettre leurs plus beaux harnois, & sur-tout de leur orner la tête. C'est à ces ornemens que se borne la comparaison. Et la suite le prouve, puisque Salomon ajoute, *tes joues ont bonne grace avec les atours* & *ton cou avec les colliers*. Il faut expliquer de la même façon le vs. 4 du Chap. IV, *ton cou est comme la tour de David, bâtie à creneaux, à laquelle pendent mille boucliers, & toutes les targes des vaillans hommes.* „ Mr. MICHAËLIS, „ dit notre Auteur, remarque très bien, „ que les Poëtes Arabes comparent les „ ornemens de leur maîtresses à des armes auxquelles ils ne sauroient résister: & que la tour de David doit „ avoir été un arsenal, aux dehors duquel pendoient des boucliers resplendissans, dont l'effet étoit tout-à-la-fois d'embellir la tour & d'effrayer les ennemis. „ Enfin, pour ne pas multiplier les exemples, dans le vs. 4. du Chap. VII, il est dit à l'Epouse *ton nez est comme la tour du Liban, qui regarde vers Damas.* Certaines personnes ont trouvé cette comparaison peu élégante (2).

Mais

(2) Un célèbre Ecrivain, par exemple; en fai-

Mais Mr. VAN IPEREN remarque, qu'on ne s'en moqueroit pas, si l'on étoit plus versé dans la Poésie Asiatique, & si l'on favoit que dans la Perse, les tours sont munies de parapets, qui ont en quelque sorte la figure d'un nez humain.

Par le pommier, *tappuacb*, dont l'Epouse fait l'éloge Chap. II, vs. 3, il est naturel d'entendre le même arbre dont les fruits sont appelés *tappuchim* au vs. 5. Or les pommes, quoique bonnes à manger, ne sont par leur odeur guère propres, comme le fruit ici désigné, à faire revenir une personne évanouie, ce qui, comme plusieurs Interprètes l'ont remarqué, convient beaucoup mieux aux oranges. D'ailleurs il s'agit d'un arbre, distingué par sa beauté, aussi bien que par la douceur de son fruit. Il est donc bien apparent qu'il faut l'expliquer avec notre habile Auteur, non d'un pommier proprement dit; ni même d'un citronnier, arbre qui paroît avoir été des plus communs

sont dans un Conte Oriental le portrait d'une belle personne, n'a pas oublié de remarquer, que son nez n'étoit pas comme la tour du Liban.

muns dans la Palestine; moins encore d'un *coignassier*, comme un savant Homme l'a prétendu : mais d'un *oranger*. Sentiment d'autant plus vraisemblable, qu'il paroît par un passage de *Maundrel*, cité par Mr. VAN IPEREN, que de nos jours encore, les Orientaux font de ce bel arbre un cas particulier.

Dans le vs. 4. du même Chap., l'Epouse dit, en parlant de son Epoux, *il m'a menée dans la maison du vin; & sa bannière qui est sur moi, est Amour*. Mr. v. IP. avoit d'abord pensé que par *la maison du vin*, on pourroit entendre un cabinet de jardin, tel que le *Cbiosk* du Serrail de Constantinople, dont parle *Milady Montague* (3); mais après y avoir mieux réfléchi il penche à croire que cette expression désigne un appartement pareil à celui dont on trouve la description *Est. I. 6, 7, & où se fit le festin qui coûta la couronne à Vasti*. L'Auteur remarque à cette occasion, qu'*Affuerus*, en ordonnant à ses Officiers de faire venir la Reine devant les convives, semble

(3) Lett. de Mil. *Montague* Tom. I. p. 236, 237.

ble s'être conformé à l'usage des anciens Monarques Orientaux; & que ce fut par cette raison, que lui & ses Grands trouvèrent si mauvais le refus qu'elle fit de paroître. Cette conjecture, si elle étoit fondée, mettroit *Affuerus* à couvert du reproche d'avoir en donnant cet ordre, consulté le vin plus que la bienséance (4). Mais nous doutons qu'elle puisse s'accorder avec le Texte sacré, qui, selon nous, attribue bien clairement le commandement du Roi, à la gaieté que le vin lui avoit inspirée. Revenons au *Cant. des Cantiques*. Par la bannière dont l'Epouse fait mention, on pourroit entendre un grand & magnifique étendard, sur lequel on lisoit, en lettres d'or ou de pierres précieuses, le mot *Amour*; & qui, ayant d'abord été porté en cérémonie devant l'Epouse conduite par son Epoux, avoit été arboré devant la salle du festin après qu'elle y fut entrée. Mr. VAN IPEREN appuie cette explication de plusieurs remarques sur l'usage des bannières, tant
parmi

(4) *Jun. & Trem. in Esth. I: 10. Roques, Disc. sur Est. VIII. 2.*

parmi les Israélites que chez les Orientaux modernes; & produit entr'autres un passage de *Thevenot*, auquel nous renvoyons le Lecteur (5).

Ce que l'Epouse raconte , Ch. III. vs. 1-4, ne peut pas s'être passé pendant le cours des noces, que plusieurs Interprètes disent avoir duré sept jours. Et l'habile Auteur approuve avec raison le sentiment de Mr. *Michaëlis*; c'est qu'il s'agit ici de deux époux, de personnes que le nœud conjugal a déjà unies. Comment, sans cela, expliquer ce discours, *j'ai cherché durant les nuits sur mon lit celui qu'aime mon ame*? Le fiancé devoit-il être dans le lit de sa fiancée avant la célébration de leur mariage? Pouvoit-elle s'attendre, devoit-elle souhaiter qu'il y fut? C'est donc ici le langage d'une Epouse proprement dite, d'une femme actuellement mariée, qui venant à s'éveiller, & ne trouvant pas son Epoux à ses côtés, s'inquiète & s'afflige de son absence, au point de sortir de chez elle pour le chercher: démarche dont nous parlerons plus amplement tout-à-l'heure.

Voyons préalablement comment s'y prend

(5) Voyages de *Thevenot*, Tom. II. Chap. 67.

prend Mr. VAN IPEREN, pour expliquer le vs. 6. de ce même Chapitre, *qui est celle-ci, qui monte du désert &c?* Trois remarques lui servent à répandre du jour sur ce passage. I. Par l'Épouse, ou la Sulamithe, il faut entendre la fille du Roi d'Égypte. Le mariage de Salomon avec cette Princesse, étant trop célèbre pour ne pas supposer que les Poètes de son temps, parmi lesquels il tenoit lui-même un rang distingué, en ont fait la matière de leurs chants; à quel autre objet rapporter, dans le sens littéral, le Cantique des Cantiques, qu'à cette union, qui plus qu'aucun autre événement de cette nature consigné dans les annales Hébraïques, est propre, selon notre Auteur, à représenter l'amour mutuel de *Jésus-Christ* & de l'Eglise? Salomon d'ailleurs est dépeint Ch. III: vs. 11, comme portant une Couronne, dont sa Mère l'a couronné le jour de ses épousailles; & au Ch. VII: vs. 1, l'Épouse est appelée, *Fille de Prince*. II. Il est d'usage à Constantinople que la Sultane à qui le Grand Seigneur se dispose à faire visite, soit au préalable magnifiquement parée, & parfumée des aromates

mates les plus précieux. A la Cour d'Asfiéus, les préparatifs de ce genre que subissoient, avant de lui être présentées, les jeunes filles qu'on lui destinoit, duroient un an entier, *E/b.* II. 12, 13. Et en général, parmi les Orientaux, on fait grand usage de parfums & d'aromates dans les solemnités. III, En Turquie, & dans tout le Levant, les femmes de quelque rang que ce soit, ne paroissent en public que couvertes de deux voiles, & d'une espèce de robe, qui les déguisent tellement, que la plus grande Dame n'a rien dans l'extérieur qui la distingue de ses moindres esclaves (6). Qu'on se représente donc l'Epouse de Salomon, sortant de son Palais pour se rendre à Jérusalem, & s'avançant vers cette Capitale, où l'on se prépare à la recevoir, accompagnée de ses femmes, dont plusieurs, comme les quatre esclaves dont parle *Milady Montague* (7), portent des encensoirs qui remplissent l'air de la vapeur de leurs parfums: & l'on dé-

(6) Lett. de *Mil. Montague*, T. I. pag. 197.
198.

(7) *Ib.* T. II. p. 15.

découvrira sans peine le sens de cette exclamation, *qui est celle-ci, qui monte du désert, comme des colonnes de fumée, parfumée de myrrhe & d'encens, & de toute sorte de poudre de parfumeur?* On pourroit même conjecturer avec l'habile Auteur, que ces paroles doivent être distinguées de telle manière, qu'à cette question, qui marque l'étonnement & l'admiration de ceux qui la font, *qui est celle-ci, qui monte du désert comme des colonnes de fumée?* d'autres répondent, *c'est celle qui est parfumée de myrrhe & d'encens, & de toute sorte de poudre de parfumeur.* Réponse, où sans nommer la Reine, on donne clairement à connoître que c'est elle qui s'approche, une telle magnificence ne pouvant convenir qu'à une personne du premier rang.

Finissons cet Extrait par l'explication que donne Mr. VAN IPEREN au récit de l'Epouse, Chap. V, vs. 2-7. Le sens littéral, au premier coup d'œil, y paroît insoutenable, supposé du moins, qu'il s'y agisse de Salomon & de son Epouse. Un Roi qui sort furtivement de son Palais pour aller faire des *courses nocturnes*: une Reine qui s'expose seule
dans

dans les rues durant les ténèbres, des Gardes qui ont l'insolence de la battre, de la bleffer, de lui arracher son voile : comment entendre tout cela à la lettre ? Pour résoudre ces difficultés. l'habile Auteur remarque, qu'il n'est pas sans exemple que des Princes aient parcouru pendant la nuit la Ville de leur résidence, pour s'affurer par eux-mêmes si tout y étoit en ordre. Il paroît par les Contes Arabes, que le Calife *Haroun Al Raschid* se déguisoit souvent avec *Giafar* son grand Visir, & *Mexrour* le Chef de ses Eunuques, pour visiter de nuit les rues de Bagdat. On attribue la même politique au Duc d'*Ossong*, & à d'autres Princes. N'est-il pas plus que vraisemblable, que le sage *Salomon* en faisoit autant dans sa Capitale, qui, outre ses habitans naturels, renfermoit une foule d'étrangers de tout ordre ? Quand donc il ne passoit pas la nuit avec son Epouse, elle pouvoit presque être sûre qu'il parcouroit actuellement la Ville. Ici, d'ailleurs, le chagrin de voir que son Epoux s'étoit retiré, & la crainte de l'avoir désobligé en ne lui ouvrant pas d'abord, peut lui avoir fait prendre la résolution de le suivre, sans même

Tome XLVIII. Part. I. E se

se donner le temps de se faire accompagner. Par rapport aux gardes, rien n'obligeant à supposer que c'étoient les mêmes qu'elle avoit rencontrés dans une autre occasion (8), l'insulte qu'ils lui firent doit être attribuée à leur ignorance. Trouvant dans les rues, à pareille heure, une femme, seule, & qui tâchoit de les éviter; ne pouvant, comme on l'a vu, la reconnoître à ses habillemens; & n'ayant garde de soupçonner que ce fut l'Epouse de leur Prince: leur Office exigeoit qu'ils l'arrêtaient pour la mettre en lieu de sûreté. Et ce fut apparemment pour la contraindre à les suivre malgré sa résistance, qu'ils allèrent jusqu'à la maltraiter. Si cette explication n'est pas au dessus de toute objection, elle nous paroît du moins lever en partie la difficulté du sens littéral. Ne la leveroit-on pas entièrement, en supposant avec quelques Interprètes, que dans ce récit de l'Epouse il ne s'agit pas d'un événement réel, mais d'un songe; & que c'est ce qu'indiquent ces paroles; *j'étois endormie, mais mon cœur veilloit?*

AR-

(8). Cant. III : 3.



ARTICLE CINQUIEME.

NOUVELLE DESCRIPTION DU
CAP DE BONNE ESPERANCE,
avec un Journal historique d'un
Voyage de terre , fait par or-
dre du Gouverneur feu Mgr.
Ryk Tulbagh , dans l'intérieur
de l'Afrique , par une Cara-
vane de 85 personnes sous le
commandement du Capitaine Mr.
Henri Hop ; *Amsterdam* , chez J.
H. Schneider 1778 , grand 8^o.
deux Parties qui font ensemble
230 pp.

Cet Ouvrage paroît être traduit du
Hollandois. On pourroit desirer
qu'il l'eût été avec plus d'élégance ;
mais au fond ce ne sont pas les agré-
mens du style que l'on cherche dans
un Livre tel que celui-ci : l'essentiel est
que l'on puisse compter sur la vérité des

& sur l'exactitude des descriptions. A cet égard la nouvelle Relation que nous annonçons mérite d'être recherchée: elle est le fruit d'un assez long séjour au Cap de Bonne-Espérance, & d'un Voyage entrepris dans l'intérieur de l'Afrique par des observateurs exacts que feu M. *Tulbagh*, Gouverneur du Cap, avoit envoyés pour faire des découvertes dans ce Pays si peu connu jusques ici. Ce Seigneur s'intéressoit fort aux progrès de la Géographie & de l'Histoire Naturelle. On sait que M. *de la Caille* trouva en lui un protecteur zélé qui lui facilita les moyens de faire ses observations astronomiques. La Ménagerie & le beau Cabinet de Curiosités Naturelles de Mgr. le Prince Stadhouder, ont été enrichis par M. *Tulbagh* d'un très grand nombre d'animaux rares, & dont plusieurs étoient inconnus aux Naturalistes. Il a mis M. le Professeur *Allamand* en état de rassembler pour l'Université de Leyde les productions fossiles & les animaux qui se trouvent aux environs du Cap. Et ce fut aussi pour faire mieux connoître cette partie méridionale de l'Afrique, qu'il ordonna que l'on fit dans l'intérieur du pays

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 69

pays ce Voyage, dont la relation, quoique dénuée de tout ornement, met assez bien au fait de la nature des lieux & de leur position, pour que l'on puisse rectifier les erreurs de toutes les Cartes qui en ont été publiées jusques ici. Une copie de cette Relation étant parvenue à M. Buurt, Ministre du S. Evangile à Amsterdam, il l'a communiquée au Sr. Schneider, de même qu'une description de l'Arbre de cire que l'on commence à cultiver au Cap de Bonne-Espérance. Nous en parlerons dans la suite, après avoir dit quelque chose du Journal même.

Le Gouverneur se proposoit deux objets principaux en ordonnant ce Voyage. L'un de s'assurer s'il étoit vrai, ainsi que quelques Hottentots le disoient, qu'il y eût du côté du Nord une Nation jaune ou basanée, dont les cheveux étoient longs, & qui portoit des habits de toile. L'autre d'examiner les minéraux qui se pourroient trouver dans le Pays des *Namacquas* (1), & de voir s'il y auroit moyen d'y

E 3 for-

(1) La *Namacquas* sont des Hottentots, dont la Nation est distinguée par différens noms suivant les lieux où ils habitent.

former des établissemens pour l'exploitation des mines. Les Voyageurs furent chargés en outre de dresser une carte des terres qu'ils découvroient, de faire une collection des plantes & des semences inconnues au Cap; de décrire les animaux, en un mot de tenir un journal exact de ce qui leur arriveroit & de ce qu'ils rencontreroient tous les jours. C'est ce Journal que l'on publie à présent.

La Caravane, composée de 85 personnes sous le commandement de M. Hop partit le 16 Juillet 1761. Le voyage qui dura au delà de neuf mois, fut pénible, dangereux, & d'autant plus désagréable que l'eau manqua très souvent par une sécheresse extraordinaire qui survint. On ne laissa pas de pénétrer fort avant dans le pays, de voir diverses peuplades de Hottentots, & de faire un assez grand nombre de découvertes; mais enfin lors que l'on fut arrivé à la distance de cent - vingt lieues & demie au Nord du Cap de Bonne - Espérance, la disette d'eau augmentant de plus en plus, les chariots étant délabrés, & les bœufs de trait presque entièrement abymés & hors d'état d'avancer, il fallut

re-

reprendre le chemin du Cap, où l'on arriva le 27 Avril 1762. On n'avoit point trouvé cette Nation jaune ou de couleur basanée que l'on cherchoit, & tous les Namacquas affuroient unanimement qu'elle n'existoit point, & qu'ils ne connoissoient aucun Peuple qui fût habillé en toile & qui fit usage de linge, excepté les Hollandois. Mais les Voyageurs avoient appris qu'il se trouvoit au Nord-Est une Nation inconnue jusques alors aux Européens. On l'appelle *Birinas*. Leurs habitations posées sur des pieux, sont entrelacées de roseaux, & crépies en dehors d'un mortier fait d'argille & de fiente de vache. Ces Peuples s'habillent de peaux, mais ils ne se graissent point le corps comme les Namacquas, & ils parlent aussi un tout autre langage. Quant aux Namacquas, quoique leurs mœurs & leurs usages varient selon les diverses Peuplades, ils se réunissent presque tous à rendre une espèce de culte à la Lune. Lors de son croissant, ils s'assemblent pour l'honorer & pour chanter à sa louange. Les hommes s'asseyaient en cercle & jouent sur des flûtes de roseaux ou sur d'autres instrumens de ce genre, les femmes dan-

sent autour des hommes, frappent dans leur mains, & crient de toute leur force que la Lune précédente les a fort bien conservés eux & leur bétail, & qu'elles espèrent que la nouvelle les conservera de même. Quoique leur Religion consiste presque uniquement dans ces pratiques, on a cependant reconnu qu'ils ont aussi quelque idée d'un Etre suprême, qu'ils appellent *Cbuyn*, c. a. d. grand ou puissant. Aussi lors qu'ils parlent de quelque chose qui passe leur conception, ils disent que *c'est un ouvrage de Cbuyn*. Quand quelqu'un des Namacquas veut se marier, il prend 8 ou 10 bœufs, va chez le père de la fille, & les lui présente: s'il les accepte tous, il perd le droit de redemander jamais sa fille; mais s'il n'en retient que deux, il conserve le droit de la reprendre, au cas qu'elle reçoive quelque mauvais traitement de son époux. Lors qu'un Namacquas vient à mourir & qu'il laisse sa femme avec des enfans, le frère aîné du défunt est tenu de prendre cette femme pour la sienne & d'entretenir les enfans comme les siens propres; à moins que la veuve n'ait des biens suffisans pour son entretien

&

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 73

& celui de ses enfans, dans ce cas le frère du défunt a le choix de l'épouser ou de la laisser.

Il y a dans le Pays des *Namacuas* diverses montagnes qu'on appelle *Kooperbergen* ou montagnes de cuivre. Le minéral qu'on y trouve est verd, & nos Voyageurs s'assurèrent qu'il contenoit plus d'un tiers de cuivre pur. Ces montagnes sont entièrement composées de grands & haut rochers, qui sont teints de verd-de-gris par les vapeurs minérales qui en sortent. Ces rochers sont entrecoupés de veines blanches, ce qui les rend en plusieurs endroits fort semblables à du marbre blanc. Ailleurs on y remarque des veines qui ressemblent au cuivre, de sorte qu'on ne peut douter que ce minéral ne soit riche & ne fournisse beaucoup de métal. On ne peut cependant guère espérer d'y établir des mines avec avantage, parce 1. que les rochers sont d'une substance extrêmement dure, ce qui rendroit l'exploitation lente & pénible; 2. parce que ces montagnes ne fournissent pas une quantité suffisante de bois pour pouvoir fondre la mine & en séparer

le métal; 3. parce enfin que la rivière n'est pas navigable en plusieurs endroits, de sorte que si le minéral ne pouvoit être transporté que par des voitures, les fraix seroient plus grands que les profits.

Le Journal de la Caravane est accompagné d'un assez grand nombre de Notes très curieuses, & qui, pour dire le vrai, sont la partie la plus intéressante de ce Volume. On les doit pour la plupart à M. *Allamand*, Professeur de Philosophie & de Mathématiques dans l'Université de Leyde. Quelques autres sont de M. *Klockner*, Docteur en Médecine à Amsterdam. Plusieurs de ces Notes sont historiques ou géographiques; mais les plus considérables offrent d'excellentes descriptions de divers animaux du Cap, descriptions accompagnées de Planches très bien exécutées, & qui rendront cet Ouvrage précieux à ceux sur-tout qui n'ont pas les Additions dont M. *Allamand* a enrichi la belle Edition que le Sr. *Schneider* a donnée de l'Histoire Naturelle de M. de Buffon. Parmi les animaux qu'on nous fait connoître ici, il y en a un qui n'a jamais été décrit

décrit ni représenté. C'est le *Coedoes*, dont M. de Buffon a parlé sous le nom de *Condoma*, mais dont il n'a vu que les cornes qui se trouvent assez fréquemment en Hollande dans les Cabinets de curiosités naturelles. Le *Coedoes* égale par sa taille celle des plus grands cerfs, son corps est couvert d'un poil brun clair assez court. Il a depuis le garrot tout le long du dos une raye blanche, d'où partent plusieurs autres rayes de même couleur, qui s'étendent de côté & d'autre presque jusques au ventre. Le cou est couvert de poils un peu plus longs, & surmonté d'une espèce de crinière qui s'étend jusqu'au delà des épaules. Sa tête ressemble assez à celle du cerf, mais elle se termine un peu plus en pointe. Au dessous des yeux il y a deux taches blanches posées obliquement & qui se rapprochent vers leur extrémité inférieure. Son menton est orné d'une barbe, composée d'assez longs poils. Il porte au-dessus de sa tête deux grandes cornes creuses. Ces cornes sont torfes & elles décrivent par leur courbure environ un pas & demi de spirale fort allongée; leur longueur

gueur surpasse trois pieds & demi mesurée en suivant les contours, & elle a plus de deux pieds & demi en ligne droite : on en a qui ont jusqu'à quatre pieds & demi de longueur, mesurée en ligne droite, & plus de cinq pieds suivant leurs courbures. Elles sont de couleur grise ; elles ont une arrête qui s'étend jusqu'à une petite distance de leur extrémité qui se termine en pointe ; elles sont marquées de rugosités , qu'on se plaît à effacer en polissant la plupart de ces cornes qu'on nous envoie. Ces animaux ont le pied fourchu comme le cerf ; leur queue est assez courte , & terminée par une touffe de poils. Ils ont la physionomie fort douce , & on peut les mettre au rang des plus beaux animaux. Il y en a eu un vivant dans la ménagerie de Mgr. le Prince Stadhouder. La figure qu'on en donne ici , a été dessinée avec toute l'exactitude & la fidélité possibles.

Nous n'avons rien dit de la Description du Cap , qui fait la première Partie de cet Ouvrage , parce qu'au fond elle est assez conforme à ce que l'on trouve ailleurs ; il suffira d'avertir , que l'on parle ici avec assez de mépris des relations de

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 77

de *Kolbe*, tandis qu'au contraire on confirme presque toujours celles de *Mr. de la Caille*. Mais ce que nous ne devons point passer sous silence, c'est la description de l'Arbre de cire que l'on cultive au Cap avec beaucoup de succès. *Mr. Bode*, Pasteur au Cap, a envoyé à *Mr. Buurt* une branche de cet arbrisseau avec son fruit. On savoit depuis long-temps que dans l'Amérique Septentrionale il se trouve une plante, dont le fruit produit une cire bonne pour tous les usages auxquels on emploie la cire des abeilles. Avant la Guerre Civile entre la Grande-Bretagne & ses Colonies, on transportoit tous les ans une quantité de bougies de cette cire en Angleterre. Ce même arbrisseau est connu depuis quelque temps au Cap de Bonne-Espérance, & l'on a commencé en 1776. à cueillir ses fruits & à en faire usage. L'arbre croît à la hauteur de nos petits cerisiers ; il a le port du myrthe, & ses feuilles ont aussi à peu près la même odeur. Les fruits sont rassemblés par bouquets, & attachés à une queue commune, ce qui forme une espèce de grappe. Chacun de ces fruits est une baie de la grosseur d'un

d'un grain de coriandre, & d'un gris cendré. Ces baies contiennent des noyaux qui sont couverts de cire, ou plutôt d'une espèce de résine qui a quelque rapport avec la cire. Lors qu'on les fait bouillir dans de l'eau, il surnage une liqueur grasse & verte, qu'on recueille & dont on fait des bougies. Une livre de graines produit deux onces de cire; un homme peut aisément en cueillir quinze livres en un jour. Les arbres bien chargés de fruit ont six livres de graine. Leur cire mêlée avec un tiers de suif, peut donner une lumière dont la dépense ne sera que double de la chandelle; & ces bougies brûlent une fois moins vite que les chandelles ordinaires. Ainsi il n'en coûteroit réellement pas plus pour les unes que pour les autres. On voit que cet objet peut devenir avec le temps une branche considérable de commerce. MM. Dubamel & de Bomare croient qu'on pourroit naturaliser ces arbrisseaux en Europe; le premier en a vu en Angleterre & à Trianon, qui étoient chargés de fleurs & de fruits. Dans le *Hortus Medicus* d'Amsterdam, il y en a plusieurs, mais qui n'ont ni fruit ni fleurs.

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 79

seurs. Il croît aussi à la Chine une espèce d'arbre de cire, mais qui est très rare; la cire qu'il produit est sans comparaison plus belle que celle des abeilles.



ARTICLE SIXIEME.

DE WIJSGEER VOOR DE WERELD. *In het Hoogduitsch uitgegeven door J. J. ENGEL. Voor rekening van den Vertaler;*

C'est-à-dire,

LE PHILOSOPHE POUR LE MONDE. Traduit de l'Allemand de Mr. ENGEL. 1778. Aux dépens du Traducteur, & se trouve à *Utrecht*, chez *J. C. ten Bosch*, petit 8°. de 262 pp.

A la tête de cette Traduction, on trouve une Préface pleine d'esprit, de goût, de sensibilité, & de cette
Phi-

Philosophie douce & consolante qui règne dans l'Original Allemand. Nous présumons qu'on la doit à un Homme très distingué tant par le rang qu'il tient dans la Société, que par la haute réputation que divers excellens Ouvrages lui ont acquise. Le *Philosophe pour le Monde* lui étant tombé entre les mains, il y trouva tant de conformité avec sa façon de penser & de sentir, qu'il traduisit le Dialogue *sur la nécessité physique de la mort*. Ce morceau, véritablement exquis, a été fort goûté de tous ceux qui l'ont vu : le Traducteur s'est donc déterminé à faire connoître à ses Compatriotes, l'Ouvrage entier ou du moins la plus grande partie, & nous ne doutons pas que le Volume que nous annonçons ne soit très bien accueilli dans ces Provinces. La Traduction est exacte & en même temps si aisée, si naturelle, si élégante qu'on la lit avec le même plaisir que les Allemands ont lu l'Original. Il a eu un succès extraordinaire, les meilleurs Journalistes en ont parlé avec de grands éloges, & l'ont représenté comme un des Ouvrages les plus agréables & les plus utiles qui aient paru en Allemagne.

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 81

gne. Nous allons en traduire un morceau , & nous nous flattons qu'il intéressera également l'esprit & le cœur de nos Lecteurs.

L'Antre d'Antiparos.

Mr. de Millwitz , jeune Livonien étoit un des Gentilshommes les plus aimables de sa Province. Quoiqu'il eût apporté à l'étude des Sciences autant d'application que de talents, & acquis une capacité peu commune , il fit sans succès diverses tentatives pour obtenir un emploi civil ; & soit chagrin , soit desir de se faire connoître , il prit tout à coup la résolution de s'engager au service de la Flotte Russe , prête alors à mettre à la voile pour l'Archipel. Ce parti lui coûta d'autant moins , qu'à beaucoup de courage naturel , il joignoit un desir ardent de voir le monde.

Des indispositions continuelles & l'avis des Médecins qui jugeoient l'air de la mer contraire à sa santé , l'engagèrent bientôt à revenir sur ses pas. De retour en Livonie , il fréquenta assidument le Baron de B. dont le Château n'étoit éloigné du sien que de quelques lieues. Le besoin de société unit à la Campa-

Tome XLVIII, Part. I. F gne

gne deux hommes qui dans une Capitale n'auroient jamais été amis.

Un jour que *Millwitz* entra à l'improviste chez le Baron, celui-ci allant au devant de lui laissa tomber un Livre qu'il tenoit à la main. Est-ce un Ouvrage nouveau? demanda *Millwitz*, d'autant plus avide alors de lecture qu'il étoit privé de toute bonne société.

Nouveau, ancien, comme vous voudrez, nouveau pour moi jusqu'ici, mais déjà ancien, sans doute, pour un aussi grand liseur que vous-- *Millwitz* alloit ramasser le Livre, lorsque Baron le prévint, en lui demandant d'un air moitié badin, moitié important „quelle es-
„pèce d'Ouvrage pensez-vous que ce
„soit”? Quelque Roman bien doux-
reux, je gage. „Croyez-vous donc que
„je ne lise que des Romans? Oh bien,
„Mr. le Savant, vous vous trompez
„cette fois-ci: devinez mieux”.

Un Voyage?-- & déjà *Millwitz* tenoit une main avide, -- ou même seroit-ce... Mais non, ce n'est pas chez vous qu'on doit chercher ces sortes de productions.

„Comment? qu'est-ce que vous ne cher-

„ chercheriez pas chez moi ? Croiriez-
„ vous être le seul homme pensant en
„ Livonie ? ”

Cela seroit impudent. Ne suis-je pas
chez vous, Monsieur ?

„ Du persifflage ! j'entends ; mais ce
„ qu'on n'est pas, on peut le devenir,
„ & je pense être en assez bon chemin.
„ De la Philosophie, mon Ami, de la
„ Philosophie ! ” -- en lui montrant le
„ Livre d'un air triomphant -- „ rien de
„ superficiel au moins, de la Métaphy-
„ sique & de la plus profonde. ”

Comment ? J'en serois fâché, Baron.
Ce seroit pour vous un signe de mort
prochaine. -- Il prit le Livre, & ne fut
pas médiocrement surpris de reconnoî-
tre le fameux *Système de la Nature*.

Quoi ! vous lisez un Ouvrage comme
celui-là ?

„ Vous le connoissez donc déjà ? ”

Depuis mon séjour à Livourne. Un
Anglois me le prêta dans une de mes
maladies.

„ Eh bien ? ne le trouvâtes - vous
„ pas admirable ? ”

Admirable ! un livre rempli de tels
principes ?

„ J'entends pour le style, la ma-

„ nière. ” Et qu’importent le style & la manière, Baron? Un poison qui flatte le goût par sa douceur, n’en est pas moins un poison, & n’en demande qu’un redoublement de précaution. -- mais dites-moi je vous prie, comment vous est venue l’idée de lire ce Livre?

„ Mais tout naturellement ; l’Ouvrage faisoit du bruit ; je voulus l’acquérir, & d’abord il n’y avoit pas moyen de se le procurer. Cela m’échauffa ; je le trouvai enfin, & on me le fit payer cher ; tel que vous le voyez-là il me coûte six roubles. ”

Que ne les donniez-vous aux Pauvres ! Que n’en faisiez-vous tout autre emploi, moins honnête en apparence, car il n’étoit pas possible d’en faire un usage plus funeste.

„ Fi ! *Millwitz*, vous parlez en Prêtre, & vous agissez de même. Ces Messieurs commencent par jouir, puis lorsqu’un pauvre Laïque veut les imiter, ils prononcent anathème : pourquoi ne l’irois-je pas ce Livre ? ne l’avez-vous pas lu aussi ? ”

Cela est bien différent, mon cher Baron, si je n’avois pas lu de la sèche Métaphysique Allemande, je me défierois

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 85

à coup sûr de l'éloquente Philosophie Française. Mais je n'en reviens pas : dites-moi comment malgré votre répugnance pour toute application, & le défaut total des connoissances préliminaires qu'un tel Livre suppose, comment vous est venu l'idée...

“ Eh bien, puis qu'il faut tout dire, on se lasse, Messieurs, d'être comme un zéro en chiffre, & l'on est bien aise de se mêler une fois de la conversation. ”

Se mêler de la conversation ? Baron, plutôt que de puiser vos matières dans ce Livre là, il vaut bien mieux se borner à écouter. D'ailleurs il n'arrive ici que trop rarement que la conversation roule sur des objets de ce genre.

“ Il faut donc les amener. ”

Pour se donner un air d'érudition ?

“ Et pourquoi non, après tout ? Ne diroit on pas que je cours là, je ne sais combien de risques ; je n'en vois point moi. -- On s'amuse, on lit, on réfléchit” -- On réfléchit ! -- si l'on peut, mon cher Baron ; mais s'il se trouve qu'on soit incapable de réfléchir solidement, on chancelle, on se laisse entraîner, on embrasse l'erreur, on perd

sa foi, sa tranquillité, sa vertu peut-être, & tout cela n'est qu'une bagatelle! -- Ecoutez, mon Ami, le feu de votre cheminée va s'éteindre, & je trouve qu'il ne fait pas chaud dans votre chambre -- voici de quoi entretenir un peu la flamme.

„ Halte-là ! ” s'écria le Baron qui saisit encore à temps la main de son ami, avez-vous perdu l'esprit ? „ Excusez *Millwitz* ”, ajouta-t-il en se reprenant, mais on ne se chauffe pas pour 6 Roubles, tandis qu'on peut le faire pour quelques sous. Et le Livre après tout m'appartient ; je prétends le lire ”.

Pour votre malheur peut-être!

„ Misères que cela ! & supposé même
 „ que je devinsse Athée, qu'importe?
 „ Si je le suis, je fais appeler mon
 „ Curé; celui-ci, me réfute par l'E-
 „ criture, & je redeviens Chrétien. --
 „ Venez, approchons-nous de la che-
 „ minée, je vous ferai du feu puisque
 „ vous avez froid, & pour vous ré-
 „ chauffer encore mieux... il sonna,
 „ & demanda du Vin de Bourgogne.

„ Oh! mon cher Ami, continua-t-il
 „ en soupirant, vous avez voyagé,
 „ vous avez vu le monde, insensé
 que

„ que j'étois ! que ne vous ai-je suivi !
„ Mille fois déjà je me le suis dit de-
„ puis votre dernière visite, & je n'ai
„ cessé de penser à toutes les belles
„ choses que vous me racontâtes alors.
„ Je vous ai accompagné dans tout vo-
„ tre trajet ; chaque nuit quand je me
„ couche, je m'embarque sur le Port
„ de Livourne , & le matin je me ré-
„ veille dans l'Archipel. Encore de
„ ces relations, mon cher, mon bon
„ *Millwitz*, je vous en prie. ”

Mais je n'en ai plus à faire.

„ Oh que si ! Vous en avez : tenez.
„ --- rafraîchissez votre mémoire. ”
--- (On venoit d'apporter le Bourgo-
gne) „ Vous m'avez déjà dit tout ce
„ qui s'est passé sur Mer, déjà nous a-
„ vions réduit la Flotte Ottomane en
„ cendres , & il seroit temps de faire
„ un tour en Terre - Ferme. C'est un
„ très beau Pays sans doute ? ”

Autrefois, Baron, lorsque la liberté
& les Sciences l'habitoient encore. Et
même aujourd'hui --- Mais que
vous en dirai-je , puisque nous n'y
sommes pas entrés.

„ Pas entrés ? Vous en aurez pour-
„ tant vu quelque chose. ”

Guère que les Isles?

„ Eh bien , les Isles ? ” en même temps il rapprochoit sa chaise de la table & se penchoit vers Millwiltz , plein de curiosité.

Ces Isles ne contiennent rien d'infiniment remarquable. Car les habitans--

„ Ah ! les habitans ! ils ont la tête „ en haut & les pieds en bas. N'est- „ ce-pas ? ” --- Il se paya de cette saillie par un verre de vin , & par un grand éclat de rire. --- „ Non mon „ Ami , quelque autre chose s'il vous „ plaît -- Un récit dans le goût du der- „ nier ! des combats , des gouffres de „ mer , des volcans ! de ces choses qui „ font dresser les cheveux. Il n'y a „ rien que j'aime autant que cela. ”

Preuve de courage , Baron ! dit *Millwiltz* en souriant , mais en effet , je pourrois vous satisfaire --- On vous a parlé sans doute de l'Isle d'Antiparos ?

„ Mais , sans doute ... une Isle aussi „ célèbre ! ”

Oh , si vous en savez beaucoup là-dessus j'arrive trop tard. Vous savez donc aussi quelle espèce de grotte la nature y a formée.

„ Une grotte ? La nature a formé là „ une

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 89

„ une grotte ? par ma foi , cela m'é-
„ toit inconnu. Ici l'on mène une
„ vie solitaire , loin du monde , confi-
„ né dans un village , un Gentilhom-
„ me de campagne n'apprend presque
„ rien de nouveau ”.

Eh ! mais Baron , ceci n'est pas abso-
lument nouveau -- *Millwits* commença
une longue description qui conduisit son
Auditeur dans une grotte magnifique ,
soutenue de quantité de colonnes &
ornée d'inscriptions ; il étoit parvenu à
l'endroit remarquable où *Nointel* & après
lui *Turnesfort* descendirent jadis avec
tant de danger. Le Baron écoutoit de
toutes ses oreilles , aussi attentif qu'il
pouvoit l'avoir été dans son enfance
aux contes de revenans , dont l'amu-
soit sa nourrice.

“ Et puis , *Millwits* ” ?

Le sol sur lequel nous marchions dé-
clinoit toujours en pente ; & devenoit
de plus en plus glissant ; enfin nous ar-
rivâmes proche d'une ouverture fort
sombre , qu'on ne pouvoit traverser
qu'en se courbant & à la lueur des
flambeaux. -- Préparez-vous à écouter
une entreprise des plus dangereuses ,
dont je me fais moins un honneur

F 5

qu'un

qu'un reproche, & à laquelle je ne saurois penser sans frémir.

Le pauvre Baron n'étoit que trop préparé & la bouche entr'ouverte, il sembloit déjà glacé de terreur.

En entrant nous avions attaché un cable duquel nous nous laissâmes couler dans le premier précipice, déjà assez terrible. Mais combien plus effroyable encore étoit le second, où nous ne pûmes glisser qu'à demi-couchés ! Un homme d'une constitution moins forte que la mienne, auroit perdu la tête, & seroit tombé indubitablement à la seule idée des abîmes qui étoient à ma gauche, & qu'il falloit approcher de si près.

Le Baron se couvrit les yeux de la main.

Et qu'en pensez-vous, mon ami, le bord de ces précipices étoit glissant comme de la glace, & c'est-là que nous posâmes avec le plus grand danger, une échelle à l'aide de laquelle nous gravâmes un rocher perpendiculaire, non sans quelque angoisse, comme vous pouvez l'imaginer.

Le Baron sauta de sa chaise, mais reprit d'abord sa place.

Qu'avez-vous Baron ?

„ Rien

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 91

“ Rien , *Millwits*. — La tête me
“ tournoit & j’imaginois avoir déjà
“ fait la culbute. Continuez je vous
“ prie. ”

Je me traînai plus en avant, quoi-
que avec moins de péril, mais au mo-
ment où j’espérois d’appuyer le pied sur
un terrain ferme, j’arrivai précisément
à l’endroit le plus affreux & sans le se-
cours de mon guide, je me cassois le
col infailliblement.

Ici le Baron retint son haleine, &
tous les muscles de son visage étoient
en travail.

Nous trouvâmes une échelle, mais
elle étoit si usée & si foible, qu’au pre-
mier pas elle se seroit rompue. Nous
nous servîmes donc de celle que nous
avons apportée par précaution. Ensui-
te nous nous laissâmes suspendre à
une corde, & après avoir continué pen-
dant quelque temps à glisser tantôt sur
le ventre, tantôt sur le dos, je me vis
enfin à ma grande satisfaction dans cer-
te grotte pour laquelle j’avois tant ris-
qué.

“ A la fin ! Dieu soit loué ! Et que
“ trouvâtes - vous dans cette grotte ” ?

Oh, elle valoit sans doute la peine
d’être vue. „ Mais

“ Mais encore, qu'en pouvoit-on rapporter? ”

Singulière question! rien du tout?

“ Rien du tout? ” s'écria le Baron d'un ton de surprise. “ Et en revintes vous du moins heureusement? ”

Il le faut bien , sans quoi je ne boirois pas de vôte Bourgogne.

“ Ah! cela est vrai. Mais si vous aviez eu le malheur de tomber? ”

J'aurois fait appeller un Médecin.

“ Fort bien, qui auroit exposé sa vie pour venir à votre secours...? d'ailleurs c'étoit compter beaucoup sur l'habileté des Médecins d'Antiparos? ”
 „ Mais supposons que vous vous fussiez cassé le col en tombant dans ce précipice? ”

Millwitz rioit. Il faut avouer, Baron, que ce fut bien pis encore en remontant. Il y avoit là réellement de quoi périr. Le pied me glissa plus d'une fois dans les endroits les plus dangereux du rocher, & tout cela n'étoit rien encore, en comparaison de l'accident qui m'arriva sur l'échelle. Vous vous souvenez de cette échelle que nous avions
 ap-

appuyée contre le rocher perpendiculaire. Ici....

Le Baron eut de nouveau des vertiges: il se replia en se mordant les lèvres & retenant son haleine, comme un homme qui se précipite d'une hauteur.

Ici à ma grande frayeur, un des échelons se brisa, & si je ne m'étois retenu à ceux d'en haut--- Grand Dieu, s'écria le Baron en le saisissant vivement par le bras, comme s'il eût voulu empêcher la chute. *Millwitz* sourit, continua encore quelque temps son récit, & le termina en s'écriant: me voilà hors de la grotte, mon Ami.

Le Baron sauta si vivement de sa chaise, que les verres en furent ébranlés. „ Etes-vous en haut effectivement; êtes vous enfin sur terre, mon „ Ami? ah! grâces au Ciel! & il l'em- „ brassa avec chaleur. Oh! restez tou- „ jours toujours en haut, & laissez-là „ tous les abîmes souterrains. Restez „ en haut, je vous en conjure! ”

Je vous fais gré, mon cher Baron, d'un intérêt si tendre.

„ Oui,

„Oui, le Ciel m'en est témoin, je
 „vous aime, je vous aime comme ma
 „vie; & si je vous ai voulu du mal,
 „d'avoir osé descendre dans cet antre
 „maudit, ce n'est que par un excès
 „de tendresse. Quoi dans un abyme
 „où il y avoit tout à perdre & rien à
 „gagner ! Quel démon vous y con-
 „duisoit ? ”

La curiosité, Baron. --- Ne vit-on
 pas dans le monde pour apprendre à le
 connoître ?

„Oui, mais que ce soit avec moins
 „de danger; il y a tant de choses
 „à voir, pourquoi choisir précisément
 „Antiparos ? ”

Ces sortes d'entreprises donnent de
 la réputation, on les regarde comme
 des preuves de courage. Et qu'en arri-
 ve-t-il après tout ? On satisfait sa cu-
 riosité, on descend dans la grotte, on
 l'examine un peu ---

„Et on se casse le col, rien que cela ! ”
 Ainsi, Baron, si vous aviez été pré-
 sent, vous ne m'eussiez point permis
 d'y entrer ?

„Moi ? Je vous aurois saisi par les
 „cheveux”. Il se leva & lui donnant la
 main, „je vous jure, *Millwitz*, qu'eût-
 „il

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778 95

„ il fallu nous battre , je vous aurois re-
„ tenu par les cheveux. ”

Réellement ! je dois donc rougir que
vous eûssi-*z* eu pour moi plus d'amitié
que je n'en ai pour vous. Ne dites-
vous pas que vous avez la tête foible ?

„ Oui , pourquoi cette question ? ”

Vous êtes sujet aux vertiges ?

„ De temps en temps , & ils me rap-
„ pellent malheureusement les écarts
„ de ma jeunesse. ”

Eh bien Baron , dûssé-je me battre
avec vous.... Il se leva , revint , & le
Système de la Nature étoit en proie aux
flammes.

Le Baron étoit trop déconcerté pour
prendre son parti sur le champ , & le
Livre étoit déjà à moitié consumé lors-
qu'il voulut le retirer. „ Monsieur , dit-
il avec aigreur , après un moment de
silence , „ est-ce un bon génie ou un
„ démon qui vous possède ? ”

Le génie de l'Amitié est un bon gé-
nie ; mon cher Baron , vous étiez en
peine pour ma vie , il est juste qu'a
mon tour je veille à vos intérêts.

„ Mais que voulez-vous dire ? --
„ dans votre grotte vous risquiez de
„ vous caser le col , & moi -- ”

Et

Et vous, vous risquiez bien davantage: douter de l'existence de Dieu, & de sa Providence; ôter toute consistance à une vertu qui déjà... pardon, mon Ami, n'est pas appuyée sur des fondemens trop solides, détruire tout ce qui sert à nous consoler dans l'infortune & aux approches de la mort; perdre en un mot tout ce qui est grand & important pour un être qui pense & pour un être aussi fragile que l'homme, voilà, Baron, ce qui est bien pis que de se casser le col.

“ Vous extravez, je pense; suis-je en danger de perdre tout cela ?

Vous pourriez le perdre. Vous vous plaignez de foiblesse de tête, de vertiges --- Ce n'est pas pour une pareille tête qu'est fait le Système de la Nature. Il faut des nerfs vigoureux, un regard perçant & profond pour risquer cette lecture. D'ailleurs vous disiez que dans ma grotte il n'y avoit rien à gagner, & tout à perdre: dans les spéculations du Système de la Nature il n'y a également rien à gagner pour vous & tout à perdre. Poussons si vous voulez le parallèle jusqu'à la plaisanterie: selon vous nul Médecin n'auroit eu

eu le courage ou le pouvoir de m'apporter du secours. Et votre Curé! ah! l'honnête homme recommanderoit votre ame à Dieu, seroit le signe de la croix devant votre grotte, & s'en retourneroit à grands pas.

Le Baron paroissoit absorbé dans les plus profondes réflexions, car il demeuroit sérieux, quoiqu'on eût entamé sa thèse favorite & qu'on plaisantât sur son Curé. Vous êtes persuadé que je vous aime, dit M. de *Millwitz* en lui tendant la main.

Mon Ami! s'écria le Baron les larmes aux yeux.

Eh bien, écoutez-moi: vous m'avez conjuré avec une noble chaleur de ne plus visiter de grottes souterraines, je vous en donne ma parole, je suivrai vos conseils. Mais à présent je vous conjure à mon tour, de ne plus vous occuper des Livres qui tendent à renverser Dieu & la Providence de son Trône. Au lieu de vous engager dans ces noirs labyrinthes, tenez-vous en au grand jour du bon-sens, & au lieu de vous suspendre à un frêle cordon sur le bord d'un abyme, restez sur le terrain ferme

Tome XLVIII. Part I. G me

son cœur, & de la contradiction qu'il y a entre ses principes & sa conduite; souvent il s'accuse de paresse & de tiédeur dans ses dévotions, il se reproche les mouvemens de colère, des mouvemens de vanité: qu'est-ce donc qui le distingue de la plupart des hommes? C'est qu'il s'afflige de la moindre faute qu'il a commise, c'est qu'il connoît, combat, & réprime tous ses penchans vicieux. Le morceau qu'on va lire confirmera ce que nous avançons. „ Je ne réveillai avant cinq heures; hélas! pensai-je, il y a huit jours que mon Ami vivoit encore & en me levant je reçus la triste nouvelle -- je le trouvai malade -- & il mourut. A présent son corps séparé de l'Intelligence qui l'animoit, est couché dans le ténébreux sépulcre. -- Ce que je pressois contre mon sein devient poussière, mais l'esprit est retourné vers Dieu qui l'a donné. --- Ah! dans quel état te trouves-tu maintenant, mon cher, mon bienheureux Ami! Que nous connoissons peu! -- ou plutôt nous ne connoissons rien de la vie qui est au delà du tombeau! pas un rayon de cette béatitude éternelle ne vient luire dans la profondeur de
no-

notre nuit --- que penses-tu, ô mon bien aimé? --- ce que nul mortel ne peut penser. Qu'éprouves-tu? --- ce que nul mortel ne peut éprouver. Tu vis d'une vie nouvelle, dont probablement nous pouvons aussi peu nous former de notions qu'une plante peut s'en former de la vie d'un animal, & un animal de la vie d'un homme. Un instant de cette vie de la contemplation immédiate, fait peut-être du simple villageois que n'éclaira jamais aucun rayon de nos prétendues Sciences humaines, un Sage, dont *Newton* dans cette vie n'eût pas dédaigné d'être le disciple. O Dieu! que seront un jour les grands & les petits de la terre, les sages & les insensés! --- Et d'où vient ne pensé-je pas à moi-même? moi aussi ne suis-je point immortel? que deviendra ce moi, que deviendra l'esprit qui m'anime? Moi aussi je suis un Citoyen de ce séjour invisible & céleste, de ce monde de lumière; moi aussi je suis destiné à contempler Dieu & à ressembler à Jésus Christ --- Et quand même un long espace de temps devroit s'écouler avant que cela n'arrivât, ô Tout Puissant, Invisible à qui je donne les noms de

Père, de Jésus Christ, de Saint Esprit,
 que j'appelle en balbutiant Puissance
 infinie, Etre des Etres, que deviendrai-
 je un jour, que deviendra ce *moi* si
 incompréhensible à moi-même -- Ah!
 combien mon ame aspire à éprou-
 ver d'avance quelque chose de ma fu-
 ture manière d'être dans cette vie di-
 vine! --- S'il m'étoit seulement accor-
 dé de lire un instant dans ton cœur, ô
 mon cher, mon bienheureux Ami!
 Hélas! j'étois encore si près de toi, il
 y a peu de jours, & maintenant com-
 bien j'en suis loin! --- Ah! tu enten-
 dois encore ma voix, j'entendois la
 tienne --- & maintenant c'est en vain
 que j'aspire après une parole, un regard
 de mon ami --- --- C'est un abyme im-
 pénétrable qui nous sépare --- Cepen-
 dant dans combien peu de temps puis-
 je être aussi là où tu es, vivre de la
 même vie, m'abreuver de la même
 lumière --- voir le Dieu que tu con-
 temples! --- Avec quelle rapidité ma vie
 s'est écoulée, jusqu'à cet instant? Bien-
 tôt, bientôt moi aussi j'atteindrai le
 terme -- le terme que je puis aussi peu
 envisager aujourd'hui que j'envisage les
 feux du Soleil -- Pendant que je m'oc-
 cupe

cupe de ces pensées, je m'en approche; chaque fois que je respire je fais un pas vers ce terme éblouissant. O Dieu! fortifie mes yeux, afin qu'ils en puissent soutenir la lumière, maintenant je sens avec une vivacité inexprimable qu'ils ne pourroient encore la supporter. --- Après avoir mis ces pensées par écrit je les relus encore une fois, non pour m'édifier, mais par une certaine complaisance --- par --- j'en veux faire l'aveu --- bon Dieu! des pensées si sérieuses.... C'est par une secrète vanité que je me plaisois à les relire. Il est vrai que la honte d'éprouver ce sentiment, faisoit couler mes larmes, mais --. Ô Ciel! même dans ces larmes la vanité sembloit venir se glisser. --- Puis-je sans rougir me l'avouer à moi-même? & si quelqu'un venoit à lire ce que j'écris --- Personne ne le lira --- Ah! n'est-ce point encore par vanité que j'appréhende si fort que quelqu'un vienne à lire cet aveu! --- Avec quelle effrayante rapidité, mon cœur passe des meilleures impressions aux plus mauvaises! N'ai-je pas raison de me défier plus en quelque sorte de mes vertus, de mes pieux mouvemens que

de mes vices? Je ne me complais que trop dans les premiers, tandis que je hais toujours les autres. S'enorgueillir du bien qu'on trouve en soi, c'est folie--- tout, tout, ô Père de mon Sauveur, n'est-il pas un don de ta grace!"

Si M. L. peut se résoudre à mettre par écrit le noble & pénible aveu de ses fautes & de ses faiblesses, il est plus réservé lors qu'il se rend compte du bien qu'il a fait, & il évite souvent de le confier à ce Journal parce, dit-il, que dans certains cas *la main gauche ne doit point savoir ce que fait la droite*, & que malgré toutes ses précautions, il n'est pas totalement sûr que cet Ecrit ne vienne à tomber un jour en des mains étrangères. Nous essayerons maintenant de crayonner la situation que Mr. L. appelle la plus heureuse de sa vie, quoique bien persuadés d'avance que la traduction de ce morceau sera aussi inférieure à l'original, que l'expression de certains sentimens est au dessous du sentiment même.

“ Le soir j'étois seul, & me sentant disposé à la dévotion, je chantai quelques cantiques -- mon cœur fut pro-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 105

profondément touché, la joie intérieure que j'éprouvois monta par degrés jusqu'au ravissement --- Une larme de joie succédoit à l'autre, je goûtois un bien-être inexprimable, & me prosternant la face contre terre j'oubliai tout ce qui m'entouroit, uniquement rempli de l'Etre des Etres. O comme je sentis ma foiblesse, mon impuissance, mon néant ! quel vif sentiment j'eus de ta présence, Ô mon Dieu, de toi qui es tout en tous ! Je priai avec une telle humilité, une telle véhémence, tant de ferveur & de joie que je me croyois transporté dans une autre Oeconomie. Je sentis avec une vivacité inexprimable certaines vérités & certains passages, entr'autres celui-ci : *nous avons en lui la vie, le mouvement & l'être.* Ici, ici où mon ame s'exhale en prières, est l'Infini ! mon Créateur, (ô quelle impression ce mot de Créateur fit sur moi) l'Esprit des Esprits, celui qui vit d'éternité en éternité, le Créateur de tous les Mondes, celui qui a parlé à Moïse, à Abraham, à Esaïe, à St. Paul, à St. Jean -- le Père de tous -- Lui duquel je suis le souffle -- Créateur, Père, invisible, présent par-

tout ! combien de fois t'ai-je oublié ? --
 Une vive charité animoit mes prières.
 Mes parens, mes amis, mes concitoyens, mes ennemis, tous les Chrétiens, tous les hommes y étoient compris ; je pénétrois jusques dans les mers les plus lointaines, dans les mines les plus profondes, dans les cachots -- j'embrassois par la pensée tout ce qui porte le nom d'homme, le temps présent & les temps à venir, Nations entières, enfans cachés dans le sein maternel, les morts -- les damnés, jusqu'à Satan -- & avec un vif sentiment de mon néant, avec un cœur inondé d'amour & un torrent de larmes de joie, je les présentai tous devant le Trône de Dieu, de l'Infini que je sentoisi si près de moi -- Je le conjurai d'user de miséricorde envers tous. -- Tu es amour, lui disois-je, l'amour est ton essence, tu as bien eu pitié de moi, de moi la plus indigne de tes créatures -- Créateur de tous, Père de tous, Amour éternel sois bientôt tout en tous -- Voilà ce que j'éprouvois, & bien plus encore que l'expression ne peut rendre. Plus d'une fois cependant je fus saisi d'un frisson & d'un pressentiment obscur que cet heureux état

état ne seroit pas durable, & que je retomberois bientôt dans mon insensibilité ordinaire. J'en soupirai devant Dieu & le conjurai avec des larmes brûlantes, de maintenir mon cœur dans de telles dispositions que je ne pensasse jamais à cette heure qu'avec un sentiment de joie." Je fais, continue M. L. „que si je rendois compte à quelqu'un de ces fortunés momens, son premier mot, la première expression de son visage me seroit peu favorable & qu'il me traiteroit d'enthousiaste ou de fanatique; cependant mon cœur & ma tête sont également loin de l'enthousiasme & du fanatisme. Il est impossible qu'un vif sentiment de la *vérité*, des mouvemens que ne sauroit réprouver la saine & droite raison, puissent être taxés avec justice de fanatisme, quoiqu'il ne soit pas en notre pouvoir de les exciter. Il est impossible que je puisse jamais être trop humble, trop plein de joie à l'idée de l'amour infini de Dieu --- Christ a tant fait pour moi, que la plus profonde vénération, que l'amour le plus fervent ne sauroit jamais m'acquiescer envers lui -- & la plus froide raison trouvera toujours encore de la

dis.

disproportion, entre l'amour de Christ & le nôtre. --- Je connois aussi peu la nature de mon ame que la manière dont l'Etre présent par-tout peut agir sur les Esprits; --- si Dieu veut que je regarde un sentiment comme étant son ouvrage *immédiat* ... il saura bien le distinguer suffisamment de toutes les impressions possibles que je puis recevoir par les voies ordinaires. Quoi qu'il en soit, tout ce qui est propre à resserrer les liens qui m'unissent à Dieu & à Jésus Christ, doit de manière ou d'autre avoir pour Auteur, Dieu, la source de tout bien. C'est à *lui* seul que j'en fais hommage, & je ne saurois me persuader que lorsque je sens vivement mon impuissance, mon néant, la présence de Dieu, l'infinie miséricorde de Christ, & qu'inondé de larmes de joie, mon ame se livre toute entière à ce sentiment -- je ne puis, dis-je, me persuader que ce soit-là du fanatisme, des illusions vaines ou reprehensibles. Aussi long-temps que je donne accès à de tels mouvemens, je me trouve dans une situation, où il est impossible que je puisse déplaire à Dieu. Seulement je dois bien me garder d'envisager cette
heu-

heureuse situation , comme un signe absolu de mon état de grace ; c'est-à-dire, comme le garant certain d'une disposition personnelle & permanente à vivre en communion avec Dieu. --- Quelque bonne, quelque céleste, qu'elle puisse avoir été, elle serviroit bien plutôt à ma condamnation si elle ne contribuoit à me rendre plus vertueux, plus droit, plus actif & plus humble, dans ma conduite &c. " Nous sommes certains que plusieurs de ceux qui ont lu ce morceau, peuvent aussi peu se faire une idée de la situation qu'on y décrit, qu'un homme condamné à naître, vivre & mourir loin de la clarté du jour, dans les profondeurs d'une mine, est en état de concevoir la joie qu'éprouvoit un Péruvien à l'aspect du Soleil levant. Mais quelque incompréhensible que cette situation puisse être pour certaines personnes, il est sûr du moins que la manière dont Mr. LAVATER l'a envisagée doit le mettre à couvert de l'accusation de *fanatisme*, maladie de l'ame qu'il ne faut pas confondre avec ce degré d'enthousiasme, qui est peut-être l'effet inséparable d'une imagination vive, unie à une profonde sensibilité.

Il nous reste à dire quelque chose de la seconde Partie de cet Ouvrage & de la Préface qui est à la tête. Celle-ci est écrite en forme de Lettre & adressée à l'Editeur. Mr. LAVATER y décrit la surprise, l'émotion, les mouvemens de honte & de joie, qu'il éprouva tout-à-tour en recevant un Livre où, à quelques changemens près, il retrouvoit la peinture d'une partie de sa vie privée, avec des détails & des circonstances qu'il croyoit n'être connus de personne (*). Il applaudit à l'adresse de l'Editeur qui sans rien altérer d'essentiel avoit supprimé ou déguisé tout ce qui auroit pu faire connoître l'Auteur, au point que Mr. L. se flatta quelque temps d'échapper aux regards du Public. Mais son attente fut trompée, on devina le secret, il se répandit de Suisse en Allemagne, & l'Auteur & l'Ouvrage donnèrent lieu à une foule de jugemens opposés entr'eux. Cependant les Amis de Mr. L., & d'autres personnes respectables par leur piété, le sollicitèrent vivement de publier la continuation de ce journal. Ebranlé par leurs raisons, mais

(*) Voyez le premier Extrait *Biblioth. des Sc.* Tom. XLVII, pag. 104.

mais arrêté par les méprises qu'avoit déjà occasionnées la première Partie de cet Ouvrage, & par l'abus qu'en pourroient faire encore des gens peu éclairés, ou mal intentionnés, Mr. L. n'osoit ni refuser, ni accorder ce qu'on lui demandoit. Enfin il se détermina à faire parvenir à son Editeur (Mr. Zollicoffre), quelques fragmens pris au hazard de la suite de son Journal, le laissant maître de les faire imprimer s'il croyoit que l'utilité qui en pourroit résulter, l'emporteroit sur les considérations qui sembloient devoir en empêcher la publication. Heureusement la décision de Mr. Z. a rempli le vœu des amis de l'Auteur; & afin de prévenir autant qu'il lui étoit possible les fausses interprétations qu'on pouvoit donner à certains passages, l'Editeur les a accompagnés de notes si judicieuses, si sages, si bien raisonnées, qu'on les lit avec autant de plaisir que le texte auquel elles servent de commentaire. Nous en rapportons quelques-unes, si nous revenons encore à cet Ouvrage.





ARTICLE HUITIEME.

RETTUNG DER EHRE UND
UNSCHULD *des weiland, Königl.
Schwedischen Staats - Ministers und
Herzogl. Schleswig -- Hollsteinischen
Geheimen-Raths und Ober-Hof Mar-
schall: Georg Heinrichs, Freyherrn
von Schlitz, genannt VON GOERZ,
aus des Königs Carls des XII, des
Schwedischen Senats, der Schwedi-
schen Herrn und Männer, Original-
und andern Urkunden, erwiesen.
Mit XXX Beylagen.*

C'est-à-dire,

JUSTIFICATION DU BARON DE
GÖRTZ, &c. 1776. grand 8°. de 542. pp.

Nous ne savons dans quelle Ville
d'Allemagne cet Ouvrage a été im-
prime. C'est une Histoire & une Apo-
logie

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 113

logie du Ministère du célèbre Baron DE GÖRTZ. L'Auteur prouve par une multitude de documens, de lettres, de pièces justificatives & authentiques, non seulement l'habileté & les talens extraordinaires de ce grand Homme d'Etat, mais aussi ses bonnes intentions, sa fidélité, son désintéressement, son zèle pour Charles XII. & pour le Royaume de Suède. Lors qu'il entra en 1716. au service du Roi, les affaires de ce Monarque, n'aguère si redoutable, étoient dans une état presque désespéré. Environné d'ennemis acharnés & puissans, il se voyoit sans Alliés, sans argent, sans crédit, sans magasins, sans marine, & le peu de Troupes qui lui restoit étoient si mal entretenues que la plupart des soldats n'avoient ni bas ni souliers. A peine GÖRTZ fût-il entré dans le Ministère, que tout prit une face nouvelle. Son grand objet étoit la Paix, mais pour qu'elle ne fût ni dèshonorante ni ruineuse, il falloit mettre le Roi en état de continuer quelque temps la guerre, & son génie lui fit trouver pour cela des ressources qu'on auroit cru impossibles. Bientôt Charles eut de l'argent, des Troupes bien payées,

Tome XLVIII. Part. I. H une

une Flotte de 26 Vaisseaux de ligne. GÖRTZ cependant parcouroit l'Europe, négocioit de toutes parts, remplissoit de ses intrigues tous les Cabinets des Princes, semoit la division, les soupçons, la défiance entre les ennemis de son Maître, leur persuadoit à tous que chacun d'eux travailloit à faire une paix particulière avec le Roi, & parvint enfin à détacher de l'Alliance le Czar, qui de tous les adversaires de Charles étoit sans doute le plus redoutable. La paix étoit sur le point de se conclure entre les deux Rivaux de gloire, lors que la mort du Roi de Suède renversa toutes les espérances de son Ministre & entraîna sa propre perte. On trouve dans l'Ouvrage que nous annonçons, des détails très curieux sur le procès de l'infortuné Baron. Jamais les règles & les formalités de la Justice ne furent plus ouvertement méprisées. Les Juges qu'on donna à GÖRTZ étoient ses ennemis déclarés. On ne leur fit point prêter le serment ordinaire, & ils tinrent tous les protocoles secrets. Ils ne permirent pas au Baron de se défendre par écrit, ni de prendre un conseil, ni d'avoir un

Avocat.

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 115

Avocat. Ils ne lui accordèrent que six heures pour sa défense verbale, & pour examiner les actes & les documens d'une administration de trois ans. On ne lui communiqua même les chefs d'accusation qu'après que la sentence de mort eût déjà été dressée. Les principaux crimes qu'on lui reprochoit étoient le pécumat, & d'avoir trahi & ruiné le Royaume pendant son Ministère. Il se justifia aisément du second, en faisant voir qu'il n'avoit agi qu'en conséquence des pouvoirs que lui avoit accordés le Roi, à qui il avoit rendu compte de sa conduite, & à qui seul il en étoit comptable. A l'égard du pécumat, il s'offrit en vain de rendre compte de l'administration des finances : on ne voulut point l'entendre, parce qu'en effet on étoit bien persuadé qu'il n'étoit coupable d'aucune malversation. Les billets de monnoie qu'on lui reprochoit, avoient été un mal nécessaire; d'ailleurs ce n'étoit pas lui qui en avoit suggéré la première idée, & il n'avoit fait qu'exécuter les ordres exprès du Roi. GÖRTZ fut décapité le 2. Mars 1719, & il mourut en Héros Chrétien. Il s'étoit fait

une épitaphe, dont voici la fin : *Mors Regis , Fidesque in Regem & Ducem , Mors mea.* Il laissa deux Filles & il leur donna pour Tuteur le Président de Görtz , son parent , qui étoit au service du Roi d'Angleterre, Electeur d'Hanovre. Le Président craignit que George I. se souvenant de l'entreprise que le Baron avoit formée en faveur du Prétendant (*), ne trouvât mauvais qu'il se chargeât de cette tutèle. Mais le Roi eut la générosité de lui dire : *le Baron Görtz qui a péri en Suède , a servi fidèlement son Roi , il a agi par ses principes : acceptez la tutèle de ses enfans , & comptez sur la protection que je leur accorde.*

L'Auteur de l'Ouvrage dont nous venons de donner une idée , ne s'est point nommé , mais il y a tout lieu de croire que c'est un Homme qui par ses emplois ou par ses correspondances , a eu des occasions particulières de s'instruire : son Livre est rempli d'anecdotes intéressantes ; & les Pièces justificatives qui le terminent feront

(*) L'Auteur montre qu'il est plus que vraisemblable que dans toute cette intrigue le Baron ne fit rien à l'insçu de Charles XII.

ront plaisir à tous les amateurs de l'Histoire. Parmi ces Pièces, on trouve les instructions que GÖRTZ donna au General *Poniatowsky*, lorsque ce Seigneur se rendit en 1717. à Paris pour engager la France à secourir la Suède. Nous en rapporterons quelques morceaux pour donner une idée des négociations du Baron DE GÖRTZ, & de la manière dont il écrivoit en François. Il faut se rappeler que le Régent avoit alors de grands menagemens pour l'Angleterre (*), afin que si Louis XV. venoit à mourir, elle ne favorisât pas les prétentions du Roi d'Espagne sur la Couronne de France. „Les Ministres de France s'excusent sur la conjoncture qui les oblige, comme ils disent, à favoriser les deux
par-

(*) Il est même très vraisemblable que ce fut le Régent qui instruisit George I. des intrigues du Baron DE GÖRTZ en faveur du Prétendant. Voici ce qu'en dit Mr. de Voltaire, dans son Histoire de Charles XII. *Le Duc d'Orléans, lié avec le Roi d'Angleterre, par des engagements personnels, lui découvrit les mentes qui se tramaient contre lui.*

parties , & à se conserver également leur amitié. — La conjoncture au sens des dits Ministres est , que le Roi d'Angleterre étant puissant , & par la situation de ses Etats à portée , peut en cas de succession ouverte favoriser les prétentions du Roi d'Espagne au préjudice des droits de la Maison d'Orléans établis par les Traités d'Utrecht , de sorte qu'ils estiment que pour entretenir le Roi de la Grande Bretagne en bonne humeur , il faut que la France continue ses complaisances pour lui aux dépens même de ses intérêts & de ses amitiés d'ailleurs , quoique la nature & la raison d'Etat recommande celles-ci préféablement à toutes autres. Mais ce raisonnement ne persuade que quand on veut bien l'être. Car posé la succession ouverte , il est certain que le Roi d'Angleterre ne peut en altérer l'ordre établi , ni favoriser le Roi d'Espagne au préjudice de la Maison du Duc d'Orléans. La Nation Angloise & avec elle la Hollande & les autres Alliés , excepté l'Empereur , n'ont fait la guerre pendant 12 ans que pour porter les choses au point qu'elles se trouvent établies par les Traités d'Utrecht , savoir que les deux

Cou.

Couronnes de France & d'Espagne ne füssent jamais réunies sur une même tête. De sorte que quand même le Roi d'Anglet. prendroit des sentimens contraires à cet établissement, ni les Anglois, ni les Hollandois n'y donneroient jamais la main; & il est certain que sans leur secours les sentimens particuliers de ce Prince ou n'oseroient paroître, ou bien s'ils paroïssent ils seront combattus, non seulement du dehors par les autres Alliés & garants de l'ordre établi pour la dite succession, mais aussi au dedans. Car l'inclination & l'attachement de toute la Nation Françoisë en général est pour la Maison d'Orléans -- Il est aisé de comprendre que le Roi d'Angleterre ne fait que jouer la France -- La politique de S. M. B. & de son Ministère Allemand est assez connue. Une longue expérience a appris aux autres Puissances de ne se fier ni à ses promesses ni à sa reconnaissance. Adroit d'ailleurs à s'acquiescer par des intrigues secrettes le dévouement des Ministres les plus accrédités, il fait mettre à profit leurs mouvemens de reconnaissance, qui vont d'ordinaire à lui assurer les complaisan-

ces & l'attachement de leurs maîtres , & à les y entraîner par leurs conseils spécieux de crainte ou d'espérance : un peu de réflexion sur les menées aux autres Cours rendra ce point très intelligible , sur-tout si on en regarde à même temps le but & ses vues particulières, qui tendent uniquement à son agrandissement de tout côté , & particulièrement en Allemagne aux dépens de la France & de ses Amis. Par rapport à S. M. Suédoise , la France sait que le Roi d'Angleterre veut s'assurer à quelque prix que ce soit la possession de Breme & de Verden. Mais à l'égard de Mgr. le Régent, S. M. B. tâche de tenir S. A. R. dans la nécessité d'avoir des complaisances pour elle , en faisant perdre à la France l'appui de la Suède du côté d'Allemagne, la France ne pouvant manquer de s'affoiblir elle-même en souffrant qu'on affoiblisse la Suède. Et si la France abandonne le Traité de Westphalie à l'ambition de la Maison d'Hannovre de s'agrandir par les dépouilles de la Suède , elle ne peut éviter d'en sentir les effets toute la première , étant incontestable que la perte du crédit de la Suède en Allemagne, y diminue

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 121

nue celui de la France, puis que les amis de la Suède sont aussi par une connexion naturelle ceux de la France. ”



ARTICLE NEUVIEME.

LETTRES PHYSIQUES ET MORALES
sur les Montagnes & sur l'Histoire
de la Terre & de l'Homme:
adressées à la Reine de la Grande-Bretagne, par J. A. DE LUC,
Citoyen de Genève, Lecteur de
SA MAJESTÉ, Membre de la Société
Royale de Londres, & Correspondant
des Académies Royales des Sciences
de Paris & de Montpellier:

— *Jam rebus quicque relictis*
Naturam primum studeat cognoscere rerum;
Temporis æterni quoniam non unius horæ,
Ambigitur status. . .

LUCR. L. III vs 1084 & seq.

*La Haye, chez Detune 1778 grand
in 8°. de pp. 254 y compris la
Préface & l'Avertissement.*

JUSQUES ici Mr. DE LUC n'avoit guère écrit que pour les Savans; mais la haute réputation qu'il s'est acquise parmi eux ne suffisoit pas encore à une ame comme la sienne. Il étoit digne de cet ami de l'humanité, de produire un Ouvrage d'un intérêt général, fait pour instruire, & en même temps pour plaire à des Lecteurs de tout ordre, en leur supposant le goût du beau & du vrai; Ouvrage où l'instruction résulte d'une suite de tableaux, dont la nouveauté n'est peut-être que le moindre charme. En effet quelque intéressans que soient en eux-mêmes les objets décrits par notre Auteur, c'est surtout la manière de les voir qui doit plaire aux ames sensibles, & leur affection se partagera entre le Peintre & le tableau.

Ces Lettres sont le canevas d'un Traité de Cosmologie (1) que Mr. DE LUC

(1) On n'entend ici par *Cosmologie* que la connoissance de la *Terre* & non celle de de l'*Univers*.

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 123

LUC espéroit faire un jour , mais dont il n'a pu recueillir les matériaux suivant ses desirs. Pendant bien des années il avoit suivi avec M. son Frère l'étude des *Fossiles* , & ils ne purent fixer les yeux sur des objets aussi frappans que les fossiles marins & leurs diverses associations, sans imaginer des causes. Mais chaque nouvelle conjecture augmentant le besoin d'observer , le champ devint bientôt plus vaste qu'il ne convenoit à des personnes occupées , pour qui cette étude ne pouvoit être qu'un amusement. Il fallut donc attendre du temps & des occasions ce qu'on ne pouvoit obtenir par des recherches suivies. „ Le temps en effet , dit notre *Auteur* , & de fréquentes occasions d'observer , nous ont montré une grande partie des objets que nous avions en vue , & quelquefois même sous des faces importantes , que nous n'eussions pas cherchées quand nous aurions procédé méthodiquement. On a souvent dit que pour découvrir les secrets de la Nature il faut la prendre sur le fait : or elle ne se montre pas à nos ordres ; & l'observateur qui se tient prêt à la saisir par une attention habituelle , quoique

Va-

vague en apparence, est bien plus sûr de réussir, que celui qui veut compenser le temps par une attention plus immédiatement dirigée à l'objet. Dans toutes les branches de l'Histoire Naturelle & de la Physique, ce que l'on a découvert des causes en les cherchant à dessein, ne fait peut-être que la moindre partie de nos connoissances. L'intention d'observer ouvre les yeux, mais c'est le temps qui leur présente les objets; & souvent ils se trouvent quand on ne les cherche point. Le temps encore, par les intervalles où l'on cesse nécessairement de s'occuper d'une idée principale, écarte des idées accessoires, qui dans la marche d'une attention soutenue se rappellent toujours avec les mêmes connexions, quelque vicieuses qu'elles fussent originellement: il amène des réflexions qui rapprochent ou séparent des objets, dont la distance ou les liaisons accidentelles obscurcissoient la vérité. On devient aussi plus étranger à ses propres idées, & par conséquent meilleur juge de leur valeur. Et ce qui n'est pas moins précieux dans la lenteur des recherches, libre de corriger soi-même
ses

ses propres erreurs on n'est pas retenu par l'amour propre".

Les observations des deux Frères ne s'étoient pas bornées à la Physique seule; „ l'Histoire de l'Homme, plus sûre peut-être que celle des hommes, y est intimément liée:” ainsi le sujet lui-même, tel que l'a-voit conçu notre Auteur, invitoit à une forme moins sèche que la forme didactique. Quelques voyages qu'il a faits depuis peu en Suisse où il accompagnoit une Dame attachée à S. M. la Reine d'Angleterre, ont réveillé, étendu & perfectionné ses idées cosmologiques. Il doit aussi beaucoup à un petit séjour qu'il a fait dans l'Electorat de Hanovre; il projette encore d'autres courses & le résultat de ses observations multipliées fera le sujet d'une suite de Lettres dont le Public ne possède jusqu'à présent que la première Partie.

„ Les Lecteurs qui cherchent de l'amusement, dit M. DE LUC, trouveront quelquefois dans cet Ouvrage les épines de la discussion; je n'ai pas su les écarter toutes. Ceux qui ne cherchent que de la Physique, seront peut-être fatigués par des digressions qui ne paroîtront pas d'abord lui appartenir.

J'ai

J'ai vu ces inconvénients, sans cependant pouvoir changer la forme de ces Lettres. Elles n'ont pas été écrites pour un amusement tout à fait stérile, ni pour une exposition sèche de systèmes & de faits sans objet moral. Mon but est le même en les publiant, & je n'ai point imaginé de meilleure forme. Mon intention n'est pas de ne parler qu'aux Naturalistes, aux Physiciens, aux Philosophes mêmes; la matière que je traite ne leur appartient pas uniquement. Ils ont sans doute les premiers droits à être Juges; mais leur sentence sur cet objet intéresse trop l'Humanité entière, pour qu'elle ne doive pas connoître les pièces du procès — *L'Histoire de la Terre* est l'objet général que je traite: & dans quelque vue qu'on l'étudie, on ne sauroit en séparer *l'Histoire de l'Homme*, sans risquer de tomber dans l'erreur. C'est du moins ce qui m'a paru dans toutes mes recherches: j'ai trouvé entre ces deux Histoires des rapports qui m'ont frappé & très souvent dirigé. " Nous avons cru devoir nous arrêter sur cette Préface, parce qu'elle aide à saisir un plan qui ne se développera que peu

à peu dans le cours de l'Ouvrage. Ce que nous en connoissons, produit chez nous un sentiment pareil à celui qu'éprouvoit Mr. DE LUC en gravissant les montagnes de la Suisse, chaque beauté qui le frappoit lui inspiroit le desir d'en découvrir de nouvelles.

La première Partie qui va nous occuper, a pour titre: *Introduction aux Montagnes, 6^e premier coup d'œil sur leurs Habitans; & la première Lettre* est la relation d'un Voyage de *Lausanne* à *Sion en Valais*. Ceux qui aiment la Poésie descriptive, en retrouveront ici les charmes; le style de notre Auteur est si pittoresque, qu'il donne une idée plus distincte des beautés de l'Helvétie que celle qu'on acquiert en examinant les *Vues de la Suisse*, quoiqu'exécutées par d'habiles Maîtres. „ Nous logeons à *Mon-repos*, maison agréablement située sur le penchant de la Colline de *Lausanne*, à une petite distance de la Ville du côté de l'Est, où nous sommes entourés de vignes, de vergers, de prairies, mais sur-tout des points de vue les plus attrayans.

... Au sortir de notre enclos nous entrons dans le chemin qui conduit de

Lau-

Lausanne à Vevey , & Ville-Neuve. Il est bordé de haies , de murs & de bâtimens; enforte que dans l'espace de quatre a cinq cens pas on n'a que des échappées de vues , & l'on se sent porté à avancer du côté de *Vevey*, où l'on apperçoit que l'horizon s'ouvrira. En effet a cette petite distance le chemin descend tout à coup très rapidement; & après une centaine de pas de plus un sentier tourne à la gauche sur le penchant de la colline. En y avançant on se dégage de tous les rideaux incommodes; un mur sur lequel on peut s'asseoir , fait du sentier une petite terrasse au dessus des vignes; & du côté opposé la colline s'élève encore fort haut. Je ne sais s'il y a sur la terre un point de vue plus beau que celui qu'on a de cette terrasse. Mais comment le décrire à VOTRE MAJESTÉ! Je lui dirai bien que la terrasse elle-même est située sur l'un des côtés d'un charmant vallon , qui seul par la variété & l'agréable ensemble des objets qu'il renferme, contenteroit les gens les plus accoutumés aux beaux points de vue; que ce vallon va aboutir à un Lac peu distant, dont les eaux sont du plus bel azur, & d'un
azur

azur varié par toutes les différentes teintes que les caprices des vents & les diverses positions des nues, des côtes & du soleil, peuvent produire; que ce Lac, dont la plus grande partie est derrière nous, s'étend cependant encore six lieues de ce côté-là: que le bassin qui le renferme, rassemble dans sa bordure tout ce que les lieux les plus pittoresques offrent de plus doux & de plus piquant tout à la fois; que des côteaux cultivés s'élèvent en amphithéâtre sur la gauche, que les rochers les plus variés s'entassent jusqu'aux nues sur la droite; que les coupures de part & d'autre ouvrent des passages à la lumière, ou produisent de fortes ombres; que les nuages y roulent, en sortent, se répandent aux environs, grossissant ou s'évanouissant à la vue même de l'observateur; que ces rideaux mobiles couvrent & découvrent les objets, reçoivent la lumière & l'interceptent; que quelques ruisseaux réfléchissant ou absorbant cette lumière, ressemblient en certains momens à des veines d'argent poli, puis à de la neige, qu'ensuite ils disparaissent dans l'ombre de leur lit. Je pourrois encore dire mille autres choses, mais

tout cela ne seroit que des mots, & les
 objets seuls sont sûrement capables de
 faire naître le sentiment. Que dirois-
 je sur-tout qui pût ressembler à l'effet
 que produit au milieu du tableau, l'ex-
 trémité de ce Lac magique ! Comment
 exprimerois-je ce que l'œil y cherche
 sans cesse avidement, sans pouvoir dé-
 cider ce qu'il voit ? C'est de là que vient
 le Rhône ; on le voit, & cette connois-
 sance aide l'imagination. On conçoit
 qu'il doit circuler dans des vallées ; on
 sent donc que si la vue se perd peu à
 peu dans cet espace, c'est que les objets
 s'éloignent de plus en plus : mais com-
 me en même temps leur grandeur réel-
 le augmente, les contours de la masse
 tromperoit sans la dégradation de
 lumière. Une vapeur, si légère qu'elle
 est impalpable quelquefois à trois lieues
 de profondeur, s'épaissit cependant en-
 fin par l'augmentation de la distance.
 Les objets les plus lumineux & les plus
 sombres s'affoiblissent, semblent per-
 dre graduellement leur densité : on
 croiroit commencer à appercevoir le
 séjour des ombres : & si le jugement se
 taisoit, on ne sauroit se figurer qu'il y
 eût rien de solide dans cette région-là.

Ar-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 131

Arrivés à *Martigni*, Bourg du *Bas-Va-*
lais, Mr. DE LUC & Mlle. S. sa Com-
pagnie, virent un grand nombre de gens
goîtreux & portant plus ou moins sur
leur physionomie l'empreinte de l'im-
bécillité. Dès que ces tristes objets les
eurent frappés, il se répandit une tein-
te sombre sur presque tous les autres.
Mr. DE LUC examine la cause de ce
phénomène intéressant pour l'humani-
té. Selon lui la belle population que
l'on trouve fréquemment dans les Al-
pes, est une preuve que l'imbécillité &
les autres défauts qu'on y remarque
aussi quelquefois, ne sont point dus aux
eaux des neiges & des glaces fondues,
comme l'ont cru quelques Physiciens;
ni aux grandes oppositions du froid &
de la chaleur; non plus qu'à la nature
des alimens, ou à la subtilité de l'air,
car toutes ces circonstances leur sont
plus ou moins communes: mais que
très probablement, la cause de ces dif-
férences est dans la nature des eaux.
„Les eaux les plus transparentes sont sou-
vent les plus à craindre, car on en voit
d'aussi claires qu'il soit possible & qui
cependant forment de tels amas de *tuf*,
qu'il en résulte enfin des saillies considé-

rables sur les faces des Montagnes. Et presque par-tout où j'ai vu ces *gottres* & cette imbecillité, j'ai remarqué que les eaux laissoient de tels dépôts, ou qu'elles charioient un sable extrêmement fin. Celles de la vallée de *Sion* en font un exemple; nous en remarquons même de notre observatoire, un effet très singulier. La plupart des ruisseaux, dont on arrose les prairies, élèvent leur lit dans toutes les ramifications par lesquelles on les divise; & les prairies vues ainsi de haut, ne ressemblent pas mal au côté inférieur des feuilles d'arbre, où les nervures sont en relief. "

Cependant ces Montagnards, dont la vue causoit une impression de tristesse à nos Voyageurs, leur avoient paru bons, doux, & même sans empreinte de malheur sur leur contenance; quoique certainement on ne pût y lire, ni la santé, ni le bonheur. " Ce caractère de bonté accompagne par-tout les hommes simples; & les habitans des Montagnes sont dans cette classe au premier rang. " L'Auteur en rapporte un trait, dont les principales circonstances doivent être connues de

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 133

nos Lecteurs, par le compte que nous avons rendu d'un Voyage de MM. DE LUC & Dentan dans les Alpes du Faucigny. La situation des trois Voyageurs, les dangers qu'ils éprouvèrent & l'héroïsme des femmes qui vinrent à leur secours, forment encore ici le tableau le plus intéressant. Les hôtes de Mr. DE LUC avoient rassemblé leurs voisines, pour les aider à entretenir un grand feu à la clarté duquel nos Voyageurs égarés retrouvèrent leur route; quand ceux-ci eurent joints leur bienfaitrices, les voisines se retirèrent. „Elles se retirèrent?.... Oui; mais cela ne se voit que dans les Montagnes. Ailleurs chacune d'elles eût sans doute cherché à nous faire appercevoir qu'elle avoit été jusqu'alors exposée à la tempête, & qu'il lui en coûtoit beaucoup pour se procurer du bois. --- Le lendemain nous voulûmes payer nos hôtes.... Ah! que j'en ai honte!... Elles refusèrent tout net. Cependant (car il faut encore que je l'avoue) ayant remarqué que l'une des deux étoit moins maîtresse que l'autre, je m'approchai d'elle, en sortant la main de ma poche. Ce n'est pas à sa honte

que je vais rapporter ceci ; V. M. le comprendra bien , si je puis lui peindre ce que je vis clairement dans la contenance de cette femme. L'humanité seule l'avoit engagée à nous servir.... Elle avoit été récompensée en le faisant.... L'idée d'*argent* ne lui étoit pas venue.... Cependant un gros écu!... Cet aspect répandoit sur son visage un petit sourire.... Mais être payée d'un service!... Ce sentiment lui faisoit baisser les yeux... Elle tendit la main , prit l'écu , & serrant la mienne elle la secoua avec une expression particulière d'amitié, qui est le seul respect des Montagnards. Ils secoueroient ainsi la main d'une Reine. Cependant mon plaisir de voir cette femme contente ne fut pas pur ; car c'est ainsi que l'humanité se corrompt ; & quelquefois je me le reproche. Je me le reprocherois toujours si *Anterne* pouvoit devenir un lieu fréquenté. Et ce n'est pas la réflexion d'un moment , je l'ai faite bien des fois en appercevant que l'on changeoit ainsi l'espèce de rétribution que les bonnes gens attendent. ”

La suite pour le Trimestre prochain.

Δ R.



ARTICLE DIXIEME.

MEMOIRES concernant l'Histoire, les Sciences, les Arts, les Moeurs, les Usages &c. des CHINOIS : par les Missionnaires de Pekin, *Tome I. & II.*

Second Extrait.

Nous nous sommes fort étendus dans un premier Extrait sur le Mémoire qui traite de l'Antiquité des Chinois ; plusieurs des morceaux qui suivent sont ou moins importants ou n'intéressent que les Erudits. De ce nombre est une *Lettre sur les Caractères Chinois par le P. Amiot, de la Compagnie de Jésus ; Et l'Explication du monument de la conquête des Eleuths, composé par l'Empereur régnant avec des notes considérables.* Ce titre a quelque chose de piquant, il semble rapprocher Kien-long de César qui scut & vaincre & transmettre à la postérité l'Histoire de ses

conquêtes ; mais il nous paroît démenti par cette note du Traducteur : „ Le Secrétaire de l'Empereur , je veux dire , celui qui est *censé* avoir écrit sous la dictée de S. M. étoit un Chinois Lettré du premier ordre , qui ne s'étoit élevé au rang de Ministre d'Etat que par son savoir & son mérite. Ils s'appelloit *Tsiang* & jouissoit de l'estime générale de ceux de sa Nation. C'est pour cette raison , & parce qu'entant que Ministre il devoit être instruit , que l'Empereur lui donna la préférence sur tous les autres pour transmettre à la postérité le précis d'une révolution , dans laquelle les Historiens de l'Empire lui feront jouer le premier rôle”. On a quelque peine à concilier cette Note avec le passage suivant, tiré d'une Lettre du P. Amiot qui sert de Préface au *Monument de la Conquête des Eleuths*. „ J'avois gardé pour mon instruction particulière & comme des modèles d'éloquence & de la plus pure diction , la plupart des Ecrits que Sa Majesté fit paroître dans le temps , tant pour justifier ses démarches , qu'il craignoit qu'on ne taxât , que pour annoncer après tant de pertes,

tes, des succès dont il vouloit qu'on ne doutât point. J'ai relu ces différentes pièces, & je les ai enchaînées par lambeaux, & dans le texte & dans les notes, lorsqu'il m'a semblé qu'il le falloit pour pouvoir être compris. Ainsi c'est toujours l'Empereur qui parle; c'est presque toujours lui qui explique: on peut l'en croire sur ce qu'il dit. " Une autre Lettre du P. AMIOT ne permet pas de révoquer en doute les connoissances & les talens littéraires de *Kien-long*. Il y est question de l'Histoire de la transmigration des Torgouths dans les terres de la domination Chinoise, & on y cite à ce sujet les expressions d'un de ces Savans, qui environnent sans cesse le Trône, d'un Lettré du premier ordre qui est en même temps Ministre. On trouve en les lisant, que le langage des gens de Cour, à quelques nuances près, est partout le même depuis Lisbonne jusqu'à Pékin. „ Sa Majesté a trouvé l'art difficile de renfermer beaucoup de choses en peu de mots, & de donner à ce peu de mots un sens très profond & très étendu; elle n'emploie aucun caractère qui ne dise quelque

„ chose d'essentiel, & qui ne soit pla-
 „ cé où il doit l'être ; elle remonte
 „ jusqu'aux principes des choses qu'il
 „ est important qu'on sache, & ré-
 „ pand en passant les solides maximes
 „ de la plus saine doctrine. Ce qu'il
 „ y a de merveilleux, c'est que cet
 „ Ouvrage ne lui a coûté qu'un quart
 „ d'heure ou deux de son précieux
 „ temps ; il a coulé de sa sublime
 „ source avec la même rapidité qu'un
 „ ruisseau qui, du haut d'une monta-
 „ gne, couleroit sans serpenter jusques
 „ dans les vallons. --- J'ai l'honneur
 „ d'être employé sans cesse auprès de
 „ notre grand Empereur ; mes yeux sont
 „ témoins de tout ce qu'il fait, & mes
 „ oreilles retentissent agréablement de
 „ tout ce qu'il dit. Je suis pour ainsi
 „ dire tout rempli de l'Empereur, &
 „ l'on peut m'en croire sur ma parole
 „ quand j'assure, que malgré mon amour
 „ pour l'étude & l'application constante
 „ que je n'ai jamais interrompue pour
 „ tâcher d'acquérir des connoissances
 „ utiles, je ne fais pas un dix-milliè-
 „ me de ce que fait Sa Majesté. Je con-
 „ nois l'Empereur aussi parfaitement
 „ que je ne puis me connoître moi-
 me.

„ même, & j'avoue que je ne mettrou-
 „ ve qu'un franc hébété, quand j'ose
 „ me comparer à lui. ”

Nous n'indiquerons que les titres de quatre autres Mémoires : *Position des principaux lieux du Royaume des Eleuths ; Monument de la Transmigration des Tourgoutbs en 1771 ; Extrait d'une Lettre du P. Amiot à Mr. Bertin , Ministre &c^e Secrétaire d'Etat ; Quelques remarques sur un article intitulé , Révolutions des Calmouks Logores en 1757. &c.* Deux morceaux , traduits du Chinois & vraiment précieux , terminent ce Volume : *TAHIO , ou la grande Science ; TCHONG-YONG , ou le juste Milieu.* La Chine après plus de vingt siècles, dit le Traducteur , continue encore à les étudier & à les admirer ; ajoutons que les Européens seront surpris d'y retrouver les règles de la plus saine politique , les maximes de la morale la plus pure , le langage des Philosophes du Portique , mais dégagé de ce mélange d'orgueil qui dénatureroit leur vertu , enfin les pressentimens & les vœux de *Socrate* touchant la venue d'un Envoyé céleste. Pour justifier ces divers caractères , nous allons réunir ici
 quel-

quelques-unes des maximes répandues dans le *Tabio*, le *Tchong-Tong*, & les Notes qui les accompagnent où l'on cite les plus célèbres Ecrivains de toutes les Dynasties. „ L'ame n'a point de secret que la conduite ne révèle. Aussi le Sage ne cherche-t-il à se précautionner que contre sa conscience --- La vraie gloire d'un bon Prince consiste à faire des riches & non pas à l'être --- La paix la moins glorieuse est préférable aux plus brillans succès de la guerre. La victoire la plus brillante n'est que la lueur d'un incendie. Qui se pare de ses lauriers, aime le sang & le carnage, & dès là mérite d'être effacé du nombre des hommes. Les anciens disoient: Ne rendez aux vainqueurs que des honneurs funèbres, accueillez les avec des pleurs & des cris en mémoire des homicides qu'ils ont faits, & que les monumens de leurs victoires soient environnés de tombeaux.--Qu'est-ce que la force? demandoit *Tzelou* à *Confucius*; chez les Peuples du Midi, répondit ce Sage, elle consiste à gagner les cœurs à la vertu par la bienfaisance & la persuasion, & à les dégoûter du vice par la patience & la douceur; c'est la force des

Phi-

Philosophes. Les Peuples du Nord la mettent à dormir vêtus sur des arcs & des lances, & à affronter, sans pâlir, les dangers & la mort: c'est la force des Héros. --- Se tenir droit dans la foule des allans & des venans & ne plier par aucune secousse, cultiver la vertu lors qu'elle est en honneur sans se décourager ni s'enorgueillir, braver la dérision publique pour conserver son innocence, & mourir plutôt que de violer son devoir, voilà la vraie force, la force où aspire le Sage. O que de vuide dans ces recherches profondes & ces actions éclatantes que la vanité destine à l'admiration des siècles à venir! -- La décence est le teint naturel de la vertu, & le fard du vice. . . . La gravité n'est que l'écorce de la sagesse, mais elle la conserve. --- O que les voies du Saint sont sublimes! sa vertu embrassera l'Univers, vivifiera tout, animera tout, & s'élèvera jusqu'au Ciel. Quelle vaste carrière va s'ouvrir pour nous! que de loix & d'obligations nouvelles! que d'augustes cérémonies & de solemnités! Mais comment les garder, s'il n'en donnoit d'abord l'exemple? Sa venue seule peut en prépa-

parer, en faciliter l'accomplissement. De là ce mot de tous les siècles: les sentiers de la perfection ne seront fréquentés que lorsque le Saint par excellence les aura consacrés par les traces de ses pas? " (Tout ce morceau & ce qui suit, dit le Traducteur, nous paroît se rapporter au Saint des Saints attendu & désiré depuis le commencement du Monde) „ La vaste immensité des cieux, les abymes inépuisables des mers ne sont qu'une foible image des sphères immenses qu'embrasse sa Sagesse & des trésors qu'elle contient. Les Peuples se prosterneront devant lui d'aussi loin qu'ils le verront, ils seront persuadés dès qu'ils l'auront entendu, & ils n'auront tous qu'une voix pour applaudir à ses actions; tout l'Univers retentira du bruit de son Nom & sera rempli de sa gloire; la Chine en verra les rayons venir jusqu'à elle: ils pénétreront chez les Nations les plus barbares & parviendront jusqu'aux déserts inaccessibles, ou trop éloignés pour les vaisseaux. Sous l'un & l'autre hémisphère, en deçà & au delà des mers aucun climat, aucune région, aucun pays éclairé par les Astres, ou mouillé par la rosée & habité par les hom-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 143

hommes, où son Nom ne soit béni & révééré. Aussi est-il dit: *le Tien l'associa à sa gloire.* ”

„ O Saint par excellence ! ô Homme parfait ! vous seul pouvez comprendre le secret éternel des conduites de la Providence & nous raconter le mystère de ses voies ; vous seul pouvez découvrir le but sacré de ses œuvres & nous apprendre à mettre en elle tout notre appui. O bienfaisance ! ô charité du Saint ! que vous êtes pures & aimables , que vous êtes inépuisables & divines ! vous êtes un abyme intarissable de merveilles , & les cieux sont moins élevés que vous. Mais qui pourra vous bien connoître , s'il n'est environné de toutes les splendeurs de la Sagesse , orné de toutes les vertus , & admis aux secrets ineffables de la Divinité ? ”

Le second Volume de ces Mémoires contient une très longue Dissertation du Père AMIOT sur l'Antiquité de la Nation Chinoise prouvée par les Monumens. Il n'est pas du même avis que le Père KO, Auteur du Mémoire sur le même sujet , dont nous avons rendu un compte détaillé dans notre premier Extrait. Cette différence d'opinions prouve au moins la bonne foi des Missionnaires de
Pe-

Pekin, qui s'accordent à chercher la vérité, mais n'écrivent pas de concert. D'un autre côté nous voilà replongés dans l'incertitude, puisque le Père AMIOT comprend dans les temps historiques ce que l'autre rejette dans les temps fabuleux. Offrons les principaux résultats des recherches du P. AMIOT.

„ Les Chinois sont un Peuple particulier, qui a conservé les marques caractéristiques de sa première origine; un Peuple dont la Doctrine primitive s'accorde dans ce qu'elle renferme de plus essentiel, quand on veut le donner la peine de l'éclaircir, avec la doctrine du Peuple choisi, avant que Moïse, par ordre de Dieu même, n'en eût consigné l'explication dans nos Livres Saints; un Peuple en un mot dont les connoissances traditionnelles, dépouillées de ce que l'ignorance & la superstition y ont ajouté dans les siècles postérieurs, remontent d'âge en âge & d'époque en époque, sans interruption, pendant un espace de plus de quatre mille ans, jusqu'au temps du renouvellement de la race humaine par les petits-fils de Noë.

--- On est autorisé à mettre l'Histoire Chinoise immédiatement au dessous de

l'His-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 145

l'Histoire Sainte , & au dessus de toutes les Histoires profanes du reste de l'Univers , auxquelles elle pourra servir comme de flambeau dans la route obscure des premiers temps. --- Les Idées des Chinois sur la nature des Etres , sur la formation de l'Univers , sur les Sciences , sur les Arts , sur la Morale , sur le Gouvernement , & sur tout ce qui fait l'objet des connoissances & des travaux des hommes sur la Terre , étant développées d'une manière qui leur est propre , puisqu'on ne l'a trouvée chez aucune des anciennes Nations , il étoit à présumer qu'ils étoient eux-mêmes une Nation primitive , formée peu après la renaissance du Monde , par quelques-uns de ceux qui s'éloignèrent les premiers des plaines de Sennaar. "
Quelque ancien que soit ce Peuple , son établissement en Corps de Nation sous *Hoangti* , son véritable Législateur , ne remonte qu'à l'an 2637 ans avant *Jesus Christ*. Il est vrai qu'avant *Hoangti* la Chine étoit déjà habitée & qu'elle avoit même eu divers Souverains , dont *Fou-bi* fut le premier , mais leur nombre & la durée de leurs Règnes ne sauroient être fixés avec certitude. Quoi-

Tome XLVIII. Part I. K qu'il

qu'il en soit, & nous sommes surpris que le P. AMIOT n'en ait point fait la remarque, cette haute antiquité des Chinois n'a rien qui ne puisse se concilier avec l'Ecriture Sainte, si l'on suit la Chronologie Samaritaine, selon laquelle il se seroit écoulé 942 ans (1) depuis le

(1) Selon la Chronologie ordinaire, il n'y en a eu que 292. Plusieurs Savans du premier ordre préfèrent la Chronologie du Pentateuque Samaritain à celle du Texte Hébreu. Leurs raisons sont très bien exposées dans une excellente Dissertation du célèbre Mr. VERNET, que nous aurions du annoncer plutôt: *Dissertatio Historico-Theologica de Mosaisca circa Patriarchas post Diluvianos Chronologia melius e Pentateuco Samaritico quam ex hodiernis Codicibus Hebrais elicienda. Quam --- sub presidio D. D. JACOBI VERNET, Ecclesie Pastoris & SS. Theologiae Professoris, palam tueri conabitur J. I. Cellerier, Nevidunensis, &c. Geneva, ex Typographia J. P. Bonnant; 1775. in 8 de 45 pp.* Cette Dissertation est écrite avec la clarté, la précision, & la justesse de raisonnement qui caractérisent tous les Ouvrages de Mr. VERNET. Il y discute tout ce qu'il y a d'essentiel à son sujet, il répond solidement aux objections, & après
l'a-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 147

le Déluge jusqu'à la naissance d'Abraham, desorte qu'il y auroit eu près de 3000 ans entre le Déluge & l'Ere Chrétienne. Or on peut très commodément ranger dans ce Période de 3000 ans, tout ce que notre Auteur regarde eomme authentique dans l'Histoire de la Chine.

Il résulte encore des recherches de notre Missionnaire: „ 1. Que les Annales Chinoises sont *préférables aux monumens bistoriques de toutes les autres Nations*, parce qu'elles sont les plus dépouillées de fables, les plus anciennes, les plus suivies, les plus abondantes en faits &c. 2°. Qu'elles *méritent toute notre confiance*, parce qu'elles ont des époques démontrées par des observations astronomiques; parce que ces observations astronomiques, jointes aux monumens de toutes les espèces dont ces Annales abondent, se servent réciproquement de preuves, s'étayent mutuellement & concourent ensemble pour constater la bonne foi des Ecrivains qui les ont fait connoître & qui les

l'avoir lu, il ne peut guère rester de doute sur la préférence que mérite la Chronologie Sinitaine.

les ont transmis jusqu'à nous &c.

30. Qu'elles *sont dignes de l'attention de tous les Savans*, parce qu'elles peuvent les aider à remonter sûrement jusqu'aux premiers siècles du renouvellement du Monde, en leur fournissant pour cela les secours nécessaires & les guides qui peuvent les y conduire tels sont les *cycles sexagénaires* &c. --- 40. Enfin que ces Annales sont elles-mêmes l'Ouvrage de Littérature le plus *authentique* qui soit dans l'Univers, parce qu'il n'y en a point dans tout l'Univers qui ait été travaillé pendant l'espace de près de dix-huit siècles, qui ait été revu, corrigé, augmenté à mesure qu'on faisoit de nouvelles découvertes, par un si grand nombre de Savans réunis, autorisés, pourvus de tous les secours possibles &c. ”

Le P. AMIOT donne des notices assez détaillées des Livres canoniques des Chinois, où il a puisé ses savantes recherches. Nous avons souvent parlé du *Chouking*, d'après le Père Ko, dans notre premier Extrait; ici l'on trouve sur ce Livre remarquable diverses choses qu'il avoit omises. Le Chouking renferme les plus précieux monumens
des

des premiers temps de la Monarchie. Cet excellent Livre ne fut jamais un Ouvrage suivi, encore moins un Livre d'Histoire, comme il paroît qu'on se l'imagine en Europe; & c'est s'abuser que de vouloir y chercher une suite chronologique de tous les Empereurs jusqu'au temps où il a été fait. C'est un simple recueil de quelques maximes de gouvernement & de conduite, mises en pratique par les Empereurs, les Sages, les Grands & les personnes en place de la haute antiquité. „Anciennement, disent les plus savans d'entre les Commentateurs, il y avoit sans cesse à la Cour du Prince, & pour ainsi dire à ses côtés, deux personnages distingués par leur mérite, leur sagesse, leur intégrité, leurs bonnes mœurs & leur doctrine; dont l'emploi consistoit à être attentifs aux actions & aux discours du Souverain, ou qui avoient rapport au Souverain. Ces deux graves personnages devoient mettre le tout par écrit avec exactitude & sincérité, sans détours, sans exagérations, sans flatterie. L'un ne recueilloit que les paroles, & l'autre ne s'attachoit qu'aux actions. C'étoient deux Historiens par-

ticuliers, dont le premier portoit le nom d'Historien de la gauche & écrivoit les faits, & le second celui d'Historien de la droite & écrivoit les discours. Comme toutes les actions d'un Empereur, ainsi que tout ce qu'il disoit, n'étoient pas de nature à devoir être transmis aux descendans, on fit un recueil de ce qu'on croyoit de plus propre à instruire, & ce recueil est ce qu'on appelle le *Cbou-King*. Ce Livre étoit composé anciennement de cent chapitres. *Confucius* le réduisit à la moitié, en retranchant ce qui n'auroit pu cadrer avec les mœurs de son temps, & ce qu'il crut n'être pas d'assez grande importance pour mériter d'occuper sérieusement les Souverains, & ceux qui sous leur autorité sont chargés du détail du gouvernement.

On trouve à la fin de cette Dissertation les noms de tous les Historiens qui ont servi de guide à l'Auteur. Nous n'indiquerons maintenant que les titres des autres morceaux contenus dans ce Volume, & qui feront la matière d'un troisième Extrait. *Remarques sur un Ecrit concernant les Chinois; Trois Mémoires, sur les vers à soie sauvages,*
sur

JANVIER , FEVRIER , MARS , 1778. 151

*sur les cotonniers & sur le bambou ; enfin
un petit Poëme intitulé : le Jardin de
Sée-ma-Kouang.*



ARTICLE ONZIEME.

G. G. SCHILLINGII DE LEPRO
Commentationes. Recensuit J. D.
HAHN ;

C'est-à-dire ,

DISSERTATIONS SUR LA LEPRE , par
Mr. SCHILLING ; publiées par Mr.
HAHN. *Leyde* , chez S. & J.
Luchtmans , & à *Utrecht* chez A.
Van Paddenburg 1778. grand 8^o.
pp. 203. sans la Préface qui en
a 60.

C Et Ouvrage mérite à double titre
la reconnoissance du Public ; d'un
côté l'Auteur décrit avec la plus gran-
de exactitude une maladie , dont on ne
connoît presque que le nom ; & de
l'autre il désabusera par ce moyen nom-
bre

bre de gens qui s'imaginent que la Lèpre, dont heureusement on n'entend point parler jusqu'à présent parmi nous, n'a tout au plus existé que du temps des anciens Israélites, & a pris fin avec leur Gouvernement.

Il est donc de l'intérêt général, & en particulier de celui de notre Nation, de savoir que la Lèpre, outre plusieurs autres endroits où elle fait des ravages, infecte actuellement nos Colonies d'Amérique, & entr'autres celle de Surinam, lieu où réside notre estimable Auteur, & où il a exercé pendant plusieurs années la Médecine & la Chirurgie, avec beaucoup de succès & de réputation. Mr. SCHILLING a cru ne pouvoir rendre de service plus essentiel aux Hollandois, qu'en les excitant à prendre des mesures efficaces pour empêcher que la Lèpre, qui est certainement contagieuse, ne parvienne & ne se répande dans cette République. Cela est d'autant plus important que souvent cette funeste maladie a déjà corrompu toute la masse du sang de ceux qu'elle attaque, lorsqu'ils se doutent le moins d'en être atteints. Quelquefois elle ne se manifeste que par une
pe-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 153

petite tache de la grandeur d'un Sol de notre monnoie, & reste pendant plusieurs mois & même pendant une année dans le même état avant de faire des progrès ultérieurs, ce qui dépend beaucoup de la conduite & du genre de vie; mais pour l'ordinaire sa marche est plus rapide, elle s'étend successivement par de pareilles taches à tous les endroits du corps, premièrement aux oreilles, ensuite au nez, aux lèvres & enfin à tout le visage; toutes ces parties enflent & deviennent d'un rouge qui n'est pas naturel, & qui change avec le temps en une couleur bleuâtre & livide, il s'y forme des tubercules ou grosseurs dures & hideuses, le mal gagne ainsi de la tête jusqu'aux pieds, toute la peau se durcit, le bout des doigts se détache sans que le malade s'en ressente, parce que (& c'est-là un symptôme caractéristique de la lèpre) les parties qui en sont infectées perdent absolument tout sentiment: soit qu'on les perce avec quelque instrument pointu, soit qu'on les brûle, le lépreux n'en sent rien.

Cette maladie, quoique par elle-même susceptible de guérison, est le plus sou-

vent incurable par les raisons suivantes. 1. Ceux qui ont la Lèpre, la cachent tant qu'ils peuvent, de peur qu'on ne les fuie & qu'on ne rompe tout commerce avec eux, de sorte que leur maladie n'est connue que lors qu'elle a jetté de profondes racines, & qu'elle est devenue d'autant plus difficile à guérir. 2. Comme la Lèpre exige une cure laborieuse & de longue haleine, puisqu'il faut un an & quelque fois deux avant de pouvoir dompter cette cruelle maladie, des gens aisés & accoutumés à ne se rien refuser, n'ont pas la force & le courage de se soumettre pendant un si long espace de temps au régime prescrit, & de prendre les remèdes nécessaires. 3. Les pauvres voyant qu'ils n'ont pas les moyens de fournir aux fraix qu'exige une aussi longue cure, ne font rien pour se soustraire à leur malheureux sort, & meurent enfin dans un déplorable état. Quelquefois ils vont jusqu'à se donner la mort à eux-mêmes, ce qui a souvent lieu parmi les Nègres, dont les maîtres après en avoir retiré tout le service qu'ils ont pu, tant qu'ils ont été en état de travailler

vailler, aiment mieux les laisser mourir de faim, lorsque la Lèpre en est venue au point de les rendre incapables de travail, que de faire aucune dépense pour leur guérison.

Mr. SCHILLING condamne absolument l'usage du mercure pour la guérison de la Lèpre, mais il croit, avec plusieurs anciens Auteurs, que la chair de vipère renferme quelque chose de spécifique contre cette maladie. Il dit aussi avoir découvert, dans un coin de la Ville de Paramaribo, une Nègresse affranchie qui avoit une méthode particulière de guérir les lépreux; curieux de savoir ce qui en étoit, il trouva en effet plus d'une vingtaine de ces malheureux dans la maison de cette femme, & à prix d'argent il obtint d'elle la communication de son secret. Il consistoit dans une décoction de la racine & du bois d'un arbrisseau nommé *Tondin*, dont les feuilles ressemblent beaucoup à celles de l'orme. La Nègresse faisoit prendre à ses malades trois fois par jour pendant plusieurs semaines une livre de cette décoction, après les avoir préalablement purgés plusieurs fois avec la *gomme-gutte*; elle recom-

man-

mandoit à ses lépreux de faire beaucoup d'exercice, & après les avoir lavés d'une autre décoction faite des feuilles du même arbrisseau, elle avoit soin de les bien couvrir, & de les faire suer environ une heure. Elle préparoit encore une espece d'onguent ou plutôt de liniment dont elle frottoit ensuite les parties lépreuses: ce liniment étoit composé d'une plante, (espece de *Cuscuta* qui croît abondamment dans ce pays-là) réduite en pulpe avec du suc de limons; l'Auteur nous donne la figure de cette plante avec celle du *Tondin* dans des planches proprement gravées à la fin de l'Ouvrage. Il a été surpris du succès de cette méthode par laquelle des Lèpreux ont été guéris en 3 ou 4 mois de temps. Il sera aisé de la perfectionner en y ajoutant les préceptes de diète & de régime, dont cette femme n'avoit aucune connoissance.

L'habile Médecin de Surinam croit que la Lèpre moderne est de même nature que celle dont il est parlé dans l'Ecriture Sainte, & il a placé à la suite de sa Relation, une Dissertation inaugurale sur la Lèpre des Hébreux, publiée

blée à Francque l'année 1709, par *Philippe Ouseel*, Docteur en Medecine. Cette Piece Academique étoit devenue très rare, & méritoit bien d'être réimprimée. Mr. SCHILLING l'a accompagnée de savantes Remarques, où il relève diverses erreurs de Mr. *Ouzeel*, entr'autres celle de n'avoir pas cru que la Lèpre fut contagieuse, pendant que notre Auteur prouve évidemment le contraire. Au reste ce n'est pas en Amérique seulement qu'il a trouvé des gens attaqués de cette maladie; dans un Voyage qu'il fit il y a quelques années en Italie, un célèbre Botaniste de Turin lui procura l'occasion d'aller examiner par lui-même une malheureuse Famille, entretenue des deniers publics dans le voisinage de Moncal (dans le Montserrat). Mr. SCHILLING reconnut d'abord que tous ceux qui composoient cette Famille étoient attaqués de la Lèpre: le Père & trois enfans vivoient encore; la Mere & le fils aîné en étoient morts deux ans auparavant.

Ce qui ajoute un nouveau prix à cet Ouvrage, c'est une excellente Préface dont Mr. HAHN l'a enrichi. Outre qu'elle est pleine de recherches & d'ob-

ser-

servations extrêmement intéressantes , elle est écrite avec toutes ces graces du style que le célèbre Professeur de Leyde fait répandre dans ses Ouvrages. Après avoir rendu justice aux talens, aux travaux , & aux lumières distinguées de M. SCHILLING , l'Editeur avertit qu'il n'adopte pas pour cela entièrement ses idées sur la Lèpre. Il croit sur-tout qu'on n'a pas encore expliqué & qu'on n'expliquera peut-être jamais d'une manière satisfaisante, ce que c'étoit que la Lèpre des Hebreux. Au reste quelque terrible qu'elle fût , elle ne pouvoit l'être plus que celle dont est actuellement attaqué un homme revenu l'année dernière des Isles Danoises de l'Amérique. La description que M. HAHN nous donne ici de l'état de cet infortuné , & des progrès successifs de son affreuse maladie , lui a été communiquée par M. Hensler , Médecin d'Altena.

Cette Histoire est bien propre à réveiller l'attention & le zèle de tous ceux qui sont à portée d'employer les moyens les plus efficaces pour arrêter les progrès d'une maladie , qui ne sauroit manquer de devenir un fléau terrible.

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 159

si l'on néglige d'en arrêter le cours.

N'oublions pas d'avertir que dans le reste de sa Préface M. HAHN parle d'un nouveau remède que M. SCHILLING lui a indiqué contre l'hydropisie, & de plusieurs expériences sur l'*Anguille tremblante* (*); Cela donne occasion à l'habile Professeur de Leyde de faire diverses réflexions sages & ingénieuses sur l'électricité & sur le magnétisme animal.

(*) M. SCHILLING communiqua il y a quelques années ces mêmes expériences à l'Académie Royale des Sciences & Belles Lettres de Berlin, & nous en avons amplement parlé en rendant compte des Mémoires de cette Acad. pour l'Année 1770. Voyez *Biblioth. des Sc.* Tom. XL. p. 12-18.



AR-



ARTICLE DOUZIEME.

HISTORIE VAN DE SATISFAC- TIE &c.

C'est - à - dire,

HISTOIRE DU TRAITE' CONNU
sous le Nom de SATISFACTION &c.

Second Extrait.

L'Armée que le Prince d'Orange avoit levée en 1586 , pour s'opposer aux Espagnols commandés par le Duc d'Albe , étoit assez considérable pour leur tenir tête. Mais celui - ci , qui ne l'ignoroit pas , eut l'adresse d'empêcher qu'on n'en vint à une Action décisive, & de faire tellement traîner les choses en longueur , que la Campagne se passa en marches & en escarmouches ; jusqu'à ce qu'enfin la Caisse du Prince se trouva si fort épuisée , que ses Troupes se mutinèrent ou se débandèrent. Ainsi cette expédition , dont on s'étoit promis

mis les plus heureux effets, n'en eut d'autre que d'augmenter l'orgueil du Duc & des Espagnols. Comme cependant ce mauvais succès n'appaisoit pas les troubles, le Duc appréhendant que les Mécontens ne fissent quelque tentative, & craignant sur-tout pour la Zélande, écrivit au Gouverneur de cette Province, *Antoine de Bourgogne*, Seigneur de Wackene & Kapelle, & zélé Royaliste, de „prévenir soigneusement „ les invasions & les attaques, que „ des gens mal-intentionnés & re- „ belles à Sa Majesté, pourroient entre- „ prendre”. Le Gouverneur en ayant averti la Régence de Goes, elle ordonna, que „ tous les Bourgeois & habi- „ tans capables de défense, se pour- „ vûssent des armes requises, & se „ missent incessamment en état de pas- „ ser en revue, d'abord devant les Bour- „ guemaitres & Echevins, & ensuite de- „ vant le Commissaire du Roi.”. Le Duc ne s'en tint pas à cette précaution. Comptant plus sur des Soldats, que sur des Bourgeois mal-exercés & peut-être mécontens, il chargea le Gouverneur de distribuer dans les Villes closes de Zélande, les troupes du

Tome XLVIII. Part. I. Le plat

plat-pays de l'Isle de Walcheren. En conséquence, 200 hommes furent envoyés à Middelbourg; & le Seign. de Wackene écrivit, le 1. Déc. 1569, à la Régence de Goes, de se préparer à recevoir aussi des Soldats. On ignore si cet ordre fut exécuté; mais il est à croire que Goes suivit l'exemple des autres Villes de Zélande, qui n'avoient fait aucune difficulté de recevoir garnison.

Chacun sait que le Prince d'Orange, voyant son Expédition manquée, résolut d'éprouver ce qu'on pourroit faire par mer; qu'il autorisa par des lettres de marque, plusieurs Nobles & Négocians des Pays-Bas, à équiper des Vaisseaux contre les Espagnols, & que la première Action importante de leur Flotte, fut la prise de la Brille, qui jetta les fondemens de la liberté. Le Duc d'Albe en fut à peine informé, qu'il tâcha de pourvoir à la sûreté des Villes maritimes, & sur-tout de Flessingue, qu'on avoit toujours regardée comme la Clef des Pays-Bas. Il y envoya sur le champ quelques drapeaux de sa Nation. Mais les courageux Flessinguois avoient déjà levé l'étendart de la liberté,

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 163

té, chassé la garnison Wallonne, & résolu de fermer aux Espagnols l'entrée de la Ville. Résolution, que, malgré les flatteries, les promesses, & les menaces d'Antoine de Bourgogne, ils exécutèrent avec une fermeté, qui ne mérite pas moins l'admiration de la postérité, que sa reconnoissance. On ne fait pas bien ce que devinrent les Troupes que Fleffingue avoit refusé de recevoir. Ce qu'il y a de certain, c'est que la Régence de Goes fut avertie de les laisser approcher de la Ville, avec promesse qu'elles ne débarqueroient point, pourvu qu'on leur fournît des vivres, dont le prix seroit exactement remboursé. Dès le lendemain elles parurent devant la Ville, où leur arrivée produisit une fermentation qui engagea le Sgr. de Wackene à répondre avec beaucoup de prudence & de modération aux représentations de la Régence. Le départ même de ces fâcheux voisins n'ayant pas calmé l'agitation que leur venue avoit causée, les Magistrats prirent quelques précautions pour en prévenir les suites. Du côté de la Cour, on n'oublia pas, pour les encourager, de faire l'éloge de leur fidélité. & de

L 2

leur

vigilance; & de les exhorter à ne se pas laisser intimider par la révolution de la Brille & de Fieffingue, dont les Auteurs, disoit-on, n'étoient que de la populace, des écumeurs de mer, des fainéans, des bannis &c. C'est ainsi que par mille cajoleries on tâchoit d'affermir la fidélité chancelante de quelques Villes, en attendant l'occasion de s'en assurer d'une autre manière. En effet, quoiqu'en exhortant celle de Goes à demeurer fidèle, on eût promis de ne lui point envoyer de Troupes sans son consentement; on ne laissa pas de s'en passer, puisque malgré les représentations de la Régence & la répugnance des Habitans, on y mit 250 Espagnols en garnison. Dès qu'ils furent dans la Ville, on travailla à la fortifier, à réparer les murailles, &c. Mais ce ne fut qu'à contre-cœur, & sur les ordres réitérés de la Magistrature, que les Habitans aidèrent les Soldats à cet ouvrage. Ceux-ci furent bientôt à charge à la Ville. Outre qu'au bout de trois mois leur nombre étoit monté de 250 à plus de 400, ils exigeoient des Bourgeois, outre le nécessaire, du vin & autres choses superflues.

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 165

flues. *Isidoro Pacheco*, qui commandoit la Garnison, & qui fit ensuite les fonctions de Gouverneur de la Ville & de l'Isle, devoit être defrayé avec sa nombreuse suite; tandis que l'indigence, & presque la disette, régnoit dans Goes, où, parmi les Bourgeois les plus aisés, il n'y en avoit guere que vingt-cinq qui fussent en état de faire deux repas par jour. La situation des habitans du plat-pays n'étoit pas meilleure. Déjà appauvris par les dommages extraordinaires que les dignes avoient souffert en 1570, pillés par des Soldats avides, & ne pouvant se défaire des produits de leurs terres, vû que leur Isle étoit bloquée par les Vaisseaux du Prince; on leur envoya pour surcroît deux Compagnies de nouveaux Soldats, la plupart malades & incapables du moindre service. Les Magistrats de Goes eurent beau se plaindre, & demander qu'on payât régulièrement les Troupes, &c. On leur répondoit, à la vérité, très favorablement, & il paroît même que le Duc donna des ordres, qui, mis en exécution, auroient remédié au mal. Mais il étoit aussi négligent à se faire obéir des siens, que prompt à sévir

contre ceux qu'on traitoit de rebelles & d'hérétiques. Pacheco, d'ailleurs, se conduisoit d'une manière tout-à-fait tyrannique; & lorsqu'on s'en plaignit à la Cour, on n'en reçût que de belles promesses, avec des exhortations à la patience & à la fidélité.

Pendant que les choses étoient dans cet état, & que le Duc prenoit toutes les précautions possibles pour la sûreté de Zuid-Beveland, dont, vu son étendue, sa fertilité, & sa situation, la conservation étoit pour lui de la plus grande importance; ceux de Flessingue & de Veere épioient sans cesse l'occasion de remporter quelque avantage sur l'ennemi. *Jérôme Zeraarts*, Gouverneur de la première de ces Villes, après avoir tenté deux fois sans fruit de faire passer ceux de Goes dans le parti du Prince, revint une troisième fois à la charge, ayant avec lui 3000 hommes, la plupart François & Anglois, quelques pièces de Canon & tout ce qu'il falloit pour un Siège. Il eut le bonheur de débarquer ses Troupes à deux endroits; & peut-être auroit-il réussi à se rendre maître de la Ville, où hormis les Bourgeois, il n'y avoit que 800 hommes, s'il eût eu
au-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 167

surant de conduite & d'expérience, que de courage & de résolution : mais il étoit bien inférieur à Pacheco qui , aussi habile que vaillant , commandoit d'ailleurs à des Soldats exercés , & dont il savoit tirer tout le parti possible. Ce fut en Août 1572, que Zeraarts entra dans l'Isle. On eût bientôt fait deux brèches, qui parurent suffire pour tenter un assaut. On le tenta en effet ; mais les Assiégés , cachés derrière des retranchemens qu'on avoient négligé de détruire, reçurent si bien les assaillans, que ceux-ci furent contraints de se retirer fort en désordre : tandis qu'à l'autre brèche, les échelles se trouvèrent trop courtes pour être de quelque usage. Cette entreprise manquée on continua le Siège. Mais ceux de la Ville se défendoient avec tant de courage , & réparaient si promptement les brèches, que les choses traînèrent en longueur. Cependant, le Prince d'Orange ayant procuré à Zeeraarts un renfort de 2000 hommes ; & la Flotte de *Sancho d'Avila* , qui , de même que *Cbristophe Mondragon* , avoit ordre de tout tenter pour faire lever le siège, ayant été mise en fuite par l'Amiral *Worft* qui commandoit les Vaisseaux de

Flessingue, les Commandans Espagnols commençoient à désespérer du succès; lors qu'un coup des plus hardis fit entièrement changer les affaires de face. Un Brabançon nommé *Pluimaart*, ou *Bloemaart*, Capitaine au service de l'Espagne, proposa d'amener des Troupes au secours des Assiégés, en leur faisant traverser à pied une partie de l'Isle, qui étoit submergée. Ce projet parut d'abord impraticable. Pour y réussir, il falloit faire trois lieues dans l'eau, sur un fond inégal & marécageux, au risque d'y périr si l'on étoit surpris par la marée, ou par l'ennemi. Cependant, après de mûres délibérations, on résolut de tenter l'affaire. Le 20 d'Octobre, Mondragon & Pluimaart semirent à la tête d'environ 3000 hommes, qui portant leurs armes & leurs provisions sur leurs épaules, & marchant dans l'eau, souvent jusqu'aux genoux, quelquefois même jusqu'à la ceinture, se virent vers le soir sur le sec, sans qu'il s'en fût noyé qu'un petit nombre. La nouvelle en étant bientôt parvenue à l'Armée du Prince, ceux qui la commandoient, au lieu d'attaquer sur le champ des Troupes, qui dans ce moment-là devoient être

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 169

être peu en état de se défendre, les laissèrent, pendant toute la nuit, se reposer de leurs fatigues. Cette négligence eût les plus funestes suites. Au point du jour, Mondragon & ses soldats se mirent en marche, & joints à ceux de la Ville, qui les voyant approcher, avoient fait une sortie du côté opposé pour y attirer les assiégeans; ils attaquèrent si vivement ceux-ci, qu'ils se retirèrent dans le plus grand désordre, & gagnèrent comme ils purent les Vaisseaux du Prince, avec une perte considérable. Telle fut, au bout de neuf semaines, la malheureuse issue d'un Siège, dont, vu le peu d'apparence qu'il y avoit qu'on pût le faire lever, on avoit eu lieu de se promettre un succès plus favorable.

Le premier soin des Magistrats, après la levée du Siège, fut de réparer les désordres que la guerre avoit causés, & de mettre la Ville en état de défense, en cas d'une nouvelle attaque. Ils auroient bien voulu qu'on les déchargeât des Troupes inutiles, & sur-tout des malades & des blessés. Mais ils n'obtinrent guère que des promesses, dont la plupart furent sans effet; & les sujets de

plainte qu'ils avoient eus , augmentèrent plutôt que de diminuer. Rien , il est vrai , n'étoit plus favorable que les réponses de la Cour. Elle donna même quelques ordres pour le soulagement des habitans. Mais ceux-ci n'y gaignoient rien , parce qu'on ne les observoit pas. Et , tandis que le Duc faisoit de grands éloges de la fidélité que la Ville de Goes avoit témoignée envers le Roi , &c , toutes les démarches de la Magistrature , soit pour le départ des Troupes , soit pour le remboursement des sommes qu'elle avoit avancées , demeuroient infructueuses. Le Duc d'Albe ayant demandé sa démission , le Roi lui donna pour Successeur *D. Louis de Requesens y Zuniga* , dont on vantoit beaucoup la douceur & l'affabilité. Les choses n'en allèrent pourtant pas mieux. Le 4^e Décembre 1573 , ceux des Etats de Zélande qui tenoient encore le parti de l'Espagne , étant allés complimenter le nouveau Gouverneur , les Députés de Goes lui représentèrent combien les Troupes étoient à charge aux habitans de la Ville & du plat-pays ; mais ce fut sans obtenir le moindre soulagement. Au contraire , quelque
temps

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 171

temps après, (à l'occasion d'une nouvelle tentative de l'Armée du Prince contre Zuid-Beveland) on leur envoya 400 Soldats, en très mauvais équipage, & qui subsistèrent aux dépens du Bourgeois. Cependant les Troupes du Prince ayant mis le Siège devant *Middelbourg*, la famine y fut telle à la fin de cette année, que les Bourgeois n'avoient que deux onces de pain par jour, tandis que les Soldats en recevoient douze, une pinte de vin, & de l'argent. Ceux de Goes ayant secouru diverses fois les Assiégés en leur envoyant des vivres, cette nouvelle preuve de leur zèle pour les intérêts du Roi, fut mal récompensée. Non seulement la Cour trouva des subterfuges pour ne pas rembourser ce qu'avoient coûté les envois; mais la Flotte Zélandoise, commandée par le brave *Louis Bojsot*, ayant défait totalement celle de d'Avila, destinée à faire lever le Siège de Middelbourg, ce fut un nouveau prétexte pour envoyer encore, tant à Goes que dans le reste de l'Isle, de nouvelles Troupes, au grand préjudice du pauvre peuple. Vainement supplia-t-on le Gouverneur d'en rappeler une par-

partie, & de faire payer régulièrement les autres. Vainement lui remontra-t-on que les Compagnies de *D. Philippe de Beaumont* & de *Jean d'Assa*, qui avoient déjà reçu beaucoup d'argent des Habitans, ne laissoient pas de vivre à discrétion. Tout ce qu'on obtint, fut un ordre qui régloit ce que les Bourgeois auroient à fournir aux Soldats, & à quel prix. Ce n'est pas tout: *Isidoro Pacheco* ayant été tué dans une expédition de *Mondragon* pareille à celle dont nous avons parlé, *Requesens* nomma pour Gouverneur de *Goes* & de *Zuid-Beveland*, ce même *Ph. de Beaumont* dont on avoit déjà fait des plaintes, & qui, aussi bien que les Espagnols qu'il commandoit, s'étoit fait détester par son arrogance & son avidité. On eut beau s'opposer à ce choix par d'humbles remontrances. Il fallut le reconnoître pour Gouverneur; & à peine le fut-il, qu'en dépit des Instructions qu'il avoit reçues, & promis de suivre, il se conduisit si mal, qu'on se vit encore obligé d'en porter des plaintes. On peut juger du succès qu'elles eurent, par l'Apostille suivante, qui se trouve sur une des Requêtes pré-

sen-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 173

sentées à cette occasion : *Convient, que les Suppliants aient quelque patience. Fait à Anvers le 3. de Janvier, signé BERTI.* C'est ainsi qu'on recompensoit la fermeté que ceux de Goes avoient témoignée pour les intérêts du Roi. Et ce qu'il y a de remarquable, c'est que dans la Lettre où Requesens ordonnoit à la Régence, de la part de ce Prince, de recevoir & de respecter le nouveau Gouverneur, il disoit, „ qu'on traitoit ceux de Goes avec toute la faveur possible, comme ils l'avoient „ bien mérité par leur fidélité.” En un mot, ce ne fut que près d'un an après la mort de Requesens, „ décédé en Mars 1576, que les Habitans, tant de la Ville que de la campagne, se virent enfin délivrés d'une Soldatesque avide & brutale, qui pendant cinq ans consécutifs, leur avoit été beaucoup plus à charge par sa rapacité, qu'utile par ses services.

Le plaisir que nous avons pris à rendre compte des quatre premiers Chapitres de cet intéressant Ouvrage, nous amenés si loin, que nous ne pouvons parler que fort brièvement du *Traité de Satisfaction*, qui fait le sujet des cinq der-

derniers. Par la *Pacification de Gand*, conclue le 8. Novembre 1576, & que signèrent, outre les Députés des Etats-Généraux, assemblés à Bruxelles, ceux du Prince d'Orange & des Etats de Hollande & de Zélande; il avoit été arrêté, que *ce Prince resteroit Stadhouder de Sa Majesté dans ces deux Provinces*. Mais cela ne regardoit que celles de leurs Villes & Places, qui étoient actuellement sous son Gouvernement. Quant aux autres, on étoit convenu, „ que cet Article n'auroit lieu à leur égard, „ qu'après qu'elles auroient accédé à „ cet Accord, & que le Prince leur auroit „ donné SATISFACTION”, c. à d., accordé les conditions, sous lesquelles elles consentiroient à se soumettre à son Stadhouderat. Le Traité que firent avec lui sur cet Article la Ville de Goes & l'Isle de Zuid-Beveland, fut conclu, signé, & scellé à Middelbourg, le 22 Mars 1577, & publié de la Maison-de-Ville de Goes, le 27; comme il conste par un Acte qui se trouve à la fin de cet Ouvrage. Des Conditions stipulées par ce Traité, & dont la plupart concernoient le civil, le criminel, & les finances, la première étoit la con-
fer-

servation de la Religion Romaine, qui seule jusqu'alors avoit été publiquement exercée tant dans la Ville que dans son territoire, quoique dès l'an 1566, quelques Réformés eussent tenté d'y introduire l'exercice de la leur. Mais celle-ci faisant de jour en jour des progrès, sur-tout depuis que le *Traité de Satisfaction* eût occasionné plus de commerce avec les lieux où elle s'étoit déjà établie, les Réformés commencèrent à s'assembler plus ouvertement que par le passé. En Septembre 1578, la Régence leur accorda une Eglise pour exercer leur culte; & il faut avouer que pour l'obtenir quelques-uns s'y prirent d'une manière peu décente. On fit plus; car pendant que le Ministre Réformé étoit encore avec les Magistrats à la Maison-de-Ville, quelques mutins étant entrés dans la Grande-Eglise, y brisèrent les images, les autels, & les ornemens. Ce désordre, que le Pasteur & quelques-uns des Magistrats s'efforcèrent en vain d'appaîser, & qui de la Ville se répandit bientôt dans le reste de l'Isle, ne doit pas, comme le montre fort bien notre habile Auteur, être mis sur le compte de la Religion Réformée, qui n'inspi-

re

re à ses sectateurs ni sédition ni violence ; ce fut l'ouvrage d'une troupe de mutins, dont plusieurs, & la plupart peut-être, n'étoient pas Réformés, & qu'animoit beaucoup moins un zèle mal-entendu de Religion, que le desir de profiter de l'occasion pour satisfaire leur avidité. Aussi remarque-t-il à ce sujet, que parmi ceux qui avoient commis les mêmes excès en 1566 dans divers endroits des Pays-Bas, il s'étoit trouvé nombre de gens sans Religion, & même de Catholiques-Romains. Au reste, la Révolution dont nous venons de parler, fut bientôt suivie d'une plus grande, puisque dès le mois suivant les Magistrats consentirent à supprimer entièrement l'exercice public de la Religion Romaine. Mais comme en renonçant ainsi au premier Article du Traité, ils ne prétendoient pas porter atteinte aux autres, ils jugèrent qu'il étoit de l'intérêt de leur Ville de s'adresser au Prince, qui de son côté leur accorda l'*Acte de Non-préjudice* qu'on trouve à la fin de cette Histoire, & par lequel, en approuvant ce qui s'étoit fait par rapport au Culte public, il confirmoit & ratifioit les autres Articles. Dans la suite

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 177

te pourtant, il s'y est fait quelques changemens, occasionnés par les circonstances, comme on le voit dans les trois derniers Chap. de cet Ouvrage.



ARTICLE TREIZIEME.

LETTRE à un des Auteurs de ce
Journal.

MONSIEUR,

Vous n'aurez point de peine à vous rappeler la Romance charmante de Mr. *Berquin*, dont le refrain est: *Dors mon enfant, clos ta paupière, tes cris me déchirent le coeur; Dors mon enfant ta pauvre mere, a bien assez de sa douleur.* Je le cite de mémoire, & je suis persuadé que tous ceux qui ont lu cette jolie Pièce dans sa nouveauté, pourroient en faire autant. Je me souviens aussi qu'en annonçant dans votre Journal, le Recueil de Mr. *Berquin*, vous avez rendu à l'Auteur le service de citer & de copier ce mor-
Tome XLVIII. Part. I. M ceau,

seau , comme un échantillon de ses talens. C'étoit en effet l'annoncer très avantageusement. Et dans tout ce que Mr. *Berquin* a publié , ou du moins dans tout ce que j'ai vu de lui , je ne crois pas qu'il y ait rien surquoi il pourroit préférer d'être jugé : simplicité du sujet , graces naïves & touchantes de l'exécution , versification douce , légère , harmonieuse , tout concouroit à en faire un de ces petits chef-d'œuvres qu'on distingue à la première lecture , qu'on apprend par cœur en les lisant , qu'on retient sans peine quand on les a sçus une fois , & qui semblent toujours faire un nouveau plaisir.

L'extrême simplicité qui règne d'un bout à l'autre dans cette charmante pièce , est sans doute ce qui la distingue le plus , & ce qui me frappa surtout singulièrement la première fois qu'elle me tomba sous les yeux. On n'y est guère accoutumé de nos jours ; on ne s'y attend sur-tout pas dans les productions quelconques qui nous viennent de la France. Il règne dans nos Ecrits de tout genre , dans notre Langue , dans nos Sociétés , dans nos mœurs enfin , & je dirois

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 179

dirois presque dans nos pensées, un ton maniéré, pour ne rien dire de plus, qui est le revers de cette aimable simplicité, de ce langage du cœur, de ce beau naturel du *bon vieux temps*, qu'on ne cesse de regretter, & qu'il seroit si facile de faire renaître, si l'on ne s'obstinoit seulement pas à en étouffer le germe qui est dans notre cœur. Enfin, Monsieur, pour en revenir à la Pièce de *Mr. Berquin*, la seule de son espèce; après les Romances de *Moncrif*, je pouvois à peine en croire mes yeux, en la voyant paroître à Paris vers la fin du XVIII^e Siècle. Je fus tenté de la croire imitée de quelque vieille Romance Gauloise, déterrée, peut-être, par *Mr. de la Ste. Palaye*, & communiquée à *Mr. Berquin* par *Mr. l'Abbé Milot*, à qui l'on ne doit sans doute pas pardonner d'avoir privé le public des originaux qui ont servi de canevas à son Histoire des Troubadours.

Je ne me trompois qu'à demi, & je vous écris, Monsieur, pour vous faire part de ma découverte. La Romance ou Ballade, imitée par *Mr. Berquin*, n'est pas Gauloise, mais Angloise ou plutôt Ecoissoise, & faite il y a deux

Siècles. Il ne reste au Poète François que le mérite de la vérification ou de l'imitation ; & l'on doit sans doute lui savoir gré d'avoir conservé dans la Traduction , autant qu'il étoit possible , la simplicité de l'original. Je vous l'envoie ci-joint, copié sur l'Edition qu'en a donné Mr. *Percy*, dans son Recueil précieux d'anciennes Romances & Ballades Angloises & Ecoissoises, intitulé *Reliques of Ancient Poetry*, Lond. 1767. 8°. 3 Voll. Il s'y trouve T. II. p. 194. publié sur un MS. que l'Editeur possède.

Je ne ferai pas la comparaison de la Pièce Angloise avec la Françoisé. Il faut pour bien entendre & bien juger la première, non seulement entendre le patois dans lequel elle est écrite , mais encore s'être familiarisé avec le genre de ces Pièces, les avoir entendu réciter par des gens du Pays, ou chanter dans leurs orgies, avec cet enthousiasme tout particulier, qui dérive d'un patriotisme tout particulier aussi, très inconnu dans nos Sociétés froides & factices, & dont on chercheroit difficilement l'équivalent ailleurs que parmi des Montagnards.

Je ne me permettrai d'ailleurs qu'une
ne

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 181

ne seule remarque au sujet de cette Pièce. C'est qu'elle a de commun avec la plupart de ses pareilles, une qualité qui en rehausse beaucoup le prix, celle d'être historique & d'avoir rapport à un personnage très fameux dans l'Histoire.

La pauvre femme, qui est l'Héroïne de la Romance de Mr. *Berquin*, a beau nous intéresser par ses plaintes naïves, par la douceur de ses sentimens, par l'ingénuité touchante de son cœur; son sort est celui de mille victimes — dirai-je du libertinage, ou de l'abus qu'un Sexe fier & capricieux fait tous les jours de la foiblesse de l'autre, souvent malgré les sermens les plus sacrés, & en dépit des Loix non moins sacrées de la Nature. L'intérêt qu'inspirent ces victimes malheureuses de l'erreur d'un moment, est diminué par leur nombre, & tel qui se sent remuer jusqu'au fond du cœur par la Romance de Mr. *Berquin*, s'est peut-être vingt fois exposé légèrement à causer le mal sur lequel il verse des larmes. Mais dans la Pièce Angloise, c'est une femme de la première distinction, c'est l'épouse délaissée du mari d'une Reine. aussi célèbre dans

l'Histoire par ses malheurs que par des foiblesses trop exagérées, qui nous invite à nous intéresser à son sort, & son histoire est liée avec celle de deux Royaumes. Car enfin il n'est pas douteux que la *Lady Anne Botbwell*, dont le nom se trouve à la tête de la Romance, ne soit *Lady Jeanne Gordon*, épouse du *Comte de Botbwell*, qui s'en sépara pour monter sur le Trône d'Ecosse en acceptant la main de l'infortunée *Marie Stuard*.

Il est vrai que l'Editeur, Mr. *Percy*, n'est pas tout-à-fait de cet avis. Il avoit toujours été dans la même opinion, dit-il, mais il en est revenu depuis, par la considération que le *Comte de Botbwell* avoit 60 ans passés lors de son mariage avec la Reine d'Ecosse, & qu'ainsi il n'est guère probable que la perte d'un époux aussi âgé pût inspirer des plaintes telles qu'en offre la Romance, à l'épouse qu'il venoit de sacrifier à son ambition.

Je pourrois répondre à cette difficulté, que si ç'en est une, elle ne dépose pas davantage contre l'origine ou l'occasion supposée de la Romance, qu'elle ne sert à la défense de la Reine *Marie* elle-même.

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778 183

même, & à appuyer la preuve que l'habile & ingénieux Auteur d'un *Essai* publié en Ecoſſe il y a quelques années (*), a tirée de l'âge avancé de *Botbwell*, en faveur de cette Princeſſe. Car ſ'il eſt vrai, que le Comte de *Botbwell* fût trop âgé pour cauſer à une épouſe abandonnée des regrets tels qu'en inſpire la perte ou la perfidie d'un époux jeune & aimable, à plus forte raiſon il devient de la dernière invraiſemblance que ce même vieillard eût pu exciter les deſirs d'une Princeſſe plus jeune de vingt ans, & perdue de débauches, ſ'il en faut croire les hiftoriens fanatiques & partiaux du temps, ou vendus à ſon ennemie la Reine *Elifabeth d'Angleterre*. Ce Sexagenaire auroit-il enflammé une telle Princeſſe, au point de l'engager à l'élever ſur le Trône en l'épouſant publiquement en dépit des liens ſacrés qui l'attachoient à une autre, & malgré les murmures d'une Nation révoltée des écarts de leur Souveraine, comme le prétendent les mêmes Hiftoriens.

Je.

(*) *Essay on the evidences against Mary Queen of Scots.*

M 4

Je pourrois, dis-je, faire valoir cette réflexion, dont l'évidence est, je crois, frappante; mais j'aime mieux ne rien décider dans la cause importante de la Reine Marie d'Ecosse, & je me contenterai d'une autre réflexion, par laquelle il redevient très probable, quoiqu'en dise M. *Percy*, que la Dame *Anne Botwell*, articulée au titre de la Ballade, n'est autre que la première femme de l'époux de la Reine *Marie*. C'est que rien n'oblige à croire que ce morceau ait été composé par la Dame *Botwell* elle-même. La plupart de ces sortes de Romances ou Ballades, qui se rapportent à quelque personnage fameux ou à un trait de l'Histoire nationale, ont été composées quelque temps après par les Bardes ou Menétriers du Pays, & ils ne se sont pas toujours scrupuleusement tenus aux circonstances vraies & même vraisemblables du fait, ni observé la fidélité qu'on exige des Historiens. Or, pour éterniser un fait tel que le mariage du Comte de B. avec la Reine *Marie*, & le rendre encore plus odieux aux yeux de la postérité, quoi de plus propre, supposé que le Poète se croie permis d'arranger à sa fantaisie les circonstances

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 185

stances du fait, que d'intéresser cette postérité au sort d'une épouse devenue victime de l'ambition de son mari, & de prêter à cette femme délaissée tous les sentimens d'une première passion pour un époux adoré & digne d'exciter ses plus vifs regrets, même après la perfidie la moins équivoque.

Lady *Botwell* sera alors comme j'ai dit, *Jeanne* ou *Jane GORDON*, fille puînée de *George Gordon*, quatrième Comte de *Huntly*, &c d'*Elisabeth*, fille de *Robert Lord Keith*. Divorcée avec le Comte de *Botwell*, elle épousa en secondes noces *Alexandre Comte de Sutherland*, & après sa mort, *Alexandre Ogilvie of Boyne*. Dans l'*Histoire de la Poésie d'Ecosse* par *Rob. Douglas* (Edinb. 1764 in folio) d'où j'ai tiré ces details, il n'est fait mention ni à l'article de *Jeanne* même pag. 301, ni à celui du C. de *Botwell* pag. 85. 86, d'aucun de ses enfans. Mais à l'article d'*Alexandre XV. Comte de Sutherland* pag. 665, je trouve que *Jeanne* lui a donné sept enfans, dont deux filles; & je doute qu'elle en ait eu de son dernier mari non plus que du premier; de sorte que c'est une nouvelle fiction du Poëte, qui la

représente comme berçant le fils du perfide qui venoit de l'abandonner, mais une fiction qui naissoit tout naturellement du point de vue, où l'auteur imagina de placer son sujet afin de le rendre plus intéressant.

Voilà. Monsieur, les détails qui concernent cette petite découverte littéraire. Mon but en vous la communiquant & en consentant même que vous en fassiez usage dans votre Journal, si vous le jugez à propos, n'est pas de déroger au mérite de *M. Berquin*, & de lui faire gravement un procès de plagiat. C'est être original, que d'imiter comme il a fait. D'ailleurs on est accoutumé à voir Messieurs les Beaux-Esprits François se mettre cavalièrement au dessus des conventions littéraires, & négliger d'indiquer les sources où ils ont puisé, comme font les pédans d'Allemagne & de Hollande. Il résulte une utilité réelle, & la seule que j'aie en vue, de l'annonce de ma découverte. C'est d'ouvrir aux Poètes, en France ou ailleurs, qui se sentiroient le même talent que *M. Berquin*, une source de richesses, très peu connue hors de l'Angleterre, & qui pourroit servir à nous ramener au goût de la belle nature

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 187

re & au langage simple du cœur, qu'on ne retrouve plus que dans ces monumens précieux des siècles que nous nommons barbares. Le Recueil de M. Percy; un autre nommé l'*Evergreen*; celui de *Allen Ramsay*, intitulé fort platement *Tea-table Miscellany*, Lond. 1750. in 8°. 4 Voll. mais qui n'en est pas moins précieux, & où par parenthèse la plainte de Lady Botwell se trouve avec des variations assez considérables (*pag.* 120.); enfin un Recueil publié dernièrement d'après un Ms. de *Baratyne*: toutes ces Collections de Balades, Vaudevilles, Romances Angloises & Ecoissoises, tant anciennes que modernes, & les unes plus jolies que les autres, méritent d'être entre les mains de tous ceux qui aiment la Poésie, & présentent un champ vaste aux Poètes qui voudroient s'exercer à les imiter.

J'ai l'honneur d'être &c.

LADY ANNE BOTHWELL'S LAMENT.

A Scottish Song.

*Below, my babe, ly still and sleipe!
It grieves me fair to see thee weipe:*

If

*If thoust be silent, Ise be glad,
 Thy maining maks my heart ful sad.
 Balow, my boy, thy mitbers joy,
 Thy father breides me great annoy.*

*Balow, my babe, ly stil and sleipe,
 It grieves me fair to see thee weipe.*

*Whan he began to court my luve,
 And with his jugred wordes to muve,
 His faynings fals, and flattering cheire
 To me that time did not appeire:
 But now I see, most cruell bee
 Cares neither for my babe nor mee.*

Balow, &c.

*Ly stil, my darling, sleipe a while,
 And whan thou wakest, sweetly smile:
 But smile not, as thy father did,
 To cozen maids: nay God forbid!
 Bott yest I feire, thou wilt gae neire
 Thy fatheris bart, and face to beire.*

Balow, &c.

*I cannae chuse, but ever will
 Be loving to thy father stil:
 Whair-eir he gae, whair-eir he ryde,
 My luve with him maun stil abyde:
 In weil or wae, whair-eir he gae,
 Mine bart can neire depart him frae.*

Balow, &c.

Bot

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 189

*But doe not, doe not, prettie mine,
To faynings fals thine hart incline;
Be loyal to thy luvver trew,
And nevir change hir for a new:
If gude or faire, of hir have care,
For womens banning's wonderous fair
Balow, &c.*

*Bairne, fin thy cruel father is gane,
Thy winsome smiles maun eise my paine;
My babe and I'll together live,
He'll comfort me whan cares doe grieve:
My babe and I right soft will ly,
And quite forget man's cruelty.
Balow, &c.*

*Fareweil, fareweil, thou falsest youth,
That evir kist a womans mouth!
I wish all maidens be quarnd by meo
Nevir to trust mans curtesy;
For if we doe bot chance to bow,
They'll use us than they care not how.
Balow, my babe, ly stil, and stipe:
It grieves me fair to see thee weipe.*



AR-



ARTICLE QUATORZIEME.

ANTONII BRUGMANS *Magnetismus, seu de affinitatibus magneticis Observationes Academicae*;

C'est-à-dire,

LE MAGNETISME ; ou Observations sur les affinités magnétiques, par Mr. BRUGMANS ; *Leyde*, chez *Luzac & van Damme*, 1778 in 4°. pp. 133. avec quelques figures.

LE premier qui frotta l'ambre, & ceux qui du nom de cette substance(*) nommèrent *Électricité* la propriété que l'ambre acquit par ce frottement d'attirer & de repousser les corps légers qui lui étoient présentés, n'imaginoient pas qu'on retrouveroit un jour cette propriété dans tous les corps terrestres, moyennant qu'on la cherche comme elle doit l'être & qu'on rende sensible ses plus légers effets. L'Ouvra-

(*) *Electrum*.

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 191

vrage que nous annonçons présente une réflexion du même genre. Long-temps on n'a considéré comme obéissant aux loix du *magnétisme*, que le fer dans son état de métal visible & palpable; peu à peu on l'a reconnu dans bien des corps où on ne le soupçonnoit pas parce que sa combinaison le déroboit aux regards. Les travaux du célèbre Professeur de Groningue, ont prodigieusement étendu cette liste des corps soumis à l'influence magnétique. Il ne s'est agi pour cela que de placer ceux qu'il vouloit essayer, de manière que l'effet de l'aimant sur eux, n'étant que peu ou point contrarié par le frottement ou par d'autres attractions, celle du magnétisme restât sensible dans les cas même où elle est la plus foible. Pour cet effet, Mr. BRUGMANS les a placés sur une surface d'eau ou de mercure, d'une étendue assez grande pour que les bords du vase qui contient ces fluides ne contrariaient point leurs mouvemens. Il place ces corps sur le fluide lui-même, ou sur un carton, ou sur une lentille creuse, suivant leur nature & leur pesanteur spécifique; & en leur présentant un aimant artificiel, il voit
s'ils

s'ils obéissent à son attraction & en reçoivent même la polarité.

Ce moyen déjà connu, mais heureusement appliqué par notre habile Auteur, lui a fait voir que le magnétisme se retrouve dans presque toutes les terres, dans le *terreau*, dans l'*argille*, dans la *tourbe* lors qu'elle est encore liquide; dans les cendres des végétaux, dans celles des animaux, du *serum* même; dans la terre blanche des os calcinés, quoi qu'en général la blancheur indique que la substance n'obéira pas ou obeira moins à l'influence magnétique; dans les terres calcaires, & cela à proportion des couleurs qui les nuancent; dans les pierres à aiguiser; dans celles qu'on nomme dans ce Pays *pierres à meule*, qu'on tire de l'Evêché de Cologne, & que M. BRUGMANS regarde avec raison comme des *laves*; dans les pierres poncees, l'ardoise, les serpentines; dans les pierres précieuses, excepté les transparentes comme le diamant & les cristaux, & quelques-unes des colorées comme l'améthyste, la topase, la coralline, la chalcédoine, & l'onix; dans la tourmaline, dans les talcs, les asbestes; dans les mines de fer qui comme

l'hé-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 193

l'hématite se montroient ci-devant réfractaires à cette attraction (la fleur de fer, cette stalactite improprement ainsi nommée, ne lui a donné aucune signe de magnétisme); dans la chaux de plomb, le métal lui-même s'y étant montré réfractaire; dans la mine & dans la chaux de cuivre, dans celle d'étain, dans le zinc, le bismuth, le cobalt, le mercure, &c. L'antimoine n'acquiert le magnétisme que par l'action du feu; cette action augmente celui des autres corps métalliques, quoiqu'il y ait d'autres substances dans lesquelles il la diminue.

Le fer se retrouve donc presque partout, & comme le croient les Chymistes c'est à lui que la plupart des corps doivent leur couleur.

M. BRUGMANS croit que les acides qu'on avoit jusqu'ici regardés comme détruisant le magnétisme, n'agissent qu'en s'attachant aux particules du fer, & en diminuant les effets sensibles de l'attraction magnétique par l'augmentation de gravité qu'ils occasionnent; car si on en débarrasse le fer; il obéit comme auparavant.

Les expériences de notre Auteur sur
Tome XLVIII. Part. I. N le

le phlogistique & sa perte qui ne paroît pas nuire au magnétisme, l'ont conduit à rechercher quel étoit l'accroissement de poids du fer réduit en chaux. Ses résultats iroient à faire cette augmentation de près d'un quart du poids total, puisque 480 grains auroient acquis 150 grains pendant la calcination. Ce n'est pas ici le lieu de discuter jusqu'à quel point ces expériences sont décisives; encore moins de traiter la question aujourd'hui si agitée de la cause de cette augmentation. Nous nous bornerons à recommander à tous les Physiciens l'Ouvrage dont nous venons de donner une notice. Ils admireront sans doute la sagacité de l'Auteur, sa patience, & son industrie à rendre sensibles les plus petits effets magnétiques. En lisant ses observations, on sentira de plus en plus combien l'étude suivie de la Physique & ses progrès même, doivent apprendre à se défier des conclusions générales, comme celle de ceux qui bornoient les phénomènes magnétiques à ce minéral & au fer dans son état métallique.

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 195



ARTICLE QUINZIEME.

TRES HUMBLE REQUÊTE au Tribunal d'Education (*).

SI jamais un Père du Peuple vous assemble en corps, vous Amis des enfans, amis de l'humanité, daignez jeter un regard de compassion sur mon triste sort, & détruisez un préjugé dont je suis la victime. Nous sommes deux jumelles, & les deux yeux de l'homme ne se ressemblent ni ne s'accordent pas mieux que nous n'aurions pû faire ma sœur & moi sans la partialité de nos Parens, qui a mis entre nous la plus grande distinction. Leur premier soin dès notre enfance fut de m'accoutumer à regarder ma sœur comme un être d'un rang plus élevé. On lui fit en toute occasion prendre le pas sur moi, & les soins qu'on donna à notre éducation, furent entièrement conformes à cette aveugle & absurde prédilection. On négligea en-

(*) Cet ingénieux badinage nous a été communiqué : l'idée en est prise dans le *Museum Allemand*.

entièrement la mienne , ou me laissa croître & grandir , sans penser seulement à moi , tandis que rien ne fut épargné pour l'instruction de ma sœur. On lui donna des maîtres d'écriture, de dessin , en un mot pour tous les Arts & exercices utiles & agréables. Pour moi , s'il m'arrivoit de me saisir d'un pinceau, d'une plume, d'une aiguille, ou me traitoit de laide, d'impertinente; & très souvent des menaces & même des coups furent ma récompense. A peine ma sœur daignoit-elle m'associer à quelques exercices de ménage, mais uniquement pour l'accompagner & autant qu'elle ne pouvoit se passer de mon assistance.

Du reste je fus traitée dans la famille comme un membre presque superflu, & l'on crut faire assez pour moi en me laissant vivre pour figurer à côté de ma sœur , qui jouoit toujours un grand rôle & passoit pour un personnage fort essentiel dans la maison. Or, je vous le demande, Messieurs, est-il rien de plus injuste que de prodiguer exclusivement toute sa tendresse à un de ses enfans, de négliger entièrement la culture des talens que l'autre ne manque-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 197

queroit pas de déployer avec un peu d'encouragement, enfin d'établir entre des sœurs parfaitement égales un rang & une préséance, qui doit détruire entr'elles toute intelligence & accord réciproques. Pour comble de malheur, c'est le sort de notre famille, que le soin de pourvoir à la subsistance de la maison retombe entièrement sur nous deux. Et comme on ne m'a appris aucun métier, ma sœur en reste seule chargée. Supposez, Messieurs, qu'il lui survienne une indisposition, & qu'il en est plusieurs auxquelles elle est sujette, comme des rhumatismes, des crampes, & sur-tout la goutte, que deviendra dans ce cas notre pauvre famille, réduite comme elle est à ne subsister que de son seul travail? Nous péririons sans doute de misère, car je n'ai pas seulement assez d'habileté pour griffonner une supplique de mendiant, & j'ai dû employer un secours étranger pour transcrire la Requête que j'ai l'honneur de vous adresser. Que seroit-ce si nous la perdions absolument, cette superbe sœur, si elle venoit à mourir! Il ne nous resteroit sans doute aucune ressource.

Daignez, Messieurs, agréer mes très humbles remontrances, & recommander aux parens à venir un égal & juste partage d'affection & de soins entre tous leurs enfans.

Je suis avec un très profond respect

MESSIEURS,

Votre très humble Servante

La main gauche.



ARTICLE SEIZIEME.

LA RICHESSE DE LA HOLLANDE, &c.

Second Extrait. ()*

Nous voyons avec plaisir que le Public a confirmé le jugement que nous avons porté de cet Ouvrage.
Si

(*) Le premier se trouve dans la Partie précédente de cette *Bibliothèque*. Art. XIII.

Si l'on y remarque des inexactitudes , des répétitions , & quelques négligences de style , on convient cependant de plus en plus que de tous les Livres qui ont été publiés sur l'état ancien & moderne de ces Provinces , celui-ci est le plus solide & le plus instructif , qu'il est rempli d'excellentes vues , & que des personnes d'ailleurs très instruites peuvent y apprendre une multitude de choses qui leur étoient inconnues. Ce que l'Auteur dit , par ex. de l'ancienneté du Commerce des Hollandois & de l'état florissant où ils étoient plusieurs siècles avant la Révolution , aura paru nouveau à la plupart des Lecteurs. Rien cependant de plus vrai ; nous avons promis d'en rapporter les preuves , & c'est ce que nous allons faire dans ce second Extrait.

Observons d'abord que le degré d'élevation où cette République s'éleva après avoir secoué le joug de Philippe II , seroit absolument inexplicable , si avant la Révolution , les Hollandois avoient été aussi foibles , aussi pauvres qu'on se le figure communément. „ On ne conçoit pas qu'un Peuple , habitant un pays marécageux , sur l'embouchu-

re de plusieurs rivières, qui ne forme qu'un point presque imperceptible sur la Carte, ait osé braver son Maître, alors le Monarque le plus puissant de l'Europe, le plus ambitieux & le plus absolu; le déclarer dechu de sa Souveraineté, battre souvent ses Armées, lui enlever ses Villes; que s'élançant hors de ses marais, ce Peuple ait osé courir les mers d'Europe, d'Afrique, & des Indes, pour y chercher les Armées navales de son Prince, les joindre, les combattre, les vaincre; faire sur lui des conquêtes immenses dans les trois parties du Monde; & devenir assez puissant par quatre-vingts années de guerre, pour protéger ensuite les successeurs de ce même Monarque. Il falloit qu'il y eût dès-lors chez ce Peuple une industrie déjà fort avancée, un commerce établi & une marine presque formée, pour qu'il osât concevoir l'idée de tant d'entreprises, & d'entreprises si hardies."

En effet les Hollandois étoient depuis long-temps au rang des Nations industrielles, commerçantes & maritimes de l'Europe. On voit dans une sentence mémorable de Charles-Quint, que
les

les Etats de Hollande lui avoient représenté „ qu'aux temps passés les „ habitans de la Hollande, cherchant „ leur subsistance dans la pêche, avoient „ commencé avec le temps d'emplo- „ yer des vaisseaux, de fréquenter d'au- „ tres Pays, Royaumes, & Ports de „ mer, apportant & rapportant diverses „ sortes de marchandises en Hollande, „ les communiquant ensuite à d'autres „ Pays situés autour de cette Province, „ &c.” Le commerce de la pêche, celui des grains, l'art de purifier le sel, de faire les salaisons, & celui d'engraisser des bestiaux existoient chez les Bataves à l'arrivée de Jules - César sur les frontières de la Germanie. Il traita les Députés des Bataves avec distinction, & fit avec eux un Traité d'Alliance par lequel il les reconnoissoit pour un Peuple libre & ami du Peuple Romain, & n'en exigeoit que des Troupes auxiliaires. Il faut sans doute que les Bataves eussent déjà à l'arrivée de César une Navigation assez considérable, pour engager ce Général à les regarder, autant par cet endroit que par la situation de leur Pays, comme des Alliés nécessaire-

res. Ils furent de toutes les expéditions des Romains, & ceux ci les préféroient même à d'autres Troupes pour tout ce qui avoit trait aux opérations de guerre maritime, ce qui suppose des gens faits & propres à la Navigation. Le séjour ou le voisinage des Armées Romaines ne put que donner dans la suite des accroissemens à leur commerce & à leur industrie. On trouve bientôt après le commerce établi dans les Provinces appelées aujourd'hui la Hollande & la Zélande. Elles faisoient surtout un grand commerce des grains, qu'elles tiroient de l'Angleterre pour en approvisionner les Armées & les Provinces Romaines. Ces approvisionnemens de grains par un Pays, qui n'en a jamais produit assez pour nourrir ses habitans, supposent nécessairement un Peuple commerçant. On a trouvé en Zélande d'anciennes Inscriptions par lesquelles les Marchands Romains remercioient les Dieux d'avoir préservé du naufrage leurs vaisseaux & leurs marchandises. Il paroît même que du temps de Caligula le commerce étoit si florissant dans l'Isle des Bataves, que cet Empereur y fit vendre à l'encan les ha-

habits, les meubles, & les esclaves de sa sœur condamnée à mort ; & cette vente doit avoir été très avantageuse, puisque Suétone rapporte que l'Empereur en tira une grosse somme. Sous le règne de Vitellius, les Négocians Romains établis dans les Provinces connues aujourd'hui sous la dénomination de Provinces-Unies, furent attaqués par les Caninesfates à main armée. Enfin l'Histoire nous représente les anciens Bataves continuellement en guerre, continuellement en courtoisie ; & toujours occupés à la navigation, à la pêche & au commerce. Dès le troisième siècle la Hollande avoit dans son sein un Peuple de marins intrépides qui couroient une grande partie des Mers d'Europe, & qui commerçoient sur-tout le long du Rhin & dans les différens Ports du Nord. Bien des siècles avant l'époque de la Révolution, ils faisoient un commerce très avantageux avec la France, l'Espagne, & le Portugal, & leur Marine étoit assez puissante, pour donner à leur commerce la protection nécessaire, tant pour la défendre contre les Pirates, que pour le soutenir contre la jalousie

&

& la concurrence des autres Peuples. Dans le temps des Croisades, le Comte Guillaume partit en 1217 de la Meuse avec douze Vaisseaux, accompagné & suivi par un grand nombre d'habitans, qui s'étoient embarqués sur des Navires nommés en Latin *Coggonas*. Cette Flotte passa en Angleterre pour se joindre à celle des Anglois; & après s'être arrêtée en Portugal pour prendre la Ville d'A'casar sur les Sarazins, le Comte Guillaume continue son voyage, se joint à d'autres Croisés, & aide à faire la conquête de la Dalmatie. Un armement si considérable ne prouve-t-il pas, que les Hollandois avoient depuis long-temps un grand fonds de marine, & qu'ils avoient déjà fort étendu leur Navigation? — Dans le même siècle, Florent IV. fit une expédition par le Weser, contre la Ville de Stade, avec une Flotte forte, disent quelques Auteurs, de 300 Navires. Sans doute que dans ce nombre, il faut compter les Barques qui transportoient des Troupes de terre. Il se servit de ce même armement pour subjuguier les Frisons, auxquels le Comte Florent V. fit encore la guerre sur la fin du même siècle par le Zuiderzée — Au commence-
ment

ment du règne de Jean II, Comte de Hollande, il se fit un armement de cent Vaisseaux Zélandois, destinés à remonter le Leck pour se joindre aux Impériaux qui descendoient le Rhin — La Marine des Hollandois se fortifiant de plus en plus, on les voit sur la fin du XIV^e Siècle prêter des Vaisseaux aux Anglois pour transporter des Troupes en France; d'où l'on peut juger combien leur Navigation s'étoit accrue, & qu'elle devoit être alors supérieure à celle des Anglois — On vit en 1457 une Flotte de Hollandois & de Zélandois au Service de Charles VII, Roi de France. N'est-on pas autorisé à croire que relativement à la situation actuelle de l'Europe, la Hollande figurait autant alors qu'elle figure aujourd'hui? La Hollande montrait des forces si respectables, qu'elle se faisoit rechercher par les grandes Puissances. — C'est à peu près dans ce temps-là (en 1477) que Philippe de Bourgogne écrit au Pape que *la Hollande & la Zélande sont des Isles riches, habitées de Peuples braves & guerriers, qui n'ont jamais pu être vaincus par leurs voisins, & qui sont actuellement le commerce sur toutes*

tes les mers. On les voit dans le **xve** Siècle fournir des secours aux Puissances du Nord , prendre le parti d'Eric Roi de Danemarck qu'on vouloit détrôner, „faire la guerre aux Villes Anseatiques & détruire leurs Flottes ; combattre sous le commandement d'un Amiral les Flottes réunies de l'Angleterre & de la France, leur prendre dix de leurs plus gros Vaisseaux & en brûler plusieurs autres ; l'année d'ensuite protéger la pêche du harang , & forcer les Escadres Françoises qui la troubloient de rentrer dans leurs Ports ; quatre années après les seules Villes d'Amsterdam, de Hoorn, d'Enkhuysen , Munnikkendam & Edam , mettre une Escadre en mer pour protéger leur Commerce ; faire dans le Siècle suivant des armemens qui ne sont pas moins dignes d'attention ; en 1523 Amsterdam entretenir sur le Zuider-Zee quatre Vaisseaux de guerre , Hoorn deux , & les autres Villes de même pour assurer la Navigation & le Commerce ; quelques années après les Hollandois & les Zélandois faire un nouvel armement pour protéger leur commerce contre la France & l'Angleterre réunies pour la se-

con-

conde fois; en 1533 les seules Villes d'Amsterdam & du Waterland proposer aux Etats d'armer 60 Vaisseaux montés de 8000 hommes d'équipage, contre Lubeck & le Roi de Danemarck, & sans attendre la répartition des frais, exécuter le projet ”.

Amsterdam, qui devoit se rendre si célèbre, & devenir le centre du plus grand commerce qu'aucune Nation eût encore fait, avoit obtenu dès 1275 de Florent Comte de Hollande l'immunité ou franchise de douane pour la Hollande, la Zélande & la Frise. En 1342 elle commençoit à égaler la Ville de Dordt pour le commerce, & en 1368 elle obtint d'Albert, Roi de Suède, un district dans l'Isle de Schoonen, où des Bourgeois d'Amsterdam s'allèrent établir, gouvernés par un tuteur suivant les loix & coutumes d'Amsterdam. Dès lors donc cette Ville envoyoit des Vaisseaux dans la Baltique, & prenoit déjà beaucoup de part au commerce du Nord. Mais c'est surtout dans le xv. Siècle que les progrès d'Amsterdam dans le commerce devinrent très sensibles & commencèrent à lui donner de la supériorité sur les autres

tres Villes. Christophe Roi de Danemarck, lui accorda en 1443 la liberté du commerce ; & Christiern son Successeur, en confirmant cette liberté en 1452 déclara qu'il prenoit sous sa protection les Négocians d'Amsterdam. Il confirma enfin en 1458 les avantages que lui & ses prédécesseurs leur avoient accordés, non seulement pour le Danemark, mais aussi pour la Suède & la Norwège ; & il en explique ainsi les motifs *pour les services rendus par eux aux Rois nos prédécesseurs*. On doit juger par là que la Ville d'Amsterdam avoit déjà acquis alors une puissance relative assez considérable pour traiter directement avec les Souverains du Nord, en son nom, sans l'intervention des Etats, ni celle d'un Comte. C'étoit par le commerce du Nord que les Villes Anseatiques avoient fait le commerce du Midi & s'étoient enrichies. Amsterdam qui devenoit la rivale de toutes les Villes Anseatiques, & qui devoit bientôt prendre sur elles une grande supériorité, suivoit alors la même route dans le commerce, & s'étoit singulièrement attachée à celui du Nord, comme la base de toutes les autres branches

ches de commerce. Ainsi ses forces & son élévation dans le commerce du Nord, lui affuroient la superiorité dans celui du Midi; aussi trouve-t-on toujours cette Ville la première & la plus commerçante dans les progrès du commerce de la Hollande en général, en Europe, & ensuite dans les trois autres parties du Monde. Les soins de cette Ville ne se bornèrent pas à étendre sa Navigation, à en écarter les dangers, & à la rendre plus facile : elle s'occupa aussi des moyens d'animer & d'accroître l'industrie. Les fabriques de drap étoient déjà établies à Amsterdam dans le xiv^e Siècle, & c'est une erreur de croire qu'elles n'y aient été introduites qu'après la Révolution.

Observons ici, d'après notre Auteur, qu'indépendamment de l'art de construction, & de tous les arts qui doivent accompagner la construction & la navigation, les Hollandois avoient depuis très long-temps des manufactures de draps & d'autres étoffes, des moulins à scier, à papier, à huile, &c ; des fabriques de toiles, & de bonneterie, &c. Dès le règne de Charlemagne les Provinces de la Hollande avoient des manufactures

riches, & déjà recherchées dans un Siècle où les Arts n'avoient fait encore que peu de progrès en Europe. Charlemagne étoit dans l'usage de faire présent le jour de Pâque, à ses Officiers, d'habits Frisons de différentes couleurs. Il envoyoit même quelquefois à des Princes étrangers des manteaux Frisons de couleur blanche, grise, & pourpre; ce qui prouve que les Frisons, dénomination sous laquelle on comprenoit aussi les Peuples de la Hollande, de la Zélande, de la Gueldre, & de la Nord-Hollande, avoient des manufactures d'étoffes de laine & l'art des teintures, que Charlemagne protégeoit sans doute par ces présens; & ces présens même supposent un degré de perfection qui étoit l'ouvrage du temps, & fait croire les fabriques très anciennes chez ces Peuples. Leide a du pendant long-temps ses richesses aux manufactures de laine, & celle de ses draps a été très anciennement renommée.





ARTICLE DIX-SEPTIEME.

HISTOIRE DU PEUPLE D'ISRAËL. Depuis la Création du Monde, jusqu'au retour de la Captivité de Babylone, tirée de l'Ecriture Sainte. Par JEAN LOUIS MAIZONNET, Pasteur Émérite de l'Eglise Wallonne de Delft. Tome Premier, grand in 8°. de 564 pages, sans le Discours Préliminaire qui en a 42. *Dordrecht*, chez *P. van Braam*, *Rotterdam* chez *Bennet & Hake* 1778.

M^{R.} Less a consacré un article de l'excellent Ouvrage qu'il a fait pour la défense de la Religion à montrer le bien qui résulte des disputes avec les Naturalistes, & il avance qu'on peut réellement compter au rang des avantages de notre Siècle, la multitude d'Ecrits qu'on y a vu éclore contre la Religion. En effet plus les ennemis

d'ignorer les épaisses ténèbres où furent toujours, & où sont encore plongés tous les hommes auxquels nos Ecrits sacrés ne sont point parvenus; & ils ne soupçonnent pas que tout ce que les Philosophes de nos jours nous disent de vrai & de sublime en fait de Religion, ils ne l'ont puisé que dans une éducation Chrétienne --- Là, prenant le ton hardi de Docteurs profonds & de Juges infailibles, ils étalent avec confiance quelques misérables sophismes, & décident en dernier ressort, que les Miracles & les Prophéties sont impossibles de leur nature; que nos Dogmes ne sont que des absurdités; que notre Morale est outrée; pour en conclure que nos Auteurs sacrés ne fondeient leur prétendue inspiration que sur une illumination fantastique, sur une imagination trop exaltée, ou sur des faits inventés à plaisir pour tromper le monde. --- Ici, plus audacieux encore ils tronquent, ils falsifient, ils déguisent les passages de l'Ecriture Sainte, pour lui faire dire ce qu'elle ne dit point, ou pour supprimer ce qu'elle atteste, & pour la tourner en ridicule --- Là, par des traits ironiques, par des railleries in-

indécentes, par des plaisanteries tout au moins déplacées, ils dévouent au mépris nos Saints Livres, & leurs Auteurs. --- Ailleurs, ils affectent de représenter les progrès de l'Incredulité comme beaucoup plus étendus, qu'ils ne le sont réellement: ils traitent avec hauteur, ils décrient, ils calomnient les Défenseurs de la Religion; ils leur présentent les vues les plus odieuses, pour faire croire aux gens qui ne raisonnent point & n'examinent rien, que la Religion Révélée n'est plus reçue que par des sots, par des imbécilles, que par des fourbes & des hypocrites, qui ont intérêt à en soutenir le crédit chancelant. " Observons ici que des personnes peu instruites, & bien éloignées d'ailleurs d'adopter les principes des Incrédules, se persuadent réellement qu'il faut ranger dans cette classe, presque tous ceux qui se sont distingués par leur génie & leurs lumières. On ne sauroit trop leur répéter que les *Newton*, les *Descartes*, les *Pascal*, les *Leibnitz*, les *Boyle*, les *Haller*, les *Boerhave*, les *Klopstok*, les *Gellert*, les *'s Gravefande*, les *de Luc*, les *Bonnet* étoient ou sont encore les Chrétiens les plus religieux.

„Souvent aussi, *continue Mr. M.* on les voit se parer d'un vernis d'érudition & de savoir qui en impose. Vous les prendriez pour des Orientaux & pour des Grecs, & néanmoins quand on les met à la touche, on s'apperoit bientôt par leurs méprises fréquentes, qu'ils entendent l'Hébreu, le Chaldaïque & le Grec, aussi peu que la politesse, la modération & la décence. En un mot, il n'est sorte de ruses qu'ils ne mettent en usage pour éblouir, pour séduire, pour entraîner dans leur parti, tous ceux qui voudroient passer pour avoir de l'esprit, ou qui souhaiteroient de briser tout frein, & de parvenir à l'indépendance.”

Au reste en développant les diverses parties de l'Histoire Sainte & en éclaircissant les difficultés qu'on y oppose, l'Auteur n'a nommé aucun des Incrédules ni cité aucun de leurs Ouvrages, parce qu'il étoit peu important de les indiquer à ceux qui heureusement ne les connoissent pas, & que d'ailleurs son intention étoit uniquement de réfuter leurs erreurs en ménageant leurs personnes. En général, excepté celles qui sont tirées de l'Écriture Sainte, on ne trouve point de
ci-

citations dans cette Histoire: on voit que l'Auteur s'est nourri de la lecture des meilleurs Commentateurs & qu'il a mis à profit leurs lumières, mais ne les ayant point copiés servilement il a pu se dispenser de les nommer. Mr. M. a divisé son Ouvrage en cinq Parties; le I^r Volume qui en contient deux s'étend depuis la Création du Monde jusqu'à la mort de Moïse. Peut-être y a-t-il un défaut d'exactitude, dans le titre de cette Histoire, - puisque celle du *Peuple d'Israël*, proprement dit, ne commence qu'après la mort du Patriarche dont il porte le nom. Il nous reste à donner une idée du style de l'Ouvrage, & nous choisirons pour exemple une des discussions intéressantes qu'il renferme: dans celle-ci, il est question de justifier la politique de *Joséph* à l'égard des sujets de *Pbaraon*. „ Il faut l'avouer: si la conduite de *Joséph* marquoit un zèle peu commun pour les intérêts de son Roi, & un dévouement entier à sa personne, elle paroît aussi marquer de la dureté à l'égard du Peuple, & même elle paroît peu prudente; puisqu'en élevant le Prince à un pouvoir despotique, sur les biens & les personnes de

ses sujets, elle pouvoit jeter le Peuple dans le désespoir, occasionner de dangereuses séditions, & rendre toute la Nation malheureuse, en la réduisant à l'esclavage. Cependant il y a plusieurs considérations à faire pour justifier *Joseph*.--

1°. On ne doit point sur de simples apparences, imputer une dureté impitoyable à ce *Joseph*, qui dans tout autre cas, se montra toujours bon, tendre, humain, compatissant, officieux. Il ne fit rien dans cette occasion que par les ordres du Roi. Ce qu'il y avoit de rigoureux dans la manière dont il en usa envers le Peuple, doit donc être attribué, moins à *Joseph* qu'au Roi lui-même, qu'on peut bien supposer avoir été avide d'augmenter son pouvoir.

2°. Il n'y avoit rien de cruel & d'injuste à vendre le bled au Peuple, sur-tout si l'on n'en exigea pas un prix excessif. On ne voit pas que le Peuple ait murmuré du taux qu'on avoit mis aux grains; au contraire il parut toujours content de pouvoir à ce prix se garantir des horreurs de la faim.

3°. *Joseph* acquit bien à la Couronne les terres du Peuple, mais il ne le rendit point esclave, & ne le plon-

plongea point dans la misère. A la vérité, il voulut assurer au Trône des revenus suffisans pour en soutenir l'éclat, sans être obligé de revenir souvent à surcharger le Peuple, par de nouvelles impositions; mais son principal but étoit de procurer à la Nation entière une prospérité plus fixe. Dans ce dessein il fit un nouveau partage des terres, un partage plus égal & mieux réglé au moyen duquel il n'y eût plus de misérables. Toutes les terres qu'il avoit légitimement acquises au profit du Monarque, il les distribua aux familles particulières. Il ne leur rendit point leurs anciennes possessions, mais il leur en donna en propriété de nouvelles, en les faisant changer d'habitations; & il ne leur imposa que cette seule condition, que tenant leurs terres de la bénéfice royale, ils payeroient à la Couronne, à titre de redevance, la cinquième partie de tous les fruits qu'elles produiroient, & qu'ils jouiroient en liberté de tout le reste; qu'ils pourroient même en disposer, sans craindre d'être foulés par de nouvelles charges. Il fit de cet arrangement une Loi d'Etat; Loi qui subsista encore bien des siècles après

après lui ; Loi qui pourvoyant en même temps au maintien de la grandeur Royale , & à la sûreté du Peuple , ramena dans le Pays l'ordre , la paix & le bonheur , que la famine ne pouvoit qu'avoir altérés , & qu'elle auroit sans doute fait évanouir , sans ces sages précautions. Aussi voyons nous 4°. que bien loin de se plaindre de ces dispositions , le Peuple bénit *Josepb* , il le regarda avec vénération , avec gratitude , avec confiance , comme le bienfaiteur du Royaume , comme son libérateur & son père. *Tu nous as sauvés la vie* , lui dirent-ils , *que nous trouvions grace devant les yeux de mon Seigneur , & nous serons fidèles à Pharaon*. 5°. Enfin il est à presumer que pendant les sept années que dura la famine , *Josepb* veilla généreusement à la subsistance des pauvres , & qu'il fournit du bled pour rien à ceux qui se virent hors d'état de le payer. De cette manière loin d'opprimer le Peuple , il le conserva , il le nourrit , il le protégea , il le mit à son aise en fournissant à chacun , dès qu'il prévint le retour de l'abondance , des chevaux , des ânes , du gros & du menu bétail , & des grains pour ensemençer les champs.

Ainsi

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 221

Ainsi il affectionna par ses bienfaits toute la Nation au Gouvernement, & il encouragea l'agriculture, l'industrie, le travail: en un mot il donna à l'Egypte une face nouvelle, une face plus riante, plus douce, plus heureuse."

Mr. MAIZONNET a toujours soin d'exposer les leçons de morale qui résultent des traits les plus importants de l'Ecriture Sainte; & comme il ne veut négliger aucun moyen d'être utile, il ramène quand l'occasion s'en présente des idées sur lesquelles on ne sauroit trop insister, puisque tous les amis de l'humanité s'accordent à desirer qu'elles se réalisent. Par exemple, en parlant des funérailles de Sara, après avoir dit que c'est prolonger les égards dus à des personnes chéries & respectées que de leur donner une sépulture honorable, il ajoute: „ Les anciens étoient fort attentifs à remplir ce devoir: mais ils enterraient leurs morts dans les champs, & ils n'avoient pas l'imprudence d'infecter leurs Villes & leurs Temples par les exhalaisons malignes des cadavres de leurs parens & de leurs semblables. ” Le second Volume de cet Ouvrage étant sous presse nous aurons bientôt occasion d'y revenir. AR-



ARTICLE DIX-HUITIEME

DICTIONNAIRE UNIVERSEL
 RAISONNE DE JUSTICE NATU-
 RELLE & CIVILE, &c. Revu
 & mis en ordre par M. DE FE-
 LICE, 1777 in 4^o. Tome III,
 CHE-COTT pp. 744. Tome IV.
 COU-DIX pp. 706.

Parmi les Articles entièrement nou-
 veaux qui se trouvent dans ces
 deux Volumes, on distinguera sur-tout
 les suivans: *Cbemin. Cbevalier. Cbiffre.*
Comices * (dans ce Supplément au
 mot *Comices* il y a une dissertation fort
 savante de M. BOUCHAUD sur les Loix
ælia & *fusia de Comitiis*.) *Condescendan-*
te. Confidence. Consolation. Consul. Con-
versation. Coronaire (Or). Culpè. Coura-
ge. Crainte. Crime. Cruauté. Curatrice,
Décadence des Etats. Défaut. Dépôt.
Desir. Dette publique. Dictateur. Dissimula-
tion. Aucun de ces intéressans Articles
 ne

ne se trouve dans l'Encyclopédie d'Yverdon.

Nous avons précédemment (*) rapporté quelques morceaux relatifs à la Philosophie Morale & à l'Histoire Littéraire; dans ce second Extrait nous nous attacherons à des Articles de Droit Politique & de Droit Romain.

CHIFFRE, s. m. *Droit polit.* L'habile Auteur de cet Article fait d'abord une réflexion qui plaira à tous les gens honnêtes & judicieux. „S'il est vrai, dit-il, comme le prétendent les plus célèbres Moralistes, que surprendre malicieusement le secret d'autrui, c'est commettre un larcin formel, on s'étonne avec raison que la méthode d'ouvrir, en temps de paix, les lettres & dépêches des Ministres publics, pour en découvrir furtivement le contenu, soit encore en usage parmi les Souverains du XVIII^e Siècle--- Fouler aux pieds le Droit des Gens en violant la sûreté des postes, que tout le Genre humain est si fort intéressé à rendre sacrées, est une

(*) *Biblioth. des Sc. Tom. XLVII. Part. II. Art. X.*

une action qui n'est pas aussi décriée qu'elle le mériterait, & qu'on envisage presque comme une prudence politique. Mais, au bout du compte, qu'y gagne-t-on? On autorise toutes les autres Puissances à agir envers nous comme nous agissons à leur égard. Il en est de cette déloyauté comme des inventions qu'on trouve pour se rendre plus formidable à la guerre, & pour exterminer plus aisément les hommes. L'ennemi se les approprie au bout d'une campagne, les tourne contre nous; & finalement aucun Souverain n'y gagne, mais le Genre humain y perd. On repand, d'ailleurs, sur les charges de ceux qui dirigent les affaires publiques, & sur celles des Négociateurs, une véritable amertume, par la nécessité de *chiffrer* toutes les dépêches de conséquence, vu qu'elles coûtent plus de temps & plus de peine mécanique à mettre en *chiffres*, qu'à composer. "

On entend par le mot de *chiffre* une manière d'écrire déguisée par des caractères inconnus ou par des nombres arbitraires, dont les correspondans conviennent entr'eux; & par le moyen desquels ils marquent non seulement les

les lettres de l'alphabet, mais aussi des mots & des phrases entières. Cet alphabet, que chacun des correspondans garde de son côté & qui lui sert de clef, tant pour chiffrer que pour déchiffrer cette espèce d'écriture mystérieuse, est nommé également *chiffre*. Tous les Cabinets de l'Europe ont des chiffres différens. Lors qu'un Ministre part pour quelque ambassade ou légation, le département des affaires étrangères lui remet trois chiffres, le chiffre *chiffrant*, le chiffre *déchiffrant*, & le chiffre *bannal*. Le premier, partagé en colonnes, marque dans la première colonne, non seulement les lettres de l'alphabet, mais aussi les syllabes, les mots & les phrases dont probablement il a le plus fréquemment à faire usage dans le cours de sa négociation, les noms des Souverains ou Républiques, de leurs principaux Ministres, &c. Cette colonne est imprimée, mais la colonne à côté est remplie en écriture, par le département des affaires étrangères, des nombres, chiffres, ou caractères dont on juge à propos de désigner la lettre, le mot, ou la phrase. On a soin de ranger par ordre alphabétique, les noms

substantifs , les verbes & les phrases selon leurs lettres initiales pour la commodité du chiffeur ; & l'on emploie divers nombres dont le chiffeur peut se servir à son choix pour désigner le même mot , afin de mieux désorienter le lecteur curieux. Les articles d'une dépêche qui méritent le secret , doivent être chiffrés tout du long sans y mêler des mots écrits en caractères ordinaires , parce que ces mots quelque indifférens qu'ils puissent paroître , étant ainsi enchaînés dans le chiffre , peuvent faire deviner une partie du reste , ou du moins découvrir la matière dont on parle , ce qui est déjà un grand achèvement à découvrir le secret. Il ne faut pas négliger aussi de distinguer tous les mots par un point qu'on met derrière chaque nombre , puisque sans cette précaution une dépêche seroit indéchiffrable pour le correspondant , qui ne pourroit se servir de la clef , les nombres étant confondus. Le chiffeur fera bien , pour sa commodité , de découper les feuilles de son chiffre , & de les suspendre par ordre alphabétique contre la muraille , vis à-vis de son bureau , de manière qu'en levant seulement les yeux

il puisse trouver chaque mot avec le nombre à côté, ce qui abrège beaucoup plus l'ouvrage que lors qu'on est obligé de feuilleter le chiffre comme un Dictionnaire. Mais la meilleure méthode est de dicter le chiffre à deux copistes à la fois, n'importe qui ils soient, parce qu'on ne leur fait écrire que des nombres auxquels ils ne sauroient rien comprendre. On obtient par là plusieurs avantages: 1. c'est la façon la plus commode; 2. on gagne du temps; 3. on fait le duplicata de son rapport par une seule opération, & ces duplicata sont sur-tout nécessaires dans des temps de guerre, ou lors que le Souverain & les Ministres du Cabinet ne se trouvent pas au même endroit; 4. on peut confronter les deux dictées, & voir d'abord si l'un ou l'autre des copistes a fait quelque faute. Le chiffre *déchiffrant* marque dans la 1^e colonne tous les nombres dont le chiffre *chiffrant* est composé, & dans la 2^e le mot ou la lettre que chaque nombre désigne. Lors qu'on veut déchiffrer quelque dépêche, on cherche dans ce chiffre déchiffrant, la signification de chaque nombre qui se présente, & on l'écrit au-dessus entre les lignes,

lesquelles pour cet effet doivent être espacées convenablement, & les nombres éloignés les uns des autres à une juste distance. Si le chiffre est bon, & la dépêche bien chiffrée, sans mélange de mots écrits à clair, on peut assurer hardiment qu'elle est indéchiffrable pour tous ceux qui n'en ont pas la clef. Mais comme l'argent est la clef de bien des choses, les chiffres sont quelquefois vendus par des commis ou des secrétaires infidèles. Pour peu qu'on soupçonne une pareille trahison, on tâche de tourner contre les suborneurs leur propre artifice, & de les faire donner dans les panneaux qu'ils tendent. La Cour écrit à son Ministre, ou le Ministre mande à sa Cour, tout le contraire de ses véritables intentions, ou des nouvelles qu'on veut se communiquer. On met ensuite un signe, un caractère, un mot (dont le Ministre du Cabinet est convenu avec le Négociateur avant son départ), qui annule non-seulement tout ce qui vient d'être dit, mais qui désigne aussi qu'on doit l'entendre dans le sens tout-à-fait opposé; & c'est ce qu'on appelle le chiffre *annulant*. Lors qu'on découvre qu'u-

qu'une Cour fait des démarches pour corrompre des employés, & obtenir par ce moyen la clef des chiffres, on lui fait parvenir adroitement un faux chiffre, & on l'induit dans toutes les erreurs qu'on veut, en écrivant mille contre-vérités dans des dépêches feintes, & faisant parvenir les véritables ou par des couriers ou par d'autres voies indirectes. Le Souverain doit avoir avec chacun de ses Ministres dans les Pays étrangers un chiffre différent. Mais comme il importe souvent au bien des affaires générales, que ces Ministres lient entr'eux des correspondances particulières, on leur remet un chiffre *banal* qui leur est commun à tous, & dont ils peuvent se servir pour s'entre-communiquer des nouvelles ou des découvertes importantes. Il est fait sur le modèle des autres bons chiffres. „ L'art de déchiffrer sans clef est aussi pénible qu'incertain, & il échoue toujours contre un chiffre bien fait. Les Livres qui en traitent, nous donnent des règles si vagues, si peu satisfaisantes, qu'on voit bien que tout y est fondé sur des conjectures, & qu'un déchiffreur fameux ne doit sa réputation qu'à l'inep-

tie & à la négligence de ceux dont il devine le chiffre". On auroit cependant vu avec plaisir que l'Auteur de cet Article eût dit ici quelque chose de l'art de déchiffrer & des Livres qui en traitent. Il est sans doute vrai qu'à quelque degré de perfection que cet art soit porté, il y aura toujours bien des chiffres qui mettront en défaut les plus habiles déchiffreurs. Mais la méthode que l'on emploie pour expliquer les chiffres qui ne sont pas trop compliqués, mérite d'être connue, ne fût-ce que parce qu'elle peut exercer agréablement l'esprit, & le former à découvrir la vérité au moyen des probabilités & des hypothèses. De là vient que l'illustre *'s Gravesande* n'a pas dédaigné de consacrer tout un chapitre de sa Logique (*), à exposer assez en détail les règles de l'art de déchiffrer, en montrant comment il s'y étoit pris pour expliquer un chiffre assez difficile qu'on lui avoit proposé.

CORONAIRE, *or*, s. m. *Droit Romain*, espèce d'impôt chez les Romains.
L'or

(*) *G. J. 's Gravesande Introductio ad Philosophiam, Métaphysicam & Logicam continens, P. II. Cap. 35.*

L'or coronaire, qui dans l'origine fut un hommage libre rendu à la valeur, porta bientôt l'empreinte de la flatterie & de la servitude; on le vit dégénérer en une espèce de tribut que les Nations étrangères payoient aux Romains, & d'impôt pour les sujets de l'Empire. C'est principalement sous ce dernier point de vue que l'Auteur le considère. Il recherche d'abord comment cet impôt s'introduisit; il discute ensuite quelles furent les personnes soumises à cet impôt, celles qui en furent exemptes, & les différens cas où il eut lieu; enfin il montre les diverses restrictions que les Empereurs y mirent. Cet Article, que l'on doit à M. BOUCHAUD, est un des plus savans & des mieux faits de ce troisième Volume. Il suppose une profonde connoissance de l'Histoire & des Antiquités Romaines, & nous regrettons que sa longueur ne nous permette pas de le transcrire.

La même raison nous empêche de rapporter l'excellent Article DETTE PUBLIQUE. Quand est-ce que les Etats ont commencé à contracter des dettes publiques? Quelle influence les dettes publiques ont-elles sur le bon-

heur des Peuples? Ces dettes une fois contractées, faut-il se hâter de les acquitter? Les remboursemens ne sont-ils pas quelquefois plus onéreux que la dette? Ces intéressantes questions sont discutées ici avec beaucoup de solidité. Quoique l'Auteur convienne que toute Nation qui emprunte pour faire une guerre non nécessaire, travaille à sa propre ruine, il croit qu'en général les dettes ne sont pas aussi nuisibles à l'Etat qu'on le pense communément, & il prouve très bien qu'il y a des cas, où il est plus avantageux de faire des emprunts que de créer de nouveaux impôts. Très souvent aussi lors que le peuple est surchargé des taxes, il vaut mieux diminuer les impositions que rembourser la dette. „ Si pour rembourser annuellement une somme de dix millions, vous êtes obligé d'en lever une de douze sur le peuple, vous ferez certainement un très mauvais marché. Prenons un exemple à portée de nous. On lève en France un impôt sur les boissons, qui porte le nom d'*aides*. Cet impôt coûte 20 pour cent de perception, & rapporte au Roi autour de 30 millions. Or je demande, si lors qu'en

1764 on forma un fonds d'amortissement de 20 millions, il n'auroit pas mieux valu diminuer les droits d'aides, ou pour mieux dire les changer en un simple impôt territorial, qui produisant encore un certain revenu, auroit facilité la conversion de la gabelle dans une taxe répartie au marc la livre de la taille ou du vingtième? Je sais qu'on peut difficilement raisonner d'après le remboursement illusoire qui exigeoit d'autres ressources; mais ces ressources ne les auroit-on pas trouvées plus aisément en améliorant le sort des campagnes, qu'en se bornant à un simple virement de parties plus digne d'un agio-teur que d'un Ministre? Enfin j'ajouterai à ces considérations, que dans la supposition même que les impositions sont réparties avec sagesse & perçues avec économie, il faudroit encore, avant de songer à rembourser, s'informer bien exactement s'il n'existe pas d'emploi d'argent plus pressé. Quand la France auroit aboli les droits d'aides & de gabelles, je regarderois encore les canaux de communication entre la Somme & l'Escaut, entre la Moselle, la Meuse & la

Marne, entre la Saône & la Seine, comme des opérations plus utiles qu'un remboursement de 60 millions. J'en dirois autant de la perfection des grands chemins, de la construction des ponts, du dessèchement des marais, du défrichement des landes, &c. Il ne faut pas oublier non plus que le remboursement des dettes dispose tous les Gouvernemens à la guerre, tandis que les dépenses utiles rendent la paix avantageuse, sans en abréger la durée".



NOUVELLES LITTERAIRES.

F R A N C E.

PARIS. Mr. COURT DE GEBELIN, continue avec toute la diligence & le succès imaginables le grand Ouvrage qu'il a commencé. Le Ve Tome, qui se distribue depuis peu, nous occupera incessamment. En voici le titre: *Monde primitif analysé & comparé avec le Monde moderne, considéré dans les Origines Françaises; ou Dictionnaire Etymologique de la Langue Française. Avec des*

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 235

des Figures en taille-douce : Par Mr. COURT DE GEBELIN, de la Société Econom. de Berne, des Acad. Roy. de la Rochelle, Dijon & Rouen; 1778, chez l'Auteur rue Poupée, Maison de Mr. Boucher, Secrétaire du Roi, & chez Boudes & plusieurs autres Libraires; Vol. in 4. de 1239 pp. sans le Discours Prélim. qui en a 104. (Se trouve à la Haye, chez P. F. Goffe.)

Code des Loix des Gentoux, ou Reglemens des Bramez traduit de l'Anglois, d'après les Versions faites de l'Original écrit en Langue Samskreté; 1778. de l'Imprimerie de Stoupé (& se trouve à la Haye chez P. F. Goffe). Vol. in 4°. de 341 pp. sans les Préfaces & le Discours Prélim. qui en ont 60. Les Bramez sont depuis un temps immémorial les Législateurs des Gentoux, c. à d. des Peuples de l'Indostan. Seuls dépositaires des Livres & des Loix du Pays, ils s'étoient toujours opiniâtrés à les cacher, & il a fallu toute la fermeté de Mr. Hastings, Gouverneur Général des Etablissmens Anglois dans l'Inde, pour obliger enfin les Bramez à révéler ces secrets. C'est à lui que l'Europe doit ce Code. Pour le compiler il a fait venir de tous les Cantons du Bengale les plus habiles Bramez Jurisconsultes, qui gagnés par ses promesses se sont assemblés

au Fort Williams de Calcutta , pour compiler les Livres originaux écrits en Langue Samskrète, & pour en tirer après deux ans ou environ de travail (depuis Mai 1773 jusqu'à la fin de Février 1775) les principaux Reglemens religieux & civils des Indoux. Ce Code ainsi compilé, on l'a traduit littéralement en Persan, sous les yeux des Brames, & d'après cette Version Mr. *Halbed* l'a rendu en Anglois, & l'a publié à Londres l'année dernière. Un Anonyme en donne à présent la Traduction Françoisé que nous annonçons, & nous ne doutons pas qu'elle ne soit bien reçue. Ce monument de Jurisprudence mérite en effet, ainsi que le dit Mr. *Halbed*, l'attention des Politiques, des Philosophes, & des Théologiens, parce qu'il donne une idée juste d'un grand Peuple, florissant à une époque où il ne pouvoit avoir aucune communication avec l'Europe; parce qu'il traite d'ailleurs de différentes matières qui intéressent tout le genre humain; qu'on y trouve & des maximes générales d'administration & de justice, que la diversité des mœurs & des opinions religieuses sont incapables de changer; & des usages que l'on croyoit jusques ici particuliers aux anciens Juifs;

&

& qu'enfin il offre l'histoire du genre humain aux premières époques de la civilisation. En rapprochant quelques-unes des Loix Indiennes de celles des Nations les mieux policées, il paroît que le bon sens & la raison ont dicté les mêmes reglemens aux différentes extrémités du Globe. Sur les successions, par ex. & sur le partage des propriétés, les dispositions des Loix des Brames sont celles des Loix Romaines. Le chapitre de la Justice est un des meilleurs de tout le Code. Les qualités nécessaires à l'arbitre ou au juge, les règles pour l'examen des témoins, les preuves qu'on demande, sont énoncées avec beaucoup d'exactitude & de profondeur de raison. Divers autres morceaux ne sont pas moins sages. Mais il faut convenir que l'on trouve aussi dans cette compilation une multitude de loix bizarres, injustes & sanginaires; une acception de personnes si choquante que le même crime est puni avec une sévérité excessive dans les gens du peuple, tandis que ceux qui composent les castes ou tribus supérieures, en sont quittes pour de légères amendes; des peines atroces, quelquefois indécentes & malhonnêtes, souvent puériles & ridicules. En gé-
néral

néral ces Loix manquent de suite, de proportion & de justesse : après avoir prononcé sur une chose il est assez ordinaire de voir le Législateur donner brusquement une décision différente sur un cas qui a du rapport au premier ; d'autres fois il entre dans des détails impossibles à déterminer. Les Indoux se vantent d'une antiquité qui ne s'accorde pas avec ce que nous savons de la durée du Monde ; & s'il faut en croire le Traducteur Anglois , aucun Peuple n'offre des Annales d'une autorité aussi incontestable que celles que nous ont transmis les anciens Brames. A cet égard il tient un peu le langage de nos prétendus Philosophes modernes. On peut faire la même réflexion sur le parallèle qu'il affecte de ramener entre les Loix de Moyse & celles des Brames , dans l'intention assez marquée de jeter du ridicule sur les unes & sur les autres. Du reste sa Préface mérite d'être lue. Il fait beaucoup d'observations sur les mœurs & les usages des Indoux , sur la Langue Samskrète , sur le caractère musical de cette Langue , sur les passages du Code les plus extraordinaires & les plus étrangers à nos opinions , sur les armes à feu dont il y est parlé , &c. „ Le lecteur, *dis-il*, sera très

très étonné de voir les armes à feu défendues dans des Loix d'une antiquité si prodigieuse; & il reprendra peut être l'ancienne *opinion*, jugée absurde aujourd'hui, qu'Alexandre trouva quelques armes de cette espèce au fond de l'Inde, comme un passage de Quinte-Curce semble l'assurer. La poudre à canon a été connue à la Chine & dans l'Indostan, long-temps avant toutes les époques qu'admettent nos Chronologistes. Le mot Samskret *Agnee-aster* signifie littéralement arme à feu - Le canon se nomme *Sbet-agbnee*, ou l'arme qui tue cent hommes à la fois, & les Histoires de l'Inde attribuent l'invention de ces machines destructives à l'artiste qui passe pour avoir forgé toutes les armes qu'employèrent dans le premier âge, pendant une Guerre de cent ans, les bons & les mauvais esprits." Milton n'est donc pas le premier qui se soit avisé de faire combattre les Anges à coups de canon.

La Langue Samskret est très abondante & très nerveuse; mais le style des bons Auteurs est singulièrement concis: suivant Mr. Halbed, elle surpasse de beaucoup le Grec & l'Arabe dans la régularité de ses étymologies: & elle a de même un nombre

bre prodigieux de termes qui dérivent de chaque racine primitive. La Poésie Samskrete contient une très grande variété de différens mètres; le Traducteur en rapporte plusieurs exemples, & l'on ne sera pas fâché que nous en transcrivions un : c'est une stance irrégulière.

^{v v} ^{v ~v v}
Swejenō neyatē wīram
^{v v v v v} ^{v v} ^{v v} ^v ^{v v}
Perebete boodabeer wēnāsbe kālāpēe
^{v v} ^{v v} ^v
Cbbāddāpēe chundene terōḥ
^{v v v} ^{v v v v} ^{v v} ^{v v}
Soorebbeyete mookbum koot, bāreḥje.

*Un homme bon ne prend jamais d'inimitié.
 Il est bien disposé même à l'égard de celui
 qui le maltraite.
 Ainsi, pendant que l'arbre du Sandale tombe,
 Il communique son odeur aromatique au tran-
 chant de la hache.*

Les Brame compilateurs de ce Code ont mis à la tête de l'Ouvrage un petit Discours préliminaire très intéressant; en voici un morceau: „ Dieu aime dans chaque Pays la forme de culte qui y est observée; il écoute dans la Mosquée les dévots qui récitent des prières en comptant des grains
 sul-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 241

facrés ; il est présent aux Temples, à l'adoration des Idoles ; il est l'intime du Musulman, & l'ami des Indoux, le compagnon du Chrétien, & le confident du Juif ; & les hommes d'un esprit & d'une ame élevés qui n'ont vu dans les contrariétés des Sectes & les différens cultes de Religion, que des effets de la puissance du Très-Haut, ont gravé leurs noms d'une manière immortelle sur les pages de l'Histoire. Ces esprits tolérans & justes se trouvent particulièrement dans l'Empire étendu de l'Indostan, &c. ”

Code d'Education à l'usage des Elèves destinés aux premieres professions & aux grands emplois de l'Etat : contenant les plans d'Education littéraire, physique, morale & chrétienne, de l'Enfance, de l'Adolescence & de la première Jeunesse ; le Plan encyclopédique des Etudes : & des Reglemens généraux d'education. Par M. VERDIER, Instituteur d'une Maison d'Education à Paris ; Conseiller, Médecin ordinaire du feu Roi de Pologne, Avocat en Parlement, &c. 1777. chez l'Auteur, rue de Seine S. Victor, à côté du Jardin du Roi & chez Mousard & Celas Libraires (& se trouve à la Haye chez P. F. Goffe.) in 12. pp. 396. Nous rendrons
Tome XLVIII. Part. 1. Q comp-

compte de ce bon Ouvrage aussi bien que du suivant :

Contes & Fables Indiennes de BIDPAÏ & de LOKMAN, traduites d'Ali Tchelebi-ben-Saleh, Auteur Turc. Ouvrage commencé par feu M. Galland, continué & fini par M. CARDONNE, Secrétaire. Interprète du Roi pour les Langues Orientales, Professeur en Langue Arabe au Collège Royal, Inspecteur de la Librairie & Censeur Royal, 1778 trois Vol. in 12, chez Simon, Lambert, &c. & se trouve à la Haye chez P. F. Goffe.

Lectures pour les Enfans ou Choix de petits Contes, également propres à les amuser, & à leur inspirer le goût de la Vertu. Seconde Partie. Suite des Lectures pour les Enfans, ou Lectures pour les Jeunes Gens, également propres à les amuser & à leur inspirer le goût de la Vertu ; chez Nyon 1777. Ces deux Vol. petit in. 12. font ensemble 412 pages. Les morceaux qui composent ce Recueil paroissent le choix d'une ame honnête & sensible ; on n'y voit rien de neuf, mais quelque facile qu'ait été le travail de l'Editeur on doit lui en savoir gré puis qu'il est utile. Nous aurions cependant quelques reproches à lui faire, dont le plus essentiel est d'avoir inséré un Drame, qui a pour

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 243

pour titre *les Revèrans*. Son objet, comme on le sent bien, est de prouver qu'il n'y en a pas, mais devoit-il supposer que tous les Enfans y crûssent? Ceux qu'on abandonne aux soins d'une *Bonne* ignorante peuvent avoir besoin d'instruction à cet égard; mais cette instruction est dangereuse pour les Enfans à qui elle n'est pas nécessaire, par la même raison qu'il ne faut point donner de remèdes aux gens qui se portent bien. Cette compilation offre des morceaux écrits du meilleur style, dans quelques autres il y a des défauts de goût: par exemple cette phrase a quelque chose de faux & de précieux „ ses joues se couvrirent d'une „ modeste rougeur, non de cette rougeur „ qui porte les livrées du crime &c". On trouve aussi quelquefois des fautes de grammaire, êtes vous parent à M. Belton? — Serait-ce pour que je demeure seul &c.

Le Quadrille des Enfans ou Système nouveau de Lecture. Avec lequel tout Enfant de quatre à cinq ans peut par le moyen de quatre vingt huit figures, être mis en état de lire sans faute à l'ouverture de toutes sortes de Livres en trois ou quatre mois, & même beaucoup plutôt, selon les dispositions de l'Enfant. Quatrième Edition, revue, abrégée & perfectionnée

nté à l'usage des jeunes Elèves de la Pension Académique du Fauxbourg St. Honoré. Chez Couturier 1777 in 8o. de 142 pages.

Ce Système de lecture parut pour la première fois en 1744: il semble que les éloges qu'on lui donna & le succès qu'il eut (on en fit trois Editions en moins de trois ans) auroient dû le rendre plus général. Il réunit à l'avantage de hâter les progrès, l'avantage plus précieux encore d'éviter aux Enfans l'ennui qui accompagne toujours cette étude. On a su tellement le réduire en jeu au moyen des 88 figures qui représentent les sons radicaux, que nous avons vu un enfant, à qui l'on avoit fait quitter l'ancienne méthode pour celle-ci, témoigner une sorte de scrupule de ce qu'il ne s'occupoit plus à apprendre à lire & de ce qu'il employoit tout son temps à jouer. Ce Système exige un peu d'étude de la part de ceux qui enseignent, & c'est par cette raison, sans doute, qu'il n'est pas généralement adopté; cependant les Maîtres en se donnant quelque peine en éviteroient beaucoup à leurs élèves. On trouve à la suite du Discours préliminaire, un Certificat de Mr. le Maréchal de Coigny, qui atteste qu'ayant mis son fils avant l'âge de quatre

ans

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 245

ans accomplis à la méthode de Mr. BERTHAUD, c'est le nom de l'inventeur, il eut la satisfaction de le voir commencer à lire au bout d'un mois, & quinze jours après être en état de lire fort joliment dans différents Livres, sans que pendant ce temps-là il ait eu le moindre dégoût & le moindre ennui. Nous citerons encore l'épreuve que Mr. B. fit de sa méthode sur deux Ramonneurs, que plusieurs Membres de l'Académie François & notamment MM. de Marivaux & de Crébillon voulurent bien choisir eux-mêmes, pour rendre plus authentique la preuve du succès. „Au bout du „mois, dit l'Auteur en rapportant ce fait, „à compter du jour qu'ils m'ont été envoyés, ils se sont trouvés en état de repasser devant ces Messieurs pour y lire à „l'ouverture du premier Livre qui est „tombé sous la main, moyennant deux „leçons par jour qui leur ont coûté si „peu de temps, qu'ils ont vagué dans la „journée à leurs exercices ordinaires.”

DANÈMARCK.

COPENHAGUE. Divers bons Ouvrages ont été publiés ici l'année dernière: il ne nous reste pas assez d'espace pour les indiquer à

présent, mais, nous le ferons au premier Trimestre. En attendant nous devons au moins insérer ici ce Programme de la Société des Sciences. Elle propose les sujets suivans :

I.

Chronologiam Historiae Valdemari primi Danorum Regis à Saxone descriptae perpetuam, validisque stabilitam argumentis elucidrare.

II.

Quae morum plucitorumque Septentrionis nostri incolis quondam peculiarium vestigia reperiantur inter populos Asiae Septentrionalis tam veteres, quam hodiernos, ita ostendere, ut affinitas harum gentium inde eluceat.

III.

Cum minerae Cobalti non raro alia metalla, & mineralia contineant, quae elegantiam coloris caerulei in smatto encaustis & porcellana infringunt, queritur methodus facilis haec inquinamenta inde separandi.

IV.

Doctrinam de superpondio, vel de effe&u machinarum data vi datum onus moventium distinde exponere, eamque cum reali effe&u
di-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 247

diversarum machinarum magna onera moventium comparare.

Le Prix que la Société décernera à celui qui à son jugement aura le mieux traité chaque sujet, consiste en une Médaille d'or de la valeur de cent Rixdalers argent de Danemarck. Les Savans tant Etrangers, que Danois, excepté les Membres de la Société, sont invités à concourir pour ces Prix, & voudront bien écrire leurs Mémoires en François, Danois, Latin, ou Allemand. Les Concurrans adresseront leurs Mémoires francs de port, à S. E. Mr. de Hielmstjerne, Conseiller Privé du Roi, Chevalier de Danebrog, Président de la Société. Aucun Ecrit ne sera reçu au concours, passé le dernier d'Août 1779. La distribution des Prix se fera vers la fin du Mois d'Octobre 1779, & le jugement de la Société sera publié incontinent après. Les Auteurs sont priés de ne se point faire connoître, mais de mettre une devise à la tête du Mémoire, & d'y joindre un billet cacheté avec la même devise, qui contiendra leur Nom, & le lieu de leur résidence.

A L L E M A G N E.

BERLIN. *Poësies Lyriques de RAMLÈR.*

Q 4

Tra-

Traduites de l'Allemand. 1777 ; petit in 8. de pp. 188. chez Voss ; & à Paris , chez Brunet. (Se trouve à la Haye chez P. F. Goffe)

Tous ceux qui connoissent la Littérature Allemande savent, que Mr. RAMLER est un des Ecrivains les plus distingués, qu'il passe tour à tour de l'enthousiasme des enfans d'Apollon au sang froid nécessaire pour bien apprécier les productions d'autrui ; en un mot qu'il réunit les talens du Poëte à ceux du Critique. Une grande partie des Odes que ce Volume renferme, se rapportent au Roi de Prusse & aux événemens de la dernière Guerre. Le Poëte en célébrant ce Héros lui rendoit l'hommage le plus désintéressé :

„ O Muse , s'écrie-t-il , plus orgueilleuse de n'avoir jamais été à prix d'or , pas même du sien , que ne le furent celles de Césa & de Thèbes (1), ne cesse jamais de le célébrer ! Et s'il rejette aussi tes chants de triomphe , si , peu accoutumé à tes accens , il incline entièrement vers les cygnes de la Seine ; n'importe , célèbre toujours le Dieu tutélaire des fils de Brennus &c. " Nous allons rapporter deux Odes , auxquelles les cir-

(1) *Simonide & Pindare.*

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 249

circonstances actuelles ajoutent un nouveau
prix.

AUX ROIS.

en 1761

„ Un monde entier sera-t-il anéanti?
un déluge universel de gens de guerre va-
t-il encore une fois tout replonger dans
la barbarie? les Temples & les trophées se-
ront-ils renversés pour n'être à l'avenir que
des ruines célèbres?

Après ces ravages peut-on espérer au
moins qu'aux temps à venir les arts seront
découverts, comme ils l'ont été jadis, entre
les cendres & au fond des tombeaux, & que
nos arrières-neveux les feront renaître &
fleurir? Non la dévastation qui nous me-
nace les détruira sans doute pour jamais.

La race des hommes éclairés s'anéantit;
le fils privé d'éducation est soldat ravisseur,
& celui qu'on n'enrôle pas de force pour
ce métier cruel est un laboureur miséra-
ble.

O vous plus destructeurs que le Vésuve
embrasé, que les tonnerres souterrains!
vous alliés de la famine & de la peste!

Vous qui portez dans toutes les mers
la rapide mort sur vos vaisseaux, & qui

Q 5

soldez

soldez depuis Lisbonne jusqu'aux bords glacés de l'Obi, des hommes armés pour détruire leur race !

O meurtriers du monde présent & à venir, qui hélas ! déchirez les entrailles des braves Germains de la main de Germains même, pour affliger le meilleur des Héros, le sage Roi des enfans de Brennus ! parlez !

Quand une fois la paix aura mis un frein à votre rage homicide, qu'elle restituera à chacun ses provinces & ses forteresses dévastées, dépeuplées, embrasées...

Combien, ô Rois (si le vertueux repentir n'est étouffé dans votre ame par les plaisirs, la fausse politique & les adulateurs) ne sentirez-vous pas de remords, ...

D'avoir massacré inhumainement des millions d'hommes avec leur postérité ! de n'avoir pas plutôt, rassasiés de calamités, ordonné à vos Légions de quitter le champ du carnage !

Pourquoi, braves sans crimes, n'avez-vous pas employé vos forces à chercher sur la mer pacifique de nouvelles routes, à découvrir un peuple inconnu, pour l'instruire & en devenir le Père comme le premier des Incas le fut des barbares Péruviens.

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 251

Il donna un nouvel être à son pays natal. Il partagea les terres, bâtit des cabanes, distribua les femmes, habilla le peuple ; il apprit à des hordes de sauvages dispersés à connoître la pudeur & à révéler des Dieux.

Son peuple reconnoissent le nomma fils du Soleil, parce que bienfaisant & vigilant comme cet Astre, il fut la joie de son pays renouvelé, & que sa réputation devoit briller dans tous les âges d'un éclat éternel."

A L'EMPEREUR JOSEPH.

*A l'occasion de son entrevue avec le
Roi de Prusse,*

en 1769.

„Mon chant de louange, Auguste Empereur de la Germanie, célèbre le premier de tes triomphes, celui qui montre combien tu es au dessus de l'esprit de jalousie, toi qui viens visiter le sublime Monarque des Prussiens.

C'est dans le Pays même que son glaive vainqueur sépara jadis de l'héritage de tes ayeux, que tu rends hommage à la prudence de ce Héros, comme à celle d'un père ; tu fais de son cœur ta première conquête,

&

& t'acquires un ami semblable à toi.

Un ami dont tu aspires à égaler la plus haute vertu militaire, pour la défense de tes vastes Etats, *mais jamais pour le combattre*; c'est le serment solennel de Joseph, le conservateur des peuples.

Cette première de tes actions jetté un éclat plus pur aux yeux des Immortels, que la prise d'Ilion & de Babylone & les triomphes de Gingiskan.

Va, continue ton illustre carrière, & brille parmi tes ancêtres couronnés de gloire, grand comme eux dans l'art de vaincre;

Plus grand encore dans tous les arts de la Paix ! Brille semblable à cet Astre, qui éclaire notre Globe & qui parmi des millions d'Etoiles dans la route azurée, attire seul à lui tous les regards, répand seul autour de lui une chaleur bienfaisante."

On ne peut qu'applaudir au travail du Traducteur, quand on pense à l'extrême difficulté qu'il y a de rendre en François un Poëte que les Allemands regardent comme intraduisible. Dans certains morceaux on desireroit un peu plus d'exactitude & d'élégance, par exemple dans ce début d'une Ode à un Peintre. „ Toi, dont le pinceau
fait

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 253

fait revivre César ensanglanté , dérobaat sous un voile de pourpre son visage au poignard de son ami, son visage , qui reprochoit tendrement son crime au meurtrier &c." Voici un autre passage dont le tour est obscur & vicieux : „Jusques à quand la furieuse Mègère secouera-t-elle son flambeau ? Rois de la terre , pourquoi *assaillir ainsi à sa propre gloire* un Héros invincible ? " Mais l'Anonyme s'est surpassé dans la traduction des Cantates qui terminent ce Volume, & il les juge avec autant de goût qu'il les a traduites. „ Les deux Cantates *Ino & Pygmalion*, ont cela de particulier qu'elles conservent le ton lyrique , depuis le commencement jusqu'à la fin. On a toujours fait du récitatif un récit, & développé dans l'air une moralité qui en résulte : ici le Poëte ne paroît rien raconter , tout est mis dans la bouche des personnages mêmes ; en sorte que ces Cantates sont des monologues. On sait combien il est difficile dans un Drame de faire un monologue de vingt vers : on jugera combien il avoit d'obstacles à vaincre pour en soutenir un aussi long dans la bouche d'Ino & de Pygmalion, & de leur faire en même temps raconter leur histoire. Le Poëte a surmonté heureusement

ment ces difficultés : le sentiment se développe sans interruption, & tandis que le personnage laisse un libre cours à ses pensées, nous apprenons, sans le remarquer, tout ce qui le regarde ! Quand la situation paroît convenir à un air, le Poëte ne fait que changer la mesure du vers, selon que la musique l'exige. "

Sermons sur divers Textes, par Mr. ERMAN, Pasteur de l'Eglise Françoisse de Berlin; grand 8o. de 388 pp. chez Jaspers. Ces Discours méritent bien qu'on les fasse connoître : nous en rendrons compte au Trimestre prochain.

QUEDLINBURG. Mr. le Recteur F. A. STROTH vient de publier le premier Tome d'une très bonne Traduction Allemande, qu'il a faite de l'*Histoire Ecclésiastique d'EUSEBE*. Elle sera utile non seulement à ceux qui n'entendent pas le Grec, mais même aux Gens de Lettres, qui sont en état de lire l'Original, parce que le Traducteur éclaircit fort heureusement un grand nombre de passages obscurs, & que ses savantes Notes répandent beaucoup de jour sur les faits rapportés dans cette Histoire. *EUSEBII Kirchengeschichte, aus dem Griechiſſchen überſetzt und mit einigen Anmerkungen erläutert von Friedrich*

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 255

drich Andreas Stroth , *Rektor des Fürstl. Gymnasii zu Quedlinburg*; grand 8o. chez Reußner , 1778.

LEIPSICK. Weygand a imprimé : *Geschichte der Engländer und Franzosen im Ostlichen Indien. Ein versuch von CHRISTIAN WILHELM DOHM. Erster Theil*; c. à d. *Essai sur l'Histoire des Anglois & des François dans les Indes Orientales, par Mr. DOHM, Tome I. in 8o.* Nous n'avons point encore vu cet Ouvrage; mais on en dit beaucoup de bien, & l'Auteur passe pour l'un des meilleurs Écrivains de l'Allemagne.

HANNOVRE. Mr. ZIMMERMANN vient de publier une Feuille sous le titre d'*Ankündigung und Bitte HALLERS Leben betreffend* c. à d. *Avis & prière concernant la Vie de HALLER (*)*. Il commence par rappeler qu'en 1755. il parut à Zurich une Vie de cet Homme illustre, & personne sans doute n'a caractérisé cet Ouvrage aussi durement que l'Auteur le fait ici. D'un côté les nombreux défauts qu'il trouve dans cet Ecrit de sa jeunesse, de l'autre son respect pour la mémoire d'un compatriote , d'un maître & d'un parent, le déterminent à publier une seconde Edition de cette Vie , où il se propose de faire nombre de corrections & de

(*) On fait que ce grand Homme est mort le 12 Décembre 1777.

de retranchemens. Cependant, dit-il „cette entreprise ne doit pas détourner un Biographe Anatomiste ou Botanicien de raconter à sa manière la Vie de cet Homme immortel, mon travail lui laisse le champ libre. ” Le but de Mr. ZIMMERMANN est de ne rien omettre de tout ce qui répand un vrai jour sur le caractère de HALLER; d'indiquer ce que la Jeunesse peut regarder comme un modèle à suivre, ou comme un écueil à éviter; de rassembler tous les traits distinctifs de son Héros; & de déterminer l'influence qu'ont eu sur lui les divers lieux de son séjour, & le caractère de ceux dont il y fut entouré. Ainsi c'est plus pour les Hommes que pour les Savans que M. Z. veut écrire „au moins que pour ces Savans „qui attachent infiniment plus d'importance „à la plus petite ramification d'une veine „ou au nombre des pistils d'une plante, „qu'à ce que HALLER, la meilleure tête „de son temps, a fait & opéré. ” Mr. Z. desireroit que les personnes qui ont été en commerce de Lettres avec l'illustre Bernois, & ceux de ses compatriotes qui ont été témoins de ce qu'il a fait en qualité de Républicain, & d'Homme d'Etat durant les dernières années de sa vie voulussent lui

com-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 257

communiquer des lumières & des anecdotes relatives au but qu'il se propose. Des Lettres de HALLER à ses Amis seroient un trésor pour son Biographe. Deux grands Hommes de Zurich, dit-il, Mr. le Professeur Bodmer & Mr. le Chanoine Gesner, pourroient lui fournir d'importans secours. Un homme d'un mérite non moins éminent, Mr. Bonnet de Genève, écrivoit dernièrement à M. Sulzer à Berlin: „ ma correspondance avec HALLER a duré sans interruption depuis au delà de vingt-trois ans, souvent il m'a fait part de ses plus secretes pensées & j'ai été le confident de ses peines & de ses plaisirs. ” Ce seroit là une source vraiment précieuse pour Mr. Z; nous joignons nos vœux aux siens pour qu'elle lui soit ouverte, & nous ne doutons point que les Amis de HALLER ne s'empressent de contribuer à la perfection d'un Ouvrage, dont l'objet, le plan & le nom de l'Auteur promettent tant d'utilité & d'intérêt.

FRANCFORT sur le Mein. Varrentrapp & Wenner ont imprimé: CAROLI FRANCISCI HOUBIGANTII *Notæ Criticæ in universos Vet. Test. Libros, cum Hebraice sum Grace scriptos, cum integris ejusdem*
Tome XLVIII. Part. I. R Prole-

Prolegomenis. Ad exemplar Parisiense demum revocata; 1777. deux Vol. in 4. Quelque scandale que le P. Houbigant ait donné à certains Savans par la hardiesse de sa Critique, on convient généralement que son grand Ouvrage est un des plus importants & des plus utiles qui aient été publiés sur la Bible; & si bien des Gens de Lettres s'en passent ce n'est assurément que parce qu'ils trouvent l'acquisition de ces quatre Volumes *in Folio* trop dispendieuse. Désormais ils pourront se satisfaire à meilleur compte, car à la réserve du Texte Hébreu & de la Version Latine du P. Houbigant, ils auront à un prix très modique dans les deux Tomes *in 4°* que nous annonçons, tout ce que contient la magnifique Edition de Paris.

GÖTTINGEN. Le célèbre M. MICHAËLIS vient de publier une Traduction Allemande du premier Livre des Maccabées, avec des Remarques, (*Deutsche Uebersetzung des ersten Buchs der Maccabäer mit Anmerkungen*) *in 4°*, chez Rosenbusch & à Coblentz, chez Huber. Nous nous proposons de rendre compte de cet important Ouvrage.

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 259

PROVINCES UNIES.

GOES. Beredeneerd Onderzoek naar de Natuur en 't Bestaan der Engelen; strekkende, om te betogen, dat zy zo wel lichamelyk als geestelyk zyn : door AEGIDIUS PETRÆUS, Predikant te Cappelle in Zuid-Beveland; c. à d. Recherches sur la Nature des Anges, où l'on tâche de montrer qu'ils sont corporels aussi bien que spirituels : par Mr. PETRÆUS, Pasteur à Cappelle dans l'Isle de Sud-Beveland; chez Jacob Huysman, & à la Hoge, chez Jean Abraham Bouvink, 1777. gr. 8°. de 322 pp. sans la Préface & le Sommaire. Les Théologiens de nos jours s'accordent assez généralement à croire, que les Anges, bons ou mauvais, dont la Révélation nous parle, sont des Etres immatériels, qui ne peuvent apparaitre aux hommes que sous des corps empruntés. C'est à réfuter cette opinion, & à établir le sentiment contraire, que Mr. le Pasteur PETRÆUS s'occupe dans l'Ecrit dont nous allons parler; prêt à se retracter publiquement si on lui montre qu'il erre, c. à d., comme il s'en explique, si on réfute duement toutes ses preuves, dont quelques-unes pourroient n'être pas solides sans que son Système en fût moins

R 2

vrai

vrai. S'il se trouve dans cet Ouvrage des choses qui aient déjà été dites , on ne doit pas pour cela soupçonner l'Auteur de plagiat. Quand il n'auroit pas déclaré lui-même, que, soigneux de recueillir & d'exposer fidèlement ce qu'on allègue pour établir la Doctrine qu'il rejette, il s'est abstenu de consulter ce que d'autres ont écrit en faveur de celle qu'il défend, pour ne pas débiter comme sien le travail d'autrui : l'on sent bien qu'il n'est pas possible d'approfondir certaines questions, sans se rencontrer plus ou moins avec ceux qui les ont déjà traitées. Avant de discuter celle dont il s'agit ici, le savant Auteur y prépare ses Lecteurs par quelques Réflexions préliminaires, où, entr'autres choses, il donne six Règles à observer dans cette discussion; mais qui n'y sont pas tellement relatives qu'elles ne puissent venir à point dans d'autres cas. A ces Réflexions succède une Prière où Mr. PETRÆUS en implorant la bénédiction Divine sur son Ouvrage auroit pu, selon nous, témoigner un peu moins fortement la persuasion où il est de la vérité de son Système. Quant à la tractation, sept Chapitres en font le partage. Dans le I^r. Mr. PETRÆUS examine & combat le sentiment ordinaire. Après avoir
posé

posé l'état de la question, qui n'est pas, *s'il y a quelque chose d'immatériel dans les Anges*, puisqu'on en convient de part & d'autre; mais, *si ce sont de purs Esprits*, comme on l'enseigne communément: il tâche de faire voir, que le titre d'*Esprits*; ni les paroles de Jésus-Christ, *Luc. XXIV, 39*; ni les facultés & les opérations *spirituelles* que l'Ecriture attribue aux Anges; ni l'histoire du Démoniaque, *Luc VIII, 30*; ni la distinction des Créatures en *visibles & invisibles*, *Col. I: 16*; ni l'idée que le Sauveur donne de l'état des messagers célestes, *Luc XX: 35, 36*; ne prouvent que ce soient des *Substances purement incorporelles*. Qu'on suppose gratuitement, que les Corps dans lesquels ils sont quelquefois apparus, étoient des *Corps empruntés*. Et qu'en leur en donnant de propres, il ne s'ensuit nullement, comme on l'objecte, que les Fidèles au service desquels Dieu les emploie, devroient toujours les voir; puisqu'ils peuvent avoir des Corps fort différens les uns des autres, & que toute matière n'est pas visible à nos yeux. Après avoir ainsi réfuté les raisons qu'on a coutume de produire pour l'opinion vulgaire, l'Auteur travaille à établir la sienne. D'a-

bord, pour prouver en général que les Anges sont des Créatures composées d'un esprit & d'un corps, il fait valoir le vs. 4. du Ps. CIV, où ils lui paroissent dépeints comme tels (1); leurs fréquentes apparitions; les figures que Dieu commanda à Moïse d'en faire; les actions corporelles qui leur sont attribuées (2), &c. En développant ces preuves, notre habile Théologien n'oublie pas de répondre à ce qu'on pourroit y opposer, & de montrer que son opinion n'a rien d'absurde, rien de contraire aux Perfections Divines, &c. C'est la matière du Chap. II. & des trois suivans. Dans le VI^e, Mr. PÉTRÆUS recherche plus particulièrement de quelle matière les Corps angéliques sont composés. Pour justifier l'idée où il est, que ce sont des corps de feu, il allègue, 1^o. les paroles du Ps. CIV: 4, qu'il traduit, *Il fait*

(1) Mr. PÉTRÆUS remarque, que ceux qui allèguent la première partie de ce passage pour prouver que les Anges sont des Esprits, l'autorisent par cela même à conclure de la 2^e, que ces Esprits sont revêtus de Corps.

(2) Gen. XVIII. & XIX. Luc. XXIV: 4. Act. I: 10. Exod. XXV: 18, 19. Ps. XCI: 11, 12. 1 Cor. XIII: 1. Phil. II: 10. Apoc. XVIII: 21.

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 263

fait ses Anges esprits, & ses Ministres
feu flamboyant; Version qu'il fortifie par
Héb. 1: 7; 2^o le Nom de Séraphins ou de
brûlons, qui leur est donné par Esaie, VI:
2, 6. 3^o les chevaux de feu qui apparurent
à Elie, 2 Rois II: 11, & à Elisée, VI: 17;
& qu'il croit, avec plusieurs Interprètes,
avoir été des Anges. Après avoir tâché
d'établir le sens qu'il donne à ces passages,
& de justifier la conclusion qu'il en tire,
qu'les Anges ont des corps de feu, l'Auteur
fait encore quelques Remarques, qu'il ne
donne pas pour des preuves de ce senti-
ment, mais qui lui paroissent concourir à
le rendre très vraisemblable; & finit par
résumer brièvement dans un Vile. Chapi-
tre, ce qui a été dit dans les six précédens,
Tel est en substance le contenu de cet
Ouvrage. Il mérite certainement d'être lu;
& quelque parti qu'on prenne sur la Que-
tion qui en fait le sujet, on ne sauroit nier
qu'il ne soit bien écrit, & qu'il ne renfer-
me de très bonnes choses.

UTRECHT. J. van Schoonhoven & Comp,
ont imprimé: *Histoire de la Fondation des*
Colonies des Anciennes Républiques, adaptée
à la dispute présente de la Grande-Bretagne
avec ses Colonies Américaines. Traduite de

l'Anglois. A laquelle on a ajouté trois Lettres intéressantes sur la même dispute, & les Articles de l'Union d'Utrecht comparés aux Articles de l'Union des Colonies de l'Amérique Septentrionale; 1778; grand 8o. de 247 pp. Les circonstances actuelles ajoutent sans doute un nouveau degré d'intérêt à cet Ouvrage; mais indépendamment de cette considération, & dans quelque temps qu'il eût paru, il méritoit toujours d'être recherché. L'Auteur paroît très versé dans l'Histoire ancienne, & l'on voit qu'il a puisé dans les sources & consulté les originaux. Il explique avec beaucoup de netteté & d'exactitude sur quel plan les anciens Peuples sur-tout les Carthaginois, les Grecs, & les Romains ont fondé des Colonies. Son grand objet est de découvrir la nature des conditions réciproques qui subsistoient entre ces trois Nations & leurs Colonies, de déterminer l'étendue de la juridiction que les premières se réservoient sur les dernières, mais principalement d'exposer l'usage de l'antiquité relativement au droit d'imposer des taxes. Il résulte de ses recherches que les Carthaginois restreignoient le commerce de leurs Colonies & leur imposoient des taxes; que les Grecs

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 265

ne levèrent rien sur leurs Colons jusqu'au temps de l'invasion des Perses, & qu'après cette époque aucun Etat de la Grèce à l'exception d'Athènes ne soumit ses Colonies à payer des taxes réglées; & qu'enfin les Romains obligèrent toujours leurs Colons de reconnoître leur autorité suprême, de fournir les taxes & les secours de troupes dont la mère patrie avoit besoin, & d'envoyer leurs soldats pour le service militaire par-tout où l'intérêt de la République l'exigeoit. A en croire l'Auteur, une Colonie Romaine étoit une image parfaite d'une Colonie Angloise en Amérique, aux différences près qui se trouvent dans la constitution de Rome & celle de la Grande-Bretagne; & quoique la population & la puissance des Américains soient assurément bien supérieures à celles des Colonies Romaines, il soutient qu'ils n'en ont pas plus de droit à l'indépendance. Mr. CERRIER, Traducteur de cet Ouvrage, est bien plus favorable aux Américains que ne l'est l'Anonyme Anglois. Dans une Lettre fort intéressante qu'il a mise à la suite de sa Traduction, il fait diverses réflexions philosophiques & politiques sur la Guerre présente entre l'Angleterre & ses Colonies,

& il ne dissimule pas les vœux qu'il forme pour celles-ci. Il ne craint pas même d'affirmer que le vœu commun est en faveur des Américains. „Rien , ajoute-t-il, n'est plus naturel. On doit s'intéresser pour le parti le plus faible , pour une multitude de petits Etats dont la position éloignée n'inspire aucune crainte , pendant que leur audace excite l'admiration. L'orgueil au contraire & sur-tout la puissance excessive de la Grande-Bretagne , principalement depuis la dernière Guerre , ont dû révolter tous les Etats que son éclat humilioit en les éclipsant ". Le Correspondant de Mr. CHASSIER pense de même dans la Réponse très bien écrite qu'il lui fait. „ La cause des Colonies , dit-il , intéresse les âmes libres & sensibles sur toute la surface de la Terre -- L'intrépide résistance des Américains paroît un soulèvement unanime, inspiré par l'enthousiasme de la liberté. L'esprit de patriotisme est capable de leur faire affronter tous les dangers & braver toutes les conséquences qui en peuvent résulter. Ils n'ignorent pas que la plus grande partie de l'Europe est disposée en leur faveur. Ce sentiment ranime leur espoir & leur communique une valeur indom-

domp-

domptable. Si la fortune se^e déclare pour eux, ils sont trop sages pour ne pas s'assurer une indépendance parfaite, & je pense que s'ils sont obligés de céder à la force, les opiniâtres préféreront une mort honorable, ou une retraite désespérée ". A la suite de ces deux Lettres on trouve un parallèle des Articles de l'Union d'Utrecht, & de ceux de l'Union fédérative des Colonies Américaines. Ce morceau est tiré de l'excellent *Commentaire sur l'Union d'Utrecht*, par Mr. Paulus. Tout l'Ouvrage est terminé par la Traduction d'une Lettre Hollandaise sur le Crédit de la Grande-Bretagne, d'un côté, & de l'Amérique Septentrionale Unie, de l'autre. Le but de l'Auteur est de prouver qu'il y a plus de sûreté de prêter de l'argent aux Américains qu'aux Anglois, & qu'attendu l'industrie générale, la frugalité, la richesse, la prudence, & la vertu de l'Amérique, elle est une débitrice beaucoup plus assurée que la Grande Bretagne. Les matières de politique n'étant pas de notre ressort, nous nous abstiendrons de porter aucun jugement sur cette Lettre.

Nous disions tout à l'heure que Mr. CRISPIER est très favorable aux Américains : il vient d'en donner une nouvelle preuve

en

en dédiant le troisième Tome de son *Tableau de l'Histoire Générale des Provinces-Unies, aux Etats Unis de l'Amérique*. C'est le premier hommage de ce genre qui leur ait été rendu. Le IV^e Volume du Tableau ne tardera point à paroître. Nous rendrons compte de tout l'Ouvrage, qui est de plus en plus goûté.

Les mêmes Libraires continuent à distribuer l'*Opmerker (L'Observateur)*. Le VI^e Tome est déjà fort avancé, & il est bien à souhaiter que ce ne soit pas le dernier. On ne sauroit trop recommander cette excellente Feuille, faite pour plaire aux gens de bien & aux gens de goût.

Mr. VAN ALPHEN, l'un des meilleurs Poëtes Hollandois de nos jours, & dont nous avons annoncé il n'y a pas long-temps des *Poësies & Méditations* composées à l'occasion de la mort de sa Femme (1), n'a pas dédaigné d'abaisser sa Muse au ton simple & naïf qui convient à l'enfance : il vient de publier une Brochure de 32 pages imprimée ici, chez la Veuve van Terveen, sous le titre de *Proeve van Kleine Gedigten*
voor

(1) Voyez le Tome XLVII. de cette Bibl. Part. I.
page 233.

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 159

voor Kinderen, c. à d. *Essais de petits Poëmes pour les Enfants*. Ces Opuscules sont de petits chef - d'oeuvres dans leur genre, pleins de naïveté, de sentiment & de grâce; l'agrément y est si bien mêlé à l'instruction que les jeunes lecteurs de Mr. VAN ALPHEN ne desireront pas moins que leurs parens la continuation qu'il fait espérer dans sa Préface.

R. de Meyere, a mis en vente: *Etymologicum Teutonicæ Linguae: sive Dictionarium Teutonico - Latinum, præcipuas Teutonicæ Linguae dictiones & phrasas Latine interpretatas & cum aliis nonnullis Linguis obiter collatas complectens: studio & opera CORNELII KILIANI Dufflæi. Opus Germanis tam superioribus quam inferioribus, Gallicis, Anglicis sive Anglofaxonibus, Italicis, Hispanicis, & aliis lectu perutile. Curante GERARDO HASSELTO Arnhemensi, qui & suas Adnotationes adjecit. 1777. Tomus II. Volume in 4o. de 563 pp. Ce second & dernier Tome du Dictionnaire de KILIAN a suivi de bien près le premier (*), & n'est pas moins bien soigné. Tous ceux qui aiment &*

(*) Voyez ce que nous en avons dit dans la Partie précédente de ce Journal pag. 230 & suiv.

& cultivent la Langue Hollandoise, de même que ceux qui ont du goût pour la Science des Etymologies, sauront beaucoup de gré à Mr. VAN HASSELT, non seulement d'avoir procuré une Edition très exacte & très complète d'un Ouvrage si utile, mais aussi de l'avoir enrichie d'une multitude de Notes également savantes & judicieuses. Nous en rapporterons deux, prises presque au hasard. Sout. Sal. *alg.* Germ. saltz; Gal. sel: Ital. sale: *Hisp.* sal: *Angl.* salt: *Wie sout.* Salis flos. Sout ende brood, &c. Mola falsa. Sout ende brood eten &c. Offam judicalem edere. *Erat hac offa panis certis verbis devotus & execratus destinatusque sententiis consecratus, qui reo offerebatur, sale etiam adhibito, fortè, quod ejus in execrationibus & dirarum imprecationibus soleat esse usus: habebant autem Germani, Saxones, Belgæ, alique multi, hanc penitus insitam opinionem, non posse quemquam mali conscius, panem hoc modo dedicatum devorare. Simile quid refertur de otzise lapide trito & subcineritio pane decocto, quem fur mansum devorare non potest; quin cogitur aut suffocari, aut fur depreberdi decoctum glutire nequiens. Tel est le texte de KILIAN, & voici la Remarque de Mr. VAN HAS.*

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 272

HASSELT: *Quæ auctor de actite refert*, Alkem. in 't Kampr. p. 101, 102, & jam ante eum A. B. de Boode in lib. de Gem. & lap. hist. l. II. c. 197. confirmarunt, alias de hoc lapide nugæ vid. in Lev. Vincent. Wonderton. p. 234. Wolfg. Franz. in Hist. Anim. Sac. p. 292. Jonstoni Thaumatochr. p. 157. quinimo apud Plin. H. N. L. 21. c. 21. Sed rectius ex iis quæ Valmont de Bomare in Dictionn. d'Hist. Natur. altunde desumfit (vid. Buffon. Hist. Natur. T. 5. p. 439. in not.) & Le Francq. v. Berkey Nat. Hist. v. Holl. Tab. 7. D. II. St. II. cognosci poterit.

WIJCK-BELD, vetus Sax. Sicamb. *Territorium, jurisdictio civitatis, quæ lignæ crucis statua erecta designari solet; & Civitas, oppidum, municipium.* Note de Mr. VAN HASSELT. Eggelingius, quod tamen veri-similitudini haud consonum videtur, beld a belettet, alii aliter deducunt; vid. Wachteri Gloss. sed misis bis, quidni beld, bild aut potius belt, bilt pro colle, sicut adhuc in Gelria collem notat, & Frisiorum de bilt, & de bilt prope Trajectum Batavorum inde etiam nominantur, utpote adjacentibus agris altiora, accipere licet? cum colles remotiori majorum tempore, quod etiam eorum vestigia prope Arnhemiam adhuc probare volunt, li-mi-

mitibus inservisse credibile sit. Wijck recte
Außer ad Wijck pro vico redegit: & est
 itaque Wijck-bild, Vici collis, *collis seu*
colliculus, qui vicum a proximo vico distin-
guit, limes. Quibus collibus deinceps lapi-
des successerunt, & ex iis cruces. (vid. quos
citat Wagen. in de Besch. v. Amst. St. 9. p.
4. not.) denique etiam statua Heroum illus-
trium, veluti Rutlandi, Orlandi, aut uti
nunc vulgo, Roelandi: de quibus statuis
priori seculo dissertationem publicavit Am-
pfijs. Jo. Gryphiand. cujus titulus, nam ma-
le datur in Hoogstr. Gr. W. B, est de Weich-
bildis Saxonice sive Colossis Rulandinis (Ar-
gentor. 1666 in-4.) & etiam alii, Rhetius,
quique præter hunc allegantur a J. W. Ge-
ricken in Schottello illustrato & cont. C. 9.
Et qualis Rulandus lapideus nunc ablatu,
manu olim, conjiciente Wagen. l. l. gladium
tenens, ante duos annos, Amsteledami adhuc
superstes fuit. De gladio, qui Duranda di-
cebatur vid. J. Bolland. not. ad Eginhart, de
v. Caroli M. p. 55. ed. opt. nisi tamen huic
manui vexillum aptatum fuerit, cum illud
statuæ Saxonice plerumque dextra tenuerint;
vid. citatos auctores in P. F. Arpi not. ad
Them. Cimbr. §. 27. M. VAN HASSELT a
 mis à la fin de ce Volume divers Supplé-
 mens

mens qui se trouvoient déjà dans les anciennes & rares Editions de KILIAN, sc. 1. Un Dictionnaire des mots étrangers empruntés des autres Langues; on sera surpris de voir combien de mots barbares défiguroient dès le temps de KILIAN la Langue Hollandoise: ce Dictionnaire remplit 35 pages à deux colonnes. 2. Une Nomenclature Hollandoise & Latine des noms tant anciens que modernes des Pays, des Peuples, des Villes, des Montagnes, &c. 3. Une autre des noms propres des hommes & des femmes, particulièrement des Goths, des Vandales, des Germains, des Saxons, des Anglo-Saxons, avec la signification & l'étymologie de ces noms; ainsi, par ex. *Alberick* signifioit *Toujours riche*, & étoit composé de *albe* toujours, & *rick* riche. A ces trois Nomenclatures, publiées par KILIAN lui-même, *Potterus*, l'un de ses Editeurs, en a ajouté quelques autres d'hommes, de femmes, d'animaux &c.

Le même Libraire a imprimé: *Beschryving enes algemeen nuttigen en beproefden werktuigs ten einde de Mieren en andere schadelijke Ongedierten op ene vaardige en onfeilbare wyze, met weinig kosten, en ene geringe moeite, uit een gantsche streek te*
Tome XLVIII. Part. I. S . vers

verdelgen. Door den Heere Baron VAN HUPSCHE. Uit het Hoogduitsch vertaald. Met een koperen Plaat; c. à d. Description d'une Machine propre à détruire entièrement, d'une manière infailible, aisée, & à peu de frais, les Fourmis ainsi que d'autres Insectes nuisibles. Par Mr. le Baron DE HUPSCHE. Traduite de l'Allemand. Avec une Planche. 1778. grand 8o. de 17 pp. Nous avons eu diverses occasions de parler de Mr. le Baron DE HUPSCHE, du succès avec lequel il cultive l'Histoire Naturelle & des utiles découvertes qu'il a faites. Celle que nous annonçons à présent est très importante. On fait quels dégâts les fourmis font dans les jardins, dans les vergers, &c; & combien il est difficile de détruire ces insectes. Rien ne sera plus aisé désormais au moyen de la machine que l'Auteur a inventée, & qu'il a décrite avec beaucoup de clarté. C'est une cloche de fer battu, de fer-blanc, ou même d'argille, que l'on pose sur la fourmillière après avoir allumé une mèche de soufre placée au milieu de la cloche. Dans peu de minutes la vapeur aura étouffé toutes les fourmis. Ce moyen si simple & si peu dispendieux est absolument infailible, & Mr. DE HUPSCHE s'en est assuré par une

in-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 275

infinité d'expériences. Il faut voir les détails dans la Brochure même; Brochure plus intéressante assurément & plus utile qu'une multitude de gros Volumes.

H. van Emmeren a imprimé: *De Christelyke Zedekunde door GOTTFRIED LEZS, Doßer en Professor der H. Godgeleerdheid en Academie-Prediker te Göttingen. Uit het Hoogduitsch vertaald; c. à d. La Morale Chrétienne par Mr. LEZS. Professeur en Théologie à Göttingen. Traduite de l'Allemand; 1777, grand 8°. de 327 pp.* Mr. LEZS est à juste titre regardé comme un des plus habiles, des plus sages, & des plus modérés Théologiens d'aujourd'hui. Plusieurs de ses Ouvrages ont été traduits en Hollandois, & rien assurément ne sauroit être plus avantageux à cette Nation que de s'approprier ainsi les bonnes productions des Etrangers. L'Abrégé de Morale que nous annonçons méritoit d'autant plus d'être traduit que c'est non seulement un bon système pour l'instruction des jeunes gens dans les Universités, mais aussi un Livre édifiant à l'usage des Familles. Presque tous les Moralistes divisent la Morale en trois parties: devoirs envers Dieu, envers soi-même, envers le prochain; Mr. LEZS fait sentir les

inconvéniens de ce plan ; & voici l'ordre qu'il a suivi & qui nous paroît en effet bien préférable. Il traite 1^o. des sentimens du coeur , ou des dispositions & affections vertueuses ; 2^o. des actions vertueuses ; 3^o. des aides à la vertu , ou des moyens de devenir vertueux & de se perfectionner de plus en plus. Ces trois Parties qui divisent tout l'Ouvrage sont traitées avec une justesse & une précision admirables. Quelques articles auroient peut-être exigé un peu plus de développement ; mais l'Auteur s'est étudié à être court & à renfermer une multitude de choses dans un assez petit Volume. Partout on voit qu'il a profondément médité son sujet & qu'il a pensé par lui-même. Pour s'en convaincre on n'a qu'à lire ce qu'il dit sur le principe fondamental de la Morale (*), sur le patriotisme , sur l'humilité , sur la bienfaisance , sur la droiture , sur les divertissemens , sur les devoirs sociaux , &c.

LEYDE. Nous aurions du inférer ce Programme dans la Partie précédente de cette
 Bi-

(*) Ce principe est selon Mr. LEZZ : *Faitons ce qui peut contribuer au bien de la Société humaine , de cette Famille de Dieu dont tu fais partie.*

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 277.

Bibliothèque, mais il s'étoit égaré parmi nos papiers : heureusement il est encore temps de le publier.

„La Société de Littérature Hollandoise établie à Leyde, après avoir recueilli les voix de Messrs. les Commissaires commis pour l'examen des Dissertations sur la question proposée en 1775. „Quel est le „but general qu'un Poëte doit se proposer? „Quels sont par conséquent les sujets particulièrement propres à la Poésie, & „quelles sont les règles générales de toute „Poésie quelconque?“ a jugé que la Dissertation marquée par la Sentence *after all it cannot be expected.* &c. est la meilleure, & la plus satisfaisante aux vues de la Société. A l'ouverture du billet cacheté, portant au dessus la même Sentence, il a paru que l'Auteur de cette Dissertation, étoit Mr. CORNELIUS VAN ENGELN, ancien Pasteur parmi les Mennonites, Directeur Honoraire de la Société pour le secours des noyés, Membre de la Société de Littérature Hollandoise à Leyde &c. &c. demeurant dans cette Ville, auquel la Société a adjugé la Médaille d'or. Les Billets appartenans aux autres Dissertations, ont été brûlés sans avoir été ouverts.

La Société a élu pour ses Membres : Mr.

JEAN LOUIS VERSTER, *Draasfact de St. Michiels Gistel à Bois-le-Duc*, & Mr. RUTGERUS PALUDANUS, *Conseiller & ancien Echevin de la Ville d'Alkmaar, Secrétaire du Zyp, Directeur de la Société Hollandaise des Sciences à Haarlem &c. &c.*

La Société a dans cette assemblée, choisi deux nouveaux sujets de Dissertations, l'un: „Quelles sont les qualités requises dans „un Eloge? Les Dissertations doivent être „remises avant le premier Novembre 1778, L'autre. „La Poésie & l'Eloquence ont-elles „quelque liaison avec la Philosophie? & „quelle utilité l'une & l'autre retirent-elles „de celle-ci? Les Dissertations doivent être envoyées avant le 1 Nov. 1779.

L'Assemblée annuelle de l'année 1776, avoit proposé pour la seconde fois pour le 1 Nov. 1779, la question: „Jusqu'à quel „point peut-on par ce qui nous reste des „Langues Moesogothique & Anglofaxone „éclaircir l'origine de la Langue Hollandoise, & faire voir que le fondement de „celle-ci se trouve dans ces Langues anciennes. Le but de la Société, en proposant cette question, est d'examiner l'opinion communément reçue, que la Langue Hollandoise tire son origine principalement

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 279

ment des Langues Moesogothique & Anglo-saxone ; elle souhaite donc que ceux qui voudront traiter cette Question , recherchent jusqu'à quel point on peut confirmer le sentiment général , tant par les monumens historiques , que par la comparaison de ces deux Langues avec la Langue Hollandoise.

Il est libre à tout le monde, même aux Membres de la Société de concourir pour le prix ; les Commissaires nommés pour l'examen des Dissertations reçues, sont seuls exclus de cette liberté. La Société offre une Médaille d'or de la valeur de 150 florins, à celui dont la Dissertation sera jugée la plus satisfaisante aux vues de la Société. Les Auteurs sont priés d'écrire leurs Dissertations en Latin ou en Hollandois d'un caractère net & lisible : celles qui pourront être envoyées par les Membres même de la Société, doivent être écrites d'une main étrangère. Elles doivent toutes être distinguées par une Sentence, ou Devise, & renfermées dans une enveloppe cachetée, au dessus de laquelle on écrira la même Sentence, ou Devise, dont la Dissertation est marquée. A cela doit être ajouté un Billet cacheté, contenant le nom, la quali-

té, & la demeure de l'Auteur. Au dessus du Billet, on écrira la Devise de la Dissertation; le tout ensemble renfermé dans une seconde enveloppe, doit être remis précisément aux temps marqués ci-dessus, entre les mains de Mr. *Frans van Lelyveld*, Secrétaire de la Société, ou de Mr. *Pieter Vreede Junior*, chargé de la correspondance, tous deux demeurants à Leyden. Au reste les loix pour la concurrence aux Prix se trouvent dans le second Volume des Mémoires de la Société."

LA HAYE. *J. H. Munnikhuizen & C.* Plaas ont mis en vente: *Symbolae Litterariae Haganae, ad incrementum Scientiarum omne genus a variis amicis collatae. Classis Primae, Fasciculus secundus, 1778, in 8°. d'environ 230 pp.* Cette Partie a suivi de bien près la première, & ne fera pas moins de plaisir aux Gens de Lettres. Les Pièces que Mr. le Professeur *BARKEV* y a insérées sont: 1. *C. Swaving, jam V. D. M. in Hien & Dodewaard, Commentarii in Vaticinia Bileami Numer. XXIII. & XXIV. Pars secunda.* 2. *RUTGERI OUWENSII, Illustris Scholae Haganae Rectoris, & Litterarum Humaniorum Praeceptoris, Emeriti, Disquisitione. unde, mutata in sanguinem jussu Dei omni*

omni Aegyptiorum aqua, nunci scilicet aquam Magi potuerint, quem & ipsi in sanguinem mutant, ad Exodi VII: 17-Pars prior. 3. Anonymus (Dithmari Hackmanni, quondam P. D. M. Emeriti in Wassenaar) Dissertationcula ad Ps. CXX: 5. 4. J. C. Harenbergii, — Vita Ruperti de Mosham, ambisiensis Ecclesiae Christianae Seculo XVI, infelicitis tamen, Reformatoris, descripta & delineata. 5. Ejusdem Epistola ad N. Barkey, de Ryppeno a Mosham. 6. S. Gy Szigetii, Hungari Transylv. Parochi Szaszuarsensis Reformati, Observatio ad 1 Cor. XV: 29.

Le Libraire de ce Journal a imprimé : *Exposé d'une méthode par laquelle on rend des disques de verre, destinés à des Machines Electriques, capables d'exciter l'Electricité dans une Atmosphère humide; suivi d'une manière de faire de très bons coussins pour frotter les verres des Machines Electriques, & de la Description d'un Electrophore perpétuel, plus parfait que ceux dont on s'est servi jusqu'ici.* Par C. CUYPERS. 1778. gr. 8°. de 38 pp. La Hollande est peut-être de tous les Pays celui où la Physique & l'Histoire Naturelle sont cultivées avec le plus de succès, par des gens même qui n'ont pas fait des études réglées,

& dont l'état & le genre de vie paroissent n'avoir aucun rapport avec les Sciences : Mr. CUYPERS en fournit un nouvel exemple ; sa profession , très étrangère assurément à la Philosophie , ne l'a pas empêché de consacrer à celle-ci ses momens de loisir , & de faire des découvertes utiles au Public , & qui sont exposées avec beaucoup de netteté dans la Brochure que nous annonçons. On sait que l'humidité de l'Athmosphère influe considérablement sur les Machines Electriques , dans lesquelles on emploie des globes , des cylindres ou des disques de verre : il arrive de là que les effets qu'on obtient sont souvent beaucoup plus foibles lorsque l'Athmosphère est chargée de vapeurs humides , que lorsqu'elle est pure & sèche. Mr. CUYPERS s'est appliqué depuis quelques années à rechercher s'il y auroit moyen de diminuer ou de corriger entièrement ce défaut auquel ces Machines sont sujettes. Sachant qu'on avoit déjà observé que toutes les sortes de verre ne sont pas également propres à exciter l'Electricité , il a fait diverses expériences pour découvrir quelle en est la meilleure sorte , & il a trouvé , que c'est le verre qui est le moins attaqué par l'humidité,

dité, qui est le plus dur, qui résiste le plus à la lime, & qui ayant été exposé pendant long-temps à l'air, au soleil, ou dans des appartemens où l'on fait fréquemment du feu, a perdu, au moins en partie, ces particules salines qui entrent dans la composition de tout verre. De là Mr. C. conclut que pour rendre un disque propre à exciter une forte électricité, il ne s'agissoit que de communiquer au verre un degré de chaleur assez considérable pour faire évaporer les particules salines surabondantes. L'expérience a justifié cette conjecture: un disque de 16 pouces de diamètre ayant été placé pendant 12 à 13 semaines, dans un four médiocrement échauffé, il s'est trouvé que la chaleur l'avoit rendu infiniment plus susceptible d'électricité qu'un autre disque de même verre, mais qui n'avoit pas été dans le four. Comme les effets des machines électriques dépendent non seulement de la qualité du verre frotté, mais encore en grande partie des coussins dont on se sert pour frotter, notre industrieux Auteur a aussi tourné ses vues de ce côté là, & il est parvenu à faire d'excellens coussins qui peuvent servir quatre fois plus long temps que les frotteurs
or-

ordinaires. Il faut voir dans la Brochure même la description de ces couffins, aussi bien que celle de l'Electrophore perpétuel que Mr. CUYPERS a inventé. Nous nous contenterons de dire que les effets électriques de cet instrument sont incomparablement plus forts que ceux des Electrophores de la grandeur de celui-ci : ils surpassent même quelques Electrophores plus grands, & ils ne sont pas moindres quand l'atmosphère est humide que quand elle est sèche. Il est à remarquer qu'un seul frottement foible rend l'appareil capable d'agir pendant long-temps avec la même force : quand Mr. C. a frotté ses Verres, il peut tirer plus de 200 étincelles de chacun de ses plateaux, & en laissant le plateau de métal sur le verre, sans y toucher, l'électricité subsiste encore plusieurs heures après le frottement. L'Ecrit dont nous venons de donner une idée, a été composé en Hollandois, & le St. Goffe l'a aussi imprimé en cette Langue. Quant à la Traduction Française, nous apprenons qu'on la doit à Mr. S. P. van Swinden, jeune Avocat, qui joint aux connoissances qu'exige sa profession, beaucoup de goût pour la Physique & pour l'Histoire Naturelle. Il est

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1778. 285

est frère du célèbre Professeur de Franeker. Nous terminerons cette notice, en transcrivant une Note que Mr. CUYPERS a ajoutée à sa Préface : elle montrera le jugement que les Connoisseurs portent de son Electrophore : „ Je ne puis passer sous silence le sort qu'ont subi mes Electrophores pendant qu'on imprimoit ceci. D'abord Mr. Allamand, Professeur de Philosophie à Leyde, après les avoir examinés a témoigné que leurs effets étoient surprenans. S. E. Mr. van de Perre, Représentant de S. A. S. Mgr. le Prince d'Orange, comme Premier Noble de la Province de Zélande, a jugé mon grand Electrophore digne de paroître sous les yeux de S. A. S; comme en effet Elle a bien voulu y jeter un coup-d'oeil favorable, & permettre qu'il fut placé dans son Cabinet de Physique, tandis que le petit Electrophore est actuellement entre les mains de S. E. Enfin, S. E. le Prince de Gallitzin, Ministre Plénipotentiaire de S. M. C. l'Impératrice de Russie, à la Haye, a bien voulu juger très favorablement des effets de mon Electrophore, quoique le jour où j'eus l'honneur de le lui présenter fût très nuisible à l'Electricité.”.

Le

Le même Libraire distribue déjà les Tomes IX & X. du *Dictionnaire Universel raisonné de Justice Naturelle & Civile*; & le VI^e Tome des *Planches de l'Encyclopédie d'Yverdon*. Ce Volume qui n'est pas moins bien exécuté que les précédens, contient 36 Planches d'*Histoire Naturelle*; 56 d'*Horlogerie*; & 20. d'*Hydrostatique*, d'*Hydraulique*, & d'*Hydrodynamique*.

F I N.

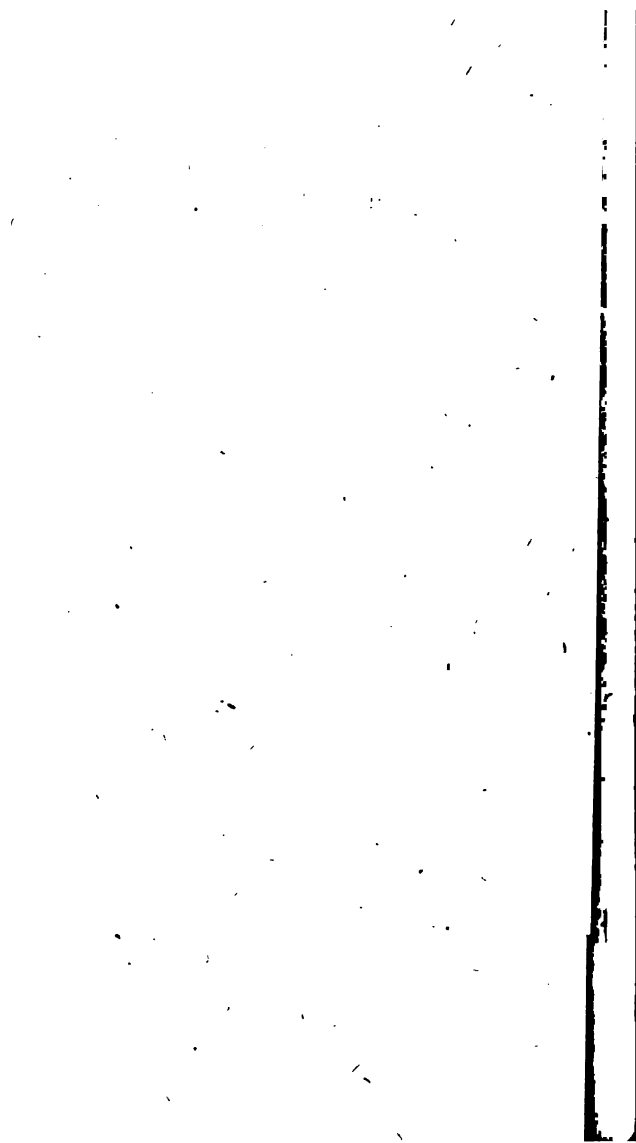
Errata.

Dans la *Liste des Morts*, au nombre total de ceux qui sont morts asthmatiques, au lieu de 102 lisez 142.

LISTE DE

Péripneumonie
Pierre
Pleurésie
Petite Vérole
Rhumatisme
Rougeole
Le Sphacèle

Le nombre des morts d



7

BIBLIOTHEQUE
DES
SCIENCES,
ET DES
BEAUX ARTS,
POUR LES MOIS
DE
AVRIL, MAI, JUIN;
MDCCLXXVIII.
TOME QUARANTE-HUITIEME.
SECONDE PARTIE.



A LA HAYE,
Chez PIERRE FREDERIC GOSSE;
Libraire de S. A. S.

M. DCC. LXXVIII.

5. The fifth part of the document outlines the various methods used to collect and analyze financial data, including the use of statistical models and the application of modern accounting techniques. It highlights the importance of using reliable sources of information and the need for regular updates to the data.

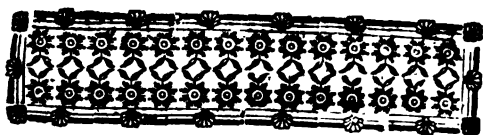
6. The sixth part of the document provides a detailed overview of the accounting system, including the various components and the flow of information between different departments. It also discusses the challenges faced by the accounting department and the strategies used to overcome them.

8. The eighth part of the document outlines the various methods used to collect and analyze financial data, including the use of statistical models and the application of modern accounting techniques. It highlights the importance of using reliable sources of information and the need for regular updates to the data.

9. The ninth part of the document provides a detailed overview of the accounting system, including the various components and the flow of information between different departments. It also discusses the challenges faced by the accounting department and the strategies used to overcome them.

T A B L E D E S ARTICLES.

ART. I. **L**ETTRE PHYSIQUE
ET MORALES *sur les*
Montagnes, &c. par M. DE
LUC, II^d. Extr. pag. 287

II. HISTOIRE DE LA VILLE ET
DE LA MAIRIE DE BOIS-LE-
DUC, par M. VAN HEURN,
I^r. Extr. 305

III. DISSERTATION SUR LA COM-
PARAISON DES THERMO-
METRES, par M. VAN SWIN-
DEN. 316

IV. CONTES ET FABLES IN-
DIENNES DE BIDPAÏ &c. de
LOKMAN, traduites par MM.
GALLAND & CARDONNE. . . 324

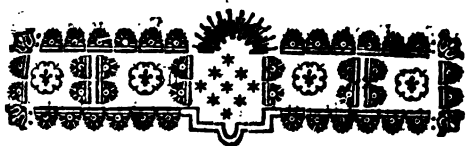
V. LETTRES ECOSSEISES, tra-
duites de l'Anglois par M.
VINCENT. 345

VI. BIBLIOTHEQUE ORIENTA-
LE, &c. par M. D'HERBE-
LOT, Tome III. 366

ART.

IV TABLE DES ARTICLES

VII.	L'ILIADÉ D'HOMÈRE, <i>Traduct. nouv.</i> par M. BITAUBE.	376
VIII.	RAPSODIES. ou <i>Vie</i> D'ALTAMONT, III ^e Extr.	393
IX.	MÉMOIRES CONCERNANT LES CHINOIS, TOM. II & III	415
X.	HISTOIRES DU V. ET DU N. TESTAMENT, <i>à l'usage de la Jeunesse</i>	434
XI.	SERMONS par Mr. ERMAN.	442
XII.	VOYAGES DANS L'ASIE MINEURE, par M. CHANDLER, <i>trad. en Hollandois.</i>	451
XIII.	ALMANACH LITTÉRAIRE.	464
XIV.	MONDE PRIMITIF <i>Étc. considéré dans les ORIGINES FRANÇOISES, ou DICTIONN. ETYMOL. DE LA LANGUE FRANÇ., par Mr. COURT DE GEBELIN</i>	472
XV.	ODE sur la mort de J. J. ROUSSEAU.	485
XVI.	NOUVELLES LITTÉRAIRES.	488

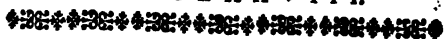


BIBLIOTHEQUE
D E S
SCIENCES

ET DES
BEAUX ARTS,
POUR LES MOIS
D E

A V R I L, M A I, J U I N.

M D C C L X X V I I I.



ARTICLE PREMIER.

LETTRES PHYSIQUES ET MO-
RALES, sur les Montagnes & sur
l'Histoire de la Terre & de l'Hom-
me, &c. Par M. DE LUC.

Second Extrait.



Os Voyageurs en parcourant
le moyen Valais n'avoient
pas joui tranquillement de ce
que les objets insensibles leur
présentoient d'admirable ; leur ame étoit

Tome XLVIII. Part. II. A con

continuellement oppressée & leur attention distraite par l'air d'imbécillité répandu sur tant de visages, & par une sorte de langueur à laquelle participe presque tout ce qui est animé dans ces lieux-là. Ils formèrent le projet d'une nouvelle course dans un Pays, où M. DE LUC savoit que la Nature animée bien loin de diminuer la beauté des lieux, valoit seule la peine d'être observée. Ce plan les conduisoit aux glaciers de *Grenselwald*. On étoit au commencement d'Octobre, circonstance qui ajoutoit à la beauté des aspects; en automne la campagne est plus pittoresque que dans aucune autre saison de l'année, à cause de la diversité des nuances, & des teintes de jaune & de rouge que prennent alors plusieurs espèces d'arbres & d'arbustes. L'automne d'ailleurs par la variété des récoltes qu'elle offre tout à la fois, tient tous les habitans de la campagne hors de leurs demeures.

„ C'est la longue, la vraie fête de la Nature: c'est la jouissance après le travail. Aussi tout est gai dans les champs; & le cœur y participe au plaisir des yeux, par des actions de grâces plus douces encore que la jouissance. C'étoit l'un de
nos

AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 289

nos plus grands plaisirs dans les collines qui bordent le Lac de *Tbun*. --- Quelques inflexions douces dans le terrain, prépareroient sans cesse pour nous de nouveaux spectacles dans les vallons, ou des belvédères inattendus. Tantôt élevés sur un coteau, dont une des pentes sembloit se précipiter dans le Lac, nous l'embrassions par nos regards dans toute son étendue, nous distinguions tous ses promontoires, nous découvririons de plus en plus les Montagnes dans les enfoncemens. Tantôt abaissés dans les vallons, nous admirions la beauté des vergers, la vigueur des productions des jardins, la propreté des maisons, & sur-tout l'heureuse sécurité de leurs habitans; qui ne craignent point de confier une partie de leurs récoltes au seul abri de leurs larges toits tout autour de leurs demeures. Quand on a parcouru de tels pays, on voit que l'imagination n'a jamais rien inventé dans la peinture champêtre, ou que si elle l'a fait c'est tant pis pour le Peintre; la Nature a fait elle même tout ce qui est beau: les *Poussin*, les *Claude-Lorrain*, les *Gessner*, ne nous charment que parce qu'ils ont sçu la voir;

& combien encore sont-ils restés au dessous d'elle ! ”

Les avantages des *Communes* sont le sujet de la troisième Lettre : nous aurons occasion dans un autre Extrait d'exposer les idées de notre Auteur sur cette matière importante, qui sera traitée plus à fond à l'occasion du Pays de Hannover. La Lettre suivante intitulée : *Environ d'Unterseen Premier coup d'œil sur les Peuples de l'Oberland*, offre un tableau vraiment intéressant pour les âmes sensibles au bonheur de leurs semblables ; nous leur conseillons d'y jeter les yeux lors que la lecture de quelque Histoire Ancienne ou Moderne les aura affligés sur le sort de l'humanité. On peut opposer aussi ce tableau aux tristes déclamations de quelques Philosophes de nos jours, qui se plaisent à exagérer les maux attachés à la condition humaine, & ne voient que des infortunés sur toute la surface de la Terre. Arrivés dans le Bourg d'Unterseen, nos Voyageurs se trouvèrent au milieu d'un Peuple aussi heureux qu'il est beau. „ Et c'est dire beaucoup, car c'est un des plus beaux Peuples du Monde. Mais probablement il est beau, par les mêmes causes qui le rendent heu-

heureux. Sa beauté est celle que nous devons supposer chez tous les Etres au sortir des mains du Créateur ; c'est-à-dire, celle qui résulte d'un but parfaitement rempli. Les hommes sont destinés à agir : tout ce Peuple est agile : ils doivent tirer de la terre leur subsistance ; ils ont besoin de force pour la remuer, pour transporter dans leurs demeures les fruits qu'ils en recueillent ; tout est fort dans ce Pays-là , hommes , femmes , enfans ; aucun ne paroît embarrassé de l'instrument qu'il manie , du fardeau qu'il porte ; ils ne sont point amaigris par la fatigue , ils ne suent point en travaillant ; leurs mouvemens ne sentent ni la vivacité de la passion , ni la lenteur de l'épuisement ou de la paresse : rien de plus qu'il ne faut ; & l'effet suit sans apparence d'effort. La santé enfin , ce sard naturel qu'aucun art n'imité , embellit tous les villages. Le Voyageur citadin & compatissant n'a donc point occasion de s'écrier ici : *voyez ce que coûte notre pain au pauvre habitant de la campagne !* Il doit se dire au contraire : *Que l'homme est heureux , quand il reste dans l'état le plus naturel !* Et si l'on a quelque mouvement intérieur à réprimer ,

mer, c'est bien moins le sentiment de la pitié que celui de l'envie. — Sans doute que tous les hommes ne pouvoient pas jouir de la même espèce de bonheur, puisque la Providence ne l'a pas arrangé ainsi. Voilà ce qu'il faut promptement opposer à l'humanité qui s'émeut, à l'imagination qui s'enflamme. „ Les mêmes causes physiques & morales, est-on prêt à dire, produiroient le même bonheur par-tout : pourquoi Dieu ne les a-t-il pas distribuées également sur la surface de la Terre ? Pourquoi sur-tout ces Montagnes du Valais qui forment à leurs pieds un Peuple d'imbécilles, ne sont-elles pas constituées comme celles de l'*Oberland* ? ” Dieu nous a donné la faculté d'observer & de réfléchir ; ainsi nous ne sommes pas coupables sans doute, lorsque nous en faisons usage pour examiner ses œuvres ; mais nous pourrions le devenir si nous oublions trop les bornes de cette faculté. — Il n'a pas jugé convenable que nous pussions tout pénétrer ; cependant il nous laisse entrevoir la solution de quelques-unes des difficultés que présente au premier coup d'œil le Système du Monde. Ainsi nous pûmes remarquer

que la différence qui nous frappoit si fort entre ces deux Peuples, ne les frappe que très peu eux-mêmes; que ceux de l'*Oberland* sont heureux sans le dire; que ceux du *moyen Valais* paroissent à plaindre sans le sentir. Les uns & les autres sortent peu de leurs vallées, du moins quand ils se destinent à les habiter. Ils s'accoutument à leur état, parce qu'ils ne comparent point. C'est-là le moyen général que la Providence paroît employer pour faire arriver au même but, relativement au bonheur des hommes, des causes très différentes, & sans doute nécessaires au tout, ou pour toujours ou pour un temps. D'ailleurs l'intelligence même des hommes est un moyen de corriger l'influence de certaines causes physiques; & c'est aussi un présent de la Divinité. Les hommes ne devoient pas jouir sans doute tout-à-coup des effets de leur intelligence. Mais comme nous ne connoissons rien sur la durée du Monde, nous ignorons si ce qui aura précédé l'entier développement de cette faculté & ses effets sur la Terre, n'est point comparable, quant à l'humanité entière, aux inconvéniens de l'enfance dans chaque

homme. --- Il viendra dans la suite quelque homme qui sera le bienfaiteur du *Valais*. La nature des eaux semble lui nuire; & cependant elles lui viennent de la même source que dans l'*Oberland*; les nuées les charient également au haut de leurs montagnes. C'est donc en y descendant qu'elles s'altèrent pour quelques cantons particuliers: c'est en se chargeant de minéraux nuisibles à nos organes, qu'elles perdent leur salubrité première. Mais la Chymie sait découvrir ce qui se mêle à l'eau, & lui rendre sa pureté. --- Qu'il seroit beau pour le Gouvernement, d'entreprendre de creuser ce mystère, & de faire ensuite des Loix, qui en forçant la paresse de ces Peuples, en les rendant même malheureux suivant leur jugement momentané, préparassent le bonheur des races futures! Il ne faut quelquefois qu'un seul homme, pour produire de telles révolutions".

Mr. DE LUC développe dans le reste de cette Lettre les principales causes du bonheur des Peuples de l'*Oberland*; il les trouve dans la salubrité de l'air, dans leur sobriété, leur simplicité & la bonté du Gouvernement. Nos Voyageurs
pour

pour s'engager dans les Montagnes se confièrent à l'un de ces bons Suisses, vêtu de son antique habillement. „ Il vint nous prendre avec un petit chariot attelé d'un fort cheval, qui nous parut aussi bon animal que son maître bon homme. Aussi avoient-ils lié entr'eux une sorte d'amitié, que nous observâmes avec le plus grand plaisir tout le long du chemin. Le séjour des Villes & l'appas de l'argent, qui rendent les hommes durs entr'eux, les rendent durs, aussi envers leurs animaux domestiques; l'homme simple ne l'est point. -- Notre bon animal avoit souvent le chariot comme suspendu à son poitrail. C'étoit alors qu'on pouvoit observer les tendres soins de son maître. Point de fouet, point de jurement. Il se tenoit du côté du précipice, il soutenoit l'animal de toute sa force, & l'animoit d'un son de voix réellement amical. Mais on appercevoit en même temps que le cheval se serroit du côté du rocher pour ne pas exposer son maître, & qu'il faisoit les derniers efforts pour lui obéir. Après que le mauvais pas étoit franchi, un morceau de pain attendu, & des caresses mutuelles.

prouvoient qu'ils étoient contens l'un de l'autre, & un peu de repos les mettoit en état de continuer. ”

C'est dans l'Ouvrage même qu'il faut lire la description de la magnifique Cascade nommée le *Staubbach*; celle d'un Voyage à la *Vallée du Lac de Joux*, des réflexions sur la *fertilisation de la Terre*, & sur les traces *marines* que l'on trouve dans le Continens; des observations sur les *Manufactures*, à l'égard des Pays où l'*Agriculture* n'a plus besoin d'encouragement &c. &c. Obligés de faire un choix parmi tant d'objets intéressans, nous nous arrêterons seulement sur deux phénomènes, l'un physique, l'autre moral, tous deux supérieurement décrits par notre Auteur. Pour exprimer, dit-il, ce que sont les *Glacières des Alpes*, un seul mot suffira, ou je n'en viendrai point à bout. Ce sont des *Montagnes de glace*. Seulement il faut se représenter que ce n'est point là une expression figurée. Toute chaîne de *Montagnes* nous aide à concevoir ce qui s'est passé dans les *Alpes* à cet égard: nous n'avons qu'à la soulever par l'imagination jusques à cette région de l'air, où la chaleur est rarement au degré suffisant

sant pour tenir l'eau dissoute. Alors au lieu de pluie, les nuages ne prodniront le plus souvent que de la neige: alors aussi cette neige ne se fondra que dans la saison la plus chaude, & seulement au milieu du jour; puis se regelant pendant la nuit, de neige qu'elle étoit elle deviendra peu à peu glace solide. Les amas qui se formeront sur les pentes rapides, devenant trop pesans pour s'y soutenir, s'écrouleront dans les vallées, qui par là se combleront. Les pentes moins rapides s'incrusteront; & leur croûte épaissie par les siècles, sera relativement à la glace que nous avons coutume de voir se former autour de nous, ce que des siècles sont à quelques jours d'hiver. C'est ainsi que sont nées les *Glacières* des Alpes, & l'on appelle proprement de ce nom ces vallées entières que la glace recouvre d'une seule croûte. Il y a ensuite une certaine modification particulière de ces glaces, que l'on nomme *Glaciers*. Ce sont eux qui sont particulièrement l'objet des curieux, comme étant plus à leur portée: il en est peu qui connoissent, autrement que de loin, les vraies *Glacières*. Les chasseurs aux Chamois & aux Bouquetins

tins, & les chercheurs de cryftaux font à peu près les seuls humains qui se hazardent dans ces régions. Mais les *Glaciers* proprement dits, descendent jusques dans des vallées cultivées & souvent fort chaudes. C'est une espèce d'écoulement continuel de glace, qui ne se maintient que par sa prodigieuse quantité. Mr. DE LUC explique ainsi comment il se forme. „ La température intérieure de notre Globe, presque partout où nous la connoissons, est toujours plus chaude de 22 à 23 degrés du Thermomètre de *Fahrenheit*, que celle où la glace peut se conserver. Les rochers & le fond des hautes Vallées des Alpes, quoique couverts de glace, participent toujours plus ou moins à cette température; & par cette raison, la glace qui y repose se fond en tout temps par dessous, quelque froid qu'il fasse au dehors. -- Cependant cette fonte inférieure continuelle, jointe à la fonte générale de l'été, n'égale pas la quantité que les hivers en forment; car par-tout la glace s'accroît. Quand les Vallées sont horizontales, la fonte de la glace par dessous, produit seulement des crevasse, qui s'y font de temps en temps avec

avec un bruit de tonnerre. Mais s'il y a de la pente, il en résulte une marche insensée de toute la glace, qui produit les phénomènes les plus singuliers. La glace, par-tout où elle fond, cesse de reposer sur le terrain, dès qu'elle ne peut pas s'abaisser à proportion; & pour qu'elle le pût, il faudroit que la fonte fût par-tout absolument égale; ce qui est presque impossible. Il se forme donc de vastes cavernes; & la masse ne reste soutenue que par quelques parties plus lentes à se fondre. Ces espèces de colonnes la soutiennent quelque temps; mais enfin elles sont minées elles-mêmes. Alors toute la masse s'affaisse, & tandis qu'elle est en mouvement, la pente tend à l'entraîner vers le bas; fort peu à la vérité, parce que les inégalités du terrain sur lequel elle se repose d'abord l'ont bientôt arrêtée. Mais comme ces ébranlemens se répètent de temps en temps par la même cause, les Vallées supérieures poussent à la longue des masses immenses de glace, par toutes leurs issues vers les Vallées inférieures. Et si ces issues sont aussi des Vallées qui n'aient pas assez de pentes pour que la glace s'éboule d'abord par lambeaux, elles se

com-

comblent elles-mêmes, & versent enfin la glace jusques sur les plus beaux pâturages. Ce sont donc ces écoulemens de glace, qui comme d'immenses laves descendent des Vallées supérieures aux Vallées inférieures, quel'on nomme proprement *Glaciers*. Mais on étend aussi ce nom à tous les bords escarpés des *Glacières*; c'est-à-dire par-tout où elles s'éboulent, & montrent des tranches verticales. Les *Glaciers* ont certainement un mouvement progressif; mais on ne le découvre que par ses effets. C'est-là ce qui les magnifie aux yeux même des Montagnards. Ils ne s'occupent ni de Physique, ni de Mécanique. Ils voient seulement les *Glaciers* s'avancer, se reculer, s'élever, s'abaisser, ils voient s'élargir, se resserrer de grandes crevasses qui les traversent; ils observent que ces crevasses engloutissent ou rejettent les rochers qui y tombent; & ne voient point la cause de tous ces phénomènes étranges, ils personnifient les *Glaciers*, & leur attribuent un principe particulier d'action, comme les Indiens en attribuent au Soleil & à la Lune. C'est des écoulemens réunis des *Glaciers*, que se forment principalement

les plus grands Fleuves de l'Europe .”

Le phénomène moral que nous avons annoncé, est *l'état de l'ame sur les Montagnes*, état déjà décrit par l'Auteur de la nouvelle Héloïse, & qui ne pouvoit l'être après lui que par l'Auteur de ces Lettres. „ Quand l'amant de *Julie* ose lui avouer qu'il a supporté jusqu'à son absence sur les Montagnes, il a tout dit pour exprimer combien *l'ame s'y détache des sens*. Je ne saurois en effet comprendre d'aucune autre manière ce que j'ai éprouvé tant de fois sur les sommets isolés des Montagnes, quand l'air y est calme & serein. Il n'est aucune situation que je me rappelle avec plus de délice. M. *Rousseau* a senti exactement comme moi; & j'ai eu même le bonheur d'en jouir une fois avec lui. Il me transporte encore sur les Montagnes, quand je relis ces paroles magiques . . . *les plaisirs y sont moins ardens, les passions plus modérées . . . à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'ame contracte quelque chose de leur inaltérable pureté . . . On est grave sans mélancolie, paisible sans indolence, CONTENT D'ÊTRE & DE PENSER . . . content d'être & de penser!* Ah! que ces mots retentissent au fond de mon ame!

Com-

Combien ils me frappèrent lorsque je le lus ! C'étoit ainsi réellement que je m'étois toujours expliqué mon état à moi-même ; tous mes organes sont alors dans un calme si entier, qu'ils disparaissent ; je ne les apperçois plus : je suis *moi*, un être incompréhensible, mais qui sent son existence, & pour qui toute seule elle est un bien. Je suis ce villageois, heureux parce qu'il *vit*, & à qui il ne faut pas d'autre apprêt. Je suis... mais oserai-je exprimer ainsi cette anticipation de la liberté de mon ame, qui dégagée des chaînes qui l'entravoient, s'élance vers les régions célestes, & goûte d'avance les douceurs du trépas ? Je suis mort, & je sens que la mort est un bonheur ; que je ne quitte rien de ce que je pourrois regretter sur la Terre ; que mon ame n'attend que la durée de cet état, pour remercier sans cesse l'Auteur de son existence. „ Que j'existe, ô „ mon Dieu ! & que je te loue ! Que je dépouiller réellement cette enveloppe cor „ porelle ! Je n'ai besoin de me figurer „ rien de plus, pour concevoir le parfait „ bonheur ! -- Voilà les extases où je me trouve souvent quand je suis sur les Montagnes ; & où je puis plus d'argu-
ments

mens sur la spiritualité & l'immortalité de mon *ame* que dans tous les Ecrits des Philosophes. En effet que peut-on prouver *pour* ou *contre* dans une matière si occulte, en entassant raisonnement sur raisonnement ? --- --- " Que moi , qui *vous* parle (dirais je à un matérialiste) je ne sois *chez vous* qu'une *idée* produite par la *matière*, parce que vos yeux m'ont vu , vos oreilles m'ont entendu, vos mains m'ont touché; je vous l'accorde, pourvu que nous n'entendions par *idée* qu'une chose que *vous* & *moi* sentons. Mais que *vous*, l'être même qui *sent*, ne soyez pour *vous* qu'une modification de la *matière*, c'est ce que je ne croirai jamais, *moi* qui rassemble aussi des *idées*, qui apperçois sans doute par elles que *je* existe, mais qui *sens* encore, après tous vos efforts pour identifier les *idées* avec l'être qui les éprouve, que *je* ne suis pas mes *idées* elles-mêmes." --- --- Je crois donc réellement , que si ceux qui voient *tout l'homme* dans ses organes, vouloient pour quelque temps abandonner les systèmes & se livrer au *sentiment*, leur raison même seroit plus à l'aise. Qu'avec cette disposition ils montent quelquefois aux

Tome XLVIII, Part. II. B som-

sommets des Montagnes, & j'ose croire qu'ils se sentiront quelque chose de plus que des automates; qu'ils y apprendront à discerner l'*Etre* qui *sente*, & à le distinguer de tout ce qui lui est associé. C'est alors que cet *Etre* s'élance au delà de la prison qui le renferme: il aspire plus haut, il tend à sa source, l'adoration le saisit & fait son bonheur." Les habitans des plaines ont lieu de regretter de ne pouvoir jouir de ces doux mouvemens de l'ame si bien exprimés par notre Auteur; mais il les console en observant que ce plaisir est le même que celui de faire du bien: „ le même encore que d'élever son ame avec humilité vers l'Auteur de tous les biens. C'est en un mot celui de l'ame qui s'approuve en se sentant elle-même. L'homme droit & sensible est au sommet des montagnes, comme lorsqu'il a fait une bonne action. Il y jouit d'un bien-être intellectuel que rien ne trouble. ”



AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 305



ARTICLE SECOND

HISTORIE der STADEN MEYERTE
van 'sHERTOGENBOSCH, als
mede van de voornaamste daaden der
HERTOGEN van BRABANT;
door Mr. JOHAN HENDRIK VAN
HEURN &c.

C'est-à-dire,

HISTOIRE de la VILLE & de la
MAIRIE de BOIS-LE-DUC, ain-
si que des principaux exploits des
Ducs de BRABANT. Par Mr.
VAN HEURN &c. grand 8°. en
IV Tomes; le 1^r. de 546 pp. sans
la Dédicace & la Préface; le 2^d.
de 546; le 3^e. de 469; le 4^e. de 436,
y compris les Corrections & Addi-
tions, les Pièces justificatives, &
la Table des matières. A *Utrecht,*
chez *J. van Schoonhoven & Comp.*
1776, 1777, 1778.

B 2

Quoi-

Quoique l'Ouvrage que nous venons d'indiquer, intéresse particulièrement les concitoyens de Mr. VAN HEURN, ils ne seront pas les seuls, parmi ceux qui en feront la lecture, qui lui sauront gré de l'avoir mis au jour. Outre le goût que l'on témoigne généralement dans nos Provinces pour ces sortes d'Ecrits, nous ne doutons pas que les Etrangers qui entendent la Langue Hollandoise, ne le lisent avec plaisir, toute Histoire fidèle & impartiale de quelque Nation, Pays, ou Ville que ce soit méritant d'être applaudie. C'est déjà un préjugé favorable pour celle-ci, de considérer de quelle plume elle est sortie. Amateur dès sa jeunesse de ce genre de Littérature, singulièrement de l'Histoire des Pays-Bas, & sur-tout de celle du lieu de sa naissance, l'estimable Auteur n'a rien négligé pour s'instruire à fond des choses qui devoient faire la matière de son Ouvrage, & pour recueillir tout ce qui pouvoit servir à ses vues. Membre de la Magistrature; Greffier de la Chambre des Fiefs & des Impôts; revêtu pendant six années de la charge de Receveur des Eglises & des Chapelles de la Ville de Bois-le-Duc; à portée par
cela-

cela-même de puiser dans des sources authentiques: il s'est trouvé en état de vérifier ce que d'autres ont écrit avant lui sur le même sujet, de suppléer à ce qu'il ont omis ou ignoré, & de redresser ce qu'il y a eu de fautif dans leurs narrations. Attaché d'ailleurs à sa Religion, sans zèle amer contre ceux de la Communion Cath. Rom., dont il a souvent été obligé de parler, il déclare dans sa Préface, s'être scrupuleusement abstenu de toute réflexion offensante à leur égard. Tout cela donne déjà de cette Histoire une idée avantageuse, que la lecture qu'on en fera ne détruira certainement point.

C'est à S. A. S. Mgr LE PRINCE STADHOUDER, que s'adresse l'Épître Dédicatoire qui la précède, & qui renferme un court exposé de l'intérêt que les Princes d'Orange ont pris, dès les commencemens de la République, au bien-être & à la conservation de la Ville de Bois-le-Duc, que Mr. VAN HEURN ne pouvoit mieux recommander à la Bienveillance de cet auguste PRINCE, qu'en lui remettant devant les yeux celle dont l'ont honorée ses glorieux Ancêtres, & les témoignages

qu'elle en a reçus de leur part.

Quatre Tomes, comme on l'a vu, font le partage de cette Histoire. Le I, remonte jusqu'aux temps les plus reculés, & s'étend jusqu'à l'an 1555, où l'Empereur Charles-Quint se démit en faveur de son fils du Gouvernement des Pays-Bas. Le II, finit par la Paix de Munster, qui fut conclue en 1648, & par laquelle le Roi d'Espagne céda, & la Ville, & la Mairie de Bois-le-Duc, aux Etats-Généraux. Le III, va jusqu'à l'année 1729, la centième depuis que FREDERIC-HENRI, l'eût reprise aux Espagnols, à qui elle s'étoit soumise en 1579. Le IV, qui commence par la description de la Médaille que la Régence fit frapper à l'occasion de cette mémorable Epoque, s'étend jusqu'à l'année 1766, où la Ville de Bois-le-Duc eut l'avantage de recevoir dans ses murs Mgr. le Prince Stadhouder Héréditaire, qui venoit de prendre possession de ses hautes Dignités. On trouve dans la Préface, tant les raisons qui ont engagé Mr. V. H. à commencer de si haut cette Histoire, & à lui donner une si grande étendue, que les sources où il a puisé, & les secours que lui ont four-

nis,

ais, pour l'exécution de son projet, diverses Personnes, aussi estimables par leurs talens & leur goût pour les Belles-Lettres, que respectables par leurs Emplois.

Dans l'impossibilité de donner à nos Lecteurs une Analyse suivie de ces quatre Volumes, nous nous contenterons d'en tirer quelques morceaux, & nous commencerons par dire quelque chose tant du *Brabant* en général, que de la Mairie & de la Ville de *Bois-le-Duc* en particulier.

Le Duché de BRABANT, qui appartenait autrefois au Royaume d'*Austrasie*, n'étoit pas composé précisément des mêmes parties qu'à présent. Il comprenoit alors tous les Pays situés entre l'Escaut, la Dyle, la Rupel, & la Haine; tandis que les Quartiers d'*Anvers* & de *Bois-le-Duc*, le Duché d'*Ascot*, la Terre de *Sichen* & celle de *Haagb*, la Mairie de *Cumtich* avec la Ville de *Tillemont*, les Mairies de *Landen*, d'*Orp*, de *Judoigne*, d'*Hannuye*, d'*Incourt*, de *Geslaxironpont*, & de *Mont-St. Wibert*, n'y appartenient pas.

Dans la suite, par diverses causes, plusieurs Terres y ont été ajoutées, com-

me la *Taxandrie*, le Comté de *Stryen*, &c.; & d'autres, le Comté d'*Alost*, par ex. en ont été séparées. Il paroît douteux, si *Orten*, qui étoit compris dans la *Taxandrie*, a eu le titre de Comté. Il est sûr, du moins, qu'il existoit autrefois une famille noble de ce Nom, qui portoit pour armoiries, d'or, à trois fers-de-moulin de gueules. Et il est remarquable, que plusieurs autres Familles nobles de la Mairie, ont, aux émaux près, porté les mêmes armes. Par ex. celles du Quartier de *Peeland*, qu'on prétend avoir été un Comté, sont encore trois fers pareils, mais de gueules en champ d'argent. Sur même métal, la Famille de *Vlierden* les portoit de sable. Celle de *Lierop* les avoit d'or en champ de sinople. Celle de *Breugel*, d'argent en champ de gueules. Celle de *Broekhoven*, d'or en champ d'azur. — Actuellement, le *Duché de Brabant* comprend les Quartiers de *Louvain*, de *Bruxelles*, d'*Anvers*, & de *Bois-le-Duc*. Le dernier renferme, (avec cette Ville, & la Mairie dont elle est la Capitale, & à laquelle elle donne son nom) la Ville de *Grave*, les Terres de *Kuik*, & de *Ravestein*,

AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 311

stein, & le Comté de Megen ——. La température de l'air, & la qualité du terroir ne sont pas les mêmes dans la Mairie qu'autrefois. Selon les anciens Auteurs, le climat y étoit, comme dans toutes les Gaules, & dans la Germanie, froid & rude, & la terre stérile. Il a cependant paru dans la suite, que ce dernier défaut venoit moins de la terre même, que de l'ignorance & de la paresse des habitans, qui méprisant l'agriculture comme une occupation basse & servile, ne s'attachoient qu'à la guerre & au pillage: puisqu'après qu'ils eurent renoncé à ce préjugé, le pays devint plus fertile & plus agréable. Quant à la diminution du froid, peut-être doit-elle être attribuée à la culture des terres, & à la coupe des arbres. Car il y avoit autrefois dans la Mairie des forêts entières, & l'on remarque encore des traces de leur existence dans divers Noms de Villages, comme par ex., *Bergeik, Udenbout, Liesbout, & Stipbout* (1). D'ailleurs la manière dont on bâ.

(1) *Eik* signifie *Chêne*, & *Hout*, *Bois*.

bâtissoit anciennement à Bois-le-Duc, confirme que le bois, & sur-tout le chêne, devoit être commun dans les environs. Quoique cela soit bien diminué, & que les forêts, ravagées par diverses guerres, aient été changées en pâturages, il ne laisse pas de croître encore dans la Mairie beaucoup de bois, soit de charpente, soit à brûler. Et il est à présumer, vu les sages précautions que LL. HH. PP. ont prises pour l'y multiplier, qu'avec le temps elle en produira davantage, si elle a le bonheur de demeurer exempte du fléau que nous venous de nommer.

Quoique le terroir de la Mairie soit généralement aride, maigre, & sablonneux, il ne laisse pas, étant dument préparé, de produire diverses choses. L'orge & le froment y sont rares; mais le seigle, le blé sarrazin, les fruits, les herbages, le lin, l'avoine, les navets, les pommes de terre, & en quelques endroits le houblon, s'y cultivent avec succès. Parmi la viande de boucherie, le mouton y excelle. Le menu gibier y est aussi délicat qu'abondant. L'eau y est pure & saine, & on en fait de la bière très estimée. Outre le poisson des

ri.

rivières, on trouve, dans les mares qui se forment pendant la saison pluvieuse dans les lieux bas de la bruyère, & qui ont alors jusqu'à 3 ou 4 pieds d'eau, & plus, quantité de brochets, de perches, & d'anguilles, de très bon goût. Il est remarquable, que le poisson qu'on prend dans ces endroits-là, meurt si on le jette dans la rivière.

Ce terroir naturellement ingrat, & qui ne produit qu'à force d'engrais & de labours, cache un fonds de terre grasse, dont on tire de quoi faire des briques &c., & qui étoit autrefois le vrai sol de la Mairie. La preuve en est qu'on trouve encore, ensevelis sous le sable, de très gros arbres, qui doivent avoir crû dans l'argille. On ne sauroit guère déterminer, quand, ni comment cette révolution s'est faite. Peut-être a-t-elle été causée par l'inondation, qui, l'an 651 de la fondation de Rome, obligea les Celtes, anciens habitans de cette contrée, de se retirer ailleurs, ainsi que les Cimbres & les Theutons (2). Cette inondation, qui peut avoir transporté
dans

(2) *Florus, Lib. III. Cap. 3.*

dans la Mairie une partie des dunes qui couvroient les côtes de Zélande & de Hollande, s'étendit fort loin, & peut-être jusqu'à Tongres. Mr. V. H. ne le nie pas; mais il doute, & selon nous avec raison, que les anneaux qu'on a trouvés dans les murailles de cette Ville, & qu'on suppose avoir servi pour amarrer les vaisseaux, en fournissent une preuve bien solide.

Quant à la Ville de Bois-le-Duc, c'est de Godefroi III, Duc de Lorraine & de Brabant, qu'elle reçut, en 1184, son nom, & son existence. *Orten*, dont nous avons parlé tout-à-l'heure, plaisoit beaucoup à ce Prince. Il avoit même fait bâtir un Château au milieu des Bois d'alentour. Quantité de gens étant venus s'établir dans le voisinage, il résolut de faire environner, tant leurs maisons, que son Château, de remparts & de fossés, & il appella cette nouvelle Ville, *Bois-du-Duc*. — Henri I, Fils & Successeur de Godefroi, cherchant à la favoriser, obtint de l'Empereur Henri VI, pour ses habitans, franchise de péage sur le Rhin; & ce privilège, accordé par Lettres patentes du 1 Juin 1196, fut, à la prière du Duc Jean III,

con-

confirmé par l'Emp. Charles IV, le 25 juillet 1349. — Quelques années après, le Duc Wenselas & son Epouse (Jeanne, fille du feu Duc Jean III), pour fortifier l'affection que les Citoyens de Bois-le-Duc leur avoit témoignée lors de leur réception dans cette Ville, lui accordèrent, outre le privilège de tenir annuellement deux foires dans son sein, celui de porter leur Ecu, écartelé de Brabant & de Limbourg, en franc-quartier dans ses armes. — Ce qu'elle fournit dans les subsides que les Etats accordèrent à ce Prince pour les fraix d'une guerre ruineuse, (& qui même lui avoit coûté la liberté) montre, qu'alors déjà, c'est-à-dire, moins de 200 ans après sa fondation, elle étoit très florissante. C'étoit le commerce, qui l'avoit rendue telle. Et ce fut, dans la suite, à celui que ses habitans faisoient en Allemagne, qu'ils durent l'avantage d'être éclairés de la Réformation.

La suite pour le Trimestre prochain.



ARTICLE TROISIEME

DISSERTATION SUR LA COM-
PARAISON DES THERMOME-
TRES; par J. H. VAN SWIN-
DEN, Professeur de Philosophie,
en l'Université de Franeker, Mem-
bre des Sociétés de Haarlem &
d'Utrecht. *Amsterdam*, chez M. M.
Rey, 1778, grand 8^o de 277 pp.
Avec des Planches.

UNE partie des difficultés qui s'oppo-
sent à l'établissement d'une Lan-
gue universelle, s'opposera long-temps
encore à celui des *mesures générales*;
mais enfin leurs différences ne seront
plus qu'un *embarras* possible à vaincre,
dès qu'on s'appliquera à déterminer &
à faire connoître leurs valeurs relatives.
C'est ce que Mr. VAN SWINDEN a en-
trepris, relativement au Thermomètre,
dans l'Ouvrage que nous avons sous
les yeux. Il établit d'après les travaux
de Mr. de Luc les conditions nécessaires

res pour avoir un Thermomètre comparable, discute ensuite les principes d'après lesquels tel ou tel des instrumens qui portent ce nom a été gradué ; indique ceux qui faute d'exactitude dans leur construction ne peuvent être déterminés *qu'à peu près vis-à-vis* des autres ; & finit par donner un tableau de comparaison de ces différens instrumens. C'est augmenter nos trésors, que d'en fixer la vraie valeur, c'est faire soi-même des observations curieuses que de déterminer les instrumens avec lesquels ceux qui nous précèdent ont opéré.

La première Partie de cet Ouvrage traite des Thermomètres en général, des conditions requises pour qu'ils soient *exacts & comparables*, c'est-à-dire, pour qu'on sache par-tout quelle est la valeur de leurs degrés, & leur rapport à une échelle fondamentale, jusqu'à ce qu'on puisse les rendre plus utiles encore, s'il est possible de fixer un jour une graduation qui réponde à des accroissemens, ou à des décroissemens *égaux* de chaleur. L'Auteur y établit, d'après M. de Luc, les points fixes du Thermomètre, ou les moyens de tracer son échelle, les précautions à prendre en le faisant,

les

les raisons de préférer le Mercure à tout autre fluide, ou les précautions à prendre en cas qu'on en emploie un autre; ce qui le conduit à poser les principes d'après lesquels on doit faire la comparaison des différens Thermomètres qui existent : l'exactitude de ce qu'il dit à cet égard, inspire une nouvelle confiance dans les travaux de ce genre dont il nous présente ensuite le résultat. Son Ouvrage nécessaire au Physicien, n'est pas trop susceptible d'un extrait, comme on peut le sentir d'après ce que nous venons de dire ; aussi, pour en donner au moins une idée, nous présenterons son travail sur l'un des Thermomètres qu'il a discutés, choisissant pour cela le Thermomètre de *Fabrenheit* comme plus connu dans ce Pays. Nous disons le Thermomètre: il résulte cependant des travaux de notre Auteur qu'il y en a trois différens connus sous ce nom, & construits successivement par le même Artiste. *Fabrenheit*, natif de Dantzic, vint à Amsterdam en 1701 ; âgé de 15 ou 16 ans; il suivit pendant 4 ans la carrière du commerce, pour obéir à ses tuteurs, & l'abandonna ensuite pour obéir à la Nature qui l'appelloit à la Physique.

La

La première échelle dont il se servoit déjà en 1709 portoit *tempéré* à zéro, ce qui revient sur un Thermomètre d'esprit-de-vin, à 48 de l'échelle dont on se sert aujourd'hui. On comptoit les degrés au dessus & au dessous de zéro : *très grande chaleur* à 60 au dessus de zéro, ce qui revient à 96 d'aujourd'hui ; *très grand froid* à 90 au dessous de zéro. Le vague de ces dénominations, *tempéré*, *très grande chaleur*, &c. indiqueroit, ce semble, que Fahrenheit les a déterminés au hasard ; mais l'accord des Thermomètres de cette première construction entr'eux & avec les suivans, prouve que Fahrenheit les construisoit déjà alors d'après des *points fixes*.

Le second Thermomètre de Fahrenheit, ou son échelle n'étoit divisée qu'en 24 degrés ; zéro marquoit le plus grand froid, & 24 la plus grande chaleur, desorte que zéro se rapporte à — 90 de la première échelle ; & 24 à ✕ 90. Chacun de ces 24 degrés étoit divisé en 4 autres ; d'ou vint la dénomination de *grands & petits degrés*. Ces seconds Thermomètres s'accordent de même entr'eux, avec les précédens, & avec

Tomé XLVIII. Part. II. C ceux

ceux que Fahrenheit construisit ensuite; il est clair qu'il employoit à leur construction des points fixes, qu'il connoissoit déjà ceux qu'il indiqua lui-même dans la suite pour la construction de son troisième Thermomètre, & que ces points fixes devoient s'appliquer aux Thermomètres d'esprit-de-vin, tels qu'étoient les deux premiers; comme il les appliqua ensuite à celui de Mercure qui est son troisième; c'est-à-dire, que l'eau bouillante n'étoit pas un de ces points fixes; puisque sans cela les uns ne se trouveroient pas d'accord avec les autres.

Enfin Fahrenheit perfectionna ses instrumens, & avant l'année 1724 il donna son Thermomètre de Mercure, dont il fit lui-même la description. (*Phil. Trans.* No. 382. Vol. 33. p. 78.) « Je
 „ construis sur-tout deux sortes de Ther-
 „ momètres, les uns à *Espirit-de-vin*,
 „ les autres à *Mercur*; leur longueur
 „ diffère selon l'usage auquel ils doivent
 „ servir, mais ils s'accordent tous en
 „ ceci, qu'ils sont concordans pour
 „ tous les degrés de l'échelle, & qu'ils
 „ achevent leurs variations entre des
 „ limites fixes.

„ L'E-

AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 321

„ L'échelle des Thermomètres qui
„ servent seulement aux observations
„ météorologiques, commence à zéro,
„ & finit au 96^e degré. La graduation
„ de cette échelle est fondée sur trois
„ points fixes, qu'on peut déterminer,
„ par art, de la manière suivante. Le
„ premier de ces points est au bas de
„ l'échelle, il est déterminé par un
„ mélange de glace, d'eau, & de sel
„ ammoniac ou de sel commun, & si
„ l'on plonge le Thermomètre dans ce
„ mélange, la liqueur descend au de-
„ gré marqué zéro. Cette expérience
„ réussit mieux en hiver qu'en été ”.

„ On obtient le second point fixe en
„ mêlant de l'eau & de la glace sans
„ sels; & en plongeant le Thermomètre
„ dans ce mélange, la liqueur par-
„ vient au 32^e degré. Je nomme ce
„ point le commencement de la congéla-
„ tion, car les eaux dormantes se cou-
„ vrent déjà d'une glace très mince
„ lorsque le Thermomètre parvient en
„ hiver à ce degré.

„ Le troisième point est au 96^e de-
„ gré; l'esprit-de-vin se dilate jusqu'à
„ ce point, lorsqu'on tient le Thermo-
„ mètre dans la bouche, ou sous l'ais-

„ selle d'un homme bien portant, aussi
 „ long-temps qu'il le faut pour qu'il ac-
 „ quière parfaitement la chaleur du corps.
 „ L'échelle des Thermomètres qui ser-
 „ vent à déterminer la chaleur des fluides
 „ bouillans, commence aussi à *zéro* &
 „ contient 600 degrés; car le Mercure
 „ contenu dans le Thermomètre com-
 „ mence à bouillir à peu près à ce degré.
 „ Voilà la vraie méthode de Fahren-
 „ heit; dans laquelle il est probable ce-
 „ pendant qu'il a employé dans la suite
 „ l'eau bouillante, comme un troisième
 „ point fixe en place de la chaleur du
 „ corps humain, pour les Thermomètres
 „ de Mercure au moins; après s'être assu-
 „ ré que cette chaleur étoit invariable;
 „ c'est le degré 212 de cette dernière é-
 „ chelle. Il importe de remarquer com-
 „ ment il établissoit le 32 degré: ce n'est
 „ pas à la glace, mais à la *glace dans l'eau*,
 „ ou comme s'exprime Monsieur de Luc,
 „ à la *glace qui commence à fondre*; il pa-
 „ roît qu'il plaça son zéro au point qu'il
 „ imaginoit le plus bas de ceux auquel la
 „ Nature peut descendre; celui auquel le
 „ froid s'étoit fait sentir en 1709.

Notre Auteur examine ensuite sous le
 nom de *faux Thermomètres de Fahrenbeit*,
 ceux à esprit-de-vin qui portent l'échelle
 de

de cet Artiste, sans être gradués d'après les trois points fixes ; de même que ceux qui ont été construits, par Mr. *Brandsdorf, Lange, Kirch, Hanow, Fowler, Ludolf & Miles* à l'imitation de *Fahrenheit*.

Un travail aussi long & aussi exact sur tous les Thermomètres qui sont parvenus à sa connoissance, ne peut qu'être accueilli des Savans. Si l'on adopte avec notre Auteur l'excellent Thermomètre de *Mr. de Luc*, pour premier terme de comparaison, & sans l'adopter même, on connoitra désormais le rapport des différens Thermomètres. Cela seul suffit pour faire l'éloge du plan de son Auteur. On ne sauroit dire trop de bien de son exécution ; elle porte l'empreinte de l'exactitude, du zèle, de la patience, & d'une modestie peut-être excessive quelquefois. Nous finirons par une seule remarque que nous fournit cet Ouvrage ; c'est l'empire singulier des mots sur les esprits. On ne se doutoit guère avant les travaux de *Mr. de Luc*, & de notre Auteur, que nous n'avions rien de déterminé sur la mesure de la chaleur, que le mot *mètre* nous en imposoit, qu'il indiquoit une richesse que nous

n'avions pas encore; c'est ainsi qu'on parle déjà d'*Hygromètre*, lorsqu'à peine nous avons quelques *Hygroscopes*. Bannissons les mots qui nous trompent en nous faisant croire que nous savons déjà ce que nous ignorerons peut-être longtemps encore, & qui nous empêcheroient de le chercher.



ARTICLE QUATRIEME.

CONTES ET FABLES INDIENNES
de BIDPAÏ & de LOKMAN;
Traduites d'*Ali Tchelebi ben-Saleh*,
Auteur Turc. Ouvrage commen-
cé par feu M. Galland, continué
& fini par M. CARDONNE, Se-
cretaire-Interprète du Roi pour
les Langues Orientales, Profes-
seur en Langue Arabe au Collège
Royal, Inspecteur de la Librairie,
& Censeur Royal. 3 Vol. in 12.
dont le 1^r est de 394 pages,
le

AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 325
le 2^d. de 399, & le 3^d de 365. *Paris*,
chez P. G. Simon, Lambert, &c.
1778.

L'origine de ces Fables remonte à la plus haute antiquité. BIDPAÏ, que les François nomment *Pitpai*, étoit un Brachmane, ou Philosophe Indien, qui vécut sous la domination d'un Roi des Indes très puissant. „ Ce Philosophe, dit M. CARDONNE, ayant reconnu dans le Prince, qui étoit encore fort jeune, des inclinations nobles & un heureux naturel, résolut de composer un Livre pour son instruction; mais comme dans les Monarchies Orientales, les Princes sont accoutumés à la plus grossière flatterie, & que personne n'ose donner des conseils à celui qui peut ôter la vie, BIDPAÏ crut devoir présenter la vérité sous l'emblème de la Fable.” Cet Ouvrage fit tant d'impression sur *Dabibelim*, c'étoit le nom du Monarque, qu'il combla d'honneurs le sage Brachmane, & le força malgré son indifférence pour les grandeurs, d'accepter le fardeau du Ministère. *Dabibelim* régna long-temps & rendit ses sujets

C 4

heu-

heureux. En mourant il remit à ses enfans les Fables de BIDPAÏ comme l'héritage le plus précieux qu'il pût leur laisser, & leur recommanda de suivre les conseils que ce Livre renfermoit. Ces Princes remplirent fidèlement les intentions de *Dabichelim*, & se maintinrent plusieurs années sur le Trône, aimés de leurs sujets & redoutés de leurs voisins. Il semble qu'un des fruits naturels de la sagesse, est d'inspirer à ses disciples le desir de la répandre parmi les hommes; mais sans doute qu'en Orient la jalousie s'étend sur tout, car M. CARDONNE nous apprend que les Successeurs de *Dabichelim* s'étoient fait une loi de ne point communiquer le Livre d'après lequel ils régloient leur conduite. Cependant d'autres Princes d'Asie n'ignoroient pas qu'ils se gouvernoient par des maximes écrites; *Kosroës I*, qui régnoit vers la fin du sixième siècle, voulut en avoir une copie; un Médecin de sa Cour vint à bout de cette difficile entreprise, & de retour en Perse traduisit dans la Langue du Pays le Livre de BIDPAÏ. Il fut traduit ensuite en Arabe, & d'Arabe en Langue Turque. Les dignités furent aussi le partage du

Tra-

AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 327

Traducteur Turc, & depuis l'an 1540 son Livre est regardé par les Savans de l'Empire Ottoman comme le modèle de la plus parfaite éloquence.

Personne n'ignore que *la Fontaine* a souvent emprunté de B I D P A ï; voici comment il s'en explique dans une Préface: „ Seulement je dirai par reconnaissance, que je dois une partie de „ mes Fables à *Bidpai*, sage Indien: les „ gens du Pays le croient fort ancien, „ & original à l'égard d'*Esope*, si ce „ n'est *Esope* lui-même sous le nom du „ sage *Lokman*. ” Cette dernière supposition est sûrement fautive; on a pu voir dans l'Extrait que nous avons fait de la Bibliothèque Orientale (1), que la Chronologie ne favorise pas même l'identité d'*Esope* & de *Lokman*; or on est encore moins fondé à confondre avec eux le Fabuliste B I D P A ï, dont la patrie & la condition furent si différentes, & qui d'ailleurs cite *le sage Lokman* & s'autorise de ses maximes. Si l'on vient à comparer les productions de B I D P A ï

avec

(1) Voyez la seconde Partie du Tome XLVII. de ce Journal, page 354 & suiv.

avec les Fables d'*Esope*, on trouvera que la brièveté, la précision de celui-ci ne font point le caractère des Apologues de l'autre. *La Fontaine* & *la Motte* qui ont emprunté du Philosophe Indien, l'un la Fable des *deux Pigeons*, l'autre celle du *Rat prodigue*, ont fort abrégé leurs originaux, & un ton de dissertation très étranger à l'Esclave Phrygien, distingue encore la manière du Bracmane. La vraisemblance est un peu choquée des petits traités de politique & de morale qu'il met dans la bouche des animaux; mais ses succès ont prouvé que toute manière d'instruire est bonne dans les Cours Orientales, pourvu que la leçon ne s'adresse pas directement à celui qui doit en profiter. Quelque chose de plus étrange encore, c'est que les animaux de *Biddaï* sont quelquefois des Etres très religieux; par exemple un jeune Moineau qui pour la première fois essaye de voltiger, endoctrine ainsi son père:

„ Quoique les créatures de Dieu ne doi-
 „ vent pas se soustraire à la soumission
 „ due aux décrets de sa Toute Puissan-
 „ ce; ce même Dieu néanmoins qui
 „ a donné l'être à toutes choses, a aussi
 „ assigné un remède à chaque mal, &

„ à

„ à chaque plaie une manière de la
 „ guérir, &c. ” Voici encore de très
 belles maximes assez déplacées dans la
 bouche d'un Renard. „ Ce monde
 „ n'est qu'une terre ingrate: il a cepen-
 „ dant l'avantage d'être pour nous le
 „ champ dans lequel nous semons pour
 „ l'autre vie; nous y recueillerons les
 „ fruits que nous aurons semés dans
 „ celle-ci. Les plaisirs, les honneurs,
 „ les richesses, tout nous abandonne
 „ au dernier moment. La vertu seule
 „ nous suit, elle est encore pour nous
 „ lors même que nous ne sommes
 „ plus. ” Jamais on ne sent mieux le
 mérite de *la Fontaine* qu'en lisant les Fa-
 bles qu'il a imitées: guidé par le goût le
 plus sûr, il a conservé ce qui méritoit
 de l'être, & retranché les invraisem-
 blances & les longueurs; & dans tout
 ce qu'il ajoute combien de naturel & de
 graces, de gaieté & de traits heureux;
 Ici contre l'ordinaire l'imitation est in-
 finiment supérieure à l'original. Nous
 laisserons à nos Lecteurs le plaisir de
 faire eux-mêmes cette comparaison, &
 nous allons choisir quelques-uns des
 morceaux qui paroissent en François
 pour la première fois. „ Un Sultan ai-
 moit

moit passionnément la chasse au vol. Parmi ses Faucons il en estimoit un plus que tous les autres, à cause de ses rares qualités. La vue de cet oiseau étoit aussi perçante que celle d'un Linc & son vol aussi rapide que l'éclair. Le Sultan prenoit soin lui-même de cette bête courageuse & intelligente; il la tenoit souvent sur son poing. Un jour qu'il chassoit, il lança le Faucon sur une Gazelle; l'oiseau fend les airs d'un vol rapide; la Gazelle qui voit son ennemi au dessus de sa tête, précipite sa course, & semble à peine toucher la terre de son pied léger; le Sultan presse les flancs de son cheval, & est séparé dans un instant de ceux qui l'environnent; cependant la Gazelle, malgré les efforts du Faucon, eut le bonheur d'échapper à sa poursuite. La chaleur étoit extrême: le Sultan altéré: cherchoit un ruisseau pour soulager la soif qui le tourmentoit. Il en découvrit un, & détacha la tasse d'or pendue à l'arçon de sa selle. Comme l'eau ne venoit que goutte à goutte, il fut très long-temps à la remplir: il la portoit à sa bouche, lorsque le Faucon perché sur son poing, renversa
d'un

d'un coup d'aile la tasse & l'eau ; le Sultan, après des peines infinies, la remplit de nouveau ; mais le Faucon d'un second coup d'aile le prive encore de son espoir : la patience échappe au Monarque ; dans la fureur dont il est transporté, il jette le Faucon par terre avec tant de force qu'il l'étend mort à ses pieds. Dans le même instant, arrive un Ecuyer du Prince ; il voit la tasse renversée, & le Faucon sans vie ; le Sultan lui apprend le crime de l'oiseau, & la vengeance qu'il en a tirée ; il lui ordonne ensuite de chercher la source de ce ruisseau, afin de puiser de l'eau avec plus de facilité ; l'Ecuyer fait quelques pas & découvre une fontaine au milieu de laquelle il voit étendu un énorme serpent ; il revient tout effrayé, & raconte au Sultan ce qu'il a vu. J'ai privé de la vie celui qui venoit de me la conserver, dit le Prince en poussant un profond soupir, l'eau que mon Faucon m'a empêché de boire couloit de cette source empoisonnée--"

„Un Paysan ne vivoit lui & sa famille, que de ce qu'il prenoit à la chasse ou à la pêche. Un jour qu'il avoit tendu ses lacets, trois oiseaux s'y prirent & d'autres alloient s'y prendre, lorsque le bruit de
deux

1. Le premier est le premier de la liste des travaux à faire en 1910 et 1911 et 1912 et 1913 et 1914 et 1915 et 1916 et 1917 et 1918 et 1919 et 1920 et 1921 et 1922 et 1923 et 1924 et 1925 et 1926 et 1927 et 1928 et 1929 et 1930 et 1931 et 1932 et 1933 et 1934 et 1935 et 1936 et 1937 et 1938 et 1939 et 1940 et 1941 et 1942 et 1943 et 1944 et 1945 et 1946 et 1947 et 1948 et 1949 et 1950 et 1951 et 1952 et 1953 et 1954 et 1955 et 1956 et 1957 et 1958 et 1959 et 1960 et 1961 et 1962 et 1963 et 1964 et 1965 et 1966 et 1967 et 1968 et 1969 et 1970 et 1971 et 1972 et 1973 et 1974 et 1975 et 1976 et 1977 et 1978 et 1979 et 1980 et 1981 et 1982 et 1983 et 1984 et 1985 et 1986 et 1987 et 1988 et 1989 et 1990 et 1991 et 1992 et 1993 et 1994 et 1995 et 1996 et 1997 et 1998 et 1999 et 2000 et 2001 et 2002 et 2003 et 2004 et 2005 et 2006 et 2007 et 2008 et 2009 et 2010 et 2011 et 2012 et 2013 et 2014 et 2015 et 2016 et 2017 et 2018 et 2019 et 2020 et 2021 et 2022 et 2023 et 2024 et 2025 et 2026 et 2027 et 2028 et 2029 et 2030 et 2031 et 2032 et 2033 et 2034 et 2035 et 2036 et 2037 et 2038 et 2039 et 2040 et 2041 et 2042 et 2043 et 2044 et 2045 et 2046 et 2047 et 2048 et 2049 et 2050 et 2051 et 2052 et 2053 et 2054 et 2055 et 2056 et 2057 et 2058 et 2059 et 2060 et 2061 et 2062 et 2063 et 2064 et 2065 et 2066 et 2067 et 2068 et 2069 et 2070 et 2071 et 2072 et 2073 et 2074 et 2075 et 2076 et 2077 et 2078 et 2079 et 2080 et 2081 et 2082 et 2083 et 2084 et 2085 et 2086 et 2087 et 2088 et 2089 et 2090 et 2091 et 2092 et 2093 et 2094 et 2095 et 2096 et 2097 et 2098 et 2099 et 2100 et 2101 et 2102 et 2103 et 2104 et 2105 et 2106 et 2107 et 2108 et 2109 et 2110 et 2111 et 2112 et 2113 et 2114 et 2115 et 2116 et 2117 et 2118 et 2119 et 2120 et 2121 et 2122 et 2123 et 2124 et 2125 et 2126 et 2127 et 2128 et 2129 et 2130 et 2131 et 2132 et 2133 et 2134 et 2135 et 2136 et 2137 et 2138 et 2139 et 2140 et 2141 et 2142 et 2143 et 2144 et 2145 et <

Le Paysan retint le mot
 prodite, & les Savans emportè-
 les deux oiseaux. Le lendemain
 le jour, le Paysan étoit sur le
 de la mer: il avoit déjà jetté ses fi-
 un énorme poisson s'y prit. Notre
 plein de joie court au Palais,
 sa pêche au Sultan. Ce Prince
 fait creuser un superbe vivier, où
 rassembler les poissons les plus ra-
 soit sa passion. Il prend le poisson,
 quel'on donne mille pièces d'or au
 qui l'avoit apporté. Le Visir
 de cette prodigalité, s'approchant
 lui dit: si pour pareille bagatel-
 donnez des sommes si confidé-
 , on vous apportera tous les pois-
 de l'Océan, & vous ne serez pas
 de les payer. J'ai promis mille
 d'or pour ce poisson, reprit le
 les Rois plus que les autres hom-
 doivent être esclaves de leur paro-
 Comment me tirer de là! Demandez
 pêcheur, répondit le Visir, si son
 est mâle ou femelle; s'il vous
 , il est mâle, vous lui direz: les
 pièces d'or seront à toi quand tu
 apporteras la femelle; s'il vous dit,
 est une femelle, vous lui direz: ap-
 por-

deux hommes qui sembloient se quereller, les écarta. C'étoit deux Savans qui se disputoient. Le Paysan s'approche d'eux, les conjure de suspendre leur dispute, de peur que le bruit qu'ils font n'effarouche les oiseaux & que ses peines ne deviennent inutiles. Pour prix de leur silence, les Savans veulent que le bon homme leur donne à chacun un des oiseaux déjà pris. Il ne m'en restera qu'un, leur dit-il; je suis pauvre, ma famille est nombreuse; la Science doit rendre les hommes justes. Quel droit avez-vous sur ma chasse pour en prétendre les deux tiers? C'est violer toutes les loix de la justice & de l'équité. Pour toute réponse, les Savans dirent qu'ils alloient continuer leur dispute avec plus de chaleur. Le pauvre homme, pour se délivrer de ces importuns, consentit à ce qu'ils voulurent: mais, dit-il, si vous voulez partager avec moi, je dois partager avec vous; & si je vous donne de mes oiseaux vous devez me donner de votre Science: de quoi disputiez-vous? Nous disputions, lui dirent-ils, sur les hermaphrodites. Le Paysan n'en fut pas plus savant. Hermaphrodite, lui dirent-ils, signifie ce qui est mâle & femelle tout

à la fois. Le Payfan retint le mot d'hermaphrodite, & les Savans emportèrent les deux oiseaux. Le lendemain avant le jour, le Payfan étoit sur le bord de la mer: il avoit déjà jeté ses filets; un énorme poisson s'y prit. Notre pêcheur plein de joie court au Palais, & présente sa pêche au Sultan. Ce Prince avoit fait creuser un superbe vivier, où il faisoit rassembler les poissons les plus rares: c'étoit sa passion. Il prend le poisson, & veut que l'on donne mille pièces d'or au pêcheur qui l'avoit apporté. Le Visir étonné de cette prodigalité, s'approchant du Sultan lui dit: si pour pareille bagatelle vous donnez des sommes si considérables, on vous apportera tous les poissons de l'Océan, & vous ne serez pas en état de les payer. J'ai promis mille pièces d'or pour ce poisson, reprit le Sultan; les Rois plus que les autres hommes doivent être esclaves de leur parole. Comment me tirer de là! Demandez au Pêcheur, répondit le Visir, si son poisson est mâle ou femelle; s'il vous répond, il est mâle, vous lui direz: les mille pièces d'or seront à toi quand tu m'apporteras la femelle; s'il vous dit, s'est une femelle, vous lui direz: ap-
por-

porte moi le mâle & tu auras les mille pièces. Il sera dans l'impossibilité de vous satisfaire, & alors vous lui ferez donner une légère récompense. Le Sultan approuvant l'expédient, fit approcher le Pêcheur. Ton poisson, lui dit-il, est il mâle ou femelle ? Sire, répondit le Pêcheur, il est hermaphrodite. Le Visir présent fut bien étonné. Le Sultan ordonna qu'aux mille pièces d'or qu'il avoit promises, on en ajoutât mille autres. La Science est toujours utile : on ne perd pas le temps qu'on emploie à l'acquérir. ”.

On fait que les Orientaux racontent mille choses fabuleuses de la magnificence & du pouvoir surnaturel de *Salomon* ; c'est de ce Prince dont il est question dans le Conte suivant. „ Un Ange apparut au Prophète *Salomon*, & lui présenta de la part de l'Eternel, un vase rempli d'une eau merveilleuse qui avoit la vertu de rendre immortel. En buvant de cette eau, lui dit le Messager céleste, vous jouirez de l'immortalité ; & en n'en buvant point vous subirez la loi commune au reste des hommes. *Salomon* incertain assembla son Conseil ; tous ceux qui le composoient furent

rent d'avis qu'il préférât l'immortalité. Le Prophète s'étant aperçu que *Boutimar*, un de ses Visirs des plus éclairés étoit absent, l'envoya chercher & lui proposa la question. Grand Roi, lui dit *Boutimar*, cette eau divine est-elle réservée à vous seul, ou d'autres que vous ont-ils la liberté d'en faire usage? Salomon lui répondit que cette faveur n'avoit été accordée qu'à lui. Si cela est ainsi, reprit le Visir, vos épouses les plus chéries, vos enfans, ces doux objets de votre tendresse, vos Ministres, vos amis, tout ce qui vous entoure paiera à la nature le tribut commun: vous leur survivrez; chaque année, que dis-je, chaque instant vous enlevra quelqu'un qui sera cher à votre cœur; vous en gémirez. Quels charmes aura pour vous une vie qui sera consacrée à la douleur & à des regrets éternels? Vous ne vivrez toujours que pour souffrir toujours. Le Prophète préféra l'avis de *Boutimar* à celui de ses Conseillers, renonçant de bon cœur à une immortalité qui auroit été pour lui mille fois plus affligeante que la mort. ”

„Un Derviche renommé par la sainteté de sa vie, entra chez un Confesseur.

Tome XLVIII. Part. II. D Le

Le maître de la boutique s'empresse de régaler le saint homme & lui présente un vase plein de miel. A peine l'eut-il découvert qu'une légion de mouches fondit dessus. Le Confiseur prit un éventail pour les en chasser; les mouches qui se trouvèrent sur le bord du vase, se sauvèrent; celles qui, plus avides s'étoient jetées dans le milieu, retenues par le miel ne purent s'envoler. Le Derviche, plongé dans une profonde rêverie, examinait ce spectacle d'un œil avide; il laissa échapper un soupir. Le Confiseur étonné lui en demanda le sujet. Ce vase, dit le Derviche, est le monde, & les mouches en sont les habitans. Celles qui se sont arrêtées sur le bord du vase, ressemblent aux sages qui maîtres d'eux-mêmes, ne courent pas comme des insensés après les plaisirs & se contentent de les effleurer. Les mouches qui se sont précipitées au milieu du vase, représentent ceux qui, lâchant la bride à leurs passions, se livrent sans aucune retenue à toute sorte de volupté. Lorsque l'Ange de la mort, parcourant d'un vol rapide la surface de la terre, agitera ses ailes, les hommes qui ne se seront arrê-

tés

tés, que sur les bords du vase, prendront librement leur essor vers la patrie céleste ; mais les esclaves de leurs passions qui seront plongés dans le vase des plaisirs, s'y enfonceront de plus en plus & seront précipités dans les abîmes. ”

Nous allons abréger un Conte trop intéressant pour être omis, & trop long pour être rapporté en entier. *Rustem*, Sultan d'Alep, étoit plongé dans la mollesse ; les objets du luxe remplissoient son cœur, & l'emploi le plus important de la Cour étoit celui de Joailler. Un fils étoit né de la Sultane favorite ; *Rustem* qui avoit confié à son Joaillier le soin de ce qu'il avoit de plus cher, c'est-à-dire, ses pierreries, crut ne pouvoir mieux faire que de lui confier aussi l'Héritier du Trône. Le Gouverneur fit passer dans l'ame du Prince, les inclinations & les vices qui étoient dans la sienne, & les flatteurs achevèrent de corrompre le jeune *Bebadircbab*. *Sadi*, c'étoit le nom du Gouverneur, apprit qu'un Juif étoit arrivé à Alep avec une riche partie de pierres précieuses ; il voulut en faire acheter à son élève, & profiter pour lui-même de la circonstance favorable. Le Juif arrivé au Sé-

rait vit qu'on s'emparoit de ses pierres, & que le prix qu'on lui en laissoit ne répondoit pas à ses espérances; il se plaignit de la violence en termes trop peu mesurés & réclama ses diamans. Le Prince irrité par son barbare Gouverneur fit battre le Juif avec tant de cruauté qu'il expira sur la place. Le bruit de cette action indisposa *Rustem* contre l'Elève & contre le Gouverneur; le Prince fut relégué dans un Château & *Sadi* chassé du Palais. Ce malheureux s'étant engagé la nuit dans une forêt épaisse, une de ces fosses que l'on couvre d'une mousse légère pour servir de piège aux bêtes féroces, se rencontra sous les pieds: il y tomba entre trois animaux, un Lion, un Singe & un Serpent. Notre homme en fut quitte pour la peur que ces horribles hôtes lui firent; l'animal le plus cruel devint doux lorsqu'il se sent prisonnier. *Sadi* s'attendoit à perdre par la faim, la vie que ces animaux lui laissoient, lors qu'il aperçut au haut du précipice un homme qui lui paroissoit touché de son sort. Les cris du malheureux déterminèrent le Voyageur à lui jeter une corde; le Singe plus adroit que l'homme, saisit cet instrument

fa-

avorable & parut sur le bord de la fosse: Vous ne serez peut-être pas fâché un jour, dit-il à son libérateur, de m'avoir conservé la vie; vous voulez sauver cet homme qui partageoit ma disgrâce, plaise au Ciel que cet ingrat ne vous fasse pas repentir de votre générosité! Les Voyageur se pressa de rejeter la corde, & à cette seconde opération comme il sentoit un poids plus considérable, il ne douta point que ce ne fut l'homme qui avoit saisi la corde; mais la crinière, les dents & les griffes du Roi des animaux l'effrayèrent si fort qu'il pensa laisser tomber ce terrible fardeau. Rassure-toi, lui dit le Lion, tu aequiers un défenseur qui n'est pas à dédaigner: je puis te conserver la vie que tu m'as rendue; ton camarade qui est dans le piège ne te fera jamais autant de bien. La corde retombée au fond du puits fut entortillée par le Serpent Généreux Libérateur, dit celui-ci, les serpens ont la prudence en partage & les hommes en manquent quelquefois; j'ai laissé dans la fosse le plus grand des ingrats, abandonne le à sa destinée; tu m'as l'air d'être un peu facile; je te promets foi de Serpent de te tirer de pre-

mier embarras où ta trop grande bonté t'aura fait tomber. Le Voyageur trop humain pour suivre un conseil peut-être utile, jetta la corde pour la quatrième fois, & *Sadi* se vit sauvé contre toute espérance. *Sadi* promit davantage encore que le Singe, le Lion, & le Serpent; il indiqua sa demeure à l'Etranger, & le pria de venir l'habiter. Le Voyageur eût accepté ces offres avec confiance, mais il lui importoit de poursuivre sa route. Arrivé aux Indes il y tripla sa fortune; devenu riche plutôt qu'il ne l'avoit espéré, il eut envie de revoir sa patrie, reprit la même route, & se retrouva dans la forêt où peu d'années auparavant il avoit sauvé ces malheureux pris dans le piège. Pendant qu'il se rappelloit ce service & leurs promesses, il se voit entouré d'un troupe de voleurs qui le faisoient, le dépouillent & le garottent au pied d'un arbre. Les cris plaintifs que la douleur lui arracha, frappèrent les oreilles du grand Singe qui vivoit à quelque distance de ce lieu. L'animal accourt, reconnoît son Libérateur, déchire avec ses mains & ses dents les liens qui attachoient *Abmet* (c'étoit le nom du Voyageur), le réchauffe par ses embrassades,

&

& le conduit dans une grotte ou quelques fruits sauvages appaisèrent la faim d'Ahmed. Le récit de sa triste aventure toucha le cœur de l'animal; l'habitude que le Singe avoit dans cette forêt lui avoit fait découvrir plusieurs jours auparavant le repaire des voleurs qui avoient dépouillé son ami; il y court, les surprend endormis, apperçoit des sacs & des habits qu'il juge être ceux de son hôte, se charge de ce fardeau & arrive à la grotte avec la joie qu'inspire une bonne action. Ahmed s'étonnoit en lui-même d'avoir trouvé un Singe si bienfaisant, lorsqu'un Lion terrible frappa sa vue: il étoit glacé de crainte, mais au lieu de rugissements il entendit ces douces paroles: viens, mon libérateur, tu m'as sauvé la vie; je veux toujours t'en marquer ma reconnoissance: allons dans mon antre, tu t'y reposeras avec moi. Bientôt après le Lion se met en quête. Le Château où le fils du Roi d'Alep étoit relégué n'étoit pas loin de cette forêt, & ce Prince se promenoit souvent seul dans un parc. Son goût pour les pierreries n'étoit pas diminué, il portoit sans cesse un turban orné d'aigrettes: le Lion ayant apperçu cette magnificence, vit deux profits à fai-

re en croquant le fils du Potentat; un dîner pour lui & un présent pour l'hôte qu'il avoit laissé dans son antre. La Providence qui vengeoit la mort injuste du Juif par les griffes du Lion, destinoit au Voyageur la belle aigrette du Prince, que le Lion plein de joie apporta à son ami. Ahmed dirige alors ses pas vers la Ville, où la nouvelle de la mort du Prince étoit déjà parvenue. Arrivé chez Sadi, il lui raconte ses étonnantes aventures, lui montre l'aigrette, & le conjure de lui faire trouver le prix de ses pierres qu'il veut partager avec lui. Sadi reconnoît les diamans que lui-même avoit montés, & conçoit le dessein de la plus noire trahison. Pendant que le Voyageur se livroit au sommeil, le perfide Jouaillier dans l'espérance de recouvrer sa première faveur, accourt au Sérail du Sultan, & lui annonce qu'il croit tenir le meurtrier de son fils. L'infortuné Voyageur ignorant de quel crime on l'accusoit, parut devant le Prince, le trouble & la confusion peintes sur le visage; il apperçut son perfide ami, & soupçonnant qu'il étoit la cause de son malheur, il reconnut alors la sagesse des conseils du Singe, du Lion, & du Serpent:

je mérite, s'écria-t-il, le sort qui m'est préparé ! Le Sultan prit ces paroles pour un aveu du coupable, à qui la vérité échappoit malgré lui. Après avoir été donné en spectacle à tout le peuple, Ahmed fut jeté dans un noir cachot. Le Serpent témoin de son ignominie & qui en connoissoit l'auteur, pénétra dans la prison. Ne t'avois-je pas prévenu, lui dit-il, que l'homme est le plus ingrat de tous les animaux, & qu'il rend le mal pour le bien ? Je t'ai promis de réparer tes imprudences, & je serai peut-être plus adroit que le scélérat qui a voulu te perdre. Prends cette herbe : elle seule a la vertu de guérir le poison que je viens d'insinuer dans les veines de la Sultane favorite ; le Monarque est en proie à la plus vive douleur ; toi seul maintenant peux l'appaiser. On oubliera bientôt tes prétendus crimes ; chez vous autres hommes celui qui fait être utile est toujours innocent ; vante-toi bien fort de tes talens ; c'est le moyen de réussir. Ahmed profita volontiers des conseils & du remède. Le bruit se répandit à la Cour qu'un prisonnier connoissoit des herbes efficaces contre le venin des serpens ; aussi-tôt Ahmed fut

conduit dans l'appartement de la Reine, & le premier appareil appliqué sur la plaie la guérit presque à l'instant. Seigneur, dit alors Ahmed au Sultan, la vie de la Princesse est en sûreté; mais je suis à la veille de perdre la mienne dans des supplices affreux que je n'ai pas mérités. Alors il raconta au Sultan l'aventure de la fosse & tout ce qui avoit suivi. Le Sultan convaincu par le récit d'Ahmed de son innocence & des crimes de *Sadi*, ordonna qu'on fit souffrir au calomniateur la peine qu'auroit subi celui qui avoit été condamné sur sa fausse déposition.





ARTICLE CINQUIEME.

LETTRES ECOSSOISES, traduites
de l'Anglois, par M. VINCENT,
Avocat. Deux Parties, in 12. la 1^{re},
de 190, la 2^{de}. de 188. pp. *A Amster-*
terdam, & à Paris, chez la Veuve
Duchesne, - - - 1777 (1).

“Si ce n'est plus une vertu que d'aimer
son Pays, quand l'amour qu'on a
pour lui nous fait haïr nos voisins” (2),
ne faut-il pas en conclure, que quel-
ques-uns des nôtres poussent cette ver-
tu jusqu'au point où elle cesse d'en être
une? Ce n'est pas, du moins, montrer
beaucoup d'affection pour les gens, que
de les tourner en ridicule, & de les ex-
poser au mépris par des descriptions
infidèles de leurs mœurs & de leur ca-
ractère. Or tel est le traitement qu'é-
prouvent quelquefois, de la part de
certains Ecrivains de leur voisinage,
les

(1) Cet Article nous a été fourni.

(2) *Lett. Ecoff.* 2^{de} Part. p. 161.

les Habitans de cette République. *Preuve* en soit la manière dont ils ont été dépeints, il y a quelques années, par une Société de Gens de Lettres, dans un de ces Livres, qui passant à la postérité, & destinés à l'instruction publique, exigent dans leurs Auteurs autant d'impartialité que de lumières (3). *Preuve encore, (si parva licet componere magnis)* l'Ouvrage dont nous allons parler, vu la peinture qu'on y fait de la Nation Hollandoise. C'est à *Miss ELIZABETH AURELI*, *petite-nièce du célèbre Docteur Swift*, qu'on attribue la plupart des Lettres qui le composent. Si cette *Miss Aureli* n'est pas un être de raison, il faut, ou que son *grand-oncle*, en lui inspirant, *dès sa tendre enfance, le goût des Sciences & des Belles-Lettres*, se soit peu mis en peine de former son cœur à la vertu, & de lui en donner de justes idées; ou qu'elle n'ait guère profité de ses leçons. Comment en juger autrement, quand on la voit,

après

(3) Voyez Tom. XIX. de cette *Biblioth.*, p. 247. L'excellente Brochure dont il est parlé, a été réimprimée en 1777, & elle est de M. ENGELBERTS.

après avoir jusqu'à l'âge de vingt ans, vécu libre de toutes passions; s'oublier au point d'aller courir le monde avec un homme, que, prête à lui être solennellement unie, elle a refusé pour époux; vivre avec lui, comme plusieurs de ses expressions le donnent à connoître; prêcher à son amie, & à l'amant de celle-ci, des maximes plus dignes d'une autre Ninon, que d'une fille sage: & se croire cependant assez vertueuse; pour se consoler des jugemens de ses parens & de tout le public, par la pensée, qu'en descendant dans le fond de son cœur, elle le trouvera pur & sur tache? Cela nous paroît même si peu vraisemblable, que nous avons peine à le croire. Il l'est beaucoup plus, selon nous, qu'en appelant l'Auteur de ce Recueil, *Miss Aureli*, nous ne désignerons, ni la petite-nièce du Dr. Swift, ni même une Personne du Sexe. Quoiqu'il en soit de cette conjecture, c'est avec raison que l'Editeur de ces Lettres n'a pas compté faire un grand présent au Public en lui donnant cet Ouvrage. Mieux eut valu, sans doute, ne s'occuper désormais qu'à faire des paniers, comme il l'avoit résolu, que de mettre en lumière une production, beaucoup plus

plus propre à corrompre le cœur des jeunes personnes qui en feront la lecture, qu'à leur éclairer l'esprit, & à leur inspirer la vertu.

Pour donner à nos Lecteurs une idée des connoissances que *M. Aureli* a acquises dans ses courses, & de la justesse de ses Réflexions, nous allons rendre compte de sa quatrième Lettre, qui roule sur la *Hollande*, & sur ses habitants. On croiroit peut-être, que pour bien connoître par soi-même une Nation, il faut avoir fait un certain séjour dans le Pays, parcouru les différentes Provinces qui le composent, conversé familièrement avec plusieurs de leurs principaux habitants, &c. Rien, selon *M. A.*, n'est moins nécessaire, du moins par rapport aux *Hollandois*. „ Qui en a vu un, les a „ vus tous. Un Voyageur qui veut „ les connoître, n'a qu'à s'arrêter quel- „ que temps à Rotterdam; il lui seroit „ inutile d'aller plus loin. Les Villes se „ ressemblent; les hommes sont par- „ tout les mêmes.” Voilà qui est tout-à-fait commode pour un Voyageur qui cherche à connoître les *Hollandois* à peu de frais & sans de grandes fatigues! Qu'il fasse seulement la dépense de se

se rendre à *Rotterdam*, & d'y loger *quelque temps*, il y apprendra, sans *aller plus loin*, tout ce qu'il vouloit savoir sur leur compte. Il y a plus, & M. A. auroit pu nous en épargner la remarque: puisqu'il règne une si grande *uniformité* par toute la Hollande, il ne faut, de quelque côté qu'on y entre, que *s'arrêter quelque temps* dans la première Ville qu'on rencontrera, pour acquérir les mêmes lumières qu'on auroit acquises à *Rotterdam*: tant les Villes se ressemblent; tant les hommes sont par-tout les mêmes!

Ce n'est presque pas la peine de relever le premier Article. Au fond, qu'importe aux Hollandois quelle idée on se forme de leurs Villes; chose étrangère à leurs mœurs, & qui ne les rend ni plus ni moins estimables. Remarquons pourtant que ce qu'on dit ici des Villes Hollandoises, est une pure chimère. Il suffit d'aller, p. ex., de *Rotterdam* à *Utrecht*, en prenant sa route par *Delft*, *Leide*, *Haarlem*, & *Amsterdam*, pour se convaincre, non seulement que la Hollande, n'en déplaît à M. A., n'est pas
une

une *triste Contrée* (4), mais encore, que toutes les Villes que nous venons de nommer, ont des différences assez frappantes; & que leur *ressemblance* ne consiste guère qu'en ce que dans toutes il y a des rues & des maisons.

Quant aux *Habitans*, ce n'est pas pour faire leur éloge, que M. A. leur attribue d'être *par-tout les mêmes*; puisque cette expression, bien appréciée signifie, qu'ils composent un très vilain Peuple. Selon elle, „ un Négociant „ d'Amsterdam, un Bourgeois d'Harlem, un Docteur de Leyde, un Pay- „ san de Sardam, un Noble d'Utrecht „ ou de la Haye, pensent, agissent, se „ comportent de la même façon”. Or cette *façon si uniforme de penser, d'agir, & de se comporter*, c'est que „ tous vi- „ vent mesquinement, élèvent mal „ leurs enfans, se laissent mener par „ leurs femmes, n'aiment point la li- „ ber-

(4) Voyez ce qu'en ont jugé des Voyageurs dont l'autorité vaut bien celle de M. A., Tom. XXXII. de cette *Biblioth.* p. 7. & 8.

„ berté pour elle seule; mais, à cause
 „ de l'avantage qui en résulte pour le
 „ Commerce. Cette uniformité (ajou-
 „ te-t-on) seroit un bien, si elle avoit
 „ la vertu pour principe. Ici, l'or est
 „ l'unique ressort qui fait mouvoir les
 „ esprits. Mon Père m'a laissé cent-
 „ mille florins, dit un Hollandois; pour
 „ gagner cette somme il n'a employé
 „ que vingt ans; à peine j'en ai tren-
 „ te, je puis vivre jusqu'à quatre vingt,
 „ & par conséquent amasser deux-cent-
 „ cinquante-mille florins; mon fils &
 „ mon petit-fils m'imiteront. Pendant
 „ ce temps-là nous ne boirons que du
 „ thé, nous ne mangerons que du fro-
 „ mage & des tartines. Que d'argent,
 „ que de richesses nous allons accumu-
 „ ler! C'est ainsi que raisonnent les
 „ Hollandois. L'avarice éteint en eux
 „ les autres passions, avilit leur ame,
 „ & l'empêche de s'élever. ” Ou plu-
 „ tôt, c'est ainsi que M. A., après avoir,
 „ s'il faut l'en croire, *été quinze jours* par-
 „ mieux, se montre à peu près aussi bien
 „ au fait de leur manière de vivre, que
 „ l'étoit un Jeune-Homme, (très esti-
 „ mable d'ailleurs, mais rempli de préju-
 „ gés, dont il n'avoit pas eu la même
 Tome XLVII. Part. II. E oc-

occasion de se défaire, & dont il ne tarda pas à revenir) qui passant d'Angleterre en Hollande avec un Habitant de ces Provinces, lui demanda fort sérieusement, *s'il étoit vrai que les Hollandois mangéssent leurs tourbes; & s'ils avoient dans leur pays du rosbef & du pain blanc?*

Au passage qu' nous a donné lieu de rapporter cette Anecdote, (que nous pouvons assurer n'être point un conte fait à plaisir) succède un parallèle entre les Romains & les Hollandois; parallèle, qu'après ce qu'on vient déjà de lire, on juge bien n'être pas à l'avantage des derniers. „ Mais, me dira-t-on, (ainsi continue M. A.) c'est à cette uniformité que vous blâmez, à qui Rome doit sa puissance & son élévation. „ J'en conviens; mais cette uniformité chez les Romains avoit un principe noble & grand. Le moindre soldat eût disputé à son Général l'honneur de se sacrifier pour le bien commun. „ Le peuple se piquoit d'égaliser le Sénat en grandeur d'ame; l'un & l'autre méprisoient les richesses, faisoient consister le premier devoir du Citoyen dans l'amour de la patrie, aimoient

„ la gloire, couroient après l'immorta-
 „ lité; en un mot, tous les Romains
 „ se ressembloient, mais c'étoit par la
 „ vertu. Quelle différence entre un peu-
 „ ple de Héros & un peuple de Mar-
 „ chands! Aussi l'un a subjugué la Ter-
 „ re, donné des loix à toutes les na-
 „ tions, produit des hommes célèbres
 „ dans tous les genres, a passé pour
 „ le peuple le plus vertueux qui ait ja-
 „ mais existé, tandis que l'autre borne
 „ son ambition, & fait consister sa
 „ gloire à vendre du poivre à toute l'E-
 „ rope”. Faut-il s'étonner, après ce-
 „ là, que M. A. ait été quinze jours en
 „ Hollande, sans y voir un seul grand hom-
 „ me; & ne s'ensuit-il pas, que, quoi-
 „ qu'elle en ait produit autrefois, elle a de-
 „ puis long-temps cessé d'en produire?
Spectatum admissi, risum teneatis, amici?

Pour nous, qui sommes en Hollande de-
 „ puis plus de quinze jours, & même de-
 „ puis plus de quinze années, rien ne nous
 „ paroît plus propre à faire soupçonner M.
 „ A. de n'y avoir jamais mis le pied, que
 „ la manière dont elle en dépeint les babi-
 „ tans. Il est certain, du moins, que des
 „ cinq principaux traits qui composent
 „ le portrait qu'elle en trace, il n'y en a

pas un qui soit fidèle; & que si les *Hollandois* sont tels qu'elle les y représente, ce n'est tout-au-plus qu'au même sens que les *femmes de Blois* sont rousses & avariâtres.

I. Les *Hollandois* sont, dit-on, des *avarés*, qui tous vivent mesquinement, ne boivent que du thé, & ne mangent que du fromage & des tartines, dans la vue d'accumuler richesses sur richesses, l'or étant parmi eux l'unique ressort qui fasse mouvoir les esprits, & l'avarice éteignant en eux les autres passions &c. Ainsi pensent, agissent, se comportent, les *Négocians d'Amsterdam*, les *Bourgeois de Harlem*, les *Docteurs de Leide*, les *Payfans de Sardam*, les *Nobles d'Utrecht* & de la *Haye*; & apparemment aussi les *Habitans de Rotterdam*, puisqu'il suffit de s'y arrêter quelque temps, pour juger ainsi de toute la Nation *Hollandoise*.

Eh, de grace, M. A., si les *Hollandois* de tout ordre, de toute condition, sont tellement infectés d'avarice, qu'elle éteigne en eux les autres passions; d'où vient qu'il se fait parmi eux tant de dépenses en tout genre? D'où vient qu'à *Rotterdam*, à *Amsterdam*, à *Haarlem*, à *Leide*, à *Utrecht*, à la *Haye*, & dans
d'an-

d'autres Villes, tant de *la Hollande* proprement dite, que des autres Provinces Unies, on voit des maisons de simples particuliers, aussi richement meublées, que somptueusement bâties, & dont plusieurs pourroient servir à loger des Princes? D'où-vient s'y trouve-t-il des *Négocians & des Bourgeois*, qui ont équipage, laquais, table bien servie &c. D'où-vient, encore, que dans plusieurs endroits de la République, on ne sauroit aller d'une Ville à l'autre sans trouver les chemins bordés de magnifiques campagnes, dont quelques-unes, sans doute, rendent à leurs propriétaires de quoi les dédommager de la dépense qu'ils y ont faite; mais dont plusieurs coûtent beaucoup plus à entretenir, qu'elles ne rapportent; desorte que celles-ci du moins, ne sont réellement qu'un objet de pur agrément, & non de profit? D'où vient, en un mot, que tant de Gens de diverse condition, ne donnent que trop de lieu par leur manière de vivre, de reprocher aux Hollandois, qu'ils ont bien dégénéré de la simplicité & de la frugalité de leurs Ancêtres? Si l'on répond que le luxe n'exclut pas l'amour du gain; il exclut du moins cette *avarice*

rice fordide, qui engage ceux qu'elle possède, à se nourrir de *fromage* & de *tartines*, & à ne boire que du *thé*, pour augmenter de plus en plus leur capital.

Mais ne pourrions-nous pas justifier les *Hollandois* de *lésine* & de *ladrerie*, par d'autres preuves que par des dépenses qui peuvent les faire accuser d'un excès tout opposé? Oui sans-doute. En voici qui sont d'une autre nature, & qui montrent, ou qu'il est faux que *tous les Hollandois* soient des *avarés* qui se refussent presque le nécessaire pour s'enrichir; ou que la plus basse *lésine* peut subsister avec la bienfaisance & la charité. C'est dans ce pays, où règne, dit-on, une *avarice* qui *éteint dans tous les cœurs les autres passions*; que furent accueillis & soulagés de la manière la plus tendre, la plus généreuse, (5) des milliers

(5) Témoin la Médaille, que firent frapper, en 1688, les Réfugiés d'Utrecht. Elle représente le Lion Belgique, soutenant du pied gauche de devant l'Ecu de la Province, & pressant du pied droit de derrière une ruche, dont il fait sortir
des

AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 357

liers de Chrétiens expatriés pour leur croyance, & dont plusieurs n'apportèrent que leurs personnes, sans aucun moyen actuel de subsister. C'est au milieu de cette Société d'*avarés* que se font des collectes abondantes en faveur des pauvres du pays. C'est parmi cette Nation *mesquine*, que se forment des fonds considérables pour l'entretien de Gens, qui n'ont avec elle d'autre relation particulière, que d'être de la même Religion. C'est du sein de ce Peuple entièrement occupé à s'enrichir, & chez qui l'or est l'unique ressort qui fait mouvoir les esprits, que sortent tous les ans des dons pour des Eglises étrangères, qui sans ces sortes de secours n'auroient ni Temples pour exercer leur culte, ni Pasteurs pour les instruire. A Dieu ne plaîse que nous leur en fassions un

des rayons de miel. Autour, on lit ce vers:
Hostibus ense minans, miseros scit pascere melle. Et au revers, *Alma Matri, Trajectensi Reipub., Galli reformati ad ipsam religionis causâ profugi, omnes ut propria viscera excepti, plerique piâ alumnorum sorte donati, hunc nummum grati offerebant.* A. D. MDCLXXXVIII.

un reproche! Heureux, sans doute, les Hollandois, de pouvoir ainsi, par les bénédictions que la Providence répand sur leurs Contrées, tendre une main secourable à leurs Frères, & subvenir en quelque sorte à leurs besoins! Mais puis qu'ils le font, on ne doit donc pas les accuser d'une *avarice*, qui *éteigne en eux les autres passions*.

II. Défaut des *Hollandois*: Ils *élèvent mal leurs enfans*. La manière dont ceux-ci se comportent, le fait assez voir. *Des filles sottes & libertines, des jeunes-gens stupides & grossiers*, ne paroissent pas, du moins, avoir reçu une éducation fort louable. Aussi, quelle éducation attendre de pères & de mères, qui ne sont, que *des espèces de machines, montées avec des ressorts d'or, & dont l'avarice avilit l'ame*? Seroit-il étonnant, que des parens de ce caractère *élevassent mal leurs enfans*? Nous croyons pourtant que la censure de M. A. n'est pas tout-à-fait fondée. Pour ce qui regarde le physique, telle éducation pouvant être très utile dans un pays à la santé des enfans, qui dans un autre y seroit très préjudiciable; ceux des Habitans de ces Provinces, qui, sur cet article, adoptent
avec-

aveuglement l'usage des autres Peuples, & se laissent tellement infatuer par les coutumes étrangères, que rien ne leur paroît bon de ce qui se pratique parmi leurs concitoyens; ceux là, en effet, *élèvent mal leurs enfans*: mais nous ne croyons pas qu'ils fassent le plus grand nombre. Quant à l'Education morale, dont il paroît qu'il s'agit principalement ici, il y a des défauts, sans-doute, dans la manière dont plusieurs Hollandois s'y prennent. Quelques-uns sont trop complaisans: d'autres se montrent trop sévères. Il s'en trouve, qui au lieu de veiller eux-mêmes sur leurs enfans, s'en reposent sur des précepteurs & des gouvernantes, dont les talens & le caractère ne leur sont pas assez connus; de sorte que si leurs fils & leurs filles reçoivent une bonne éducation, ils sont à cet égard plus heureux que sages. Mais tout cela n'est ni particulier aux *Hollandois*, ni assez fréquent parmi eux pour qu'on soit fondé à dire, que *tous élèvent mal leurs enfans*. Et nous doutons fort qu'à bien considérer les choses, la Jeunesse Hollandoise de l'un & l'autre sexe, soit plus ignorante, plus vicieuse, plus libertine, que celle des autres Nations.

III. Défaut des Hollandois : Ils *se laissent mener par leurs femmes*. „ Femmes, (remarque-t-on plus haut) sages, à la vérité, mais impérieuses, se faisant craindre de leurs maris, parlant plus haut qu'eux, & dont la léfine fait une partie de la dot ” Le Mariage, comme on voit, produit d'assez bons effets en Hollande, puis qu'il y change *des filles libertines en femmes sages*. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que de *sottes* qu'elles étoient avant le nœud conjugal, il les rend si habiles dans l'art de gouverner *leurs maris*, que ceux-ci n'ont d'autre parti à prendre que de *se laisser mener par elles*. Sans cela, qui fait si ces modernes Xantippes se borneraient à *parler haut*, & si la pluie, ou pis encore, ne succéderoit pas quelquefois au tonnerre ? Heureusement, le mal n'est pas aussi général que M. A. le représente. Et nous pouvons assurer, nous qui connoissons mieux la Nation Hollandoise, que ceux qui ne l'ont vue qu'en courant, ou qui n'en jugent que par ouï-dire; qu'elle renferme un assez grand nombre, soit de *filles*, qui joignent à beaucoup de bon-sens une conduite irréprochable, soit de *femmes*, qui par

pat leur bon caractère font le bonheur de leurs époux, & pour qui, par conséquent, ceux-ci peuvent avoir bien des complaisances, sans qu'on les accuse de *se laisser mener par elles*, pour être fondé à traiter de calomnie les expressions que nous venons de relever.

IV. Les *Hollandois*, selon M. A., *n'aiment point la liberté pour elle seule ; mais à cause de l'avantage qui en résulte pour le commerce*. Ils aiment donc la liberté ? C'est toujours quelque chose ; & en cela ils ne sont pas à blâmer. Mais ils le seroient, selon nous, de *l'aimer pour elle seule*, sans aucun égard aux *avantages qui en résultent*, ce qui, supposé qu'il pût avoir lieu, seroit un vrai fanatisme. Si la liberté ne procuroit aucun avantage, pourquoi la préférer à tout autre état, à l'esclavage même, si celui-ci étoit plus *avantageux* ? Du moins, dira-t-on, ne faut-il pas *aimer la liberté*, seulement pour *l'avantage* qu'en retire le Commerce. Nous en convenons : & quoique cet *avantage*, fut-il l'unique, soit assez considérable, pour qu'une Nation qui ne peut subsister & fleurir que par le Commerce, aime la liberté, parce que cet

avan-

avantage en résulte; nous avouons qu'il est plus beau, plus généreux, de ne pas l'aimer pour cette seule raison. Mais nous croyons aussi, qu'il ne faut qu'avoir légèrement effleuré l'Histoire de cette République, pour savoir que les Hollandois ont montré, dans plus d'une occasion, qu'en cherchant à se procurer ou à se conserver la liberté dont, graces au Ciel, ils jouissent, (& puissent-ils en jouir jusqu'à la fin des siècles!) ils ont été poussés par des motifs infiniment plus nobles & plus respectables, que par le seul intérêt de leur commerce.

V. Enfin, les *Hollandois* selon M. A. sont tout l'opposé des *Romains*, où le moindre soldat eût disputé à son Général l'honneur de se sacrifier pour le bien commun; où le peuple se piquoit d'égaliser le Sénat en grandeur d'ame; où l'un & l'autre méprisoient les richesses, faisoient consister le premier devoir du Citoyen dans l'amour de la patrie, aimoient la gloire, couroient après l'immortalité; & qui, en un mot, se ressembloient tous, mais par la Vertu. Tout le monde ne juge pas ainsi des *Romains*. Mais quand ils auroient été aussi sages, aussi magnanimes, aussi désintéressés, aussi vertueux qu'on les représente ici,

ce-

cela n'autoriseroit pas à ajouter; relativement aux Hollandois, *Quelle différence entre un peuple de Héros & un peuple de Marchands! Aussi l'un a subjugué la Terre, donné des Loix à toutes les nations, produit des hommes célèbres dans tous les genres, a passé pour le peuple le plus vertueux qui ait jamais existé, tandis que l'autre borne son ambition, & fait consister sa gloire à vendre du poivre à toute l'Europe.* Ce n'est pas d'un Pays, dont les Habitans, dignes successeurs de ces anciens Bataves, en qui les Romains trouvèrent, tantôt des ennemis redoutables à combattre, tantôt de courageux défenseurs à récompenser, se sont acquis par quatre-vingts ans de guerre le titre de Nation libre & indépendante; d'un Pays où des Citoyens pressés de la famine déclarèrent que plutôt que de se rendre, ils mangeroient leur bras gauche, tandis qu'avec le droit ils repousseroient le Tyran de devant leurs murailles (6); où les femmes encourageoient leurs maris à préférer la mort à l'esclavage (7); où
trois

(6) Au Siège de *Leide*.

(7) Au Siège de *Haarlem*.

trois cent, avec une Personne de leur Sexe à leur tête, marchaient en armes contre l'ennemi; d'un Pays où naquirent (outre les *Tromp* & les *de Ruyter*) les Frédéric Henri (8), les Guillaume III, les Erasme, les Grotius, les Bynkershoek, les Nieuwentyt, les Swammerdam, les Leeuwenhoek, les Boerhaave, les 's Gravezande, les Musfchenbroek, les Schultens, les Hemsterhuis &c, & où il se trouve encore de nos jours des hommes qui marchent sur leurs traces; d'un Pays, où diverses inventions utiles ont pris leur naissance, ou acquis leur perfection; où se cultivent avec zèle & avec succès les Arts & les Sciences; où malgré les progrès du luxe & du vice, la Religion & les bonnes moeurs sont respectées & maintenues autant, & plus peut être, qu'en aucun autre: ce n'est pas d'un tel Pays, qu'on doit parler comme si *Tromp* & *de Ruyter* étoient les seuls *grands-hommes* auxquels il aît donné le jour;

(8) Je ne parle point des deux premiers Princes d'Orange, parce qu'ils étoient nés en Allemagne, & qu'ainsi on pourroit objecter qu'ils n'étoient pas Hollandois.

jour; insinuer qu'il n'en produit plus aucun; & reorésenter les habitans, comme une troupe de Marchands avides, en qui l'avarice éteint les autres passions, &c.

Si la Nation Hollandoise ne cherche pas à s'agrandir par des conquêtes, préfère la Paix à la guerre, ne s'occupe qu'à faire fleurir son commerce, & à maintenir ses droits, sa Religion, son indépendance, sans inquiéter ses voisins par des voies illégitimes; elle n'en est que plus respectable. Ou bien, faut-il qu'une Nation, pour être vraiment digne d'éloge; se livre, comme l'ont fait *les Romains*, à une ambition sans bornes, & prétende, à leur exemple, *donner des Loix à toutes les autres*? On nous permettra d'en douter.



ARTI-



ARTICLE SIXIEME.

BIBLIOTHEQUE ORIENTALE,
&c. par Mr. D'HERBELOT,
Tome III. N—Z. in 4°. pp. 623.
La Haye, aux dépens de J.
Néaulme & N. van Daalen, 1778.

CE Volume confirme bien ce que nous
disions dans un précédent Extrait
de l'étonnante multitude des Ouvrages
Orientaux: la grande moitié de ce 3^e To-
me ne contient que des titres & de
courtes notices de Livres que des Au-
teurs Arabes, Turcs, Persans, &c. ont
publiés sur toutes sortes de sujets. Mais
ce Catalogue qui ne peut intéresser que
ceux qui veulent faire une étude parti-
culière de la Littérature Orientale, est
entremêlé de quantité d'Articles égale-
ment instructifs & amusans pour toutes
sortes de Lecteurs. Dès la première pa-
ge, par ex. on trouve une anecdote
qui mérite d'être rapportée: c'est à l'Ar-
ticle

AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 307

tiele *Nabatbis*, nom que les Chrétiens Orientaux donnent au fameux Evêque *Novatus*, qui refusoit de recevoir à la pénitence ceux qui avoient péché après leur Baptême. Les Orientaux écrivent que ce Chef des Novatiens se trouva au Concile de Nicée, & que Constantin le Grand voyant qu'il s'obstinoit dans son opinion & qu'il refusoit de se soumettre au sentiment des autres Evêques, lui dit: *Prenez donc une échelle & montez au Ciel vous seul.*

A l'Article *Nasser Ben-Ahmed*, nous trouvons un trait qui rappelle ce que les Historiens Grecs rapportent de la fermeté d'un jeune Spartiate. *Nasser IIIe*. Prince de la Dynastie des Samanides, donna le commandement d'une Armée à l'Emir *Ali*. Pendant que ce Général recevoit les ordres de son Maître, il sentit une douleur qui l'obligea à faire quelque grimace, au sortir de l'audience il se retira chez lui, changea aussi-tôt d'habit, & trouva un scorpion qui l'avoit piqué en plusieurs endroits. *Nasser* ayant appris ce qui étoit arrivé à l'Emir, lui dit la première fois qu'il le vit après sa guérison, qu'il avoit eu tort de ne s'être pas délivré en sa présence même d'un

Tome XLVIII, Part. II. F ani-

animal si venimeux. Ali lui répondit: comment celui qui ne pourroit souffrir en votre présence, une piqure de scorpion, seroit-il capable de souffrir hors la porte de votre vue la pointe des fleches, & le tranchant des épées pour votre service". Doit-on être surpris que des hommes d'une telle trempe aient subjugué une partie du Monde?

Noureddin, Sultan de Syrie, passe parmi les Musulmans, non seulement pour un de leurs plus grands Princes, mais encore pour un de leurs Saints; car il s'étoit acquis une très grande réputation de probité & de justice, & il avoit uni dans sa personne la valeur & la piété. Un Ecrivain Arabe rapporte cet éloge qui lui fut donné pendant sa vie, & confirmé après sa mort: il a joint une grandeur d'ame incomparable, avec un profond abaissement de cœur devant son Seigneur, & il a fait voir à ses sujets, lors qu'il prioit dans le Temple, un Sanctuaire dans un autre Sanctuaire. Noureddin fut le premier entre tous les Princes Musulmans, qui établit une Chambre de justice contre les violences que les Grands Seigneurs faisoient aux particuliers. Cette bonne justice qu'il rendoit à ses sujets,

jets, gagna tellement leur affection, & lui attira tant de louanges & de bénédictions après sa mort, qu'un homme de Damas ayant reçu quelque outrage dont il ne pouvoit tirer aucune raison, déchira ses habits, & s'écria en implo- rant son secours : *Noureddin, où êtes vous ?* Saladin qui regnoit 'pour lors, ayant appris l'action de cette homme, ordonna qu'on lui fit réparation du tort qu'il avoit souffert. On dit quelque chose de semblable de Raoul, premier Duc de Normandie, qui se fit particulièrement révéler de son peuple, par l'amour qu'il avoit pour la Justice. Après sa mort, ceux auxquels on faisoit quelque violence, s'écrioient *ba! Raoul, où êtes vous ?* & l'on croit que c'est de là qu'est venu le terme de *baro, clameur de baro*.

Aboubekr & Omar, premier & second Khalifes des Musulmans, ont été tous deux si semblables dans leurs mœurs, que les Musulmans les appellent d'un nom commun *Omarani*, c'est-à-dire, les deux Omars. On dit pourtant qu'ils diffé- roient entr'eux, en ce qu'Aboubekr, dans la distribution des graces n'avoit égard qu'au mérite des personnes, & qu'au contraire Omar considéroit la nécessité

où ils se trouvoient, parce, disoit-il, que la vertu a une récompense suffisante en l'autre monde, & que les biens temporels ont été ordonnés de Dieu, principalement pour subvenir aux besoins de cette vie. Sous le règne d'Omar, qui ne dura que dix ans & demi, les Arabes subjuguèrent la Syrie, la Chaldée, la Perse & l'Egypte. Khondemir assure que dans ce petit nombre d'années, les Arabes se rendirent maîtres de trente mille Villes, Places ou Châteaux, détruisirent quatre mille Temples, ou Eglises de Chrétiens, de Mages, ou d'Idolâtres, & firent bâtir quatorze cent Mosquées pour l'exercice de leur Religion.

Indépendamment de la vie d'Omar, on trouve dans ce Volume celle de plusieurs des plus grands Conquérans dont les Orientaux se glorifient, *Saladin*, par ex., *Sapor*, *Timour* ou *Tamerlan*, *Valid*, &c., mais comme ce que d'HERBELOT en dit a été répété d'après lui dans une multitude d'Ouvrages, nous ne croyons pas devoir nous y arrêter.

Parmi les Gens de Lettres dont il parle, l'un des plus célèbres est *Avicenne*,
que

AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 375

que les Musulmans appellent *Sina* ou *Ebn Sina*. Il naquit à Bokhara dans la Province Transoxane, l'an de l'Hégire 370 & mourut dans la Ville de Hamadan, l'an 428. Dès l'âge de dix ans il avoit étudié les Elémens d'Euclide, & l'Almageste de Ptolémée. Il n'employa que huit ans à étudier la Médecine & à lire tous les Auteurs qui avoient écrit de cet Art. Bientôt il se fit une grande réputation, & il parcourut divers Pays, en donnant par-tout des preuves de son habileté. Se trouvant dans une Hôtel-lerie publique de la ville de Gorgian, il y fit des cures si admirables que Cabous qui regnoit pour lors dans ce Pays, ayant appris qu'un inconnu y exerçoit la Médecine avec tant de succès, le fit appeler pour visiter un Neveu qu'il aimoit extrêmement, & qui étoit pour lors attaqué d'une maladie qu'aucun Médecin n'avoit pu connoître. Avicenne ne l'eut pas plutôt examiné, qu'il jugea que la maladie étoit causée par un amour excessif qu'il cachoit dans son cœur, & qu'il n'osoit déclarer au Roi son Oncle. Pour s'en éclaircir davantage, pendant qu'il étudioit le pouls de son malade, il fit appeler le Concierge du Palais, & le

pria de lui nommer tous les quartiers & tous les appartemens de cette belle Maison; & il s'aperçut lors que cet homme lui en nomma un certain en particulier, d'une plus grande émotion dans son malade. S'étant ensuite fait nommer toutes les personnes du même appartement, le poulx du jeune Prince qui entendit l'un de ces noms, fit un battement si extraordinaire, qu'Avicenne ne douta plus que ce ne fut l'amour de cette personne qui avoit réduit le malade à l'extrémité où il se trouvoit, & assura que l'unique remède pour le guérir étoit de lui donner l'objet de sa passion. Avicenne s'établit ensuite à Ispahan & y publia son Livre intitulé *Ketab Almenthek*, Ouvrage de Métaphysique & de Logique. Les Savans de la ville de Schiraz, qui le lurent avec beaucoup d'application, firent un recueil des objections qui se pouvoient proposer contre la Doctrine de ce Philosophe, & le lui envoyèrent à Ispahan. *Aboul Cassim*, qui s'étoit chargé de le porter, n'étant arrivé dans la Ville que sur le soir, entra en conversation avec Avicenne, & demeura avec lui assez avant dans la nuit. Avicenne s'étant retiré ensuite,

se

se mit à répondre aux difficultés des Schiraziens avant de prendre son repos, & travailla tout le reste de la nuit avec tant d'application à cette réponse, qu'il la donna à Aboul Cassem dès le lendemain de fort grand matin, & lui dit: je me suis hâté de répondre pour ne pas faire attendre le Courier. Les Docteurs de Schiraz furent si satisfaits de ces réponses, & tellement surpris de la diligence avec laquelle il les avoit faites, qu'ils concurent la plus haute estime pour lui. On ne trouve point cette Réponse dans l'Edition faite à Rome des Oeuvres d'Avicenne, & le Traité de Logique qui y est compris paroît n'être qu'un abrégé de l'Ouvrage entier. Le Docteur Giorgiani qui a écrit la vie d'Avicenne, dit qu'il fut fait premier Médecin & ensuite Vizir d'un Sultan de la Race des Bouides, mais qu'il fut dépossédé de cette charge, parce qu'il étoit fort adonné au vin & aux femmes. Il fut sur la fin de ses jours très maltraité de la fortune, & obligé de changer souvent de lieu & de demeure pour se mettre en sûreté. Il fut aussi affligé de plusieurs maladies, en sorte qu'un Poëte qui fit son épitaphe, a dit que ses Livres de

Sageſſe ou de Philoſophie ne lui avoient pas enſigné les bonnes mœurs, ni ſes Livres de Médecine l'art de conſerver ſa ſanté. Le grand Ouvrage d'Avicenne eſt celui qui porte le nom de *Canoun*, ſur lequel preſque tous les Médecins qui l'ont ſuivi ont travaillé.

Souzeni, Poète Perſan, mort l'an 569 de l'Hégire, âgé de 80 ans, acquit beaucoup de célébrité non ſeulement par la beauté de ſes vers, mais auſſi par ſes reparties ingénieufes. Un autre Poète buvant avec lui une certaine boiſſon fort chaude, lui dit en plaiſantant: les eaux ſouffrées & brûlantes qu'on te fera boire bientôt dans l'Enfer, ſeront encore beaucoup plus chaudes. *Souzeni* repartit auſſi-tôt: *je n'aurai alors qu'à lire un de tes vers & elles deviendront auſſi froides que la glace.*

Zalzer, l'un des plus fameux Héros de la Perſe, donna à Roſtam ſon fils l'inſtruction que voici: *Ne mépriſez jamais votre ennemi pour foible qu'il ſoit: car l'on voit ſouvent une eau fort baſſe dans ſa ſource, qui s'enfle & emporte avec ſoi un chameau avec ſa charge.*

Les Mahométans ſont très charitables. Ils appellent *Zacab* la portion de leurs

leurs biens qu'ils doivent distribuer, selon leur Loi, aux pauvres. On lui donne le nom de dîme, mais c'est abusivement, car, cette portion ne se donne pas aux Imans ou aux Mosquées, & d'ailleurs elle va quelquefois jusqu'au cinquième, selon la nature des biens, que l'on possède. Les bons Musulmans se dépouillent souvent d'un quart, d'un tiers, ou de la moitié de leurs biens, plusieurs fois dans leur vie, pour satisfaire à cette obligation.

Le mot de *Vazir* ou *Vezir*, que nous prononçons *Vizir*, signifie proprement un Portefaix, & par métaphore celui qui porte le poids & la charge du Gouvernement, en un mot, un Ministre & un Conseiller. „ C'est à peu près de la même manière que de *Bajulus*, qui signifie aussi en Latin un Portefaix, nous en avons fait celui de Bailli, qui est l'Officier ou le Juge principal d'un Pays ”.





ARTICLE SEPTIEME.

L'ILIADÉ D'HOMERE, Traduction nouvelle par Mr. BITAUBE; de l'Académie Royale des Sciences & Belles Lettres de Berlin. Tome Premier. *Berlin*, chez Etienne de Bourdeaux &c. 1777. in 8°. de 430 pages.

Lorsque nous annonçâmes, il y a environ seize ans, une Iliade traduite par Mr. BITAUBE, nous en parlâmes comme d'une Version très libre, comme d'une espèce de mignature où l'on avoit supprimé bien des traits de l'original, & imité plutôt que traduit HOMERE. Aujourd'hui M. BITAUBE, a entièrement refondu sa Traduction précédente, & s'est tellement rapproché du Poëte Grec, que l'élégant Abréviateur est devenu l'Interprète le plus fidèle. Il s'est étudié maintenant à conserver les deux qualités sur-tout remarquables dans HOMERE, l'énergie & la simplicité; & après de mûres réflexions il a pris le parti

ti de présenter ce Poëte tel qu'il est, avec ses beautés & avec ses défauts. Cependant cette Traduction pour être plus fidèle que d'autres, n'est littérale que dans un sens raisonnable; Mr. B. n'a pas voulu s'imposer un joug impossible à soutenir, & au milieu de la contrainte à laquelle il s'est soumis, il a conservé l'aisance & la liberté indispensables. C'est une tâche bien difficile que de respecter l'élégance sans lui sacrifier la force ni le naturel, & de conserver dans une version Françoisse tout ce qui peut caractériser la manière & le génie du plus ancien des Poëtes; mais c'étoit le vrai moyen de faire un travail utile à la Jeunesse, aux Artistes & aux amateurs de la Poésie & des Lettres. Une Traduction bien fidèle sans être barbare, peut faciliter beaucoup l'étude d'HOMÈRE, en inspirant aux jeunes gens du goût pour ce Poëte, en les initiant dans ses beautés qu'ils ont tant de peine à sentir dans une Langue si ancienne, & en leur facilitant l'intelligence même du texte. „ J'ai conservé, dit M. B. dans sa Préface, autant que le génie de ma Langue le permettoit, le tour des périodes de mon

Ori-

Original, & sur-tout leurs chûtes qui souvent ont tant d'énergie. Je n'en rapporterai ici qu'un exemple. HOMÈRE peint *Nestor* demeuré seul, dans une déroute, au milieu des ennemis, parce qu'un de ses chevaux avoit été blessé. *Le Vieillard*, dit-il, armé de son épée, s'efforçoit de couper les traits, lors qu'un rapide char s'avance à travers la foule des vainqueurs, portant un guerrier audacieux, le grand *Hector*. Ce tableau est présenté d'une manière très vive. Il ne produiroit pas le même effet si l'on disoit : lorsque le grand *Hector*, guerrier audacieux s'avance sur un rapide char, à travers la foule des vainqueurs. Dans le tour d'HOMÈRE il y a quelque chose d'incertain qui excite l'attention, un rapide char s'avance, portant un guerrier audacieux; le nom du guerrier forme le dernier coup de pinceau; il y a une gradation d'intérêt dans cette courte période. Ce sont-là de véritables beautés : HOMÈRE en est rempli; & je pourrois rapporter beaucoup d'exemples semblables, où je me suis attaché à conserver ces beautés qui ne se trouvent point dans les Poètes ordinaires."

Les Artistes peuvent tirer beaucoup d'avantages d'une Traduction bien

bien fidèle D'HOMERE. Il n'est point de Poète qui ait peint les objets dans un plus grand détail; il pousse quelquefois ce soin jusqu'à la minutie; mais il possède l'art de rendre les plus petits détails intéressans. C'est donc peu qu'il enflamme & nourrisse l'imagination des Artistes; il leur fournit encore bien des connoissances dont ils peuvent avoir besoin pour traiter les sujets pris de ses Poèmes ou de l'antiquité. Habillement, nourriture, armes, stature, physionomie, HOMERE a tout peint & tout détaillé, tantôt par des épithètes très pittoresques, tantôt par des descriptions, comme s'il s'étoit proposé de donner aux âges futurs une connoissance étendue de son Siècle.

De l'aveu de M. B. il n'y a que l'admiration pour HOMERE, l'espérance du succès & les encouragemens de plusieurs amis éclairés, qui aient pu le soutenir dans ce travail pénible, dont la longueur & les difficultés sont telles qu'il a dû prendre le parti de publier l'Ouvrage par volume. Celui que nous annonçons renferme les dix premiers Chants de l'Iliade, & sera bientôt suivi de deux autres Tomes. Nous en avons comparé

ré quelques endroits avec la Traduction de Madame *Dacier*, & nous avons reconnu qu'en effet celle-ci est quelquefois moins fidèle, moins exacte que la nouvelle Version de M. *BITAUBE*: Par exemple, Me. D. a retranché du discours de *Phœnix* à *Achille* (*Liv. IX.*) une image dont elle a cru que la délicatesse moderne seroit blessée. M. B., au contraire a conservé cette image, & l'a rendue de manière qu'elle n'offre rien de choquant (*). Quant au style de Madame *Dacier*, il diffère de celui de l'Académicien de Berlin autant que le style familier diffère du style noble, harmonieux, cadencé qui convient aux Poëmes héroïques. Mais la supériorité du nouveau Traducteur, sur la savante Française est déjà si reconnue qu'il seroit inutile de les mettre en parallèle. Pour lui opposer des rivaux plus redoutables, nous commencerons par comparer Mr. *BITAUBE* à lui-même, en rapprochant d'un passage de son ancienne Traduction

ce-

(*) Dans ce même discours de *Phœnix* nous trouvons une faute qui est sans doute échappée à Mr. *BITAUBE* par inadvertance : *Je fuyai lui de ces lieux* ; le Prétérit défini du verbe *fuir*, est *je fus*.

celui qui y correspond dans la nouvelle. Voici comme il avoit abrégé le discours d'*Andromaque* à *Hector* dans l'entrevue des deux Epoux décrite au sixième Chant. „ Prince trop prodigue de tes jours, feras-tu sans pitié pour ce tendre enfant & pour ton Epouse infortunée? Hélas! tu vas la laisser veuve & ton fils orphelin. Dieux! si je dois perdre *Hector*, faites-moi descendre avant lui dans le tombeau! que la mort soit le refuge de la malheureuse *Andromaque*, qui ne vivroit que pour verser des larmes. Je n'ai plus de père, plus de mère qui partage mes douleurs. J'ai vu périr *Eétion* sous le fer du terrible *Achille*, j'ai vu la flamme du bucher qui le réduisit en cendre. J'avois sept frères, dont le même *Achille* ouvrit en un jour la tombe, & ma Mère après avoir servi leur assassin me fut enlevée par les traits de *Diane*. Cher *Hector*! je retrouve en toi mon père, ma mère & mes frères: seul objet de tous mes vœux, tendre Epoux, sois sensible à mes pleurs; vis pour le bonheur de ton fils & de ton Epouse. Demeure au pied de ce rempart. ” Voyons maintenant ce que Mr. B. fait dire de plus à *Andromaque*.

maque en suivant pas à pas son original. „ Prince trop prodigue de tes jours ! ton courage te perdra ; tu es sans pitié pour ce tendre enfant, & pour moi ta malheureuse épouse qui dans peu serai veuve ; car les Grecs réuniront tous leurs efforts contre toi, & ils t'arracheront bientôt la vie. Dieux ! si je dois être privée de toi, il vaut mieux que je descende dans le tombeau : il ne me reste point d'autre consolation après ton trépas, & je n'ai pour partage que la douleur. Je n'ai plus ni mon père, ni ma respectable mère. Le terrible *Acille* ravit le jour à mon père lorsqu'il ravagea la ville superbe des Ciliciens, *Thebes* avec ses hautes portes ; il immola *Étion* ; il ne lui enleva point ses dépouilles, gardant quelque respect pour ce Roi ; mais il consuma son corps avec ses armes éclatantes, & lui érigea une tombe ; les Nymphes des montagnes, filles de *Jupiter*, y plantèrent tout autour des ormeaux. J'avois sept frères dans notre Palais, & ils descendirent tous en un seul jour au sombre rivage ; *Acille*, semblable dans sa course à un Dieu, les immola comme ils faisoient paître les bœufs dociles & les blanches brebis. Ma mère,

re, qui étoit Reine de la verte Hypoplacie, fut conduite ici par le vainqueur avec toutes ses richesses, & elle recouvra sa liberté en lui payant une immense rançon; mais bientôt la cruelle *Diane* la perça de ses traits dans le palais de mon père. *Hector!* je retrouve en toi mon père, & ma respectable mère, & mes frères; tu es encore mon tendre époux. Prends donc pitié de moi, & demeure ici devant cette tour, si tu ne veux laisser ta femme veuve & ton fils orphelin &c. ”

Personne n'applaudit plus que nous au nouveau système de traduction de M. BITAUBE: il a dû sans doute ne rien retrancher de l'*Iliade*, car dans un Poème consacré par l'admiration de tant de siècles, les défauts mêmes acquièrent une sorte d'intérêt: mais qu'il nous soit permis de hazarder une réflexion qui s'est offerte à nous en comparant ces deux traductions du discours d'*Andromaque* que nous venons de mettre sous les yeux de nos Lecteurs. *Homère* est dit-on le Poète de la nature, & en effet il met dans la bouche de chacun de ses personnages ce qui convient à leur situation, leur âge, leur caractère. Cependant n'y a-t-il

Tome XLVIII. Part. II. G pas

pas dans le discours d'*Andromaque* des longueurs, des circonstances oiseuses un peu étrangères au vrai langage de la douleur? Dans la première traduction de Mr. B. rien de plus naturel au contraire que l'énumération rapide que l'épouse d'*Hector* fait de ses malheurs: *Je n'ai plus de père, plus de mère qui partagent mes douleurs. J'ai vu périr Eétion sous le fer du terrible Achille, j'ai vu la flamme du bucher qui le réduisit en cendres.* En voilà sans doute assez pour exciter la compassion d'*Hector*, mais à quoi bon lui rappeler dans un pareil instant que les *Nymphes* filles de *Jupiter* avoient planté des ormeaux autour de la tombe d'Eétion, & autres circonstances semblables. Au reste on pourroit répondre que si en général le langage des passions est par tout le même, il est cependant modifié par l'influence du climat & du caractère national; ainsi l'imagination vive des Grecs en réveillant toutes les idées accessoires, pouvoit rendre plus prolixe le langage de la douleur.

Depuis quelques années l'étude d'*Homère* est plus accréditée que jamais; l'Académie Française propose pour sujet des prix qu'elle décerne des imitations
en

en vers de morceaux choisis de l'Illade, & un Anonyme a publié à Paris une traduction de ce Poëme à peu près en même temps que la nouvelle version de M. B. paroissoit à Berlin. Pour établir un nouveau parallèle, nous transerirons d'abord le début de l'Illade d'après M. BITAUBE. „Musc chante la colère d'Achille fils de Pélée, cette colère funeste qui causa tant de maux aux Grecs, qui précipita dans les Enfers les âmes généreuses de tant de Héros, & livra leurs corps en proie aux chiens dévorans & aux oiseaux du ciel. Ainsi s'accomplit la volonté de Jupiter, depuis l'instant où se désunirent par une querelle fatale Agamemnon Roi des hommes & le divin Achille. Qui d'entre les Dieux les excita à cette discorde? Le fils de Latone & de Jupiter. Courroucé contre le Roi, il répandit une affreuse contagion dans l'armée: les peuples périssoient. Car Atride avoit outragé le Sacrificateur Chrysès qui s'étoit rendu près des vaisseaux des Grecs pour dégager sa fille des liens de l'esclavage; il apportoit une immense rançon & tenoit dans ses mains le sceptre d'or & la couronne d'Apollon qui lance au

loin les traits ; & il imploroit tous les Grecs, sur-tout les *Atrides*, les deux Chefs de l'armée.

„ *Atrides*, & vous Grecs armés pour
 „ les combats, fassent les Dieux qui
 „ habitent les palais de l'Olympe, que
 „ vous renversiez la ville de Priam, &
 „ que vous retourniez heureusement
 „ dans vos demeures! Rendez-moi une
 „ fille chérie, recevez cette rançon &
 „ craignez le fils de *Jupiter*, *Apollon* qui
 „ lance les traits du haut des cieux ”.

A ces mots tous les Grecs témoignent par un murmure favorable que l'on devoit honorer le Sacrificateur & recevoir ses dons éclatans. Mais *Agamemnon* sent au fond du cœur un vif déplaisir; il renvoie fièrement *Chrysès*, & joint au refus la menace & l'insulte. „ Vieillard que je ne te rencontre plus auprès de ces vaisseaux ; garde-toi d'y prolonger ton séjour ou d'osery reparaître ; le sceptre & la couronne de ton Dieu seroient pour toi une foible défense. Je ne la rendrai que lorsqu'elle aura vieilli dans mon palais, à Argos, loin de sa patrie ; elle y ourdra la trame, & sera destinée à mon lit. Mais vas, cesse de m'irriter, si
 „ tu

„ tu veux revoir les murs de Chryse”.
 Il dit; le vieillard, saisi de crainte,
 obéit: il suivoit en silence le bruyant
 rivage de la mer: livré tout entier à sa
 douleur, il adresse de longues plaintes au
 Dieu que mit au jour la blonde *Latone*.
 „ Ecoute-moi, dit-il, Dieu qui tiens
 „ dans tes mains l’arc d’argent! toi qui
 „ protèges Chryse & la divine Cille!
 „ qui règnes dans Ténédos! Divini-
 „ té de Sminthe! si jamais je cou-
 „ ronnai ton temple de festons qui te
 „ furent agréables, si jamais je fis sur
 „ mer sur tes autels la graisse des tau-
 „ reaux & des brebis, exauce aujourd’hui
 „ d’hui ma prière. Que les Grecs frap-
 „ pés de tes traits vengeurs expient
 „ mes larmes! ” Telle fut sa prière, &
 Apollon l’entendit. Le cœur enflammé
 de colère, il descend du sommet de
 l’Olympe, portant sur son dos l’arc &
 le carquois rempli de traits: dans le ra-
 pide vol du Dieu courroucé ses flèches
 retentissent sur ses épaules. Il s’avance
 semblable à la nuit. Il s’arrête non loin
 des vaisseaux, & lance un trait mor-
 tel; l’arc d’argent rend un son bruyant
 & terrible, &c. ” Le Traducteur Ano-
 nyme a mis beaucoup d’élégance & de
 noblesse dans sa version, mais elle n’a

pas ce caractère de simplicité que M. B. a toujours conservé dans la sienne:

„Musé, chante la colère d'Achille, cette colère funeste qui plonge les Grecs dans un abyme de douleurs; qui, avant le temps, précipita dans les sombres demeures une foule de héros, & de leurs cadavres sanglans fit la pâture des chiens & des vautours. Ainsi l'ordonna la volonté suprême de Jupiter, depuis qu'une fatale querelle eut divisé le fils d'Atrée, le Monarque des Rois, & le divin Achille.

Quel Dieu alluma le flambeau de ces tristes discordes? le fils de Jupiter & de Latone. Pour venger l'outrage fait par Agamemnon à Chrysès son Prêtre, Apollon enflammé de courroux lança sur l'armée des Grecs la contagion & la mort; & les Peuples périrent. Chrysès étoit venu pour rompre les fers d'une fille chérie. Il apportoit des trésors pour prix de sa liberté; dans ses mains étoient un sceptre d'or & des bandelettes sacrées. Il imploroit tous les Grecs; il imploroit sur-tout les deux Atrides, les Chefs suprêmes des guerriers. Fils d'Atrée, & vous généreux vengeurs de la Grèce, puissent les Dieux immortels li-

vrer

vrer à vos coups la ville de Priam. Puis-
 siez-vous retourner dans votre patrie
 vainqueurs & riches de *ses* dépouilles !
 rendez-moi , rendez - moi une fille ten-
 drement aimée & recevez la rançon
 que je vous offre , respectez dans son
 Prêtre, le fils de Jupiter, le Dieu qui
 lance au loin d'inevitables traits. Il dit,
 & tous les guerriers avec un murmure
 favorable accueillent son discours. Tous
 veulent qu'on cède à sa prière, & qu'on
 accepte les trésors qu'il apporte. Mais
 Agamemnon les désavoue, & par cette
 cruelle réponse il ajoute à la dureté du
 refus. Fuis, vieillard, fuis & garde
 que mes yeux ne te rencontrent enco-
 re sur ces rives. Ni ton sceptre, ni tes
 bandelettes ne pourroient te dérober à
 mon ressentiment. Je ne te la rendrai
 point. La vieillesse dans Argos flétrira
 ses appas : captive dans mon Palais ,
 loin de sa patrie elle tournera le fuseau ,
 & servira sous mes loix. Pars & crains
 d'allumer mon courroux, si tu veux
 sauver tes jours. Il dit & le vieillard
 tremblant obéit à ses ordres. Morne
 & pensif il suit le rivage de la Mer écu-
 mante. Enfin quand il a laissé loin der-
 rière lui la flotte des Grecs, il adresse

cette prière au fils de Latone. O Dieu, dont l'Arc d'argent lance les traits de la mort, Dieu puissant dont la force environne Chryfès & la divine Cylla, Dieu de Smynthe, Dieu protecteur de Ténédos, écoute la prière de ton Prêtre. Si jamais j'ornai ton Temple d'agréables festons, si l'odeur de mes sacrifices a jamais pu te plaire, daigne exaucer mes vœux : que tes flèches fassent payer aux Grecs les pleurs que je répands. Il dit, & le Dieu du haut de l'Olympe entendit sa prière. Le cœur brûlant de courroux il descend de la voute azurée. Son arc & son carquois sont sur ses épaules, ses traits qui retentissent annoncent aux mortels sa présence & sa fureur. Il s'avance semblable à la nuit, & s'arrête loin encore de la flotte dévouée à sa vengeance. Son arc est tendu. Le trait part avec un horrible sifflement. Les mulets, les chiens fidèles sont les premières victimes &c. ”

Nous terminerons cet Extrait en rapportant une production de la vieillesse de *Voltaire*, c'est la traduction d'un des morceaux les plus touchans de l'*Iliade* : *Priam au camp d'Achille* :

L'ho-

L'horizon se couvroit des ombres de la nuit.
 L'infortuné Vieillard qu'un Dieu même a conduit
 Entre, & paroît soudain dans la tente d'Achille;
 Le meurtrier d'Heûor en ce moment tranquille,
 Par un léger repas suspendoit ses douleurs.
 Il se détourne, il voit ces yeux baignés de pleurs,
 Ce Roi jadis heureux, ce vieillard vénérable,
 Que le fardeau des ans & la douleur accable,
 Exhalant à ses pieds ses sanglots & ses cris,
 Et lui baissant la main qui fit périr son fils.
 Il n'osoit sur Achille encor jeter la vue,
 Il vouloit lui parler, & sa voix s'est perdue.
 Enfin il le regarde, & parmi les sanglots,
 Tremblant, pâle & sans force, il prononce ces
 mots.

Songez, Seigneur, songez que vous avez un père...
 Il ne put achever. Le héros sanguinaire
 Sentit que la pitié pénétrait dans son cœur.
 Priam lui prend les mains. Ab! Prince! ah
 mon vainqueur!

J'étois père d'Heûor, & ses généreux frères,
 Flattoient mes derniers jours & les rendoient
 prospères.

Ils ne sont plus. Heûor est tombé sous vos coups,
 Puisse l'heureux Pélée entre Tbétis & vous,
 Prolonger de ses ans l'éclatante carrière!
 Le seul nom de son fils remplit la terre entière;
 Ce nom fait son bonheur ainsi que son appui;
 Vos bonheurs sont les siens, vos lauriers sont
 à lui.

*Hélas ! tout mon bonheur & toute mon attente,
 Est de voir de mon fils la dénouille sanglante,
 De racheter de vous ces restes mutilés.
 Traînés devant mes yeux sous nos murs désolés.
 Voilà le seul espoir , le seul bien qui me reste.
 Achille accordez - moi cette grâce funeste,
 Et laissez-moi jouir de ce spectacle affreux ?
 Le Héros qu'attendrit ce discours douloureux,
 Aux larmes de Priam répondit par des larmes.
 Tous nos jours sont tissus de regrets & d'al-
 larmes ,*

*Lui dit-il ; par mes mains les Dieux vous ont
 frappé :*

*Dans le malheur commun moi-même enveloppé,
 Mourant avant le temps loin des yeux de mon
 père ,*

*Je teindrai de mon sang cette terre étrangère.
 J'ai vu tomber Patrocle , Hector quel'a ravi,
 Vous perdez votre fils , & je perds un ami.*





ARTICLE HUITIEME.

RAPSODIEN, OF HET LEVEN
VAN ALTAMONT;

C'est-à-dire,

RAPSODIES, OU VIE D'ALTA-
MONT; *Utrecht*, chez J. van
Schoonhoven & Comp.

Troisième Extrait.

Le second Volume, qui va nous oc-
cuper, contient la principale partie
de cet excellent Ouvrage; l'Auteur achè-
ve d'y exposer ses principes de politi-
que en traçant le tableau de deux Répu-
bliques dont la constitution est différente.
C'est à donner une idée succincte de ce
tableau que nous nous bornerons dans
cet Extrait; ainsi nous ne dirons rien
des révolutions qui portèrent *Belford* à
s'exiler, par un effort de patriotisme,
d'une République qu'il avoit fondée, dé-
fen-

fendue, & dont il assure le bonheur par cette dernière action; ni d'un Dialogue entre *Altamont* & lui, où l'on traite de l'influence des Beaux-Arts sur les mœurs, & des moyens de les faire servir à porter l'homme au plus haut degré de sa perfection; ni enfin des amours de *Baltimore*, l'un des compagnons de *Belford*; tous ces détails sont intéressans sans doute, mais ils nous meneroient trop loin.

Dans le tableau des deux Républiques dont nous venons de parler, l'Auteur considère les hommes sous deux points de vue différens. D'abord il les prend tels qu'ils sont aujourd'hui dans nos Sociétés civilisées d'Europe, avec les opinions, le caractère, & les habitudes qui résultent des institutions qui s'y sont introduites. Mais en traçant le tableau de la seconde République, il se rapproche beaucoup plus de la Nature & prend les hommes tels qu'ils devroient être, suivant lui, pour se trouver susceptibles du plus grand degré de bonheur dont le genre humain est capable de jouir sur la Terre. *Belford* décrit à peu près ainsi la constitution du premier de ces Etats. Tout le Pays étoit divisé en six Cantons, dont chacun avoit

à Ville, mais sans qu'il y eut aucune distinction de droits & de privilèges entre les habitans des Villes & du plat pays, pour prévenir tout sujet d'envie & de discorde. Ils ne formoient dans chaque Canton qu'un seul corps, divisé en Classes suivant les métiers, & aucune de ces Classes n'étoit exclue de l'entrée au Sénat qui avoit le gouvernement immédiat du Canton. On y votoit par têtes, & chaque classe de citoyens y avoit un nombre de places proportionné à l'utilité dont on la croyoit à l'Etat; elle même choisissoit ses représentans. Les Députés de la Noblesse occupoient les trois premières places, pour communiquer aux délibérations cet esprit d'élévation, de courage & de fermeté qui doit leur être propre. Aucun métier utile à l'Etat ne dérogeoit à la Noblesse; on ne la perdoit qu'en se rendant nuisible par une mauvaise conduite ou inutile par l'oïveté. Les agriculteurs occupoient cinq places dans le Sénat & les artisans quatre. On regardoit ces deux Classes comme la principale partie de l'Etat qui lui donnoit l'existence, & sans lesquelles toutes les autres Classes deviendroient inutiles & périroient comme

me un corps privé d'alimens. Il étoit par conséquent essentiel que leurs intérêts eussent une certaine prépondérance dans les délibérations. Les commerçans occupoient les trois places suivantes. Oeconomies de l'Etat, ils font valoir les richesses produites par les deux classes précédentes, & les distribuent avec une certaine égalité dans toute l'étendue du pays. Les défenseurs de l'Etat occupoient aussi trois places, dont l'une étoit destinée à la marine: eux seuls peuvent éclairer le Gouvernement sur les moyens de pourvoir à la conservation & à la sûreté de l'Etat --- Outre l'administration générale, il y a des détails qu'on se trouve obligé de confier à des corps particuliers, l'administration de la justice par ex. celle des finances, & l'intendance des rivières & grands chemins. Comme les intérêts de ces branches ne doivent jamais être perdus de vue par l'administration générale, chacun de ces corps occupoit une place dans le Conseil. Les Ecclésiastiques, les Savans & ceux qui s'appliquoient aux Beaux-Arts remplissoient trois autres places: c'étoient eux qui veilloient aux mœurs, à l'instruction publique & à l'éducation.

Quand

Quand le Gouvernement travaille de concert avec eux, il est presque le maître de se former un peuple tel que ses vues le demandent. Enfin les trois dernières places du Conseil, étoient occupées par les représentans du pouvoir exécutif, lequel résidoit principalement dans le Chef de la République. Chacun de ces six Conseils nommoit quatre Députés pour former avec le Chef dont nous venons de parler le Conseil général de la République. Dans tout Etat où le Gouvernement se trouve entre les mains de plusieurs, il faut un Chef qui serve comme de centre de réunion, & se trouve en état de donner aux délibérations cette unanimité, & à l'exécution cette activité & cette force si nécessaires aux opérations du Corps politique; ici ce Chef n'avoit d'autre titre que celui de *Premier Homme de l'Etat*. Il avoit la septième voix dans le Conseil général, dispo- soit d'un tiers des emplois, commandoit les Troupes en temps de guerre, & étoit chargé conjointement avec un Conseil particulier du pouvoir exécutif. Sa charge étoit héréditaire, mais bornée par une instruction qui marquoit exactement les limites de son pouvoir.

No-

Notre première Législation , poursuit *Belford* , avoit été approuvée dans une Assemblée générale de tous les Citoyens. Au moment où se forme le premier contrat social, chaque membre doit avoir le droit & l'occasion d'en dire son sentiment, & de s'y soumettre ou de s'y soustraire à son gré. Et comme les Loix doivent changer avec les circonstances, les repré-
sentans du peuple choisis par lui-même, & qui formoient le Sénat de chaque Canton, nommoient tous les six ans des Députés chargés de revoir les Loix & de proposer les changemens que de nouvelles circonstances avoient rendus, nécessaires. Les Sénats en jugeoient définitivement.

Pour porter les citoyens à concourir au bien de l'Etat, nous mettions en œuvre les récompenses aussi bien que les peines. Il est juste que les membres les plus utiles de la Société, jouissent de la plus grande mesure de bonheur que cette Société peut procurer aux hommes; que les membres inutiles en jouissent dans le moindre degré, & que les membres nuisibles non seulement en soient entièrement privés, mais qu'ils souffrent des maux proportionnés à ceux qu'ils avoient

avoient intention de faire à leurs semblables. Nous donnions pour prix des médailles, des lettres de Noblesse, des statues élevées dans les places publiques, la préférence dans la nomination aux emplois, des pensions même, car il faut des récompenses proportionnées à tous les caractères parce qu'on doit engager tous les citoyens sans exception à concourir au bien public. -- Quant aux peines, celui qui avoit fait tort à quelqu'un étoit tenu de le réparer suivant l'estimation de l'offensé, confirmée ou modifiée par celle du Juge. Celui qui avoit causé quelque dommage à la République ou fraudé ses revenus, étoit tenu de le réparer par une amende ou par son travail. Quiconque remplissoit mal les devoirs de son état, étoit privé des avantages qui s'y trouvoient attachés. Celui dont les attentats nuisoient directement au bien-être de la société, étoit mis en prison tant qu'il y avoit espérance de le corriger; mais lorsque l'énormité du délit ou les rechûtes faisoient évanouir cette espérance, on avoit recours ou bien à l'exil lorsque le crime étoit commis contre

les intérêts de la société civile, ou bien enfin à la peine de mort lorsque le coupable s'étoit montré un membre également pernicieux pour toute société humaine, seul cas où la peine de mort doit avoir lieu. Pour l'exécution on se contentoit du glaive, sans jamais y ajouter des tourmens, ni aucune circonstance aggravante: il suffit d'avoir mis le coupable hors d'état de nuire, tout le reste ne sert qu'à rendre le peuple insensible & féroce, & fait frémir l'humanité.

Pour rendre la justice, nous avions plusieurs Tribunaux subordonnés les uns aux autres & répandus dans tout le pays, afin que chacun pût y avoir recours & cependant en cas d'abus en appeler à un Tribunal supérieur. Chaque Tribunal dans son ressort étoit obligé de payer une amende lors qu'il avoit laissé écouler un mois entre le délit & la prise du criminel; par contre la récompense étoit triple lors qu'on l'avoit saisi avant ce terme. Personne ne pouvoit se soustraire à la Jurisdiction d'aucun de ces Tribunaux: la Justice au moins doit être égale pour tous.

Tou-

- AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 401

Toute Société doit avoir une Religion qui soit reconnue pour la sienne; mais les bornes qui en fixent les dogmes doivent être aussi peu resserrées que le peut permettre la nature de cette Religion. Notre formulaire d'union très court & très simple, se réduisoit à ces quatre points. Un Etre suprême, immatériel, tout parfait, Créateur de l'Univers & Juge des hommes auxquels il rendra dans une œconomie à venir à chacun selon ses œuvres. — Jésus Christ, Sauveur du Monde, restaurateur des hommes, & par la rémission des péchés & les secours de la grace qu'il leur a obtenus l'unique fondement de leurs espérances pour l'avenir --- La Révélation Divine contenue dans nos saintes Ecritures, unique règle de notre foi --- L'amour, la charité, la bienfaisance, la tolérance & la douceur constituent le véritable esprit de l'Evangile & sont les caractères distinctifs de ses disciples: voilà tout ce qu'il falloit croire pour être reçu dans notre Communion. --- Ceux qui n'admettoient pas tous ces dogmes fondamentaux, n'étoient pas privés pour cela des droits de citoyens. Tous les

H z

Chrè-

chrétiens, quelques dénominations qu'ils prissent, étoient également admis aux emplois (celui de Chef de la République seul excepté); & tous ceux qui reconnoissant un Dieu invisible, Maître & dominateur de l'Univers, admettoient ainsi le premier fondement de la Religion naturelle, jouissoient de tous les droits de citoyen, ainsi que d'un culte libre & public: l'idolâtre seul étoit exclus de ce dernier privilège.

2^o Les Ecclésiastiques de toutes les Sectes admises, étoient réunis en un seul corps avec ceux de la Communion dominante, & jouissoient de beaucoup d'honneurs, d'assez bons revenus, mais de très peu de pouvoir. Personne n'étoit admis à cette vocation sans avoir donné quatre années à l'étude des Sciences humaines, deux à celle de la Théologie, c'est-à-dire, à l'interprétation de l'Ecriture sainte en écartert les systèmes inventés par les hommes, & une année encore à rechercher le lien de réunion qui se trouve entre les Sciences divines & humaines & n'en fait qu'un seul tout. Deux Députés du Sénat veilloient à ce que tous les Prédi-
ca-

AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 403

cateurs de quelque Communion qu'ils fussent ne fortissent point des bornes que l'amour de la paix doit prescrire à tous les membres d'une Société.

Nos Militaires étoient citoyens de l'Etat, ou le devenoient en s'enrôlant. Ils avoient tous la permission de se marier, pour qu'il ne fut pas nécessaire de recruter toujours l'armée aux dépens des autres professions. Indépendamment de leur solde, ils étoient payés pour tous les travaux publics auxquels on les employoit de préférence; plusieurs d'entr'eux exercoient aussi quelques uns des métiers qui n'obligent pas à être sédentaire. Ils ne changeoient pas de garnison, mais campoient pendant deux mois de l'année, & on leur faisoit faire alors les manœuvres & les évolutions d'une armée qui se trouve en présence de l'ennemi. Outre ces troupes réglées, nous avions une Milice bien exercée, ou chaque citoyen devoit se faire enrôler lorsqu'il avoit atteint l'âge prescrit: un peuple libre ne doit jamais être désarmé.

Nous donnions la plus grande liberté au commerce, aux manufactures & aux

métiers, encourageant les branches les plus utiles par des prix, des exemptions d'impôts, & réprimant celles qui s'élevoient au delà de la juste proportion, en les chargeant davantage. Persuadés qu'il ne faut pas chercher les richesses de l'Etat dans le trésor public, mais dans les sommes livrées à la circulation, nous avons nommé une commission particulière qui puisoit en partie dans le trésor public, en partie dans la caisse des aumônes les moyens de procurer la subsistance à tout citoyen indigent, par quelque petit commerce ou trafic. On donnoit à l'un des outils, à l'autre la matière première qu'il devoit mettre en œuvre, à un troisième les avances nécessaires pour son négoce, à tous une petite habitation qu'ils possédoient en propre. Tous les Citoyens dès qu'ils avoient atteint leur vingtième année devoient se présenter à cette Chambre, & y déclarer la profession qu'ils vouloient embrasser. Ceux qui assez riches pour n'en embrasser aucune, ne vouloient que jouir & vivre de leurs revenus sans se rendre utiles à la République, étoient marqués sur le rôle des

fai-

AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 485

fainéans, exclus des charges & du gouvernement, & obligés de payer tous les impôts au triple pour dédommager ainsi l'Etat de la perte que lui causoit leur utilité.

Dans la distribution des impôts, nous avions soin de charger le riche, de soulager le pauvre, & d'exempter de tout droit les choses de première nécessité, comme le pain & les autres alimens dont la classe la plus pauvre ne sauroit se passer. C'est toujours par cette classe que doit commencer la prospérité de l'Etat si l'on veut qu'elle pose sur une base solide.

Un seul Collège avoit la direction de toutes les eaux & rivières du Pays; rien n'est plus pernicieux que ce combat perpétuel des propriétaires particuliers qui s'obligeant réciproquement à des dépenses ruineuses pour tous & rendues inutiles par les travaux que chacun oppose à son voisin, n'aboutit enfin qu'à gâter le cours entier de la rivière, au grand détriment du Public qui souvent y perd tout, tandis que les particuliers mêmes ne gagnent rien.

Chacun avoit droit de chasse sur son

propre champ, & personne au delà. Nous nous serions bien gardés de sacrifier les intérêts de l'agriculture au plaisir d'un petit nombre de gens privilégiés pour venir troubler les travaux de leurs concitoyens & en faire consumer les fruits à pure perte.

L'éducation est entre les mains du Gouvernement le grand moyen de former l'esprit & le cœur des sujets, de manière à les faire concourir d'eux-mêmes à son but, & à mettre leurs desirs & leurs opinions, leurs préjugés & leurs passions mêmes d'accord avec sa législation. C'est de la négligence de cette précaution que résulte ce combat perpétuel entre la volonté de la Loi & celle des Citoyens, d'où naissent tous les désordres & enfin la perte de l'Etat. Nous prenions un soin particulier d'établir une parfaite harmonie entre l'éducation & la constitution de notre Etat & nos Loix. Les Savans, les Philosophes, les Ecclésiastiques, en un mot tous ceux qui faisoient profession de s'appliquer aux Sciences & aux Beaux-Arts, formoient dans chaque Canton de notre République un corps, dont la fonction étoit de veiller à l'édu-

cation de la Jeunesse. Ils avoient la direction des Ecoles publiques, & personne ne pouvoit prendre chez lui un Instituteur ou maître quelconque pour l'aider à instruire ses enfans ; qui n'eût été préalablement examiné par ce corps & jugé capable.

A leur entrée dans les Ecoles publiques, on mettoit les enfans sous la direction de Maîtres, qui s'étant particulièrement appliqués à la Philosophie morale & à la connoissance de l'homme, se trouvoient en état de leur donner les premiers élémens de cette éducation, qui doit être commune à tous les hommes pour leur former un sens droit & un cœur honnête. Après avoir demeuré pendant quatre ans dans cette première Ecole, ils passaient à une seconde, dont les Maîtres joignant à la connoissance de l'homme, celle de notre Politique & de la constitution de notre Etat, leur donnoient cette éducation que tous nos Citoyens devoient avoir pour devenir des membres utiles de notre République, en leur inspirant les principes, les opinions, les vertus, les passions mêmes que notre constitution particulière requéroit. Jusques-là

H 5

tous

tous nos enfans sans exception étoient élevés ensemble & de la même manière, sans distinction de rang, de profession ni de richesses. Tous devoient commencer par devenir hommes & citoyens, & se pénétrer profondément de cet esprit d'égalité qui fait la base la plus solide des Gouvernemens Républicains. Ils passaient deux ans dans la seconde de ces deux Ecoles. Dans l'une & l'autre on avoit soin d'approfondir leurs caractères, leurs inclinations & leurs talens, & après s'en être assuré les Directeurs des deux Ecoles s'assembloient avec les parens & le jeune homme lui-même, pour décider sous la médiation d'un membre du Gouvernement à quelle profession il seroit destiné. Cette décision nous paroissoit de trop grande importance pour la laisser au hazard, ou au caprice. Après s'être déterminés sur le choix d'une profession, les jeunes gens étoient distribués dans des Ecoles particulières, dont chacune étoit adaptée à une profession, à un état particulier. --- Non seulement on y instruisoit les jeunes gens dans toutes les connoissances relatives à la profession qu'ils

AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 409

avoient embrassée, mais on les accoutumoit aussi à la manière de vivre qui y étoit propre, & on tâchoit de leur inspirer les idées, les inclinations & les habitudes qu'ils devoient avoir pour s'y plaire & pour y réussir. --- Afin de ne pas trop gêner la liberté, il étoit permis dans la suite de passer d'une profession à une autre; mais l'influence de l'éducation rendoit ce cas très rare. --- A certains temps de l'année, le Gouvernement envoyoit des Députés pour faire l'examen des Ecoles, & prendre des informations non seulement au sujet de ceux qui y étoient élevés, mais encore relativement aux enfans qui recevoient chez leurs parens une éducation particulière. Ces Députés faisoient rapport de tout au Premier Homme d'Etat, & aux Sénats des divers Cantons, qui ayant la distribution des emplois devoient connoître à fonds la capacité & les talens de ceux qui pourroient y prétendre.

Il est temps de passer à la seconde République; mais à cause du peu d'espace qui nous reste nous ne ferons qu'indiquer les principales maximes qui seroient y prétendre.

voient de base à sa constitution. Elle fut érigée dans l'Isle même d'*Altamont*, par le petit nombre de familles qui s'y trouvoient rassemblées. Les Chefs en avoient conçu & arrangé le plan d'avance, afin de pouvoir élever leurs enfans d'une manière conforme aux vues qu'ils se propofoient, & cette circonstance si favorable leur permit d'étendre l'Utopisme un peu plus loin.

Leur premier soin avoit étoit de prévenir les deux passions qui apportent le plus de trouble dans la Société: l'ambition & l'avarice. Pour cet effet ils avoient réglé que l'âge seul pourroit donner à un Citoyen quelque rang & quelque autorité sur les autres. A trente cinq ans tous les Citoyens entroient dans le Conseil chargé des détails de l'administration & divisé pour cet effet en plusieurs départemens. -- A cinquante cinq ans tous les Citoyens, Pères de famille (car les célibataires en étoient exclus), entroient dans le Grand Conseil présidé par le *Père de la République*, dans lequel proprement résidoit le Pouvoir Souverain. --- Les membres de ce Conseil n'avoient d'autre pré-
sèan-

AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 411

léance que celle de leur âge & continuoient à exercer la profession qu'ils avoient embrassée. --- La naissance ne donnoit non plus aucun rang dans cette République. Chaque grande action étoit récompensée par une marque d'honneur particulière, conservée soigneusement dans l'habitation de celui qui l'avoit obtenue; mais sans assurer à sa famille aucune distinction ou prééminence sur les autres. Ces récompenses ne devoient servir qu'à réveiller l'émulation, & exciter les descendans à en obtenir de pareilles pour se rendre dignes de leurs ayeux: c'étoit une honte pour celui qui habitoit une maison ornée de pareilles marques d'honneur de n'en avoir pas mérité de nouvelles.

Pour bannir l'avarice & l'intérêt, aussi efficacement que l'ambition & les brigues, on avoit renoncé à toute propriété particulière & même obligé tous les membres de l'Etat de consacrer leurs travaux au bien de la communauté.

La nature offre également ses dons à tous: il est juste que tous en jouissent avec la même égalité. Toutes les terres & leur produit appartenoient à la
Ré-

République. Elle les donnoit à cultiver aux citoyens, & les fournissoit du nécessaire en récompense de ce travail. Les grans étoient versés dans des magasins publics: tout le peuple étoit agriculteur, & aucun citoyen ne pouvoit se dispenser d'employer quelques années à l'exercice de cette profession, la première & la plus nécessaire de toutes. La République donnoit de même les matériaux & les instrumens à ceux qui vouloient ensuite embrasser quelque autre metier; le produit de leur travail étoit également porté aux magasins, & on en fournissoit à chacun ce qui lui étoit nécessaire, pourvu qu'il portât en échange quelque'autre ouvrage de ses mains, ou bien un certificat en preuve du temps qu'il avoit mis à travailler aux édifices publics &c.

Pour maintenir d'autant plus sûrement l'égalité, toutes les maisons étoient bâties sur le même modèle, en proportionnant seulement leur grandeur au nombre des personnes qui composoient chaque famille; & l'on ne voyoit aucune différence entre les meubles non plus qu'entre les habits. Les uns & les

autres étoient tirés des magasins, & toujours en proportion des travaux & des besoins. Dans une telle société les procès devoient être peu nombreux; si cependant il survenoit quelque différent, chacun devoit plaider sa propre cause assisté par deux vieillards de ses plus proches parens, & l'affaire étant peu compliquée par la nature de notre constitution, d'ordinaire on parvenoit à la régler dans une seule séance. --- Il y avoit aussi un Tribunal de censure pour les mœurs.

Le Grand Conseil décidoit des affaires de Religion aussi bien que des affaires politiques; on ne souffroit dans cet Etat aucun partage d'autorité. Tout père de famille après l'âge de trente-cinq ans pouvoit exercer l'emploi de Prédicateur aussi long-temps qu'il le vouloit, pourvu qu'il en fût jugé capable par le Grand Conseil. Dans les occasions extraordinaires & solennelles, le Père de la République remplissoit lui-même cette fonction. Il ne leur étoit permis que de proposer simplement la vérité, sans y mêler la controverse, excepté les cas où le Grand Conseil lui-même jugeoit né-

nécessaire qu'on s'opposât à quelque erreur naissante; & même alors la douceur & la persuasion devoient être les seules armes.

L'Education de la jeunesse étoit l'objet d'un soin particulier: lors qu'elle étoit achevée, les jeunes gens reconnus à la fois membres de l'État & de l'Eglise, étoient admis à la Communion avec des solemnités très imposantes, mais propres en même temps à leur faire envisager la Religion sous ce point de vue agréable & attendrissant qui est si propre à la faire aimer. Dans ces occasions le Père de la République leur adressoit un discours en présence de tout le Peuple, suivi d'une confession de Foi détaillée, que nous réservons pour le dernier Extrait.





ARTICLE NEUVIEME.

MEMOIRES concernant l'Histoire, les Sciences, les Arts, les Mœurs &c. des CHINOIS, par les Missionnaires de Pékin, Tome II & III.

Troisième Extrait.

Nous avons indiqué dans un Extrait précédent les divers articles contenus dans le second Volume: le morceau qui va nous occuper maintenant & qui s'y trouve compris, est la réfutation des erreurs de Mr. de Paw dans ses RECHERCHES SUR LES EGYPTIENS ET LES CHINOIS. On sait que l'Auteur de cet Ouvrage a cherché à déprimer la Nation Chinoise en l'attaquant du côté des Arts & des Sciences, des Loix, des mœurs & des usages; le Missionnaire la défend à tous ces égards avec le zèle qu'inspirent l'a-

Tome XLVIII, Part. II. I pour

pour de la patrie & l'intérêt de la vérité, & tout l'avantage que donne l'intime connoissance de la Langue, des Livres, & du local, sur un adversaire qui ne connoît la Chine que par les relations de quelques Voyageurs. La confiance que *M. Paw* a pu inspirer à ses lecteurs sera donc bien diminuée chez ceux qui liront ce Mémoire, puis qu'on y oppose souvent à ses assertions des faits de notoriété publique. Par exemple, il avance qu'on n'a pas vu un *Asseleur* en état de comprendre une proposition d'*Euclide*: le Missionnaire lui répond 1. qu'il y a une Ecole de Mathématiques à Pé-kîng présidée par un des fils de l'Empereur qui assiste aux examens; 2. qu'on n'est admis dans le Tribunal des Mathématiques & qu'on n'y parvient à des grades supérieurs qu'autant qu'on a fait preuve de capacité; 3. que ce sont les Chinois & les Tartares du Tribunal qui font tous les calculs pour le calendrier, pour les éclipses &c., les Européens ne font que les revoir pour en constater l'exactitude, &c. &c.

Mr. P. reproche aux Chinois la fureur de mutiler des milliers de garçons par
 « La totalité de Eunuques, lui dit-
 on,

AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 417

on, qui sont dans le Palais de l'Empereur, dans ceux des Princes du sang & dans leurs sépultures ne va pas à huit mille, ni même à sept --- La Philosophie de notre Auteur en est encore à quelqu'une des anciennes Dynasties & n'est pas arrivée à la Dynastie régnante des Tartares --- Du reste la morale n'est responsable nulle part des abus qu'elle condamne. Aucune loi n'ordonne ni même ne permet la mutilation &c. ”

Par-tout où l'Empereur de la Chine passe, il faut bien, sous peine de mort, se renfermer dans sa maison, de peur de le voir. Assertion bien hasardée, puis que le Peuple est admis par députés à se tenir sur les deux côtés du chemin par où passe l'Empereur & la Famille Impériale lors qu'ils font leur entrée à Péking. Si l'on y joint les Princes du sang, les Députés des Tribunaux, les Envoyés des Provinces, les vieillards qui ont soixante ans &c., il y a bien à rabattre de la proposition de notre Auteur. Lors du dernier voyage que fit S. M. avec l'Impératrice sa Mère dans les Provinces du Midi, il étoit permis au Peuple non seulement de se tenir sur les

bords du chemin, mais encore de présenter à son gré des requêtes & des placets. La Cour de Moscovie ayant remercié l'Empereur il y a quelques années, de ce qu'il avoit permis à un Courrier qu'elle avoit envoyé, de voir S. M. à son passage lors de son retour de Goloub, l'Empereur fit répondre que ce n'étoit point une grace, & que le moindre paysan avoit droit de le voir ainsi. On sent que les inconvéniens de la foule, ont du faire restreindre cette permission dans une Ville aussi peuplée que Péking.

Dans l'intérieur des Provinces, suivant Mr. P. il n'y a presque aucune ombre de culture. En 1761 on comptoit dans l'Empire d'après le dénombrement légal qui avoit été fait dans toutes les Provinces, 398, 214, 555 personnes. Reste à concilier ce fait public & notoire avec un intérieur des Provinces où il n'y a presque aucune ombre de culture. L'Auteur de ce Mémoire trace ici le plan si vaste & si compliqué sur lequel on exécute en Chine les Géographies particulières. Celle de Kai-fong-fou, l'une des huit Villes du premier ordre de la Province du Honan, est en huit gros Volumes qui
sont

AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 429

sont divisés en quarante Livres. L'indication de ce qu'ils renferment nous meneroit trop loin; nous dirons seulement qu'à la suite d'une foule de détailstopographiques, historiques, œconomiques &c., il y a un Livre consacré à la Mémoire de ceux qui ont poussé jusqu'à l'héroïsme, ou la fidélité au Souverain, ou la piété filiale, ou le mépris du monde: on y trouve aussi les noms des Personnes du sexe qui se sont distinguées par leur chasteté & leur pudeur. Un autre Livre indique les personnages extraordinaires & remarquables par un mélange singulier de bonnes & de mauvaises qualités, dont la vie a été errante & bizarre.

A l'occasion de l'origine des Chinois, l'Auteur des Remarques observe que Mr. P. veut à quelque prix que ce soit, trouver un monde qui par son ancienneté le débarrasse de toute Religion; & que les Savans actuels de la Chine réfutent sans le savoir ce que quelques Philosophes d'Occident ont osé imprimer contre la Création, la Providence, la nécessité d'un culte, & l'immortalité de l'ame, puis qu'il font de la Création le fondement de leur Physique. *Toute*

doctrine a pour base les merveilles de la création : pour raisonner sur l'homme, il faut commencer par la manière dont il a reçu l'être : c'est le début d'un Ouvrage imprimé en 1747, qui est comme le système universel de l'Ecole de Confucius.

*Un Chinois en colère qui tue sa femme, n'est pas responsable de sa conduite devant le Juge. Si Mr. P. avoit consulté le Code criminel de la Dynastie régnante qui est à la Bibliothèque du Roi de France, il auroit vu qu'un mari qui surprend sa femme dans l'acte de l'adultère, n'est point poursuivi comme parricide s'il la tue dans ce moment, non plus que le fils qui tue *in facto* le meurtrier de son père ou de sa mère. Il ne doit au Juge que la preuve légale de la circonstance qui l'exempte du dernier supplice. Hors de ce cas, s'il bat sa femme jusqu'à la blesser, il est battu; s'il la tue il est mis à mort. C'est une erreur de croire que les femmes soient traitées en esclaves à la Chine. „ A prendre les choses dans leur totalité, (*c'est notre Missionnaire qui parle*) les personnes du sexe ont ici plus de ce crédit, de cette considération, de cet ascendant, de ce pou-*

AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 421

pouvoir & de cette autorité qui peuvent assurer le bonheur de toute leur vie, Filles, elles doivent obéir à leurs parens; femmes, être soumises à leurs époux; veuves, se laisser gouverner par leurs fils. Mais un père, un époux, un fils leur confient ce qu'ils ont de plus précieux, se reposent entièrement sur elles de toutes les affaires domestiques, n'entreprennent rien au dehors qu'après le leur avoir fait agréer, se mettent à l'étroit pour leur procurer des douceurs, & ne leur cachent de leurs affaires que ce qui pourroit les contrarier. --- L'Impératrice Mère jouit sans cesse de tous les honneurs de la maternité & du Trône --- à en croire l'étiquette & le style de la Cour, elle est en tout au-dessus de l'Empereur, qui lui défère en tout & se donne souvent pour ne faire qu'exécuter ses ordres. *Les Chinois, selon Mr. P. peuvent assigner à leurs premières épouses des concubines.* Cette proposition prise dans le sens général, est absolument fautive. La Loi ne permet des concubines qu'à l'Empereur, aux Princes & aux Mandarins: elle les défend au Peuple sous des peines afflictives & pécuniaires. à moins

que la femme ne soit stérile & n'ait quarante ans; auquel cas elle décerne à cette femme le choix d'une concubine pour donner des enfans à son mari. L'Auteur des remarques s'étend beaucoup sur les infanticides tant reprochés aux Chinois. Si l'on remonte, dit-il, dans leurs annales au delà de la grande révolution qui changea le Gouvernement de féodal qu'il avoit été jusqu'alors, en Monarchique, c'est-à-dire, au delà de l'an 232 avant l'Ere chrétienne, on ne trouve ni trace, ni vestige d'enfans exposés, abandonnés, noyés &c.; mais la tyrannie de *Tsin-chi-boang* occasionna des famines horribles qui obligèrent les pères & mères à abandonner leurs enfans. L'exposition cessa sous le règne d'*Ouenti*, & recommença quand les révoltes, les guerres, les disettes, le luxe des riches réduisirent le peuple à chercher la mort pour finir ses maux. Actuellement l'exposition est tolérée; mais tous les jours de grand matin on fait enlever les enfans qui ont été exposés: „ si les nourrices qu'on leur donne aux frais du Gouvernement, n'en sauvent pas un si grand nombre que celles d'Europe, c'est que, quoi qu'en di-

sent

AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 423.

sent les Philosophes modernes, il n'appartient qu'à la Religion Chrétienne de rendre les Loix de bienfaisance efficaces, & les hommes qui se piquent le plus de l'être, tout à fait hommes. "

Mr. P. soutient *que les maîtres ne permettent pas le mariage aux esclaves*; mais l'Auteur des Remarques assure que le contraire a lieu. Il ajoute que les maîtres Chinois sont bien éloignés de traiter leurs esclaves comme on traite les Nègres à l'Isle de Bourbon. Les Missionnaires sont témoins que plusieurs de leurs néophytes usés de vieillesse, sont entretenus très honnêtement par des maîtres infidèles, lors même que ceux-ci sont très bornés pour leur propre subsistance.

Nous regrettons d'être obligés de passer sous silence divers détails curieux, & en particulier ceux qui concernent l'état des Arts dans divers temps de la Monarchie. Au reste l'intérêt naît ici des choses mêmes & non de la manière dont elles sont présentées; on voudroit sur-tout que se bornant à combattre son adversaire par des raisonnemens & des faits, l'Auteur se fut abstenu de manier l'arme de la plaisanterie.

Le troisième Volume contient cinquante-deux Portraits de personnages célèbres chez les Chinois, dont plusieurs sont accompagnés de gravures; une Lettre du P. Amiot *sur la réduction des Mias-tsé* en 1775 & une description des *Serres Chinoises*. Le morceau le plus considérable & le plus intéressant, est celui qui fait connoître le caractère & la vie des Empereurs, des Ministres, des Sages, des Guerriers &c. qui se sont le plus distingués dans le cours de la Monarchie. Le Missionnaire auquel nous le devons en a puisé l'idée dans un Ouvrage Chinois, dont il traduit ainsi le début : „ Au commencement de la „ onzième Lune de la vingt quatrième „ année de Kang-hi (c'est-à-dire sur la „ fin de 1685) moi *Po-Kie*, surnommé „ *Tchang-sieou*, ayant achevé de copier „ les portraits de plus de cent personnages célèbres dont on conserve les „ originaux, dans le Temple où l'on apprécie sans partialité le mérite de ceux „ qui ont pratiqué la vertu: j'ai cru devoir dire quelque chose de chacun, „ pour qu'on pût au moins s'en former une légère idée ou s'en rappeler „ le souvenir. Grand Etre qui êtes le „ prin-

„ principe des trois principes actifs *San-*
 „ *tsai* (c'est-à-dire, le Ciel, la Terre &
 „ l'Homme), ayez pour agréable un
 „ Ouvrage que je n'ai entrepris que
 „ pour la satisfaction & l'instruction de
 „ la postérité." Cet Auteur en dit assez
 pour les Chinois à portée de consulter
 l'Histoire sur tout ce qui concerne leurs
 hommes célèbres; mais cela n'auroit
 point suffi aux Européens, & les Mis-
 sionnaires ont cru avec raison devoir
 enrichir ce morceau d'anecdotes & de
 traits relatifs aux personnages dont on
 y fait mention; par ce moyen ils ont
 tracé en quelque sorte le caractère de la
 Nation elle-même dans ses différens â-
 ges, & des portraits particuliers sont de-
 venus des portraits généraux. Dans
 l'arrangement on a suivi l'ordre chro-
 nologique, & l'on trouve à la tête le
 portrait de *Fou-hi* Fondateur de la
 Monarchie. Plusieurs Lettrés en Chine
 ne remontent pas au delà de *Tao*, com-
 me on l'a vu dans notre premier Extrait,
 & renvoient dans les temps fabuleux tout
 ce qui concerne *Fou-bi*. Mais suivant
 d'autres, il travailla pendant l'espace de
 115 ans à adoucir les mœurs de ceux
 qui s'étoient soumis à sa domination : il
 fut

fut l'inventeur des filets pour la pêche, & apprit aux hommes l'art de cuire les viandes & la manière de les apprêter. Avant lui, il n'y avoit point de mariage déterminé; il établit une manière de contracter cette union, & des cérémonies pour en constater la réalité. Il assigna à chacun des époux, des devoirs particuliers à remplir, & par ce moyen il établit des règles de bienveillance, & des mœurs. Il inventa aussi la Musique & le premier usage qu'il en fit, fut de chanter le triomphe qu'il avoit remporté sur l'ignorance & la barbarie.

TSANG-KIE' vivoit du temps de Chen-noung, dont il fut, dit-on, un des Ministres. D'autres le font vivre du temps de Hoang-ti, mais tout le monde s'accorde à dire qu'il est le premier inventeur des caractères. *Ayant vu les vestiges des pieds des oiseaux imprimés sur la terre ou le sable, il imagina que des figures semblables à celles qu'il voyoit pourroient former une espèce d'écriture, & en inventa les caractères.* Les réflexions que fait sur ce sujet un Auteur Chinois, auroient pu servir d'épigraphe au fameux Discours de J. J. Rousseau qui en 1759 rem-

remporta le prix à l'Académie de Dijon. „ *Hoi-nan-tsé* dit que lorsque „ *Tsang-kie* composoit ses caractères, le „ ciel fit tomber une pluie abondante de „ grains, & que les Esprits versèrent „ des larmes. Depuis l'invention des „ caractères, *ajoute t-il*, la simplicité „ a disparu de ce monde; les fourberies „ & la duplicité ont pris sa place; on a „ abandonné les devoirs essentiels, & „ l'on ne s'est attaché le plus souvent „ qu'à des travaux dangereux, ou futiles; on a négligé de cultiver la terre, „ & l'on a mis tous ses soins à se perfectionner dans l'art de bien former „ des lettres, de les sculpter ou de les „ graver. Le ciel prévoyant la faim à „ venir, fit tomber sur la terre une abondante pluie de grains; les Esprits prévoyant tout ce que des hommes peu „ crédules, mais éloquens, écriroient „ contre leur culte dans la suite des siècles, en pleurèrent de douleur. ”

YAO, le premier Empereur dont il soit parlé dans le *Chou-king*, ordonna à des Astronomes de faire un Calendrier qui indiquât au peuple les différens temps de l'année, qui marquât les lunes qu'il falloit intercaler, & qui déterminât exactement

ment le commencement de chacune des quatre saisons de l'année, afin que tout fut dans l'ordre. „ Yao, dit l'Histoire, aimoit les hommes autant que le Ciel lui-même peut les aimer; éclairé comme les Esprits, il avoit une vertu semblable à celle du Soleil qui éclaire & chauffe en même temps; & les Peuples avoient autant de confiance en ses bienfaits qu'en ceux qu'ils recevoient des nues. Il ne se piquoit pas d'avoir de beaux Palais, des meubles précieux pour ses appartemens, des mets exquis pour sa table, ni des équipages brillans & lestes pour se transporter d'un lieu à un autre. Rien de plus simple que sa demeure, rien de plus frugal que sa table, rien de moins recherché que son habillement. Ayant à gouverner les hommes, il ne s'occupa que des moyens de pouvoir les rendre heureux. --- Il ne se déchargeoit sur personne de ce qu'il pouvoit faire lui-même; il portoit seul tout le fardeau de l'Empire, tant qu'il fut en état de se passer de secours. ” Ne jugeant pas son Fils digne de lui succéder, il demanda que parmi ses sujets on lui cherchât quelqu'un qui pût gouverner l'Empire après lui. On lui nomma *Cbun*, qu'il fit d'abord son Col-

lè-

AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 429

lègue, & auquel il donna ses deux filles en mariage. Vingt-huit ans après Yao mourut à la 116 année de son âge, l'an avant J. C. 2258. Les Chinois le regardent toujours comme le modèle des bons Princes, & son nom ne périra vraisemblablement jamais dans un Pays où il est en si grande vénération.

CHUN, gendre de Yao, composa un Livre sur les différentes manières de cultiver la terre. Il travailla aussi à perfectionner les Sciences & les Arts; mais il s'appliqua sur-tout à faire fleurir la vertu. Pour faciliter à ses sujets un accès libre auprès de sa personne, & afin qu'ils pussent l'avertir immédiatement des fautes qu'ils avoient remarquées dans sa conduite, il fit placer à la porte de son Palais un tambour, sur lequel on n'avoit qu'à frapper pour être admis sur le champ. Outre cela, il avoit fait mettre sur son char, d'autres disent sur une des portes de son Palais, une planchette, où l'on pouvoit écrire les défauts dont on souhaitoit qu'il se corrigeât. Il se portoit de lui-même, & sans attendre les représentations de ses Mandarins, à tout ce qu'il croyoit être avantageux à ses sujets. Il respecta les sages & les vieillards; & il
af-

assigna pour ceux d'entr'eux qui n'avoient pas de quoi se procurer les commodités de la vie, une demeure particulière où ils étoient décentement entretenus. On prétend qu'il faisoit enterrer l'or, afin de témoigner le mépris qu'il avoit pour ce métal; & que son aversion pour le luxe lui fit condamner l'usage des perles & des pierres précieuses. La flatterie n'eut jamais d'accès auprès de lui; mais il écoutoit volontiers les Sages & suivoit leurs conseils. Il fit une chanson qui commence ainsi: *Le vent du midi amène la chaleur & dissipe la tristesse; qu'il en soit de même de Chun, qu'il fasse la joie & la consolation de son peuple, &c.* Il composa la Musique *kieou - chao - yo*, qui est une Musique douce & faite pour inspirer la concorde & la paix. Il aimoit son Peuple comme un père aime ses enfans, & ce fut par un effet de cette tendresse, qu'à l'exemple de *Tao*, il choisit *Tu*, préférablement à son propre fils pour lui succéder dans le Gouvernement de l'Empire. Il mourut à l'âge de 110 ans, huit ans après la mort de Jacob.

TCHENG.

Tcheou-Kong, frère cadet de **Ou-ouang**, fondateur de la Dynastie des Tcheou, étoit un des plus grands hommes que la Chine ait jamais produits. Il réunissoit dans sa personne les qualités de grand Général, de Politique habile, de sujet fidèle, de Législateur éclairé; il fut même grand Géomètre & grand Astronome, par rapport au temps & au pays où il vivoit. Ou-ouang son frère, en montant sur le Trône, le choisit pour son premier Ministre, & le traita toujours comme s'il eût été son égal. Tcheou-kong ne se servit de son crédit & de ses lumières que pour faire fleurir l'Etat. Il fit un nouveau Code, établit de nouveaux Rits, adoucit de plus en plus les mœurs du peuple, & n'oublia rien pour lui procurer l'abondance & la félicité. Ou-ouang nomma en mourant son fils Tchen-ouang pour lui succéder, & Tcheou-kong pour être tuteur du jeune Prince, & Régent de l'Empire pendant la minorité. Celui-ci continua comme il avoit commencé; il mit tous ses soins à bien instruire son neveu, & dès qu'il le crut en état de gouverner par lui-même, il lui remit toute l'autorité, ne se réservant que la

Tome XLVIII. Part. II. K 11-

liberté de pouvoir lui faire des représentations, quand la gloire de l'Empire & le bien des peuples l'exigeroient. Dans la suite Tchen-ouang se laissa persuader que les vues de son Oncle s'étendoient jusqu'au Trône, & en conséquence il le dépourvut de ses emplois & l'éloigna de la Cour. La grandeur d'âme de Tcheou-kong ne se démentit pas dans ces circonstances critiques. S'il eût été capable de ce dont on le soupçonnoit, rien n'étoit plus aisé pour lui que de l'exécuter. Les gens de guerre étoient à sa disposition, il avoit l'affection du Peuple & de tous les Ordres de l'Etat; mais satisfait du témoignage qu'il se rendoit à lui-même d'avoir toujours agi sans intérêt propre comme sans ambition, & de n'avoir jamais eu d'autres vues que la gloire de son maître & le bien de l'Etat, sa magnanimité lui fit étouffer jusqu'au moindre sentiment de vengeance. Il se disposoit à couler le reste de ses jours dans le sein de la Philosophie, lorsque Tchen-ouang, honteux d'avoir soupçonné d'infidélité & de peu d'attachement à sa personne, le plus fidèle & le plus affectionné de ses sujets, le rappella avec honneur, lui

AVRIL, MAI, JUIN, 1778: 433

lui rendit ses dignités, & lui confia de nouveau tout le détail du Gouvernement. Il avoit reçu sa disgrâce sans en être ému : il reçut également sans s'émouvoir les nouvelles faveurs dont on le combloit. A la première nouvelle qu'il en eut, & sans attendre des ordres réitérés, il se rendit à la Cour, & se remit à la tête des affaires, comme s'il fut revenu de sa maison de plaisance ou de quelque voyage de plaisir. Il n'appartient qu'aux grandes ames d'apprécier ce que vaut une action de cette nature. Tcheou-koung vécut jusqu'à l'âge de cent ans. Il étoit contemporain de David.

La suite pour le Trimestre prochain.



K 9

AM



ARTICLE DIXIEME.

GESCHIED - VERHAALEN DES OUDEN EN NIEUWEN TESTAMENTS, *inzonderheid geschikt voor de Jeugd; In't Hoogduitsch beschreeven door een Gezelschap in Zurich, onder het bestuur van J. J. Hesz, Predikant te Zurich. In't Nederduitsch vertaald, door J. W. VAN HAAK;*

C'est-à-dire,

HISTOIRES DU VIEUX ET DU NOUVEAU TESTAMENT, principalement à l'usage de la Jeunesse &c. *A la Haye, chez Isaac van Cleef, 1778. grand 8°. de 610 pag. sans la Dédicace du Traducteur, la Préface des Auteurs, & la Table des Articles.*

LA connoissance des faits rapportés dans l'Ecriture-Sainte, est si nécessaire aux jeunes-gens qui veulent s'instruire dans la Religion, & si propre en même temps à les former à la Vertu, qu'on ne sauroit trop leur en re-

recommander la lecture , ni leur apprendre à les lire avec un esprit de retour sur eux-mêmes. Si nous remontons à nos années d'enfance, nous nous rappellerons aisément que nos premières notions en matière de Religion, ont été *historiques*, & ont servi de *fondement* aux instructions plus étendues qu'on nous a données dans la suite. Plus ces notions ont été conformes à l'Ecriture, proportionnées à notre âge, propres à nous former l'esprit & le cœur; plus aussi ce fondement est solide: tandis qu'au-contre, il l'est d'autant moins qu'en travaillant à nous instruire on s'est écarté de cette règle. On s'en écarte, en effet, quelquefois. Tantôt, on se contente de donner aux Enfants une idée superficielle des faits énoncés dans l'Histoire Sainte, ou de les leur faire apprendre par cœur, sans leur enseigner en même temps à se les rendre utiles. Tantôt, on les altère, on les défigure, on en rend la vérité suspecte, en y mêlant des fables, des absurdités. Combien de jeunes-gens, pour avoir du leurs premières connoissances à des domestiques ignorans & superstitieux, à des maîtres plus sévères qu'é-

claires, ou à des Ouvrages mal écrits; ont conçu du dégoût pour la Religion, & négligé de l'étudier dans la Bible même! Quelquefois, d'ailleurs, ce qu'il y a d'instructif dans ces histoires, ne saute pas d'abord aux yeux: on en trouve, qui, du premier abord, sont obscures; il en est même qu'il ne faut mettre sous les yeux des jeunes-gens qu'avec précaution; certains faits rapportés par les Auteurs sacrés n'ont pas dans les versions ordinaires toute la clarté requise. Quoi de plus desirable, que de voir ces difficultés dissipées, & l'étude de l'Histoire Sainte rendue de plus en plus aisée & intéressante à la jeunesse, comme on y a déjà travaillé, avec plus ou moins de succès, dans divers Ouvrages?

Telles sont en substance les raisons, que les savans Auteurs de celui que nous avons sous les yeux, donnent de sa publication dans leur Préface. C'est en Allemand, par une Société de Gens de Lettres, & sous la direction de Mr. J. J. Hess, Pasteur à Zurich, qu'il a été composé. Et les Habitans de ces Provinces sauront gré, sans doute, à Mr. J. G. van Haar, tant de la peine qu'il

qu'il s'est donné de le traduire en leur Langue, que de la manière dont il s'en est acquité.

Les habiles Auteurs de ce Recueil d'Histoires sacrées, ont cru devoir observer principalement ces cinq choses.

1. De choisir tellement les matières, qu'ils ne fissent usage que de celles qui renferment quelque chose d'utile à l'instruction de la Jeunesse; en évitant cependant de faire disparaître la liaison que les événemens ont les uns avec les autres, & à laquelle il importe de faire attention.
2. D'être d'autant plus exacts dans leurs narrations, que, vu la force des premières impressions, rien n'est plus de conséquence, que d'enseigner à la jeunesse les faits consignés dans nos saints Livres, dans toute leur pureté.
3. De joindre dans leurs discours la simplicité à la clarté, afin que les Enfans après les avoir lus avec les Maîtres, pussent les leur réciter à peu près de la même façon, sans néanmoins s'astreindre à se servir des mêmes termes.
4. De rendre leur Ouvrage intéressant pour la Jeunesse; chose d'autant plus aisée, que la plupart des événemens rapportés dans la Bible, sont attachans par eux-mêmes,

mes, que les Enfans aiment à les entendre, & qu'il suffit, pour se concilier leur attention, de leur exposer les choses comme elles se sont passées. 5. De former le cœur en éclairant l'esprit, en sorte qu'en mettant sous les yeux des Enfans tel & tel morceau de l'Histoire sainte, ils leur indiquassent en même temps, d'une manière plus ou moins développée, les leçons de morale que fourniroit le sujet.

Un Ouvrage formé sur ce plan ne peut qu'être utile. Aussi ne doutons-nous pas que celui-ci ne le soit. Et la lecture que nous avons faite de plusieurs des Articles qui le composent, nous en a donné une idée très avantageuse, surtout relativement à la dernière des cinq vues dont nous avons fait mention. Nous en donnerons deux Exemples.

Après avoir rapporté en substance les malheurs de Job, & les discours qu'ils occasionnèrent entre lui & ses Amis, les habiles Auteurs de cet Ouvrage ont soin de faire remarquer à leurs Lecteurs, que quoique Job, en se reconnoissant pécheur, soutint à juste titre son innocence contre l'imputation de s'être attiré ses maux par des crimes: il y avoit

„ ceci à reprendre dans son Apologie,
 „ qu'il y perdoit quelquefois de vue la
 „ Sagesse du Créateur, parlant de ce
 „ grand Etre comme si en vertu de son
 „ pouvoir suprême il agissoit d'une ma-
 „ nière purement arbitraire; & oubliant
 „ que Dieu ne fait jamais rien que pour
 „ des raisons très sages, &c.”

Voici l'usage que tirent nos pieux Au-
 teurs, de l'Histoire de la Tentation du
 Sauveur. „ Toutes les fois qu'il nous
 „ vient dans la pensée, ou que l'on veut
 „ nous persuader d'employer pour nous
 „ seuls ce que Dieu nous a donné pour
 „ être utiles aux autres; ou lorsque nous
 „ nous imaginons, que cet Etre suprême
 „ nous assistera, quoique nous n'é-
 „ coutions pas sa voix, & que nous
 „ pourrions être heureux en violant
 „ sciemment ses ordres: ce sont au-
 „ tant de tentations, qu'à l'exemple du
 „ Sauveur nous devons surmonter? c-
 „ à-d. que nous ne devons pas y prêter
 „ l'oreille, mais en détourner notre at-
 „ tention, &c.

Ce que nous avons dit plus haut de
 l'Ouvrage dont ces traits sont tirés,
 montre assez que ce n'est pas pour en
 diminuer le mérite, que nous nous per-
 mettrons les remarques suivantes. Parmi

les Histoires que nos savans Auteurs ont rapportées, nous avons été surpris de trouver celle de Tobie. Il est vrai qu'ils en ont retranché certains endroits qui donnent lieu de regarder ce livre comme un Roman, & auxquels peut-être S. Paul fait allusion dans son Epître à *Tit* (1). Mais quelque utile que puisse être le reste, le titre de l'Ouvrage ne promet que des Histoires du V. & du N. Testament. Or celle-ci, même en la supposant vraie pour le fond, étant tirée d'un Livre Apocryphe ne fait pas plus partie de la Bible, que tout autre Ecrit humain quelque bon qu'il soit. 2. Les explications que les habiles Auteurs ont ajoutées à leurs narrations, & que pour des raisons mentionnées dans la Préface, ils n'ont pas mises en forme de note, mais insérées dans le corps du discours, ne faisant par cela-même qu'un seul tout avec ce qui est tiré de l'Ecriture, & n'en étant distinguées ni par le caractère ni d'autre façon; on court risque, à moins d'avoir à tout moment la Bible sous les yeux, de confondre, dans

(1) *Tit* I: 14.

la lecture de cet Ouvrage, le commentaire avec le texte. 3. Cet inconvénient nous paroît d'autant plus considérable, qu'à quelques-unes de ces explications pourroient être contestées, comme, par exemple que *le fruit défendu* à nos premiers Parens avoit une *qualité nuisible*, & qu'à cause de cela Dieu les avertit de n'en pas manger; que celui dont il les empêcha de faire usage après leur désobéissance *servoit à conserver la santé & la vie*; que ce fut par *compassion* qu'un Soldat donna du vinaigre au Sauveur. 4. Enfin, nous croyons devoir remarquer que le Proconsul de Cypre dont il est parlé dans le Chapitre XIII des Actes, ne s'appelloit pas *Publius*, mais *Serge. Paul* (2). *Publius* étoit le nom de ce riche habitant de Malte, qui exerça si noblement l'hospitalité envers St. Paul & ses compagnons de voyage, & dont le Père fut guéri par cet Apôtre (3). Nous doutons aussi qu'on puisse dire, *dans l'Isle de Paphos*. Du moins seroit-il plus exact de mettre, *à Paphos*, *dans l'Isle de Cypre*.

(2) Act. XIII: 7.

(3) Act. XXVIII: 7. 8.



ARTICLE ONZIEME.

SERMONS sur divers Textes par
Mr. ERMAN, Pasteur de l'Egli-
se Françoisse de Berlin ; grand
in 8. de 388. pages. Berlin, chez
Jasperd. 1778.

Ces Discours dédiés à la Reine de Prusse, sont un hommage digne de la reconnoissance de l'Auteur, & fait pour plaire à l'Auguste & pieuse Souveraine à laquelle on l'adresse. Mr. ERMAN est un des Prédicateurs de Berlin qui réunit le plus de suffragés; & quelque part que puissent avoir à ses succès les talens extérieurs qui le distinguent & l'estime qu'inspirent ses vertus, nous ne doutons pas qu'il n'étende sur ses lecteurs une grande partie du fruit que ses prédications font dans son auditoire. Plusieurs des Discours qu'il vient de donner au Public, ont le double mérite de rouler sur des sujets rarement traités en Chaire, & d'être particulièrement assortis

tis à l'état, aux dangers & aux besoins
présens d'une grande partie des Chré-
tiens. On en peut juger par les titres
des XVI Sermons qui composent ce Vo-
lume. *Sur la Tiédeur* Apoc. III: 15-16.
Sur les dehors de la Dévotion, Joël II:
13. *Sur la certitude des Faits qui servent
d'appui à la Religion*, 2. Pierre I: 16.
*Sur le Mystère de l'Incarnation du Fils de
Dieu*, Jean I: 14. *Sur l'Ambition*, Luc.
XIV: 7-11. *Sur la soumission mutuel-
le*. I. Pierre V: 5. *Sur le danger de se
conformer au présent siècle*, Rom. XII:
2. *Sur l'injustice des jugemens des hommes
sur la Religion*, Luc. VIII: 31 — 35.
Sur la Création de l'homme, Genèse II:
15. 16. 17. *Sur la Chûte de l'Homme*,
Genèse III: 1-6. *Sur Dieu se montrant à
Adam après sa chute*, Genèse III: 8-13.
Sur Adam fuyant la présence du Seigneur,
Genèse III: 8-13. *Sur les choses ancien-
nes & nouvelles*, Jérémie VI: 16. *Sur
le dégoût de la vie*, Pseume XXXV:
3. *Sur la crainte de scandaliser les foibles*,
1 Cor. VIII: 11. *Sur l'attention aux juge-
mens des Hommes*, Ecclesiaste VII: 21. 22.

Pour donner une idée de la manière
de notre Orateur, commençons par
transcrire quelques morceaux du Sermon
qui

qui est à la tête de ce Recueil. Il y montre dans un premier Point, que la tiédeur nous tient éloignés du Royaume des Cieux, & dans un second qu'elle creuse entre le Royaume des Cieux & nous un abîme que l'ame tiède ne franchit jamais, & qui semble décider sa perte sans retour. „ Abîme formé d'abord par la foiblesse même, par ce caractère de mollesse & de langueur, de lâcheté & d'inaction qui devient le caractère propre & essentiel, l'état constant & habituel de ceux dont nous parlons ici. Hélas! mes frères, que la situation des tièdes est dangereuse! Tout ce qui peut toucher, ébranler, remuer le pécheur, l'arracher quelquefois du sein du désordre & de l'impiété, le rejeter au sein de la vertu, entre les bras de la miséricorde divine, tout ce qui peut quelquefois allumer les flammes du zèle dans des ames auparavant froides & insensibles, tout cela leur est connu; ils le voient, ils s'en occupent tous les jours; & à peine en reçoivent-ils la plus foible impression. Il semble que tous les ressorts de leur ame soient brisés & détendus, que toute chaleur soit éteinte dans leur cœur, que la Reli-
gion

gion n'y trouve plus aucun principe de vie qu'elle puisse ranimer. Ils offrent le symptôme, toujours effrayant & dangereux, de ces maladies où les secours & les moyens de guérison les plus efficaces agissent en vain, & ne trouvent qu'un fonds d'épuisement, de langueur & d'abattement qui les rend inutiles. Puissances du Ciel! puissances du siècle à venir! majesté sublime & touchante de la foi! bénédictions & terreurs de l'Eternité! quel changement, quelle révolution vous produisez quelquefois dans une ame qui, ne vous ayant jamais envisagés, vous apperçoit tout à coup, qui tourne vers vous toute la force, toute l'impétuosité d'un cœur dont le monde s'étoit emparé, où les funestes ardeurs des passions n'avoient laissé que froideur pour le Ciel! Votre voix nouvelle, jusqu'alors inconnue, réveille ceux mêmes qui dorment du sommeil le plus profond; elle va tonner jusques dans les tombeaux; elle en fait sortir ces morts qui ne l'entendirent jamais. Et cependant & dans le même temps, elle retentit en vain aux oreilles de ces hommes qui n'ont que le bruit de vivre, qui se sont accoutumés à l'entendre tous les

les jours sans en être touchés, dont l'ame affoiblie, énercée, & comme affaîcée par la tiédeur semble n'être plus capable des sentimens qu'elle doit inspirer. --- Il y a dans la vie du pécheur décidé, audacieux, insolent dans le crime, des jours d'orage, de tempête, des temps d'amertumes & de douleur, où le cœur, sentant tout le poids du crime prend du zèle pour le rejeter, soupire après le soulagement & le cherche avec la plus vive ardeur. Le malheur du tiède, c'est que loin d'être effrayé de son état il s'y tranquillise & s'y applaudit lui-même: c'est que dans le peu de sentimens qu'il a, dans le peu de bien qu'il fait, il trouve un motif trompeur de se rassurer. Il s'égare, il vogue loin du port, mais c'est sur une mer tranquille, où les orages des passions, les naufrages du vice ne portent jamais dans son ame une utile terreur &c."

Le Discours sur l'Incarnation, prouve que Mr. ERMAN joint à beaucoup d'orthodoxie cet esprit de tolérance & de support qui auroit du n'en jamais être séparé. Après avoir dit que les profondeurs de la foi sont dans la foi un

ca-

caractère de vérité plutôt qu'un motif de doute & d'incertitude , plaignons, s'écrie t-il , „plaignons sincèrement tous ceux dont ces profondeurs troublent la foi, inquiètent la piété, diminuent, affoiblissent les consolations en J. C. Plaignons-les, supportons-les en charité, espérons, prions pour eux, sur-tout si leur ame est d'ailleurs attachée à la pureté, à l'excellence de l'Evangile, à l'heureux avènement, au glorieux Ministère de J. C. Pour moi, disoit un des plus sages, des plus respectables de nos Réformateurs (1), un de ceux qui d'ailleurs étoit le plus zélé pour la rigueur de la Doctrine Chrétienne, *pour moi je ne condamne personne de ceux en qui je trouve la moindre chose de Jésus-Christ.* Non, sous la Loi de grace, de support, de miséricorde; ne condamnons personne; imitons J. C., St. Paul, les Apôtres, leur support, leur condescendance, leur zèle pour ceux dont la foi étoit souvent si foible, si imparfaite, si mêlée encore d'ignorance

(1) Bucer.

de & d'erreur; espérons, prions pour tous ceux en qui se trouve quelque chose de Jésus Christ. ”.

si Nous avons sous les yeux des Ecrits qui ne sont pas moins d'honneur à Mr. **FRANK** que les Sermons que nous venons d'annoncer. On y rend compte de la fondation & des progrès d'un Etablissement, dont le but & l'effet est de faciliter les études des jeunes gens, qui destinés au Ministère & pourvus des talens requis, sont peu favorisés des biens de la fortune. Ce Séminaire, établi en 1770, est annexé au Collège François de Berlin, & l'on y reçoit pour une pension modique, ou même gratis, des Sujets de la Capitale & des autres Eglises Françaises du Pays. La piété & la sagesse ont présidé à tous les réglemens qu'on y observe. Quant aux études, on ne néglige rien de ce qui peut procurer aux Séminaristes les connoissances indispensables pour remplir les devoirs de l'état auquel ils se consacrent; mais qui plus est on cherche à les mettre sur les voies de quelque genre d'étude particulier, conforme à leur goût & qu'ils peuvent affo-

cier

cier aux travaux de leur vocation. Mrs. *Bitaubé*, *Béguelin*, & d'autres Savans encore, de concert avec Mrs. les Pasteurs François, concourent à des vues si louables en accordant des leçons particulières à plusieurs Séminaristes. Mr. EXMAN donne ses soins tant à la direction du travail des Elèves qu'au maintien du bon ordre en général. Il passe tous les jours au moins deux heures au Séminaire, tant pour les leçons qu'il y donne aux diverses Classes, que pour la révision du travail des Séminaristes. Ces nobles travaux sont déjà récompensés par le succès. On lit dans la *Relation du Séminaire pour l'année 1777*, qu'il en étoit sorti dans le cours de cette année trois Pasteurs, dont les talens & les heureuses dispositions ne peuvent que faire concevoir les meilleures espérances des fruits de leurs Ministère. On rend aussi le témoignage le plus honorable aux Elèves actuels. „ La diversité d'âge & de progrès de ceux que la fondation réunit, se perd & se confond en quelque sorte dans un même esprit de tendance & d'ardeur vers le bien. On s'anime, on s'encourage mutuellement &

il n'y a aucune des Classes du Séminaire, où il n'y ait plus d'un sujet qui par ses talens & son application ne s'annonce sous le point de vue le plus avantageux. Le plus foibles montrent du moins de l'ardeur & de la bonne volonté. Tous sont sensibles & dociles à la voix de la raison & du sentiment, à celle de la Religion; les seules qu'on ait eu jusqu'ici besoin de faire entendre à une Jeunesse appelée à les faire un jour respecter aux autres, & qui ne peut assez tôt être rendue capable de les entendre & de les respecter elle-même."



AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 431



ARTICLE DOUZIEME.

REIZE DOOR KLEIN-ASIE ondernomen op kosten van het Genootschap van Dilettanti, door RICHARD CHANDLER, Doktor der Godgeleerdheid, Lid van het Magdalenen Collegie te Oxford en van het Genootschap der Oudheden te London. Uit het Engelsch vertaald, en met eenige aantekeningen vermeerderd, door O. R. F. W. Winkelman;

C'est-à dire,

VOYAGE DANS L'ASIE MINEURE, entrepris aux frais de la Société des Dilettanti, par M. CHANDLER, Dr. en Théologie, Membre du Collège de la Madeleine à Oxford, & de la Société des

Antiquaires à Londres. Traduit de l'Anglois, & enrichi de quelques Remarques par M. *Winkelman*. Utrecht, chez G. van den Brink, Jansz. 1777. grand 8°. de 464. pp.

La Société dont il est parlé dans le titre de cette Ouvrage, se forma en 1734. Quelques Anglois aussi distingués par leurs lumières & par leur goût, que par leur condition & leur fortune, ayant fait un voyage en Italie pour y visiter & y étudier les chef-d'œuvres en tout genre dont elle abonde, conçurent à leur retour le noble dessein de répandre dans leur Patrie le goût & la connoissance des Beaux-Arts dont ils faisoient leurs délices. Ils s'associèrent dans cette vue, & prirent le nom de *Dilettanti*, c'est-à-dire d'Amateurs. En 1764, ils résolurent d'envoyer à leurs frais des personnes habiles dans quelques Pays Orientaux, pour examiner & décrire les anciens monumens qui s'y trouvent encore. On choisit pour cet effet le Dr. CHANDLER, Editeur des *Marmora Oxoniensia*; M. *Revets*, Architecte, connu par les Ruines d'Athènes qu'il

AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 453

qu'il a publiées, & M. *Pats*, jeune Peintre plein de talent, pour lever les dessins & copier les Bas-reliefs. On leur donna des instructions très détaillées, qui sont rapportées en entier dans la Préface du Volume que nous avons sous les yeux, & on leur assigna 2000 livres sterling pour les frais du voyage, outre 800 livres de pension pour les trois Voyageurs. Ils partirent le 9^e Juin 1764, & après avoir employé un peu plus de deux ans à visiter les Lieux les plus célèbres de la Grèce & de l'Asie mineure, ils revinrent en Angleterre au commencement de Novembre 1766. Peu après leur retour, ils publièrent les *Antiquités Joniennes* avec 28 Planches, gravées aux dépens de la Société, & une Préface du célèbre M. *Wood*, qui avoit aussi dressé les instructions de nos Voyageurs. En 1774, le Dr. CHANDLER publia sous le titre de *Inscriptiones antiquæ*, la Collection des Inscriptions & des Monumens qu'il avoit découverts dans l'Asie mineure, dans la Grèce, & particulièrement à Athènes. Il ne restoit plus qu'à donner le Journal même du Voyage: la première Partie qui concerne l'Asie mineure parut en

1775, & la seconde, qui regarde la Grèce, en 1776. C'est de la première dont nous annonçons à présent une bonne Traduction Hollandoise. M. *Winckelman* à qui on la doit, l'a accompagnée de diverses Notes, dont la plupart éclaircissent ou confirment les observations du savant Anglois par celles de *Schaw*, de *de Bruin*, d'*Egmond* & de *Heyman*, de *Niebuhr*, & de quelques autres Voyageurs.

Pour voyager avec fruit dans des Pays qui ont été autrefois le siège des Sciences & des Arts, & que tant de grands événemens & de Personnages célèbres ont illustré, il faut non seulement joindre beaucoup d'exactitude & de goût à l'esprit d'observation, mais encore avoir une profonde connoissance de l'antiquité & être fort versé dans la lecture des Historiens, des Géographes & des Poètes anciens. M. CHANDLER réunit tous ces avantages: aussi nous a-t-il donné dans l'Ouvrage que nous avons sous les yeux une collection précieuse de faits historiques, d'observations curieuses, de descriptions intéressantes, de détails importans sur la situation actuelle des divers Pays qu'il

a visités, & sur ce qui les rendit autrefois célèbres. Il écrit d'ailleurs très agréablement; son style, quelquefois un peu trop orné, est toujours élégant, animé, & il ne se peut rien par ex. de plus pittoresque que la description qu'il fait de son passage par le Déroit de Gibraltar & de son entrée dans la Méditerranée. Les principaux Pays dont il parle ensuite sont la Troade, l'Ionie, la Carie, & la Phrygie. On sent combien d'objets intéressans nous aurions à présenter à nos Lecteurs, s'il nous étoit possible de rapporter ce que M. CHANDLER dit de l'Hellespont, de la Chersonèse de Thrace, de Tenédos, de la Troade, de Sigée, du Mont Athos (1), du Mont Ida, du Scamandre, des Tombeaux d'Achille, de Patrocle, d'Antilo-chus, d'Ajax Télamon (2); de l'Isle
de

(1) Notre habile Voyageur observe que les sommets de l'Athos, & de diverses Montagnes de l'Asie mineure, donnent lieu de conjecturer qu'elles ont été autrefois des Volcans.

(2) Le Dr. CHANDLER paroît croire que ces tombeaux sont effectivement ceux des Héros

de Scio & de l'Ecole d'Homère; de la Ville de Smyrne; de l'Antre d'Homère; d'Ephèse & de son Temple; de Milet; du Méandre; de Laodicée; d'Hiéropolis; de Philadelphie; de Sardes; de Magnésie, &c. Mais pour ne pas donner trop d'étendue à cet Extrait, nous sommes obligés de nous borner à un petit nombre d'observations.

Alexandrie-Troas, que d'autres appellent simplement *Troade*, & qui porte aujourd'hui le nom d'*Eski-Stambul*, fut bâtie par l'ordre d'Alexandre le Grand. Ce Prince, au lieu de marquer ses pas par des dévastations, comme ne l'ont que trop fait la plupart des Conquêteurs, aimoit à laisser des monumens tout autrement glorieux de son passage dans les Pays qu'il soumettoit à son Empire: il ne négligeoit rien pour les embellir & pour les rendre florissans, il faisoit construire des Villes & des Temples; & comme il ne séjournoit pas long-temps dans le même endroit, il

char-

Grecs dont ils portent les noms, & il promet d'en fournir la preuve dans son *Essai sur la Troade*.

chargeoit quelques-uns de ses Lieutenans de l'exécution de ces ouvrages. Alexandrie-Troas fut une des dix-huit Villes qui portèrent son nom. Il est vrai qu'elle fut d'abord appelée *Antigonia*, d'après *Antigonus* qui en avoit jeté les fondemens par ordre d'Alexandre; mais lorsque dans la suite elle tomba en partage à Lyfimachus, il voulut qu'elle portât le nom du Conquérant qui lui avoit donné l'existence. Devenue Colonie des Romains, ceux-ci lui accordèrent de grands privilèges. Auguste l'agrandit considérablement, & l'Empereur Adrien y fit construire un aqueduc, qui coûta près de mille myriades, c'est-à-dire, 322916 livres sterling. Nos Voyageurs trouvèrent quelques restes de ce magnifique ouvrage, aussi bien que d'un Gymnase, d'un Théâtre, & d'un *Odéum* ou d'une Salle de musique. Ils parlent aussi de quelques inscriptions, entr'autres de celle qui se trouve répétée sur trois piédestaux à l'honneur de *Cajus Antonius Rufus*, Grand Prêtre du Dieu *Jule* & du Dieu *Auguste*; mais ils ne rapportent pas cette inscription: nous avertissons ceux qui seroient curieux de

la connoître qu'elle se trouve dans les *Voyages de Spon & Wheler*, Tom. I. pag. 107. Troade n'est plus à présent qu'un amas de ruines.

De toutes les Isles de la Grèce, celle de Scio est peut-être la plus agréable & la plus heureuse. Sa Capitale & ses environs ressemblent en petit à la Ville & aux environs de Gènes. Elle est grande, bien bâtie, & fort peuplée. Le sexe y est très beau, le vin excellent, le terroir fertile, & les fruits délicieux. Des forêts d'orangers & de citronniers embaument l'air. Un Anglois, grand Voyageur, donnoit à l'Isle de Scio la préférence sur tous les Pays qu'il avoit vus. On y trouve peu d'anciens monumens, parce, dit M. CHANDLER, que la prospérité est moins favorable aux antiquités, que les dévastations & le défaut de population. Il y a cependant dans cette Isle un monument célèbre, appelé, on ne sait trop pourquoi, *l'Ecole d'Homère*. C'étoit vraisemblablement un Temple de Cybèle, élevé sur le sommet d'un rocher. La forme en est ovale, & l'on voit au centre l'image de la Déesse, mais la tête & un bras lui manquent. Elle est représentée assise. Aux deux côtés du si-

ge il y a des Lions, qui ont paru à *Pocock* des Muses parce qu'il prenoit Cybèle pour Homère. Ce monument, d'ailleurs très grossier, est sans doute de la plus haute antiquité.

La description de *Smyrne* est détaillée & très intéressante. Cette Ville, fondée aussi par Alexandre le Grand, ne tarda pas à parvenir à un haut degré de splendeur & d'opulence. Du temps des Romains on la regardoit comme la plus belle Ville de l'Ionie. Dans la suite elle éprouva une multitude de révolutions, dont le Dr. CHANDLER fait l'histoire. L'ancienne Smyrne ayant été détruite par diverses calamités & surtout par des tremblemens de terre, la nouvelle fut bâtie un peu plus loin de la Mer; & aujourd'hui encore c'est un des plus grandes & des plus riches Villes du Levant. Son Port est très fréquenté, il s'y fait un grand commerce, & l'on y voit une affluence continuelle de gens de diverses Nations, tous différens les uns des autres par leurs habillemens, par leurs mœurs, par leur langage & par leur Religion. Les Turcs occupent la plus grande partie de la Ville, & les autres Nations ont des quar-

quartiers particuliers. Les Protestans & les Catholiques Romains ont leurs Chapelles, les Juifs une ou deux Synagogues, les Arméniens une grande & belle Eglise, &c. Mais les fréquentes révolutions auxquelles les habitans sont sujets, font qu'il est très rare qu'une même famille y subsiste au delà de trois générations. La peste y règne fréquemment, & il se passe peu d'années sans que l'on éprouve quelque secousse de tremblemens de terre. Nous trouvons dans les Voyages de *Wbeler* que cette Ville a été renversée jusqu'à six fois, & que les habitans s'attendent par une vieille tradition, à un septième tremblement de terre qui la doit tellement ruiner qu'on ne la pourra jamais rétablir. On sait que Smyrne est une des sept Villes qui se sont disputé l'honneur d'avoir vu naître Homère; outre le grand médaillon de cuivre qui porte son nom, les Smyrniens avoient l'*Homerion*, Temple où se trouvoit sa Statue; ils montrent près de la rivière de Mèles un antre où ils disent qu'il composa ses Poèmes. A les en croire *Critheïs*, sa mère, étoit accouchée de lui sur les bords du Mèles, & lui avoit donné

né à cause de cela le nom de *Mélessigènes*. Il est cependant certain que dans ses vers il n'a jamais parlé ni du Mèles ni de Smyrne.

Ajasaluck est un petit village, habité par quelques familles Turques. La plupart des Voyageurs prétendent qu'*Ephèse* étoit située dans cet endroit; mais selon M. CHANDLER cette Ville célèbre étoit près de la Mer dans un lieu où il y a quantité de ruines; dont il faut voir la description dans l'Ouvrage même, aussi bien que l'Histoire d'*Ephèse*, & du fameux Temple de Diane, dont il ne reste plus aucune trace.

Mylasa ou *Mylassa* étoit la Capitale de *Hekatomne*, Roi de Carie & père de *Mausole*. C'étoit une Ville superbe ornée d'une multitude de Palais, d'Edifices publics, de Théâtres, & sur-tout d'un si grand nombre de Temples qu'un Musicien étranger paroissant sur le Marché & voulant haranguer pour se faire connoître, commença son discours par *Axovete Naos Ecoutez ô Temples*, au lieu de dire *Axovete Naos, Peuple écoutez*. Cette Ville s'appelle aujourd'hui *Melasso*, & est encore assez grande. On y trou-

trouve beaucoup de ruines que M. CHANDLER décrit. La culture du tabac est très considérable dans les environs. A cette occasion notre Auteur observe que cette plante dont les Turcs font actuellement un si grand usage, étoit encore presque inconnue à Constantinople en 1610. Un homme qui s'étoit aviné d'y fumer, fut conduit par les rues avec une pipe passée au travers du nez, pour le punir & pour empêcher que d'autres ne suivissent son exemple.

Laodice, autrefois si florissante, est aujourd'hui presque entièrement détruite & déserte; il en est de même des autres Villes de l'Asie mineure dont S. Jean parle dans son Apocalypse : toutes, à la réserve de Smyrne & de Philadelphie, ne sont à présent que des amas de ruines. A *Sardes* on voit encore une partie d'un Palais qu'on croit avoir été celui de Crésus : les murs en sont d'une telle solidité, qu'il fut impossible à nos Voyageurs d'en détacher une pierre.

A la fin de ce Volume, on trouve une effrayante relation de la peste qui fit en 1765 de si grands ravages à Smyrne. M. CHANDLER & ses compagnons se retirèrent à *Sedikui*, hameau dans le voi-

sin-

finage de la Ville. Ils y passèrent quelques semaines dans la crainte continuelle que ce terrible fléau ne s'étendît jusqu'à eux. Aux environs du Village, il y a des montagnes d'où l'on entendoit les *Cbarals* ou *Jackal*, hurler toute la nuit. Un vieux Turc assura que c'étoit un bon augure, & que puisque ces animaux venoient chercher leur proie si près de *Sedikui*, cet endroit seroit infailliblement préservé de la peste: l'événement justifia la prédiction. Il n'y a que les Francs qui prennent quelques précautions pour se garantir de la contagion. Tous les autres habitans sont à cet égard d'une négligence & d'une sécurité inconcevables. Ils n'observent aucun régime, ils n'ont point de Lazareths, ils ne pensent pas à interrompre la communication; de nombreuses familles sont entassées les unes sur les autres dans des maisons le plus souvent mal propres; les appartemens sont couverts de nattes, ou de tapis, de sofas & de coussins également propres à recevoir & à retenir la contagion; les Turcs vont & viennent par les rues comme de coutume, & se font même un devoir de Religion d'accompagner les

Tome XLVIII, Part. II. M morts

morts pour les ensevelir ; dès qu'un Musulman rencontre un convoi funèbre, il s'en approche pour mettre son épaule sous la bière sur laquelle le cadavre est étendu tout habillé, & il continue à rendre ce pieux office jusques à ce que quelqu'autre fanatique aussi fou ou aussi charitable que lui vienne le relever.



ARTICLE TREIZIEME

ALMANACH LITTERAIRE ou
ETRENNES D'APOLLON, con-
tenant des anecdotes intéressantes ;
les faillies de MM. de *Monts-*
quieu, *Duclos*, *Roi*, Poëte Lyrique,
Rousseau de Genève, *Saint-Foix*,
d'Alembert, &c. Diverses Poésies
nouvelles de MM. de *Marmontel*,
Bret, *le Mierre*, *la Dixmerie* ;
plusieurs jolies Chançons ; un Frag-
ment de *la Fontaine*, trouvé depuis
peu ; un morceau d'Homère, tra-
duit

AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 469.

duit en vers François par M. de *Voltaire*; quelques Lettres de ce grand Poëte à M. *Helvétius*, un Discours d'Adam à Eve tiré d'une nouvelle Traduction de *Milton* qui paroîtra bientôt; une Notice des principaux Ouvrages mis au jour en 1777; des Diversités curieuses; une Fable de M. *Feuilly*, & autres Pièces amusantes. Vol. in 12. de 224 pp Paris, chez la Veuve *Duchesne* &c.

Ce Recueil est dans le même goût & n'est pas moins agréable que celui dont nous rendîmes compte l'année précédente, nous en extrairons quelques-unes des anecdotes les moins connues. M. de *Fontenelle* avoit une maison de campagne dans les environs de Paris. Un jour qu'il y étoit avec plusieurs Académiciens, au nombre desquels se trouvoit M. de *Mairan*, on agita la question des systèmes de *Dessartes* & de *Newton*. Chacun prenoit un parti, lorsque tout à coup M. de F. inter-

rompant la conversation qui étoit très vive, leur adressa ainsi la parole : „ Messieurs, dites moi par quels principes de Philosophie de ces deux grands hommes, vous pourriez expliquer un phénomène qui se passe actuellement dans mon jardin ? Cette grosse boule de verre que voilà exposée au soleil, est brûlante par dessous, tandis qu'elle est froide à sa surface ”. On approcha du globe, on vérifia le fait, on raisonna beaucoup & l'on fut dîner. A la promenade on continua la recherche de ce phénomène singulier ; on s'efforçoit même à l'expliquer avec toute la vivacité possible, lorsque M. de F. qui s'étoit éloigné, s'approcha : „ Voici, Messieurs, l'explication que j'ai trouvée. ” On écoute avec la plus grande attention. „ La boule, leur dit-il en souriant, étoit chaude par dessus ; mais je l'ai retournée, alors elle a été froide. ” — „ L'illustre M. Franklin, si connu dans le Monde savant par ses découvertes dans la Physique, di-
noit un jour à Paris avec plusieurs de nos Académiciens chez une Dame d'un mérite distingué. La Maîtresse de la maison montrant le Philosophe à ses

fils âgé de 4 ou 5 ans, mais pétillant
 d'esprit & sachant déjà quelque traits de
 l'Histoire Romaine „ mon bon ami,
 „ lui dit-elle, regardez bien Monsieur,
 „ c'est un grand-homme. --- Maman
 „ qu'est-ce qu'un grand homme? Mon
 „ fils, c'est un homme qui fait de gran-
 „ des choses --- Qu'entendez-vous par
 „ de grandes choses? --- On vous dira
 „ cela quand nous serons à table. ” A-
 lors l'enfant se recueille une ou deux
 minutes, & regardant fixement M. *Franklin*: „ ma chère Maman, s'écrie-t-il
 avec un transport de joie, je crois con-
 noître à présent Monsieur, ne seroit-il
 pas Brutus ”. — M. *Rousseau* de Ge-
 nève après avoir lu *les Epreuves du sen-*
timent, s'écria: les autres Auteurs écri-
 vent avec leur plume ou avec leur es-
 prit; mais M. *d'Arnaud* écrit avec son
 cœur. ” --- M. *Duclos*, en parlant des
 hommes puissans qui n'aiment pas les
 Gens de Lettres dit: Ils nous craignent,
 comme les voleurs craignent les réver-
 bères. ” --- M. *de Fontenelle* voyant le
 Buste de *Despréaux*, par Girardon, s'é-
 cria: Je ne m'en dédis pas, il faut le
 couronner de lauriers & l'envoyer aux
 galères. ” --- M. *Roux* fut reçu Docteur

en Médecine à Bourdeaux en 1750; il vint ensuite à Paris. L'illustre *Montesquieu* le plaça dans la maison d'un de ses amis en qualité d'Instituteur. On objecta d'abord l'inexpérience du jeune homme, qui récemment sorti de sa Province n'avoit encore pris soin d'aucune éducation. Je le crois bien, répondit l'Auteur de *l'Esprit des Loix*, *M. Roux* n'est pas un homme qui doive faire deux fois ce métier. " *M. Guibon*, Auteur d'un bon Ouvrage sur les causes de la décadence de l'Empire Romain, ayant présenté son Livre au célèbre *M. Franklin*; celui-ci lui dit, qu'il espéroit pouvoir lui témoigner bientôt sa reconnoissance en lui donnant des matériaux pour composer l'Histoire de la décadence de l'Empire Britannique en Amérique. — *Mr. de Voltaire* a dit plusieurs fois à ses amis: " *Le Poète Rousseau me méprise, parce que je néglige quelquefois la rime; Et moi je le méprise parce qu'il ne fait que rimer.* " Voilà deux mépris bien mal motivés. " Quelques jours avant sa mort, *M. de Montesquieu* dit en particulier à une femme de qualité; *Madame*, la Révélation est le plus beau présent que Dieu ait fait aux hommes. " Par-

AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 469

Parmi les Poésies de ce Recueil nous
choisirons les Fragmens d'une Pièce de
Vers, que *M. de Voltaire* fit sur son em-
prisonnement à la Bastille au commen-
cement de la Régence.

*Or ce fut donc par un Mardi sans faute
En beau printemps un jour de Pentecôte,
Qu'un bruit étrange en sursaut m'éveilla.*

.

*Je vis paroitre au bout de ma ruelle
Trente corbeaux de rapine affamés,
Monstres crochus, que l'enfer a formés;
L'un près de moi s'approche en sycophante,
Un maintien doux, un compliment flatteur
Cachant le fiel qui lui ronge le cœur.
Mon fils, dit-il, la Cour sait vos mérites,
On y connoît les bons mots que vous dites,
Vos jolis Vers & vos galants Ecrits:
Et comme ici tout travail a son prix,
Le Roi, mon fils, plein de reconnoissance,
Veut de vos Vers vous donner récompense,
Et vous accorde en dépit des rivaux
Un logement dans un de ses Châteaux.
Les gens de bien qui sont à votre porte,
Avec respect vous serviront d'escorte:
Et moi, mon fils, je viens de par le Roi
Pour m'acquitter de mon petit emploi.*

M 4

Trf.

Trigaud, lui dis-je, à moi point ne t'adresse
 Ce beau début, c'est me jouer d'un tour,
 Je ne suis point rimeur suivant le Cour,
 Je ne connois Roi, Prince ni Princeffe;
 Et si tout bas je forme des souhaits,
 C'est que d'iceux ne sois connu jamais.
 Je le répète, ils sont Dieux sur la terre;
 Mais ne les faut de trop près regarder;
 Sage mortel doit toujours se garder
 De ces gens-là qui lancent le tonnerre.
 Partant, Vilain, retournez vers le Roi,
 Dites-lui fort que je le remercie
 De son logis; c'est trop d'honneur pour moi;
 Il ne me faut tant de cérémonie;
 Je suis content de mon bouge, & les Dieux
 Dans mon taudis m'ont fait un sort tranquille;
 Mes biens sont purs, mon sommeil est facile,
 J'ai du repos, les Rois n'ont rien de mieux.
 J'eus beau prêcher & j'eus beau me défendre,
 Tous ces Messieurs, d'un air doux & benin,
 Obligeamment me prirent par la main:
 Allons, mon fils, marchons: fallut se rendre,
 Fallut partir. Je fus enfin conduit
 Modestement dans le fatal réduit
 Que près (1) Saint Paul ont vu bâtir nos pères
 Par (2) Charles Quint. Oh! Gens de bien mes
 frères,

Que
 (1) Grande Paroisse de Paris, proche la Bastille
 (2) Roi de France surnommé le Sage.

AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 471

*Que Dieu vous gard d'un pareil logement !
J'arrive enfin dans mon appartement.*

Certain croquant avec douce manière,

Du nouveau gîte exaltoit la beauté,

Perfection, aise, commodité.

Jamais Phébus, dit-il, dans sa carrière,

De ses rayons n'y porta la lumière :

Voyez les murs de dix pieds d'épaisseur,

Vous y serez avec plus de fraîcheur ;

Puis me faisant admirer la clôture,

Triple la porte & triple la serrure,

Grilles, barreaux, verroux de tout côté,

Cela, Monsieur, pour votre sûreté.

Midi sonnant un chaudeau l'on m'apporte ;

La chair n'étoit délicate ni forte :

De ce beau mets je n'étois point tenté :

Mangez en paix : ici rien ne vous presse.

Me voilà donc en ce lieu de détresse

Emboftillé, niché fort à l'étroit

*Ne dormant point, buvant chaud, mangeant
froid,*

Trahi de tous, même de ma Maîtresse.

.



M 5

AR-



ARTICLE QUATORZIEME.

MONDE PRIMITIF, analysé & comparé avec le Monde moderne, considéré dans les ORIGINES FRANÇOISES; ou DICTIONNAIRE ETYMOLOGIQUE DE LA LANGUE FRANÇOISE. Avec des Figures en taille-douce. Par M. COURT DE GEBELIN, de la Société Econom. de Berne, des Acad. Roy. de la Rochelle, Dijon, & Rouen. Paris; chez l'Auteur, rue Poupée, Maison de M. Boucher, Secrétaire du Roi, & chez Boudet, Valleyre, Duchesne, Saugrain, & Ruault, Libraires, (se trouve à la Haye, chez P. F. Goffe) 1778. in 4^o. pp. 620 à deux colonnes, sans

AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 473

sans le Discours Prélimin. qui est
de 104 pp.

LE vaste & magnifique plan de M.
DE GEBELIN s'exécute successi-
vement, avec le plus grand succès &
avec plus de rapidité qu'on n'eût osé
l'espérer. Nous voici au cinquième
Tome; & si les quatre précédens n'a-
voient déjà placé l'Auteur dans la pre-
mière classe des Savans, & des bons
Ecrivains de ce Siècle, il suffiroit pour
cela du Volume que nous annonçons
actuellement. Les Etymologies y sont
traitées sur un plan tout nouveau, & cet-
te Science qu'on regardoit comme si
arbitraire, si frivole même, mérite à
présent le nom de Science, & devient
également lumineuse, utile, & satisfai-
sante pour les bons esprits. Si l'on n'a-
dopte pas toutes les idées de M. DE GE-
BELIN, si quelques-unes des ses éty-
mologies paroissent un peu forcées, si
l'on trouve que sa brillante imagination
l'égare quelquefois, il est au moins im-
possible de ne pas reconnoître que cet Ou-
vrage est très supérieur à tous ceux qui
ont

ont jamais été publiés sur le même sujet, qu'il est rempli de découvertes heureuses, & qu'il suppose l'érudition la plus profonde, & la plus grande sagacité.

Après avoir donné dans deux Volumes précédens les élémens du Langage ou la Grammaire Universelle, l'origine du Langage & de l'Ecriture, les loix d'après lesquelles on reconnoît sans peine les altérations qu'un même mot éprouve en se transmettant d'un Peuple à un autre; il ne restoit plus qu'à faire paroître les Dictionnaires Etymologiques annoncés dans le Plan général. Mais dans l'impossibilité de les publier tous à la fois, l'Auteur s'est déterminé à commencer par les Origines Françoises ou le Dictionnaire Etymologique de la Langue Françoisse. „ Nous croyons, *dit-il*, faire en cela un choix agréable à nos Lecteurs. Ce sont les origines de leur propre Langue, ou d'une Langue qu'ils entendent, d'une Langue qui s'est enrichie des dépouilles de toutes les Langues savantes, maniée elle-même par des Savans distingués, dépositaire d'une multitude de connoissances

ces, riche en chef-d'œuvres de toute espèce; fière de ses Orateurs, de ses Poètes, de ses Historiens, de ses Philosophes, de ses Ecrivains en tout genre, & qui entendue de presque tous les Peuples de la Terre, a presque atteint la gloire des Langues que parlèrent les Grecs & les Romains. ”

Plusieurs Savans ont cherché l'origine de notre Langue, nous avons même de gros Dictionnaires où l'on nous promet ses origines; mais deux choses s'opposoient à ce que cet Ouvrage fût bien fait. 1. L'idée où l'on étoit que le François dériveroit uniquement de la Langue Latine avec quelque mélange de la Grecque, & que celle-là avoit totalement anéanti celle qu'on parloit auparavant dans les Gaules. 2. Lorsqu'on étoit arrivé à une origine Grecque ou Latine, on ne savoit plus où aller; ceux qui ont voulu remonter plus haut, s'étant égarés eux-mêmes. Ils regardèrent la Langue Latine comme fille uniquement de l'Hébraïque; & ne la comparèrent jamais avec la Langue des Celtes, premiers habitans de l'Europe, & qui

qui y avoient apporté la Langue primitive. C'est au contraire la Langue Celtique, que notre habile Auteur regarde comme la mère de la Françoisé: cette proposition est la base de son Ouvrage, & les preuves, qu'il en donne dans son Discours préliminaire semblent ne rien laisser à désirer.

La Langue Celtique dans son sens le plus étendu, est celle que parlèrent les premiers habitans de l'Europe, depuis les rives de l'Hellespont & de la Mer Egée, jusques à celles de l'Océan: depuis le Cap Sigée aux portes de Troie jusques au Cap de Finistère en Portugal, ou jusques en Irlande. Cette Langue s'appella Celtique, parce qu'on donna à l'Europe septentrionale le nom de *Celtie*, & à ses habitans celui de *Celtes*, à cause du froid excessif qui y regnoit; effet de ses vastes marais & de ses antiques forêts. Cette Langue primitive de l'Europe, la même dans son origine que celle des Orientaux, se divisa bientôt en langues collatérales, à mesure qu'il se forma en Europe de grandes Peuplades; & que ces Peuplades se cantonnant devinrent sédentaires, agricoles, & n'eurent point
ou

ou peu de communication entr'elles. De là naquirent l'ancienne Langue *Grecque*, ou celle des Pélasges antérieurs de beaucoup à Homère & à Hésiode; l'ancienne Langue des *Latins*, ou celle de Numa, dans laquelle furent écrits ces vers Saliens qu'on n'entendoit plus au bout de quelques siècles, au temps de Cicéron & de Varron: la Langue *Etrusque*, parlée dans une partie très considérable de l'Italie: la Langue *Thrace*, parlée au Midi du Danube depuis le Pont-Euxin jusques à la Mer Adriatique, & la même que la Phrygienne ou celle des habitans de Troie: la Langue Teutone ou *Germanique*, parlée depuis la Vistule jusques au Rhin: la Langue *Gauloise*, parlée dans toutes les Alpes, dans l'Italie, en deçà du Pô, & depuis le Rhin jusques à l'Océan, ou dans les contrées qu'on appelloit les Gaules & qui renfermoient la France, les Pays-Bas, la Suisse, & tout ce qui fait partie de l'Allemagne en-deçà du Rhin; ajoutons-y tout ce qui compose les deux Bretagnes: la Langue *Cantabre*, ou celle des anciens Espagnols: enfin la Langue *Runique* parlée dans les Pays du Nord. Mais de toutes ces Langues, celle qu'on regarde proprement com-

comme la Langue Celtique, c'étoit la Langue des Gaules. *Polybe, Diodore, Plutarque, Ptolémée, Strabon, &c.* semblent regarder le nom de Celte & de Gaulois comme synonymes, sans doute parce qu'au moyen de la réunion de tous les Gaulois en un seul corps de Peuple sous le gouvernement des Druides, & à la faveur de leur position aux extrémités de l'ancien Continent qui les mettoit à l'abri des révolutions si ordinaires aux autres Peuples, les habitans des Gaules avoient conservé la Langue Celte dans toute sa pureté, tandis que les autres Nations Celtiques l'avoient déjà altérée par leur mélange avec divers autres Peuples. Et c'est cette Langue que *M. DE GEBBLIN* regarde comme la source de la Langue François.

Ce qui a fait illusion aux Savans qui croient que le François vient du Latin, c'est qu'entre l'époque où les Gaulois cessèrent d'être les maîtres des Contrées qu'ils avoient habitées de temps immémorial, & le temps où les Francs en firent la conquête, il s'écoula environ six Siècles pendant lesquels les Romains y maintinrent leur autorité & leur propre Langue; c'est que tout concourut alors

à donner à l'usage du Latin dans les Gaules, la plus grande étendue, tandis que la Langue Celte se perdoit peu à peu, & s'anéantit enfin entièrement s'il faut en croire ces Savans. Mais notre habile Auteur prouve qu'elle se conserva parmi les Gaulois qui se maintinrent en liberté; sc. 1. ceux qui se réfugièrent dans le fond de la petite Bretagne, à l'extrémité de cette vaste Presqu'Isle, qui est elle-même la portion la plus reculée des Gaules; & 2. ceux qui habitoient la Bretagne ou le Pays que leur enleva ensuite la Nation Angloise, & qui se réfugièrent dans les montagnes des Walles, ou des Galles, & dans la Province de Cornouaille vis-à-vis la petite Bretagne. Une partie de ces derniers se réunit aux Bas-Bretons, habitans de la Bretagne François. Ces Peuples cantonnés dans leurs montagnes escarpées, ou sur leurs côtes stériles, n'y furent jamais entièrement vaincus, & s'y conservèrent sans mélange. Séparés ainsi du reste de l'Univers, ces débris des anciens Celtes ont conservé leurs anciens usages, & parlent une Langue qui n'a aucun rapport à celle des Peuples qui les ont subjugués, & qui s'est partagée en trois

Dialectes, le Gallois, le Cornouaillien, & le Bas-Breton; Dialectes qui ont entr'eux le plus grand rapport, & qui sont incontestablement les précieux restes de l'ancienne Langue des Celtes ou des Gaulois. Ces trois Dialectes, en effet, offrent une prodigieuse quantité de monosyllabes, dont, comme autant de radicaux (1), dérivent leurs autres mots: c'est

(1) M. DE GEBELIN avoit observé au commencement de son Discours Préliminaire, que les mots peuvent être divisés en trois grandes classes, 1. Les mots radicaux ou primitifs qui expriment les idées générales, les idées prises dans leur sens le plus vaste, le plus étendu, au delà duquel il n'y a plus d'analyse: tels sont les mots *grand*, *fort*, *beau*, *mer*, *terre*, *air*. 2. Les mots dérivés qui expriment les nuances de ces idées, tels que *grandeur*, *forteresse*, *beauté*, *maritime*, *terrestre*, *aéré*, &c. 3. Les mots composés de plusieurs autres, tels que *grand-père*, *renfort*, *embellir*, *outre-mer*, *basse-terre*, *bel-air*. Les hommes, en effet, n'ont pas inventé un nouveau mot pour chaque idée; mais à mesure que les idées s'étendoient, on ajoutoit de nouvelles nuances au mot qui dès l'origine, avoit désigné cette idée principale.

c'est donc une Langue primitive puisque tel est le grand caractère distinctif des Langues premières, des Langues - mères. Ces Dialectes renferment encore une multitude de mots radicaux, qui donnent l'origine d'un grand nombre de mots Grecs, de mots Latins, & des mots de diverses Langues d'Europe; tandis que ces mots radicaux n'existent pas dans ces Langues; preuve incontestable qu'ils appartenoient à la Langue primitive de l'Europe, & qu'elle s'est transmise avec le plus de pureté ou de simplicité dans le Gallois & le Bas-Breton: en sorte que ces Dialectes nous représentent l'ancien Celtique. Il est d'ailleurs certain, & notre habile Auteur l'a prouvé dans un des Volumes précédens, que tout nom de lieu, de ville, de village, de forêt, de rivière, &c. a une signification déterminée: lors donc qu'il ne présente aucun sens dans la Langue vulgaire

le. Tous les mots primitifs avoient des rapports naturels avec les choses qu'ils désignoient; mais ces mots radicaux étoient en petit nombre, & peut-être que les racines de la Langue Françoisé ne montent pas à 400.

gaire, il faut le considérer comme un reste d'une Langue plus ancienne & parlée par les Fondateurs de ces lieux ; en sorte que pour déterminer le plus ou le moins d'antiquité des lieux, on n'a qu'à considérer leurs rapports avec la Langue vulgaire du Pays. Tous ceux dont les noms sont significatifs dans cette Langue vulgaire, sont postérieurs à son établissement ; tous ceux au contraire qui ne présentent aucun sens dans cette Langue, peuvent être censés l'ouvrage des possesseurs plus anciens de la contrée ; & la chose reste sans réplique, si en rapprochant ces noms de la Langue des premiers possesseurs, on en retrouve les élémens d'une manière parfaitement assortie à leur nature. Or de ces lieux dont les noms n'ont aucune signification dans la Langue Française, & ne peuvent s'expliquer qu'en les rapprochant de la Langue Celtique, il y en a une infinité en France. En se bornant aux seuls environs de Paris, M. DE GRAMMONT trouve un grand nombre de mots qui ne signifient rien en François, mais qui dans la Langue Celtique ont un sens très convenable aux lieux qu'ils désignent. Les étymologies que nous en don-

ne

nerons, dit agréablement notre Auteur, ne seront pas aussi amusantes que celles que les Grecs donnoient de leurs Villes ou de leurs Fleuves, dont les noms étoient toujours ceux d'un Héros ou de quelque belle Nymphe; elles ne seront pas aussi gaies que celles qu'*Hamilton* donne des environs de S. Germain, de Nofsy, des Moulinaux, de Pont-d'Alie: mais du moins elles seront plus instructives. " En voici quelques exemples, que nous prenons au hasard dans la longue liste qu'en donne *M. DE GEBELIN*. *Les Avernés*, nom d'une campagne qui a trois lieues d'étendue & qu'on sème en froment; Gonesse dont le pain est si renommé est à son extrémité occidentale. Or ce nom d'*Avernés* vient de *ver*, *var*, *bar*, qui signifia *blé* & *pain* dans la Langue Celtique. C'est de ce mot que les Latins firent *far*, *blé*; & que nous avons fait *farine*.

Bleau signifie eau bleue. On en fit le nom Celte d'un lieu situé près d'une source, & duquel en y ajoutant le mot François *fontaine*, on a fait *Fontainebleau*.

Nant signifie en Celte un vallon, un lieu bas, un fond où coule une rivière, où est un lac, &c. De là *Nanterre*, mot à mot la forêt du vallon; *Nantouillet*, *Nanteuil*.

Pac, *pec*, *pic*, désignoit une montagne, un coteau pointu, une colline; de là *Pacy*, mot-à-mot, le coteau de la rivière; le *Pec*, au bas de la montagne de S. Germain; le *Plessis-piquet* près de Sceaux sur un coteau pointu; *Pique-puce* près Paris. *Puce* est une altération de *Pud*, *Pod*, autre nom Celtique des coteaux, qui forma la famille Latine *por-est*, il est puissant, il peut. La *Séine*, dont les eaux coulent avec une si grande lenteur, fut bien nommée *Seben*, *Seban*, mot Celte qui signifie lent, paresseux. Les Gallois en firent *sen*, lent; & les Latins *segnis*, paresseux, lent.

Un autre preuve que la Langue Celtique n'est point éteinte c'est que plusieurs mots que les Anciens ont cités comme Celtes ou Gaulois, se retrouvent encore dans la Langue Francoise. En voici quelques exemples remarquables. *Alauda* étoit chez les Gaulois le nom d'un oiseau, comme le rapporte *Marcellus Empiricus*; peut-on y méconnoître le nom de l'*Alouette*? *Spatha*, étoit le nom de l'épée Gauloise, disent les Anciens: n'est-ce pas le Ligurien *Espaze*, & notre mot *Epée*, & n'est-ce pas de là qu'est venu notre mot

Spa-

AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 485

Spadaſſin? Carr, étoit un mot Gaulois qui désignoit les chars, & que les Romains adoptèrent; mais ce mot subsiste encore dans tous les Dialectes Gaulois, & dans notre propre Langue où il a produit une famille nombreuse depuis le *char* du modeste habitant des campagnes, jusqu'au *carrosse* doré des riches Citadins. *Arapennis*, étoit selon *Columelle*, un mot Gaulois qui désignoit une mesure de terre correspondante au demi-jugère Romain; qui n'y reconnoît notre mot *Arpent*?

La suite au Trimestre prochain.



ARTICLE QUINZIEME.

ODE sur la Mort de J. J. ROUSSEAU (*).

*Il n'est plus, ce puissant génie,
A qui la Langue des François
Doit sa chaleur, son énergie,
La raison sa marche hardie,
Et la liberté ses succès!*

Grand

(*) Mort le 3 Juillet à Ermenonville,
N 4

Grand en morale, en politique,
 Enchanteur en parlant d'amour,
 Orphée & Platon tour à tour,
 Il soumit tout à sa critique,
 L'Eglise, le monde, & la Cour.

Il osa, bravant l'anathème
 Des Encelades d'aujourd'hui,
 Seul contre tous, fort sans appui,
 Renverser leur affreux système.
 Il ne pensa que par lui-même;
 Et son siècle pensa par lui.

On l'a vu, par son éloquence,
 Confondre aux yeux de l'Univers
 Des Savans la fière ignorance,
 Faire rougir l'intolérance,
 Et montrer aux peuples leurs fers.

Quand il vit, au sein des lumières,
 Les loix complices des forfaits,
 Des Arts les faveurs meurtrières,
 Tous les maux, fruit de nos progrès,
 Il rendit l'homme à la Nature;
 Et sous son magique pinceau,
 L'homme heureux, sans art, sans culture,
 Nous semble créé de nouveau.

Aussi-tôt, l'ardent fanatisme
 Accourut, la Croix à la main,

*Pour dénoncer au Despotisme
Ce bienfaiteur du genre humain.
Les décrets, l'exil, les outrages,
Poursuivirent son cœur flétri.
Hélas ! il n'eut dans ces orages
Que sa vertu pour tout abri.*

*C'est ainsi que par son exemple,
Il prouva, comme en ses écrits,
Que se rendre digne d'un Temple
C'est se dévouer aux mépris.*

*Lors, de sa profonde science
Renfermant le trésor sacré,
Il ne parut plus inspiré
Que par le seul Dieu du silence ;
Et n'aspira, dans l'indigence,
Qu'au bonheur de vivre ignoré.*

*Ab ! quand le Sage instruit la terre,
Les préjugés lui font la guerre ;
On redoute, on fuit son flambeau.
N'est-il plus ? Vaine récompense !
Le regret succède à l'offense ;
Et l'on pleure sur son tombeau.*

*Pleurons donc sur ses tristes restes.
Tels ! Vertus ! prenez le deuil.
Mais vous, respectez son cercueil,*

488 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

*Beaux Arts ! sur ses cendres modestes
Craignez d'étaler votre orgueil.*

*Où si notre siècle, peut-être,
Ne fait pas encor t'honorer ;
Avec tes écrits, ô mon Maître !
Seul, j'irai m'instruire & pleurer.
J'invoquerai pour t'admirer
Une postérité plus sage,
Qui, par un immortel hommage,
Soit digne de te célébrer.*

A Genève, par Mr. REYBAZ
DE ROCHES.



NOUVELLES LITTERAIRES.

F R A N C E.

PARIS. *Principes de Morale, de Politique & de Droit Public, puisés dans l'Histoire de notre Monarchie, ou Discours sur l'Histoire de France, dédiés au Roi, par M. MORREAU, Historiographe de France; Tomes V & VI in 8., de l'Imprimerie Royale; & se trouvent chez Mousard, &c. 1778. Ces deux Volumes, qui s'étendent jus-*

jusques à la fin du Règne de *Charlemagne*, confirment de plus en plus la haute idée qu'on avoit conçue des talens, de la sagesse, & des excellentes vues de l'Auteur. S'il continue sur ce pied, il nous donnera le meilleur Ouvrage qui ait jamais été publié sur l'Histoire de France, & le plus propre à inspirer aux Princes cette bienfaisance, cette fermeté, cette justice si nécessaires au bonheur des peuples. Parmi les discussions intéressantes & lumineuses qui se trouvent dans ces deux Tomes, on distinguera particulièrement celles qui roulent sur l'état de la Magistrature; sur la Noblesse; sur le droit de conquête; sur le temps nécessaire pour prescrire la Souveraineté, lorsque le Prince a commencé par l'usurpation; sur l'Art militaire & la composition des Armées Françaises au 8^e & 9^e siècles, sur l'influence de la Religion, &c. „ Malheur aux Rois, s'*écrie* M. MORREAU, malheur aux Peuples, malheur à l'Etat, lors que la Religion n'est plus regardée comme le rempart du Trône: toutes les histoires nous attestent que si le Peuple & le Souverain n'ont plus la crainte de Dieu, il est encore plus facile à la multitude d'être rebelle avec succès, qu'au Despote, d'être impunément oppresseur. „

Me-

Mémoires du Maréchal DE BERWICK, écrits par lui-même, avec une suite abrégée depuis 1716 jusqu'à sa mort en 1734; précédés de son portrait, par Milord Bolingbroke, & d'une ébauche d'Eloge historique par le Président Montesquieu, terminés par des notes & des lettres servant de pièces justificatives pour la Campagne de 1706; chez Moutard, 1778. deux Vol. in 12. Ces Mémoires sont authentiques: M. de Montesquieu les avoit vus, & voici le jugement qu'il en portoit. „ Ce que j'ai dit dans l'*Esprit des Loix*, je puis le dire ici (à l'égard des Mémoires du Maréchal). C'est un beau morceau de l'antiquité que la Relation d'Hannon: le même Homme qui a exécuté a écrit. Il ne met aucune ostentation dans ses récits: les grands Capitaines écrivent leurs actions avec simplicité, parce qu'ils sont plus glorieux de ce qu'ils ont fait que de ce qu'ils ont dit. „ Tel est effectivement le caractère de ces Mémoires: ils sont écrits avec la simplicité, la candeur, le désintéressement, la modestie d'un Héros, qui comme le disoit Mylord Bolingbroke, étoit le meilleur grand Homme qui ait jamais existé.

Voyage Pittoresque de la Grèce. Premier Cahier; chez Barbou, Imprimeur Libraire;

&

AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 491

& chez Tilliard, Graveur; 1778 in folio :
Si la Société des *Dilletanti* (*) s'est fait
tant d'honneur & a si bien mérité du Pu-
blic en envoyant MM. Chandler, Revets,
& Pars dans l'Asie mineure & dans la Grè-
ce pour examiner les anciens monumens qui
s'y trouvent encore, combien ne doit-on
pas applaudir à la noble ardeur d'un Sei-
gneur François qui a entrepris lui-même le
Voyage de la Grèce, avec quelques Artistes
qu'il a engagés à l'y suivre, pour visiter &
pour décrire l'état actuel de ce pays où,
comme il le dit, *les plus grands Hommes dans
tous les genres ont paru, où les fastes les plus
imposans de l'Histoire se sont accumulés, où
l'esprit humain a été porté à sa plus haute éléva-
tion.* M. le Comte DE CHOISEUL-BOU-
FFIER partit de Toulon au Printemps de l'an-
née 1776, & toutes ses découvertes, tou-
tes ses observations dans cet intéressant
Voyage, les dessins qu'il a faits lui-même
ou qui ont été exécutés sous ses yeux, vont
être communiqués au Public dans une suite
de Cahiers, qui formeront ensemble deux
Volumes in folio. Le Cahier que nous an-

non-
(*) Voyez ce que nous en avons dit dans l'Arti-
XII, de ce Tome.

nonçons à présent contient dix Planches supérieurement gravées par M. Cheffard. En voici les sujets. 1. La Ville & le Château de Coron. 2. Des Soldats Albanois. 3. Des Femmes de l'Isle d'Argentiére, autrefois *Cimolis*. 4 & 5. Le Port de Milo, anciennement *Melos*. 6. Une Caverne qui sert d'entrée aux galeries souterraines de Milo. 7. Un Tombeau de marbre trouvé dans l'Isle de Siphanto, autrefois *Syphnos*. 8. La Ville & l'Isle de Siphanto. 9. Des Femmes de cette Isle. 10. L'Isle de Sikino, anciennement *Sicinós*. Outre ces dix Estampes, il y a une très belle Vignette qui représente *Bellone* franchissant un amas d'armes, & suivie de Guerriers Russes montrant aux Esclaves le symbole de la liberté, qu'ils ont la lâcheté de fuir. A la fin du Cahier on trouve encore un cul-de-lampe chargé de plusieurs médailles anciennes des différens lieux dont il est parlé dans le Texte. Ce Texte répond à la beauté des figures, le style en est élégant & pur, les narrations intéressantes, les réflexions souvent fines & toujours judicieuses.

Voici deux Traductions que nous n'avons point encore vues, mais dont on dit beaucoup de bien. *L'Expédition de Cyrus dans l'Asie*

AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 493

l'Asie supérieure, & la Retraite des dix mille; Ouvrage traduit du Grec, avec des Notes historiques, géographiques, & critiques; par M. LARCHER, de l'Acad. des Sc. & B. Lettr. de Dijon; chez les Frères Debure 1778; deux Vol. in 12.

Les Oeuvres de SENEQUE le Philosophe, traduites en François par feu M. DE LA GRANGE; avec des Notes de Critique, d'Histoire, & de Littérature; chez les Frères Debure, 1778; six Vol. in 12. M. DE LA GRANGE, à qui on devoit aussi une excellente Traduction de Lucrèce, est mort à l'âge de 37 ans.

Recherches & Considérations sur la Population de la France. Par M. MOREAU; chez Moutard, (& se trouve à la Haye chez P. F. Gasse;) 1778. grand 8° deux Vol. dont le 1^{er} est de 280 pp. & le 2^d de 157 avec quantité de Tables. Des devoirs d'état ont obligé M. MOREAU à faire ou à diriger des recherches ordonnées par le Gouvernement, son goût l'a porté à les étendre, & il nous donne à présent le fruit de ses observations & de ses calculs. On est presque effrayé du travail auquel il doit s'être livré: il est tel le page de ce Livre qui a nécessairement exigé deux mois de recherches & un volume

me

me de chiffres ; mais il en est résulté un Ouvrage très important, très bien écrit, & qui peut être de la plus grande utilité non seulement à la France mais à l'humanité entière. Dans le premier Tome, l'Auteur après avoir montré l'utilité des recherches sur la population, indique les moyens de les faire avec succès. Ces moyens sont les dénombremens, le calcul des Communautés, celui des maisons, celui des feux ou des états d'impositions réparties par tête, & sur-tout l'évaluation du nombre des habitans par le nombre annuel des naissances, des mariages, & des morts. Il y a environ 20 ans qu'on ne comptoit en France que 15 à 16 millions d'habitans : dans ces derniers temps, les Spéculateurs ont fait monter l'estimation à 18, 19, 20, 21, 22 millions. „ Aucun de ces Ecrivains, dit M. MAHAUT, n'a eu de base de son estimation, ou du moins ne l'a fait connoître ; les états même donnés par les Intendans vers la fin du dernier siècle, n'ont point de caractère de certitude, puis qu'ils n'ont point indiqué les opérations qui fondent leur opinion. Aujourd'hui nous avons sous les yeux des faits certains d'après lesquels on peut tirer des inductions & parvenir à la vérité. Il a été fait des relevés

vés des naissances, mariages, & décès dans tout le Royaume, & les moyens employés pour se les procurer, semblent en garantir l'exactitude." Il en résulte qu'actuellement la France a pour le moins *vingt-trois millions, cinq cens mille* habitans; & certainement la différence qui peut exister entre la réalité & cette estimation, n'est qu'à l'avantage de la population. L'Auteur croit qu'il y a dans le Royaume 17 femmes contre 16 hommes. Ce n'est pas qu'il naisse plus de femmes; au contraire on peut estimer qu'en France, sur 33 naissances il s'en trouve 16 de garçons & 15 de filles. Les femmes seroient-elles donc par leur constitution, plus vivaces que les hommes? Cette conséquence, dit M. MACHAUT, seroit contraire à l'ordre de la Nature, suivant lequel, pour tout ce qui a un principe de vie, le cours en est réglé d'après le temps de la crue & du développement de l'être. Or comme les femmes prennent plutôt leur crue, ont plutôt un tempérament formé, acquièrent plutôt la faculté de se reproduire, elles la perdent aussi plutôt, & leur carrière est moins longue. Mais il y a nombre de causes indépendantes de la constitution, pour lesquelles les hommes périssent plutôt que les femmes.

En effet, d'après les emplois auxquels ils sont destinés, la consommation en doit être, & en est réellement plus forte, ils sont perpétuellement exposés aux intempéries, & à la rigueur des saisons. Indépendamment de la guerre, fût-elle particulière à leur sexe, tous les métiers, toutes les professions homicides sont leur partage. Les passions des hommes, plus violentes que celles des femmes, sont aussi plus destructives; les excès de la boisson, plus communs; & les plaisirs vénériens, plus mortels. Pour une femme qui périt de mort violente, on compte peut-être cent hommes; pour une femme punie du dernier supplice, dix hommes; & quand l'âge des passions est passé, une partie du sexe viril a disparu de la terre, & la plus grande partie de celle qui reste est épuisée & affoiblie. D'après ces considérations, on ne doit pas être surpris de trouver plus de femmes que d'hommes qui parviennent à un âge avancé. La preuve que si l'un & l'autre sexe étoit également ménagé, le sexe viril survivroit, c'est que parmi les personnes qui sont parvenues à un âge qu'on estime prodigieux, il est bien rare qu'on puisse compter une femme; mais en ne considérant les deux sexes, qu'en masse, il est

constant, d'après les expériences, qu'en général la mortalité des hommes est plus hative. On peut communément compter que sur un nombre égal d'hommes & de femmes, nés dans la même année, après 50 ans il se trouve un quart de femmes plus que d'hommes; au dessus de 60 ans un tiers; & dans les âges subséquens l'excédent du nombre des femmes est toujours plus considérable. L'Auteur croit que jamais la population n'a été si grande en France qu'à présent; & il prouve en effet par des calculs auxquels nous ne voyons pas qu'il y ait rien à opposer, que dans l'espace de 74 ans la population est augmentée à peu près d'un neuvième, malgré le désastre de la guerre de 1701, l'hiver de 1709, & plusieurs chertés de grains. Il faut voir dans l'Ouvrage même les causes de cette augmentation. Le second Tome est consacré à exposer les causes physiques, politiques & morales qui influent sur la population en général & qui la font croître ou décheoir. Ses réflexions là dessus sont vraies & sages, ses vues excellentes, & c'est à cet égard sur-tout que nous avons dit que l'utilité de cet Ouvrage ne se borne pas à la France seulement, mais peut s'étendre à tous les Pays.

Code de la Raison, ou Principes de Morale, pour servir à l'Instruction publique: Avec une Notice des meilleurs Ecrivains Moralistes, anciens & modernes. Par M. l'Abbé DE PONÇOL; chez Colas (& se trouve à la Haye, chez P. F. Goffe) 1778; in 12, deux Vol. dont le 1^{er} est de 440 pp. le 2^d de 383. L'estimable Auteur de cet Ouvrage s'est proposé de simplifier la Morale en la réduisant à un seul principe, qui est la Raison. Il s'est borné à la Morale Naturelle & n'a pas cru devoir parler de la Morale Chrétienne, mais on voit dans sa Préface & dans plusieurs endroits du Livre même qu'il est sincèrement attaché à la Religion. Voici le plan qu'il a suivi. Après un éloge très long & très superflu de la Raison, il se sert d'elle pour prouver l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, & les autres vérités fondamentales; il examine tous les devoirs de l'homme tant généraux que particuliers; il trace un tableau abrégé des principales vertus; il fait quelques réflexions sur les coutumes ou les usages des hommes qui vivent dans l'état de Société; il présente un grand nombre d'exemples de la pratique des vertus morales, pour faire voir que cette pratique ne nous est pas impossible; il entre dans

dans un long détail sur les vices, & il en indique les remèdes ; il donne une idée de la plupart des Ecrivains philosophes ou moralistes, anciens & modernes, en y ajoutant un extrait assez étendu de leurs Ouvrages pour faire connoître leur génie ; enfin il termine le tout par un recueil de pensées morales. Les intentions de l'Auteur sont sans doute très bonnes, & son Livre pourra être utile à bien des lecteurs ; mais il faut convenir qu'on n'y trouve rien de neuf, que le style en est foible quoi qu'assez pur, & que les anecdotes dont l'Ouvrage est parsemé sont pour la plupart triviales. M. POURCEURT a vraisemblablement été Jésuite ; du moins il ne perd aucune occasion de dire du mal de Pascal, de Nicole, & de tous les ennemis de cette fameuse Société. En parlant de l'ingratitude, il dit que la postérité ne pardonnera point à M. de Voltaire sa nôtre ingratitude à l'égard des Jésuites „ qu'il a si fort diffamés dans tous ses Ecrits, quoi qu'il leur dût ses talens, sa fortune, ses connoissances, & la gloire qu'il s'est acquise dans les Lettres, laquelle seroit encore plus grande s'il avoit voulu suivre les avis de ses sages instituteurs. ” Sur l'*Affabilité*, l'Auteur observe que cette vertu con-

vient aux Philosophes comme aux Grands, & qu'elle dénote un caractère aimable; & voici l'exemple qu'il en donne. „L'Abbé *Terreſſon*, connu par ſon Roman de *Sébas*, & par ſa Traduction de *Diodore de Sicile*, paſſoit un jour dans les rues, vêtu d'une manière bizarre & négligée. Quelques enfans du bas peuple le remarquèrent, & le ſuivirent avec des huées. Un de ſes amis Payant rencontré, voulut écarter ces petits inſolens. *Eh! mon ami, laſſez-les faire*, dit l'Abbé, *cela les amuſe, & je ne puis leur faire que ce bien-là.*” C'étoit là un trait de bonté, ou ſi l'on veut de bonhomme, mais non pas d'affabilité. Parmi les anecdotes dont cet Ouvrage abonde, il y en a deux qui concernent *Louis XVI*, & qu'on nous ſaura ſans doute gré de rapporter. „Ce Monarque étoit à la chafſe & dans ſon carroſſe, lors qu'on lui annonça que le cerf étoit près d'être forcé. Qu'on ſe hâte, dit-il, qu'on prenne le chemin le plus court pour que je puiſſe arriver à temps. Le cocher enfila à l'inſtant un champ qui étoit enſemencé, *Par où vas-tu donc*, s'écria le Prince en lui ordonnant de reculer? *ce champ n'eſt ni à toi ni à moi, & je ne veux arriver par le plus court chemin qu'autant qu'il n'en coſtera rien*

AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 501

à personne. Un autre jour que le même Prince apperçut une Dame de la Cour qui portoit une robe d'une étoffe très précieuse, il fut curieux d'en savoir le prix. Après que la Dame l'eut satisfait: elle est fort belle, lui dit-il, mais il y auroit plus de mérite à s'en passer & à payer ses dettes.

Génie de M. DE BUFFON, par M. ***

Natura gentium, patria decus ac decus avi.
Anti-Luc.

In 12 de 386 pages, chez Panckoucke 1778. (& se trouve à la Haye, chez P. F. Goffe). Ce choix des morceaux les plus brillans de l'*Histoire Naturelle* du Plin François, sera très utile à ceux qui ne possèdent point ce grand Ouvrage. Le Compilateur dans un Discours préliminaire, exprime assez bien l'admiration dont il est pénétré pour Mr. DE BUFFON (*); il rassemble

(*) Voici des vers que M. Saurin, de l'Académie Française, a faits tout nouvellement pour être mis au bas du Buste de cet Homme célèbre;

*Heureux confident d'Uranie,
Il fut à la Nature arracher son bandeau;
Sur son front brille le génie,
Dans ses mains Michel Ange a remis son pin-*
ceau.

ble tous les titres qui la justifient, & en ajoute un que nous n'avions trouvé nulle part, & dont la preuve seroit bien consolante pour les amis du Christianisme. Selon Mr. ***, l'Auteur de l'Histoire Naturelle a pris pour base notre Religion sainte & a reconnu la nécessité d'une Révélation divine, dans un temps où l'impiété triomphe, où l'abus de l'esprit est appelé raison, où les paradoxes sont devenus des principes. Il semble cependant que si en effet le système de la Religion révélée eût servi de base à Mr. DE BUFFON, ce ne seroit pas un secret pour ses lecteurs; c'est Mr. M*** qui nous le découvre, & nous avons cru jusqu'ici qu'on ne trouvoit dans les Ecrits de Mr. de B. aucune allusion à la Religion révélée, si ce n'est dans la rétractation que la Sorbonne a exigée de lui. Au reste, quand il n'auroit pas le bonheur d'être Chrétien, au moins seroit-il très injuste de le ranger dans la classe des matérialistes: si l'on étoit réduit à opposer des autorités à ceux qui refusoient de se rendre à la voix du sentiment & de la raison, on pourroit alléguer à ces Philosophes modernes qui dans leur aveuglement nient & l'existence de leur ame & celle de l'Auteur de l'Univers, vingt passages de

de M. DE BUFFON, qui en supposent ou en attestent la certitude. Par exemple, en parlant de l'empire de l'homme sur les animaux, il dit que „ le rayon divin dont l'homme est animé, l'ennoblit & l'élève au dessus de tous les êtres matériels, cette substance spirituelle, *ajoute-t-il*, loin d'être sujette à la matière, a le droit de la faire obéir ; & , quoiqu'elle ne puisse pas commander à la Nature entière, elle domine sur les êtres particuliers. Dieu, source unique de toute intelligence, régit l'Univers & les espèces entières avec une puissance infinie : l'homme, qui n'a qu'un rayon de cette intelligence, n'a de même qu'une puissance limitée à de petites portions de matière, & n'est maître que des individus. ”.

S U I S S E.

GENÈVE. M. BERTRAND, Professeur en Mathématiques, fait imprimer un Ouvrage, intitulé : *Développement nouveau de la partie élémentaire des Mathématiques prise dans toute son étendue*. On nous annonce cet Ouvrage comme remplissant bien l'objet de son titre, c'est à dire comme traitant plus à fond qu'on n'a fait jusqu'à pré-

sent de tout ce qui est du ressort des Elémens, & disposant les matières dans l'ordre le plus favorable à l'intelligence des unes par les autres. Il sortira de la presse au mois d'Octobre : nous en rendrons un compte détaillé & impartial dès qu'il paroîtra.

Brevis & pacifica de Dæmoniâcâ Disquisition, quam --- sub præsidio D. Claparede Pæst. & S. Theol. Profess. publice tueri conabitur P. F. PREVOST Genevensis, Auctor, &c. chez J. L. Pellet, 1777. L'Auteur a raison d'intituler ses Thèses *Recherche pacifique*, il y soutient son avis avec tant de modestie qu'il faudroit bien aimer les procès pour lui en faire un sur cet article. On sait que les Savans sont partagés sur ce qu'il faut entendre par les *Démoniaques* dont parle l'E. S. M. PREVOST adopte l'explication de ceux qui entendent par là des hommes attaqués de maladies singulières & à paroxysmes effrayans, tels que les maniaques, les épileptiques, & ceux que dévore une noire hypocondrie. Cet avis, soutenu par des hommes d'un grand poids, lui paroît préférable en ce que par-tout où l'on peut expliquer nos saints Livres par les phénomènes ordinaires de la Nature, il ne faut pas recourir au miraculeux sans nécessité; & il croit que les ca-

raâtres sous lesquels l'Ecriture peint les Démoniaques, s'expliquent naturellement par différentes maladies connues des Médecins. *Mead* parle d'un mélancolique semblable à Saül, dont la musique adouciâoit les maux & charmoit les ennuis. *Sauvages* donne à l'épileptique les caractères sous lesquels est peint le jeune homme *Luc IX*. On voit encore des lunatiques semblables au Gadaréniën *Luc VIII*. Cette explication, dit notre Auteur, s'accorde pleinement avec le sens de l'Ecriture; car 1. il faut penser que les mots n'ont pas toujours une valeur étymologique; la superstition attribue aux Démons quelques genres de maux; le mot démoniaque passe en usage, & y reste lors même qu'on ne pense plus comme au temps où il prit naissance. C'est ainsi qu'on nomme encore *King's evil* (mal de Roi), une maladie qu'on sait bien que les Rois ne sauroient guérir par leur attouchement. 2. Jésus & ses Apôtres ne se proposant pas de relever toutes les erreurs physiques ou métaphysiques, parloient le langage reçu. 3. L'Ecriture appelle souvent elle-même du nom de maladies ordinaires, ce qu'elle nomme ailleurs possession des Démons *Matth. IX: 32. XII: 22. Luc. XIII: 11*. 4. Les Ecrivains sacrés représentant

les

les hommes comme étant sans cesse sous la protection de Dieu, on ne peut accorder cette idée avec celle qu'il les auroit laissés tourmenter par des Démon. Ces considérations & quelques autres que nous ne rapporterons point, ne sont pas nouvelles: on les trouve dans l'Ouvrage de M. Farmer & ailleurs, mais elles sont présentées ici avec beaucoup de netteté & d'une manière très intéressante. Toute la Dissertation fait honneur à M. PARVOST, & prouve en même temps que le goût de Philosophie dont quelques personnes font un crime à la Ville de Calvin, n'empêche pas qu'on ne s'y occupe des vérités révélées.

A L L E M A G N E.

Vienne. Kraus a imprimé: HERMANN BOERHAAVE *Epistolae ad Joannem Baptistam Bassand Medicum Cesareum*; 1778 in 8o. pp. 276. Il seroit bien superflu de recommander aux Médecins ces Lettres du grand BOERHAAVE: il suffit de dire qu'elles sont véritablement de lui, & qu'on en conserve les originaux dans la Bibliothèque Impériale. M. Bassand à qui elles sont adressées, étoit François de Nation, & avoit fait une partie de ses études sous BOERHAAVE.

Après

AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 507

Après avoir supérieurement profité des leçons d'un tel Maître, il exerça avec beaucoup de succès la Chirurgie & la Médecine dans divers Pays, & devint enfin Premier Médecin de la Cour de Vienne. Il mourut en 1742 dans sa 62 année. BOERHAAVE conserva toujours une estime particulière & une tendre amitié pour son ancien Disciple; & il entretenait avec lui pendant 26 ans une correspondance suivie, qui ne finit qu'avec la vie du Professeur de Leyde, arrivée le 23 Septembre 1738. Quelques jours avant sa mort, il dicta encore une Lettre Françoisse pour son Ami, & il ne se peut rien de plus beau que les sentimens de patience & de résignation chrétienne qu'il y exprimait. On les admire aussi dans plusieurs Lettres précédentes écrites par lui-même en Latin, & nous ne pouvons pas nous refuser au plaisir d'en rapporter quelques morceaux. On y verra de quel œil ce grand Homme envisageoit la fin de sa carrière, & quelle force sa Religion & sa piété lui prêtoient dans les maux dont il étoit accablé: *Me prebendit vomica in pulmone, spiritum præfocans ad levissimos corporis motus, a tribus abhinc mensibus, quotidie increfcens. Si clausa augetur, opprimit; si vero rumpitur, eventus incertus. Quid-*
quid

quid fiet, id omne continget ex arbitrio summi Numinis. Cur ego metuum, quid cupiam aliud? Adoremus Deum! sufficit. Interim curo sedulo, ut levisissima adhibeam remedia, ut lentam & maturem, securus de exitu. Vixi ultra sexaginta & octo annos, semperque latus ——— Id dabit semper Deus, quod unice mortalibus bonum. Illi sit gloria, amor, & obedientia nobis ——— Après une description effrayante des douloureux symptômes dont sa maladie étoit accompagnée, il ajoute dans une autre Lettre: *Hæc mea vita, quæ placet tamen, quia sic visum Deo, cujus absolutissimum jus in me agnosco, amo, adoro, id orans, liceat pati patienter, & cum laude infinita summi Numinis, id omne, quod vult, ut patiar.*

La plupart de ces Lettres roulent sur des sujets de Médecine, de Botanique, & de Chymie. Souvent M Bassand consultoit son Ami sur des maladies peu communes & sur des cas embarrassans, & l'on sent combien les réponses de l'Hippocrate moderne doivent intéresser les Médecins. Mais ces Lettres sont précieuses à un autre égard encore; c'est que la belle ame de Boerhaave s'y peint toute entière: on y voit sa candeur, sa simplicité, sa bienfaisance, son en-

pre-

preffement à se rendre utile à ses amis & à la société, sa reconnoissance pour les moindres services, son amour pour la vérité, pour la vertu, pour la Religion. Quelquefois on y trouve des détails sur ses occupations, sur son genre de vie, &c. Ainsi, par ex., on voit dans la Lettre 85 (*) qu'étant déjà dans sa 67 année, il se levait encore avant cinq heures du matin après avoir passé la nuit dans sa Maison de campagne, qu'il se rendoit en Ville pour y recevoir les visites de ceux qui venoient le consulter, qu'il leur donnoit audience jusqu'à six heures du soir, que dans les entretiens, il faisoit des lectures, des expériences de Chymie, des exercices de dévotion, & qu'enfin il retournoit à sa Campagne, où il se plaisoit à contempler cette multitude d'arbres & de plantes exotiques dont il avoit en partie l'obligation à son Ami Bassand. *Ego recte valeo, nocte dormio in villa mea. Quinta matutina peto urbem. Ibi ad sextam a meridie querebas agrotantium lenio. Chemica exerceo. Animum legendo oblecto. Deum adoro, amo, veneror, unice. Redux rus stirpes contem-
plor,*

(*) Les Lettres qui composent ce Recueil sont au nombre de 94.

ter, agnosco, laudeque *Amici Bassandi* liberalia munera : hortus enim superbit arborum varietate vegetarum, ibi ego plantis immorior, & amore plures habendi senesco. *Amabilis, dulcis infania ! Tiliam Bobemicam* latissimo folio, atque miram illam cucullato folio ex *Silesia*, quis unquam dabit ? Ita pariunt divitiarum insatiabilem majorum famem, & torquet avarus benefactoris liberalitatem. Ignosce senescentis *Amici* delirio, querentis seivere arbores, quæ adspectum juvent nepotum, istisque umbram faciant. *Mibi* sic vite transe inter hæc, dolenti nihil, nisi quod non finis, latus cætera.

BERLIN. On nous a priés d'insérer dans notre Journal le Prospectus que voici : il nous paroît bien propre à prévenir avantageusement en faveur de l'Ouvrage périodique qu'il annonce. *Correspondance Académique : par une Société de Gens de Lettres des principales Villes de l'Europe.*

„ Les Académies ne sont instituées que pour étendre la sphère de nos connoissances, accélérer les progrès du goût, porter les sciences & les arts à leur perfection. Elles remplissent plus ou moins leur objet ; &, malgré les vaines clameurs de leurs ennemis, on peut dire qu'elles n'ont pas peu contribué jusqu'ici à faire fleurir les lettres.

à polir les mœurs des peuples, à répandre les lumières dans toutes les conditions.

Les jugemens qu'on porte de ces corps respectables, si dignes de la protection & des faveurs des gouvernemens, sont presque tous dictés par la passion.

En France, les ACADEMICIENS de la Capitale affectent un souverain mépris pour les ACADEMIES de Provinces, qui, si on les en croit, *font perdre des hommes à l'Etat, sans en faire acquérir aux Lettres*; & les savans, les littérateurs, les artistes, qui n'ont l'avantage d'appartenir, ni aux SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES de la Capitale, ni à celles des Provinces, ne cessent de déclamer, de se déchaîner avec acharnement contre l'inutilité de ces sortes d'institutions. Ils n'y découvrent que des hommes *médiocres, des esprits intrigans & ambitieux, des écrivains précieux ou bousoufflés, des critiques sans goût & sans principes*.

A quels motifs faut-il attribuer ces assertions frivoles & ces téméraires inculpations? à l'esprit d'intérêt, à la vaine gloire des uns, & à la basse jalousie des autres.

Les premiers voudroient dominer exclusivement; s'arroger une distinction, qui seroit d'autant plus flatteuse pour leur amour

312 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

propre que personne ne la partageroit avec eux; s'ériger en Dictateurs & en despotes de l'Empire des lettres.

Les derniers, à leur tour, trop foibles pour pouvoir supporter des supérieurs, & assez présomptueux pour se croire en état de les effacer, s'efforcent de rendre la considération publique indépendante des places & des honneurs littéraires qu'on leur refuse.

Soyons justes & impartiaux; Les ACADEMIQUES sont utiles aux arts & aux sciences: & leurs travaux méritent de fixer l'attention de tous ceux qui les cultivent ou qui les aiment.

L'objet de cette CORRESPONDANCE est donc de concourir aux vœux & aux intentions des gouvernemens, qui ont établi des ACADEMIES & autres SOCIÉTÉS SAVANTES, en rendant compte fidèlement & sans passion de tout ce qui leur est relatif, des productions qui naissent dans leur sein, des mémoires qu'elles publient, des observations qui leur sont adressées, des prix qu'elles proposent & qu'elles offrent à l'émulation des talens, des ouvrages qu'elles approuvent, &, en un mot, de tous les événemens qui les intéressent directement ou indirectement

ment & auxquels les gens de lettres de tous les pays peuvent prendre part.

Il est bien des ACADEMIES, qui ne sont pas dans l'usage de publier le recueil des pièces qu'on lit dans leurs assemblées. Nous supplions toutes celles qui sont dans ce cas, de nous adresser les meilleures de ces productions; afin que nous en enrichissions notre CORRESPONDANCE, & que le public n'en soit pas privé. Déjà plusieurs d'entre-elles s'y sont engagées solennellement; & nous espérons qu'elles ne manqueront pas à des promesses, dont les Lettres elles-mêmes réclament l'exécution. C'est aux pièces qui n'ont jamais vu le jour, que nous nous attacherons de préférence.

Nous ne négligerons rien pour faire de cet OUVRAGE PERIODIQUE le dépôt commun des richesses littéraires & ACADEMIQUES de l'Europe.

Nous nous y montrerons toujours empressés à rendre justice aux talens & au vrai mérite; &, toutes les fois que des ACADEMICIENS utiles & estimables seront jugés avec trop de rigueur par les Journalistes & les Critiques, persécutés & opprimés par l'autorité, outragés & calomniés par certaines sectes orgueilleuses, dont l'ambition se-

roit de s'affervir tous les esprits & de ne faire que des esclaves, on nous trouvera toujours disposés à dissiper les erreurs & les préjugés, à prévenir les injustices, à détruire les impostures, dont ils seront ou pourroient être un jour les victimes.

Pour être informés bien exactement de tout ce qui se fait dans les différentes ACADEMIES & de tout ce qui les concerne, nous avons eu soin de nous assurer d'un Correspondant dans les villes même où elles sont établies; & dans le choix que nous en avons fait, nôtre principale attention a été, qu'il ne tint à aucun corps, à aucun parti, à aucune secte; qu'il fut sincère & de bonne foi dans ses jugemens & ses opinions; qu'il ne desirât d'être connu que de nous, pour n'être gêné par aucune considération particulière; qu'il n'eut enfin d'autre ambition que de se rendre utile aux lettres & à la société.

LIBERTÉ, VÉRITÉ, UTILITÉ:
voilà notre devise; & nous promettons bien de ne la perdre jamais de vue.

Conditions de la Souscription. Cet Ouvrage sera composé, pour l'année, de 96 feuilles, grand in 8°; & sera distribué par cahiers

hiers ou numeros de 4 feuilles chacun, le 15 & le 30 de chaque mois régulièrement, à commencer du mois d'Août prochain. Le papier, le format & les caractères en seront les mêmes que ceux du *Prospectus*. Le prix de la souscription sera de deux *Ducats*, qu'on sera libre de payer d'avance, en totalité ou en deux fois, un *Ducat* pour chaque semestre. Ceux qui ne voudront pas payer d'avance se contenteront de donner leur obligation: mais on les prévient qu'ils souscriront alors pour l'année entière, & qu'ils acquitteront le quart du prix de la souscription (1 Ecu & 12 gros) à la fin de chaque trimestre.

On souscrit aux Bureaux des postes & chez les principaux libraires de l'Europe.

POUR LA HOLLANDE, chez P. F. Goffe, Libraire de la Cour. *Avis des Éditeurs à Berlin.* Les personnes qui jugeront à propos d'entrer en correspondance avec nous, ou de faire insérer quelques notices dans cet Ouvrage, sont priées d'affranchir leurs lettres & leurs paquets. Sans cette précaution, leurs envois seront inutiles, & leurs paquets, mis au rebut. Elles sont encore averties, que nous ne ferons usage que des pièces dont nous connoissons les

Auteurs; mais que toutes les fois qu'elles voudront garder l'anonyme, il suffira qu'elles nous en préviennent.

LEIPSICK. *Reizenstein. Die Geschichte eines deutschen Officiers &c.*, c'est-à-dire, *Reizenstein: Histoire d'un Officier Allemand.* Premier Volume; orné de gravures; petit in 8. de 398 pages; 1778, chez *Weygand*. Ce Roman vraiment national & adapté aux circonstances où se trouvoit l'Allemagne il y a deux ans, respire le patriotisme & l'humanité. Le grand but que l'Auteur semble s'y proposer est de peindre aux Princes d'Allemagne les maux présens & à venir, publics & particuliers qui doivent naturellement résulter de l'échange qu'ils se permettent de faire du sang de leurs guerriers contre l'or des Anglois. Il n'est point d'ame sensible qui n'applaudisse à ce but, & ne gémissent sur le sort des malheureuses victimes du devoir & de l'honneur, qui au lieu de cultiver & de défendre la terre qui les a vus naître, sont condamnés à rompre les liens les plus chers, à chercher le danger & la mort dans un autre hémisphère & à s'immoler ainsi pour des querelles étrangères à leur Patrie... Ce Roman écrit en forme de Lettres est très varié: il offre tour à tour des situations attendrissantes, des peintures originales, des dis-

differtations sur divers points de politique d'économie, & de Littérature. Les caractères y sont bien dessinés, l'intérêt qui n'est que médiocre au commencement croît avec rapidité, & la fin du premier Volume fait desirer avec impatience qu'il soit bientôt suivi d'un second.

JACOB JONAS BJO'RNSTAHL, *Professor der Philosophie zu Upsala, Briefe auf Reisen durch Frankreich, Italien, die Schweiz, Deutschland, Holland, England und einen Theil der Morgenländer, aus dem Schwedischen übersetzt von Just Ernst Groskurd, &c.* c'est-à-dire, *Lettres de Mr. J. J. BJO'RNSTAHL, Professeur de Philosophie à Upsal, écrites pendant ses Voyages en France, en Italie, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre & dans une partie du Levant. Traduites du Suédois par M. Groskurd. Tome I. & II.* qui contiennent le Voyage de l'Auteur en France & en Italie. Stralsund, chez C. L. Struck; Rostock & Leipzick, chez J. C. Koppe. Ces Lettres dont les Suédois se glorifient, sont le fruit des observations & des recherches que Mr. le Professeur BJO'RNSTAHL a faites pendant un voyage de dix à onze ans. Rien n'échappoit à l'active curiosité du savant Voyageur: nous en sommes témoins

53 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

dont son séjour à la Haye ; mais il s'est particulièrement attaché à connoître les hommes mérités dans les Sciences & dans les Arts, & les relations intéressantes pour les Lettres, plairont encore à ceux qui aiment les anecdotes, les descriptions du local, la peinture des mœurs & des usages de différents Peuples. Ces Lettres sont adressées au célèbre Mr. Grevell, Bibliothécaire de S. M. Suédoise. Nous apprenons qu'on les traduit en Anglois, en Hollandois, & en François ; lorsque cette dernière Traduction aura paru, nous en rendrons un compte détaillé.

PROVINCES-UNIES.

UTRECHT. J. van Schoonhoven & Comp.
ont imprimé : J. D. MICHAËLIS *Nieuwe
Overzetting des Ouden Testaments, met Aan-
merkingen voor ongeoefden. In het Neder-
duitsch overgebragt. II Deel's Iste Stukje,*
een gedeelte van het eerste Boek van Mozes
beheersende ; benevens eene Voorrede, waar
in de opkous en eerste vorderingen der mensch-
lyke Maatschappij worden nagespoort. Ten-
denne ad Coelestem Patriam ; c'est-à-dire,
Manuelle Versum de l'Ancien Testament, avec
des Remarques pour les Personnes non-let-
trées,

AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 519

trées, par M. MICHAËLIS. *Ouvrage traduit de l'Allemand en Hollandois. Tome second, première Partie, contenant une partie du Livre de la Genèse, avec une Préface du Traducteur* (M. le Baron de PERPONCHER), où l'on recherche les commencemens & les premiers progrès de la Société Humaine; 1778. grand 8^o de 138. pp sans la Préface qui en a 196. Cette Traduction & cette Préface, dont on ne sauroit dire trop de bien, nous occuperont le Trimestre prochain.

Kort Begrip der Kerkelyke Historie, door den beroemden Heer J. H. S. FORMEY, Hofraad, Professor in de Philosophie, steeds aanblyvend Secretaris van de Koninglyke Academie der Weetenschappen, te Berlyn, &c. In 't Nederduitsch gevolgd, en met veel byvoegselen vermeerderd door I. DE LA FONTAINE, Rustend Predikant van 's Gravezande. Tweede merkelyke verbeterde Uitgaave; c'est-à-dire, Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique, par M. FORMEY. Traduit en Hollandois, & accompagné d'un grand nombre d'additions par M. DE LA FONTAINE, Pasteur Emérite de 's Gravezande. Nouvelle Edition considérablement augmentée; chez S. de Waal, 1778, grand 8^o. quatre Par-

ties d'environ 325 pp. chacune. Lorsque cet excellent Ouvrage parut pour la première fois en Hollandois, nous en donnâmes une notice dans cette Bibliothèque (*); & nous nous proposons de rendre incessamment un compte détaillé des additions importantes dont M. DE LA FONTAINE a enrichi cette nouvelle Edition.

LEYDE. S. & J. *Luchtmans*, Libraires ici, & G. *Tresling*, Libraire à *Leeuward*, ont imprimé: HERMANNI VERNERII, *Institutiones Historiae Ecclesiae Veteris Testamenti, seu Patriarchalis & Israeliticae. Tomus I. Ab Orbe condito ad Templi Salomonis initium*; 1777 in 4o. pp. 603. Cet Ouvrage, très digne de la haute réputation de l'Auteur, ne nous est parvenu que depuis peu: nous en rendrons compte incessamment.

La Richesse de la Hollande, Ouvrage dont nous avons commencé l'analyse dans les deux précédentes Parties de ce Journal, se traduit actuellement en Hollandois avec des corrections & des additions très considérables. Nous croyons donc devoir interrompre la suite de nos Extraits, afin que lorsque

(*) *Biblioth. des Sc.* Tom. XXIV. Part. I. Art. L.

AVRIL, MAI, JUIN, 1778. 521

que cette Traduction paroltra nous puissions, en la comparant avec l'Original, profiter des améliorations qu'on nous promet.

*De Pligten der Overbeeden, of Vertoog over de Rechtaardigheid: als den grond van alle de Pligten van eenen Vorst; den tegenwoordigen Koning van Frankryk, voor deszelfs komst tot den Troon voorgesteld en aangepreezen: door den Hr. MOREAU, Raad in 't Hof der Aides in Provence; Eerste Raad van Monsieur 's Konings Broeder: Historie Schryver van Frankryk; Bibliothecaris van de Koninginne, Lid der Hollandſche Maatschappye van Haarlem, enz. Uit het Franscb vertaald, zynde by deeze Vertaaling gevoegd eene Voorreeden, en eenige Aanteekeningen van Mr. ELIAS LUZAC, Adv. chez Luzac & van Damme, grand 8o d'environ 400 pp. Cette Traduction du Livre que M. MOREAU publia il y a trois ans sous ce titre: *Les Devoirs du Prince réduits à un seul principe, ou Discours sur la Justice*, nous parolt également élégante & fidèle. M. LUZAC, si avantageusement connu par diverses productions & sur-tout par son excellent Commentaire sur les *Institutions du Droit de la Nature & des Gens* par Wolf, a mis à la tête de cette Traduc-*

duction une Préface très judicieuse, où il caractérise fort bien l'Ouvrage de M. MOREAU. „ Je ne connois aucun Livre, dit il, où les devoirs aussi bien que les droits des Souverains soient exposés avec autant de solidité, de force, de justesse & de lumière. Jamais on n'a mieux fait sentir la liaison essentielle & nécessaire qu'il y a entre le bien-être du Prince & le bonheur des sujets; jamais on n'a présenté d'une manière si lumineuse les vrais fondemens de la Souveraineté, ni montré avec tant d'énergie que les Princes n'ont de pouvoir qu'autant qu'ils sont justes, & que l'observation de la Justice est relativement à tous les membres du Gouvernement, le plus sûr & même l'unique moyen de rendre l'Etat heureux & florissant. ” Dans la suite de cette Préface, M. LUZAC compare l'Ouvrage de M. MOREAU à l'admirable Lettre de *Cicéron* à *Quintus*, & à celle de Mylord *Bolingbroke* sur le caractère d'un Roi patriote; & il montre que quoique ces deux Ecrits passent avec justice pour des chef-d'œuvres, celui de l'Auteur François mérite encore la préférence, qu'il devoit être le manuel non seulement des Princes mais aussi de tous ceux qui ont quelque part au Gouvernement, qu'en particu-

Il peut être de la plus grande utilité dans cette République, & qu'on ne sauroit trop le recommander aux jeunes gens qui sont destinés à entrer dans les emplois. N'oublions pas d'avertir que soit au bas des pages, soit à la fin du Volume, on trouve diverses Notes intéressantes dont M. LUTZAC a enrichi cette Traduction. Dans les unes il confirme par de nouvelles réflexions celles de son Auteur; dans d'autres il le critique modestement: par exemple il fait voir que ses idées sur le mariage, sur le divorce, sur les séparations se ressentent des préjugés de son Eglise, & sont contraires à une saine politique. Mais les Notes les plus importantes sont celles où l'habile Jurisconsulte fait à cette République l'application des maximes de son Auteur, ce qui amène de savantes discussions sur la constitution de notre Gouvernement, sur l'autorité des anciens Comtes, sur l'ancienneté & les droits de la Cour de Hollande, &c.

DORDRECHT. P. van Braam, Libraire de cette Ville, & Bennet & Hake, Libraires à Rotterdam, distribuent le second Tome de *l'Histoire du Peuple d'Israël, depuis la Création du Monde jusqu'au retour de la Captivité de Babylone, tirée de l'Ecriture Sainte.*
Par

524 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

Par J. L. MAIZONNET, *Posteur Emérite de l'Eglise Wallonne de Delft*, 1778 grand 8o. de 457 pp. Nous en rendrons compte dans la Partie suivante de cette Bibliothèque.

LA HAYE. M. BARKEY vient de publier la seconde Partie du Tome II de son *Museum Haganum Historico - Philologico - Theologicum*, chez J. H. Munnikbuizen & C. Plaas, 1778 in 8o d'environ 300 pp. Cette Partie, dédiée au célèbre M. Chais, contient 1. C. C. Tittmanni . A. M. & Longefalssæ primum ad D. Bonif. Ecclesiæ, nunc Theologiæ Professoris apud Wittebergen-
ses Ordinarii, *Tractatus de Vestigiis Gnostico-
rum, in N. Testam. frustra quaesitis*. L'Au-
teur tâche de prouver contre la plupart des
Théologiens & des Critiques modernes, que
les *Gnostiques* ont été postérieurs au Siècle
des Apôtres, & qu'ainsi les passages du N.
T. où l'on croit communément qu'il est par-
lé de ces Hérétiques ne les concernent
point. Mr. Tittmann donne une grande vrai-
semblance à sa thèse, & tout ce Traité, qui
contient 295 pages, mérite singulièrement
l'attention des Savans. 2. J. J. Griesbachii,
*Theol. Doct. & Prof. primum Halensis, nunc
vero Jenensis Ordin. Historiæ Editionum
Novi*

Novi Testamenti Graeci. Cette Histoire est aussi un morceau très précieux, qui a été fort applaudi en Allemagne, mais qui n'étoit pas encore assez connu dans ces Provinces. 3. *Epistola Theologorum Norimbergensium* Wenceslai Linci, Andreae Osiandri, Viti Theodoris, & Thomae Venatoris *ad Doctorem Rupertum a Mosham, Decanum Pataviensem & Regium Consiliarium, in qua venenata ejus convicia, mendacia & noxia dogmata percelluntur, & magna ex parte, licet breviter confutantur.* 4. J. C. Harenbergii *Apomnemoneuta de Ruperto a Mosham.*

Description d'un Graphomètre Universel, Nouvel Instrument propre à dessiner toutes sortes d'objets de la manière la plus exacte, & la plus prompte; Inventé par A. G. ЕСК-ХАРДТ, Membre de la Société Royale de Londres. Avec Figures. 1. Partie: en forme d'Atlas, chez J. H. Munnikhuizen 1778. Les inventions les plus ingénieuses ne sont jamais portées dès leur origine, à un point de perfection tel qu'il n'y ait plus rien à y corriger dans la suite; il en a été du Graphomètre comme de beaucoup d'autres instrumens de Physique & de Mécanique, l'Inventeur l'a trouvé susceptible d'amélioration, & a senti qu'il lui seroit aisé de le
con-

construire avec plus de simplicité. Cette raison jointe à d'autres, a fait différer la publication de cet Ouvrage; mais l'Auteur se flatte de dédommager amplement de ce délai, d'un côté par un plus grand degré de perfection donné à l'instrument, de l'autre parce qu'en le retouchant il a fait une découverte dont il se promet une surprise agréable pour le Public. Pour faire mieux sentir l'utilité générale du Graphomètre, on commence par rappeler ici les grandes difficultés qu'on rencontre dans le Dessin lors qu'il est question de représenter des objets de toute espèce, conformément aux proportions & à la figure sous lesquelles ils se présentent à nos yeux. L'Inventeur a jugé que pour surmonter ces difficultés autant qu'il est possible, il falloit le secours d'un Instrument qui satisfît aux sept conditions suivantes: „ 1^o. Qu'il puisse prendre des mesures mathématiques ou sûres de toutes sortes d'objets. 2^o Que la mesure puisse se faire d'une manière si aisée, qu'elle donne au Dessinateur le moins de peine, lui prenne le moins de temps, & lui cause le moins de distraction possible, afin que la marche de son génie n'en soit pas retardée 3. Qu'au moyen d'un tel Instrument l'on puisse, non seulement mesurer les grandeurs, mais aussi

de.

déterminer tous les raccourcissmens de leurs contours, avec leurs proportions dans une grandeur donnée, & pour cet effet que l'on puisse changer à volonté les points d'horizon & de distance qu'il faut prendre. 40. Qu'après avoir pris ces mesures, l'on puisse, l'instant d'après enlever l'Instrument de dessus le papier, pour en laisser l'accès libre au Dessinateur, comme aussi le remettre d'abord, avec la dernière précision, au point où il a été pendant qu'on a pris la mesure précédente. 50. Que la mesure des grandeurs en longueur, largeur ou hauteur, soit indiquée seulement par des points, sans qu'il faille en tracer la liaison par des lignes ou des contours suivis, afin que le Dessinateur, ne soit pas gêné par des traits, tandis qu'il dépend du reste de son talent ou de son génie, de donner à sa figure les traits & ces touches vives & gracieuses que l'on ne peut se procurer par aucunes règles ni par aucun instrument. 60. Que pendant la détermination des points, l'Instrument puisse commodément être arrêté chaque fois, pour que le Dessinateur, dans des mesures qui exigent une grande précision, ait le temps de s'assurer pleinement de la justesse de sa mesure. 70. Qu'enfin en cas de besoin l'on puisse.

dans l'usage que l'on fait de l'Instrument, fixer la personne dont on tire le Portrait ou bien la figure entière après qu'elle a pris une certaine attitude. " Les Planches de cette 1^{re} Partie, aussi bien que la description complète des machines qui composent le Graphomètre, réservée pour la Partie suivante, serviront à démontrer qu'il est construit de manière à remplir les conditions qu'on vient d'exposer. On s'est donc borné ici à l'indication de ses principaux avantages; & d'abord à l'égard du quatrième article, savoir la possibilité de déplacer & d'enlever l'Instrument à chaque instant, on assure qu'il peut l'être au moins trente fois dans une minute, ce qui ne fait qu'une seconde pour chacun de ses mouvemens. Quant au second & au cinquième article, savoir de déterminer les mesures par des points, avec le moins de peine, de distractions & dans le moins de temps, l'on est en état de faire, avec le Graphomètre, très facilement dans une minute, une centaine de points & davantage, qui déterminent différentes mesures & servent à fixer même différens contours --- Enfin pour ce qui concerne la septième condition, l'Auteur :

ins.

imaginé une espèce de fauteuil, dans lequel s'affied & se fixe sans incommodité la personne dont on fait le Portrait. Objectèrera-t-on que l'usage de tous les instrumens en général, & par conséquent de celui-ci, est plutôt nuisible qu'avantageux au Peintre, par la contrainte où il met le génie & répètera-t-on d'après *Michel Ange* que les yeux des grands Maîtres sont leur seul & vrai compas ? L'Inventeur répond ingénieusement que la Poésie & la Musique exigent aussi bien que la Peinture un certain enthousiasme & un génie libre, cependant on n'a jamais pensé que l'établissement de règles constantes mit des entraves au génie & l'empêchât de prendre tout son essor ; pourquoi donc une méthode sûre pour mesurer les grandeurs & les proportions, qui coûte si peu à l'esprit, seroit-elle préjudiciable au Peintre ? Au reste quand on supposeroit le Graphomètre de nulle valeur pour le Peintre, assez d'autres avantages constatent son utilité ; nous avons sur-tout en vue ici la facilité qu'il donne de représenter en perspective tous les objets réguliers, machines, édifices, clochers &c. sans l'embarras d'aucunes lignes, si non celles qui appartiennent réellement à la figure. De quel secours le Gra-

phomètre n'auroit-il pas été à l'Auteur du Voyage pittoresque de la Grèce ? Les douze Planches contenues dans ce Volume sont supérieurement exécutées. Aussi le nombre des Souscripteurs augmente-t-il de jour en jour ; il y en a déjà près de 400, & dans la Liste que nous en avons vue on trouve un grand nombre de noms illustres ou célèbres.

Reflexions. Brochure très proprement imprimée chez Detune 1778; in 12 de 42 pp. Le règne de GUSTAVE III étoit destiné aux révolutions ; dirigées par un Monarque aussi sage que zélé pour le bien de ses sujets, elles ne peuvent manquer d'immortaliser son règne en assurant le bonheur de la Suède. Les *Reflexions* rassemblées dans cette Brochure, portent sur la nécessité d'affranchir l'habillement Suédois de l'empire des modes étrangères ; supérieurement exprimées par GUSTAVE lui-même ce sont celles qui l'ont déterminé à changer & à fixer dans ses Etats la forme des vêtemens. Tout est lié dans la politique comme dans la nature, & l'on ne sauroit douter que la révolution qui vient de régler le costume Suédois n'ait une influence très marquée sur les mœurs, les finances, & l'esprit national. Peut-être même cette influence s'étendra-t-elle en part-

culier sur les femmes de la manière la plus avantageuse & la moins prévue. Délivrée de la tyrannie des modes, elles auront plus de momens à donner aux devoirs de fille, d'épouse & de mère, & plus de moyens de satisfaire cette pitié généreuse si naturelle à leur Sexe. En gagnant du côté des vertus, elles gagneront encore du côté des talens. Ceux de l'esprit auront le temps de se développer, de s'exercer chez une femme qui ne s'occupera plus à combiner des parures, à substituer des ornemens nouveaux à ceux qu'elle avoit achetés à grand prix six mois auparavant, & plus d'une femme s'instruira par oisiveté.

Un Ecrivain Allemand à l'occasion de ce qui vient de se passer en Suède, a publié aussi quelques réflexions (1), qui nous paroissent assez intéressantes pour les traduire.

Un habillement national qui réprime le luxe de quelques prodigues, doit augmenter enfin les revenus de l'Etat, & même réveiller l'esprit de patriotisme chez une Nation que ses vêtemens distingueront de tous les autres Peuples. Il est certainement de très mau-

(1) Dans le *Museum Allemand*.

mauvais goût de s'habiller sous toutes les zones comme on s'habille à Paris, tandis que le climat, le tempérament & la manière de vivre exigent à cet égard des usages différens, & il est glorieux de briser avec une noble indignation le sceptre de la mode, qu'un tailleur, ou bien une fille d'Opéra étend fièrement sur des Royaumes entiers. Mais que dans notre Siècle, avec nos mœurs & dans la partie du Globe que nous habitons, une pareille réforme puisse être durable, c'est ce qui n'est pas encore décidé. Dans les Pays où l'on retrouve encore l'habit national, c'est ou bien la Religion, ou un mépris barbare pour les étrangers, ou l'envie de se distinguer d'eux, ou la puissante influence du climat, ou la pauvreté, ou bien enfin la distance qui sépare un Peuple isolé du reste du monde, qui maintiennent les anciennes coutumes. Le turban de *Mabomet* est révééré par ses successeurs; l'habillement des *Boniens* & des *Perles* est également sacré pour eux; un orgueil jaloux a maintenu jusques dans notre Siècle l'habillement *Espagnol* à côté de celui des *François*; & le *Chinois* s'habille comme ses pères parce qu'il a pour eux une vénération religieuse, & qu'il veut se distinguer

du

du Tartare. En Afrique, c'est le soleil, en Laponie, la pauvreté & le froid qui règlent la mode, & combien d'Insulaires de la Mer du Sud pour qui l'Univers est renfermé dans leur Île ! Maintenant que nous reste-t-il en Europe ? Les Loix & l'exemple des Princes. Mais les Loix blesent toujours quand elles touchent aux usages, & qu'elles exigent le sacrifice de choses indifférentes que nous avons l'habitude de régler d'après notre inclination. Qui feroit bonne chère dans un Pays où le Gouvernement différoit l'ordonnance de chaque repas ? sur-tout si l'on avoit amené de Paris un habile Cuisinier. Un commerce continuel entre des Peuples policés excite de nouveaux desirs & finit par créer de nouveaux besoins. Les Nations qui jamais ne franchissent leurs limites, sont les seules qui ne recherchent point les modes non plus que la sagesse des étrangers ; le peu qu'elles ont leur suffit, mais cette disposition ne balance pas les avantages du commerce, des voyages & du desir de s'instruire.

Reste donc l'exemple des Princes. Mais encore ne faut-il y compter que sous le règne d'un Sège, qui ne se laissera point

mener par une femme frivole ou par un favori sans mérite. Qui peut nous répondre que son Successeur n'aura pas le goût de la magnificence dans les habits, & qu'un brillant cortège ne lui semblera point plus agréable que l'uniformité monachale des anciens Courtisans? Ainsi l'habit national pourroit n'être autre chose que le costume d'un *fin* règne, & même devenir enfin dispendieux lorsqu'une vanité industrielle sera venu à bout de le modifier. On parviendra à rendre l'étoffe si fine, on nuancera tellement les couleurs permises, on ajoutera tant d'ornemens, qu'un habit national ne sera pas moins coûteux qu'un habit à la Française. — J'admire néanmoins le courage du Monarque qui a tenté cette bienfaisante réforme : mes objections ne tendent point à le blâmer, ce sont de simples doutes qui certainement n'auront point échappé à sa sagesse ; & peut-être aussi que l'influence de son exemple sera perpétuelle comme la gloire de ses actions. ”





T A B L E
D E S
M A T I E R E S,
Contenues dans le Quarante-Huitième Tome
D E C E T T E
B I B L I O T H E Q U E.

A.

A lembert (M. d'), Extr. du Discours
qu'il prononça dans l'Acad. Franç. à la
réception de M. Millot, 41.

A lexandrie. Troas, état ancien & moderne
de cette ville 456 & suiv.

A lmanach Littéraire pour l'année 1777. Extr.
464.

A lphen (M. van), ann. de ses *Essais de pe-
tits Poèmes pour les Enfants* 269.

A lta mont (*Vie d'*), 3^e Extr. de cet Ouvr.
393.

A msterdam, cette Ville étoit déjà puissante
& faisoit un grand commerce dès le XIV^e
Siècle 207. & suiv.

Q 5

An.

T A B L E

Anges, précis d'un Ouvr. où M. *Petraus* tâche de prouver qu'ils ne sont pas immatériels 259.

Antre d'Antiparos (L'), traduction de ce Dialogue Allemand de M. *Engel* 81 & suiv

Arbre de cire, description de cet arbre dont le fruit produit une cire aussi bonne que celle des abeilles 77.

Armes à feu, elles sont connues de temps immémorial dans l'Indostan 238.

Avicenne, particulier. de sa vie 370.

B.

BArkey (M.), ann. de la 2^e Partie de ses *Symbolae Litterariae Haganae* 280 & de la 2^e Part. du Tom. 2^d de son *Museum Haganum* 524.

Berquin (M.), sa Romance *Dors mon enfant*, est imitée d'une Romance Ecoissoise 177.

Berwick (Mémoires du Maréchal de), ann. de cet Ouvr. 490.

Bible (La Sainte), avec un Comment. Littér. par M. *Chais*, 11^d Extr. du Tom. VI, 1.

Bibliothèque Orientale de d'*Herbelot*, nouv. Edit. 3^e Extr. 21. 4^e Extr. 366.

Bidpat, Traduction de ses *Fables* par M. *Cardonne* 324.

Bjorn-

DES MATIERES.

Bjornstbål (M. de), ann. de ses *Lettres* 517.

Bitoubé (M.), Extr. de sa nouvelle Traduct.

Franç. de l'*Iliade* 176.

Bøderhaave, notice de ses *Lettres* à M. *Bas-*

sand 506. particularités de sa vie 507. &

suiv.

• **Bois-le-Duc**, cette Ville fut bâtie en 1184,

314. voyez *Histoire*

Brames, voyez *Gentoux*.

Brugmans (M.), Extr. de son Ouvrage sur

le *Magnétisme* 190.

Buffon (*Génie de M. de*), ann. de cet Ouvr.

501.

C.

Cantique des Cantiq. (*Lettres sur le*) 2d. Extr.
de cet Ouvr. de Mr. van Iperen 53.

Cap de Bonne-Espérance (*Nouvelle Descrip-*
tion du), Extr. de cet Ouvr. 67.

Cardonne (M.), Extr. de sa Traduct. Franç.
des *Fables de Bidpai* &c. 324.

Celtique (Langue), elle est la source de la
Langue Franç. 476 & *suiv.*

Cerifier (M.), notice de sa Traduct. de l'*Hi-*
stoire des anciennes Colonies &c. 263. ann.
du 3e Tome de son *Tableau de l'Histoire*
des *Provinces-Unies*, 268.

Chais voyez *Bible*.

Cband.

T A B L E

Candler (le Dr), Extr. de son *Voyage dans l'Asie mineure* 451.

Chiffre, détails sur l'art de chiffrer & de déchiffrer 224 & suiv.

Chinois, 11^d Extr. des Tom. 1 & 2^d des *Mémoires concernant l'Hist., les Sciences, &c. des Chinois* 135.

Choiseul-Gouffier (M. le Comte de), ann. de son *Voyage pittoresque de la Grece* 490.

Code des Loix des Gentoux, notice de cet Ouvr. 235 & suiv.

— de la *Raison*, notice de cet Ouvr. 498.

Coedoes, description de cet animal 75.

Colonies, Voyez *Histoire*.

Conte Oriental 34.

Contes & Fables de Bidpat & de Lokman, traduites par MM. Galand & Cardonne, Extr. 324

Coronaire (Or), ce que c'étoit 230.

Cuypers (Mr), Description de son *Electrophore perpétuel* 281.

D.

David, justificat. de sa conduite envers Simbi 14.

Démoniaques, ce qu'il faut en penser 504.

Dictionnaire Universel raisonné de Justice
• N.

DES MATIÈRES.

Natur. & Civ., Extr. des Tom. 3 & 4
de cet Ouvr. 222.

**Dictionnaire. Etymologique de la Langue
Franç.** par M. de Gabelin, 1^r Extr. 472.

**Discours prononcés dans l'Acad. Franç. à la
réception de M. l'Abbé Millot**, Extr. 36.

**Dissertation sur la comparaison des Thermo-
mètres**, Extr. de cet Ouvr. de Mr. van-
Swinden, 316.

Dohm (M.), ann. de son *Hist. des Anglois
& des François dans les Indes Orientales*
255.

E.

Eckhart (M.), ann. de son *Graphomètre
universel* 525.

Electrophore, voyez *Cuypers*.

Enfans (Lectures pour les), ann. de la 2^e.
partie de cet Ouvr. 242 *Le Quadrille des
Enfans ou Système nouveau de Lecture*,
notice de cet Ouvr. 243. *Essais de petits
Poëmes pour les Enfans*, ann. de cet Ouvr.
268.

Engel (M.), Extr. de son *Philosophe pour
le Monde* 79.

Erman (M.), Extr. de ses *Sermons* 442.

Eusèbe, voyez *Stroob*.

Fa

T A B L E

F.

Fables de Bidpai & de Lokman, trad. par
MM. Galland & Cardonne, Extr. 324.
Felice (M. de), Extr. des Tom. 3 & 4 de
son *Dictionn. de Justice Natur. & Civ.*

222.

Fourmis, moyen de les détruire 273.

France, sa population 493.

François, la Langue Franç. dérive princip.
de la Celtique 476 & suiv.

G.

Gébelin (M. de). I. Extr. du Ve Tome de
son *Monde primitif* &c. 472.

Génie de M. Buffon, ann. de cet Ouvr. 501.

Gentoux (*Code des Loix des*) ou *Réglemens*
des Brames 235.

Goes, voyez *Histoire*.

Görtz (le Baron de), sa *Justification* Extr.

112.

Grange (M. de la), ann. de sa Traduct. des
Oeuvres de Sénèque 493.

Graphomètre universel, descript. de cet Instru-
ment 525.

Gresset (M.), son *Eloge* 36 & suiv.

Gustave III, R. de Suède, notice de ses
Réflexions sur l'habillement Suédois 530.
H.

DES MATIERES.

H.

Habn (M. le Professeur), notice de la Préface qu'il a mise à la tête des *Dissertat. sur la Lèpre*, par M. Schilling 151 & suiv.

Halbed (M.), ann. de sa Traduct. Angloise du *Code des Loix des Gentoux* 235.

Haller (M. de), ann. de sa mort 255. notice d'un Avis de M. Zimmermann concernant la Vie de Haller *ibid.*

Hasselt (M. van), notice du 2d Tome de sa nouv. Edit. du Dictionnaire de *Kilian* 269.

Hefz (Mr. F. F.), on publie sous sa direction les *Histoires du V. & du N. Testam.* à l'usage de la Jeunesse, 436.

Heurn (Mr. van), 1^r. Extr. de son *Histoire de la Ville & de la Mairie de Bois-le-Duc*, &c. 305.

Histoire du Traité connu sous le nom de Satisfaction de la Ville de Goss, &c. 11d Extr. de cet Ouvr. 160.

— du *Peuple d'Israël*, par M. Maizonner, Extr. du 1^r Tome de cet Ouvr. 211.

— de la *fondation des anciennes Colonies*, &c. notice de cet Ouvr. 262.

— *Ville & de la Mairie de Bois-le-Duc*, par M. van Heurn, 1^r. Extr. de cet Ouvr. 305.

Hi.

T A B L E

- Histoires du V. & du N. Testament, à l'usage de la Jeunesse*, Extr. de la Traduct. Holland. de cet Ouvr. Allemand. 434.
- Hollande (Richesse de la)*, 11^d Extr. de cet Ouvr. 198. réfutat. de ce qui est dit de ce Pays & de ses habitans dans les *Lettres Ecoissoises* 345 & suiv.
- Honère*, voyez *Bitaubé*.
- Houbigant* (le P.), on a réimprimé en Allemagne les *Notes Critiques &c. sur le V. T.* en 2 vol. in 40. 257.
- Hupsch* (M. le Baron de), machine qu'il a inventée pour détruire les fourmis 273.

I.

- Iliade d'Homère*, Traduct. nouv. par M. Bitaubé, Extr. 376.
- Journal Secret d'un Observateur de soi-même*, par M. Luvater, 11^d Extr. 99.
- Loeren* (M. van), 11^d Extr. de les *Lettres sur le Cant. des Cantiq.* 53.
- Israël*, causes de la défection des X Tribus qui formèrent le Royaume d'Israël 2. & suiv. *Histoire du Peuple d'Israël*, 1^r Extr. de cet Ouvr. 211.

Fuisse

DES MATIERES.

Juifs, il y en a eu d'établis dans la Chine long-temps avant l'Ere Chrétienne 29.

Justification du Baron de Görtz, Extr. de cet Ouvr. 112.

K.

Kilian, notice du 2d Tome de la nouv. Edit. de son *Diſtionarium Teutonico-Latinum* 269.

L.

Larcker (M), ann. de la Traduct. de *Xenophon* 493.

Lavater (M), Ild Extr. de son *Journal ſecret*. &c. 99.

Lectures pour les Enſans, notice de la 2e Partie de cet Ouvr. 242.

Lèpre, deſcription de cette maladie 158. elle existe actuellement 152. ſa cure 155.

Extr. des *Diſſertat ſur la Lèpre* par M. Schilling 151.

Leiz (M.); notice de ſa *Morale Chrétienne* 275.

Lettre aux Auteurs de cette Biblioth. ſur une Romance de M. *Berquin* 177.

Lettres ſur le Cantique des Cant. par M. van *Iperen*, Ild Extr. 53.

Tome XLVIII. Part. II.

K

Lett.

T A B L E

Lettres physiques & morales sur les Montagnes, & sur l'Histoire de la Terre & de l'Homme, 1^{re} Extr. de cet Ouvr. de M. de Luc, 121. 11d Extr. 288.

—— *Ecoſſoïſes*, trad. de l'Anglois par M. Vincent, Extr. 315.

—— de Mr. Bjørnſkåbl, ann. de cet Ouvr. 517.

Lokman, Traduct. de ſes *Fables* par M. Cardonne Extr. 324.

Lue (M. de), 1^{re} Extr. de ſes *Lettres physiques & morales* 121. 11d Extr. 287.

Luzac (Mr. E.), notice de ſa Traduct. Hol-land. des *Devoirs des Princes*, &c. par M. Moreau 521.

M.

Maccabées, voyez *Micbaélis*.

Magnétisme, il ſe trouve dans une infinité de corps 191. Extr. d'un Ouvr. de Mr. Brugmans ſur le magnétisme 190.

Main gauche (Requête de la), 195.

Mémoires concernant l'Hiſt. les Sciences &c. des Chinois, 11d Extr. des Tom. 1, & 2 de cet Ouvr. 135.

—— du *Maréchal de Berwick*, écrits par lui même, ann. de cet Ouvr. 490.

M.

DES MATIÈRES.

Micbaëlis (M.), ann. de la Traduct. Allem.
du 1^r Livre des *Maccabées* 258.

Millot (M, l'Abbé), Extr. de son Discours
de réception à l'Acad. Franç. 36.

Mobeau (M.), notice de ses *Recherches sur*
la Population de la France 493.

Monde primitif comparé avec le Monde mo-
derne, 1^r Extr. du V^e Tome de cet Ou-
vr. 472.

Montagnes, voyez *Lettres*.

Morale (*Pincipes de*), notice de cet Ouvr.
498.

Morale Chrétienne, par M. Lesz, notice de
cet Ouvr. 275.

Moreau (M.), ann. des Tom. 5 & 6 de ses
Principes de Morale, de Polit. & de Droit
Public, &c. 488. ann. de la Traduct. Hol-
land. de son Ouvr. intit. *Devoirs des Prin-*
ces, &c. 521.

O.

O*r coronaire*, ce que c'étoit 230.

Origines Françoises, 1^r Extr. de cet Ouvr. de
M. de Gebelin 472.

P.

P*erponcher* (M. le Baron de), 3^e Extr. de
la Vie d'Altamont 391.

T A B L E

Pétrarus (M.), précis de ses *Recherches sur la nature des Anges* 259 & suiv.

Philosophe pour le Monde (Le), Extr. de cet Ouvr. de M. Engel 79.

Pitipai, voyez *Bidpai*.

Poésies Lyriques de Ramler, notice de cette Traduction 247.

Pongol (M. l'Abbé de), notice de son Ouvr. intit. *Code de la Raison, ou Principes de Morale* 498.

Population de la France 493. & suiv. elle n'a jamais été si grande qu'à présent 497.

Prévost (M.), ann. de sa Dissert. sur les *Démoniaques* 504.

Principes de Morale, de Polit. & de Droit public, &c., par M. Moreau, ann. des Tom. 5 & 6e 488.

Q.

Quadrille des Enfans (Le), ou *Système nouveau de Lecture*, notice de cet Ouvr. 243.

R.

Ramler (M.), notice de la Traduct. Franç. de ses *Poésies Lyriques* 247.

Rapsodies, ou Vie d'Altamont, 3e Extr. de cet Ouvr. 393.

Ra-

DES MATIÈRES.

- Réflexions sur l'habillement Suédois*, notice de cet Ouvr. du Roi de Suède 530.
Reitzenstein, notice de ce Roman 516.
Richesse de la Hollande, II^d Extr. de cet Ouv. 198.
Rois, II^d Extr. du Comment. de M. Chais sur les 2 Livres des Rois, 1.
Rousseau (M. J. J.), mot de cet homme célèbre 467. sa mort 485. Ode sur sa mort *ibid.*

S.

- Samskrète* (Langue), elle est très abondante 239. stance en cette Langue 240.
Satisfaction, voyez *Histoire*.
Schilling (M.), Extr. de ses *Dissertations sur la Lèpre* 151.
Sénèque le Philosophe, ann. de la Traduct. de ses Oeuvres par M. de la Grange 493.
Sépultures dans les Eglises, inconvéniens de cet usage 221.
Sermons sur divers Textes par M. Eymon, Extr. 442.
Spiegel (M.), II^d Extr. de son *Histoire du Traité connu sous le nom de Satisfaction*, &c. 160.
Stroth (M.), ann. de sa Traduct. Allem. de l'*Hist. Ecclés. d'Eusèbe* 254.

Swinz

T A B L E

Swinden (Mr. van), Extr. de sa Différence sur la comparaison des Thermomètres 316.

T.

Thermomètres, voyez van Swinden. Tolérance, ce qu'en pensoit Buser 447.

V.

Voltaire (M. de), sa Traduction d'un morceau de l'Illiade 390 & suiv. vers qu'il fit sur son emprisonnement à la Bastille 459. Voyage dans l'Asie mineure, par le Dr. Chandler, Extr. de la Traduct. Holland. de cet Ouvr. 451.

—— pittoresque de la Grèce, par M. le Comte de Choiseul-Gouffier, notice de cet Ouvr. 491.

W.

Winkelman (M.), Extr. de sa Traduction Holland. du Voyage de l'Asie mineure par M. Chandler 451.

X.

Xénophon, voyez Larcher.

DES MATIERES.

Z.

Zimmermann, voyez *Haller*.

Zollicoffre (M.), ses notes sur le *Journal secret* de M. *Lavater* III.

F I N.



